This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

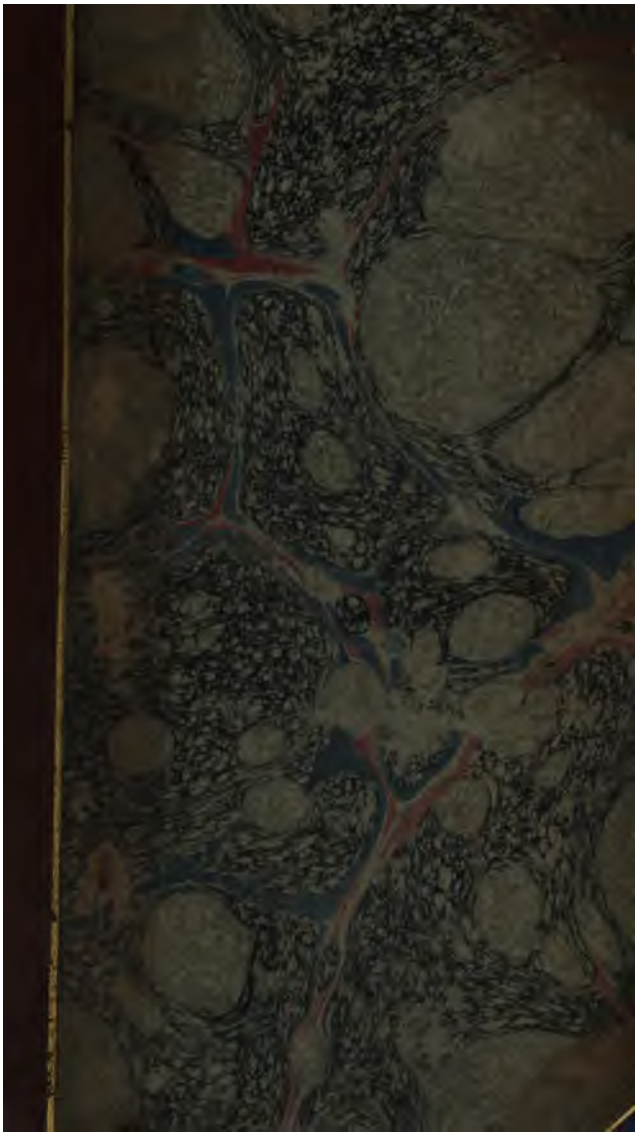
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



B
79

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-NEUVIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

18
74
91
69
thr

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
Fren
2-15-89

MELANGES

LITTERAIRES.

LETTRES
A SON ALTESSE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE ***,

Sur Rabelais et ſur d'autres auteurs accuſés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.

LETTRE VII.

Sur les Français.

VOUS avez, je crois, très-bien deviné, Monſeigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accuſés d'impiété que de véritables impies; de même qu'on y a vu beaucoup plus de ſoupçons d'empoiſonnemens que d'empoiſonneurs.

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance françaiſe ſuppoſa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'eſt pourquoi il meurt rarement un prince chez *Mézerai*, ſans qu'on lui ait donné le boucon. Le jéſuite *Garaſſe*, et le jéſuite *Hardouin*, trouvent par-tout des athées. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des ſentinelles, criant toujours qui vive, l'ennemi eſt aux portes. Grâces ſoient rendues à DIEU de ce que nous avons bien moins de gens niant DIEU qu'on ne l'a dit.

De Bonaventure Deſperriers.

Un des premiers exemples en France de la perſécution fondée ſur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura ſi long-temps au ſujet du *cymbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, *Bonaventure Deſperriers*, vivait au commencement du ſeizième ſiècle. Ce *Deſperriers* était domeſtique de *Marguerite de Valois* ſœur de *François I.* Les lettres commençaient alors à renaître. *Deſperriers* voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de *Lucien:* il compoſa quatre dialogues très-inſipides ſur les prédictions, ſur la pierre philoſophale, ſur un cheval qui parle, ſur les chiens d'*Actéon.* Il n'y a pas aſſurément dans tout ce fatras de plat écolier, un ſeul mot qui ait le moindre et le plus éloigné rapport aux choſes que nous devons révérer.

On perſuada à quelques docteurs qu'ils étaient déſignés par les chiens et par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent; auſſitôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire et imprimé: et chaque fainéant d'y trouver des alluſions, et les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déféré aux magiſtrats, le libraire *Morin* mis en priſon, et l'auteur en de grandes angoiſſes.

L'injuſtice de la perſécution frappa ſi fortement le cerveau de *Bonaventure*, qu'il ſe tua de ſon épée dans le palais de *Marguerite.* Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent ſur cette mort funeſte.

Il s'eſt défait lui-même, donc il était coupable, donc il ne croyait point en DIEU, donc ſon petit livre, que perſonne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchiſme des athées; chacun le dit, chacun le crut: *credidi propter quod locutus ſum*, j'ai cru parce que j'ai parlé, eſt la deviſe des hommes. On répète une ſottiſe, et à force de la redire on en eſt perſuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême; nouvelle raiſon pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires et de dictionnaires n'ont pas manqué d'affirmer que le *cymbalum mundi* eſt le précurſeur de *Spinoſa*.

Nous avons encore un ouvrage d'un conſeiller de Bourges, nommé *Catherinot*, très-digne des armes de Bourges: ce grand juge dit: Nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un *de tribus impoſtoribus*, l'autre le *cymbalum mundi*. Eh! mon ami, ſi tu ne les a pas vus, pourquoi en parles-tu?

Le minime *Merſenne*, ce facteur de *Deſcartes*, le même qui donne douze apôtres à *Vanini*, dit de *Bonaventure Deſperriers*, *c'eſt un monſtre et un fripon*, *d'une impiété achevée*. Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu ſon livre. Il n'en reſtait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand *Proſper Marchand* le réimprima à Amſterdam en 1711. Alors le voile fut tiré, on ne cria plus à l'impiété, à l'athéiſme: on cria à l'ennui, et on n'en parla plus.

De Théophile.

Il en a été de même de *Théophile*, très-célèbre dans ſon temps ; c'était un jeune homme de bonne compagnie, feſant très-facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation ; très-inſtruit dans les belles-lettres, écrivant purement en latin ; homme de table autant que de cabinet, bien venu chez les jeunes ſeigneurs qui ſe piquaient d'eſprit, et ſur-tout chez cet illuſtre et malheureux duc de *Montmorenci* qui, après avoir gagné des batailles, mourut ſur un échafaud.

S'étant trouvé un jour avec deux jéſuites, et la converſation étant tombée ſur quelques points de la malheureuſe philoſophie de ſon temps, la diſpute s'aigrit. Les jéſuites ſubſtituèrent les injures aux raiſons. *Théophile* était poëte et gaſcon, *genus irritabile vatum et Vaſconum.* Il fit une petite pièce de vers où les jéſuites n'étaient pas trop bien traités ; en voici trois qui coururent toute la France :

Cette grande et noire machine,
Dont le ſouple et le vaſte corps
Etend ſes bras juſqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers, écrite de ſa priſon au roi *Louis XIII.* Tous les jéſuites ſe déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux, *Garaſſe* et *Guerin*, déshonorèrent la chaire et violèrent les lois en le nommant dans leurs ſermons, en le traitant d'athée et d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux, nommé *Voisin*, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de *la Rochefoucauld*, intenta un procès criminel à *Théophile*, et suborna contre lui un jeune débauché nommé *Sajeot* qui avait été son écolier, et qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite *Voisin* obtint, par la faveur du jésuite *Caussin* confesseur du roi, un décret de prise de corps contre *Théophile* sur l'accusation d'impiété et d'athéisme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites ne fut pas encore assouvie! *Voisin* paya un lieutenant de la connétablie, nommé *le Blanc*, pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace, à qui *le Blanc* criait: C'est un athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris à la conciergerie, où il fut mis dans le cachot de *Ravaillac*. Il y resta une année entière, pendant laquelle les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, *Garasse* publiait sa *Doctrine curieuse*, dans laquelle il dit que *Pasquier*, le cardinal *Volsey*, *Scaliger*, *Luther*, *Calvin*, *Bèze*, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse et *Théophile* sont des *béliâtres d'athéistes et de carpocratiens*. Ce *Garasse* écrivait dans son temps comme le misérable ex-jésuite *Nonotte* a écrit dans le sien: la différence est que l'insolen-

de *Caraſſe* était fondée ſur le crédit qu'avaient alors les jéſuites, et que la fureur de l'abſurde *Nonotte* eſt le fruit de l'horreur et du mépris où les jéſuites ſont tombés dans l'Europe ; c'eſt le ſerpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. *Théophile* fut ſur-tout interrogé ſur le *Parnaſſe ſatirique*, recueil d'impudicités dans le goût de *Pétrone*, de *Martial*, de *Catulle*, d'*Auſone*, de l'archevêque de Bénévent *la Caza*, de l'évêque d'Angoulême *Octavien de St Gelais* et de *Mélin de St Gelais* ſon fils, de l'*Aretin*, de *Chorier*, de *Marot*, de *Verville*, des épigrammes de *Rouſſeau*, et de cent autres ſottiſes licencieuſes. Cet ouvrage n'était pas de *Théophile*. Le libraire avait raſſemblé tout ce qu'il avait pu de *Maynard*, de *Colletet*, de *Frénicle* magiſtrat, et depuis de l'académie des ſciences et de quelques ſeigneurs de la cour. Il fut avéré que *Théophile* n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait préſenté requête. Enfin les jéſuites, quelque puiſſans qu'ils fuſſent alors, ne purent avoir la conſolation de le faire brûler, et ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de *Montmorenci*, qui le logea dans ſon hôtel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une ſi cruelle perſécution le fit enfin ſuccomber.

De Des-Barreaux.

Le conſeiller au parlement *Des-Barreaux*, qui ſa jeuneſſe avait été ami de *Théophile*, et qui

ne l'avait pas abandonné dans ſa diſgrace, paſſa conſtamment pour un athée : et ſur quoi ? ſur un conte qu'on fait de lui, ſur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à ſaillies libertines peut très-bien dans un cabaret manger gras un ſamedi, et pendant un orage mêlé de tonnerres, jeter le plat par la fenêtre, en diſant : *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, ſans pour cela mériter l'affreuſe accuſation d'athéiſme. C'eſt ſans doute une très-grande irrévérence, c'eſt inſulter l'Egliſe dans laquelle il était né ; c'eſt ſe moquer de l'inſtitution des jours maigres, mais ce n'eſt pas nier l'exiſtence de DIEU.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiſcrète témérité de *Boileau*, qui dans ſa *Satire des femmes*, laquelle n'eſt pas ſa meilleure, dit qu'il a vu plus d'une *Capanée*,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magiſtrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'eſt pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve ; cela eſt indigne. On a imputé à *Des-Barreaux* le ſameux ſonnet qui finit ainſi :

Tonne, frappe, il eſt temps, rends-moi guerre pour guerre ;
J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit,
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jéſus-Chriſt ?

Ce ſonnet ne vaut rien du tout. JESUS-CHRIST en vers n'eſt pas tolérable ; *rends-moi guerre*, n'eſt pas français ; *guerre pour guerre* eſt très-plat ; et

deſſus quel endroit, eſt déteſtable. Ces vers ſont de l'abbé de *Lavau*; et *Des-Barreaux* fut toujours très-fâché qu'on les lui attribuât. C'eſt ce même abbé de *Lavau* qui fit cette abominable épigramme ſur le mauſolée élevé dans S^t^ Euſtache à l'honneur de *Lulli*.

. . . . . .

Laiſſez tomber ſans plus attendre
Sur ce buſte honteux votre fatal rideau,
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

De la Mothe le Vayer.

Le ſage *la Mothe le Vayer*, conſeiller d'Etat, précepteur de *Monſieur* frère de *Louis XIV*, et qui le fut même de *Louis XIV* près d'une année, n'eſſuya pas moins de ſoupçons que le voluptueux *Des-Barreaux*. Il y avait encore peu de philoſophie en France. Le traité de *la vertu des païens*, et les dialogues d'*Orazius Tubero*, lui firent des ennemis. Les janſéniſtes ſur-tout, qui ne regardaient, après *ſaint Auguſtin*, les vertus des grands-hommes de l'antiquité que comme des *péchés ſplendides*, ſe déchaînèrent contre lui. Le comble de l'inſolence fanatique eſt de dire, *nul n'aura de vertu que nous et nos amis*; *Socrate*, *Confucius*, *Marc-Aurèle*, *Epictète ont été des ſcélérats*, *puiſqu'ils n'étaient pas de notre communion*. On eſt revenu aujourd'hui de cette extravagance; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant paſſer *la Mothe le Vayer* dans la

galerie du louvre, dit tout haut: Voilà un homme ſans religion. *Le Vayer*, au lieu de le faire punir, ſe retourna vers cet homme, et lui dit: *Mon ami, j'ai tant de religion que je ne ſuis pas de ta religion.*

De St Evremont.

ON a donné quelques ouvrages contre le chriſtianiſme ſous le nom de *St Evremont*, mais aucun n'eſt de lui. On crut après ſa mort faire paſſer ces dangereux livres à l'abri de ſa réputation; parce qu'en effet on trouve dans ſes véritables ouvrages pluſieurs traits qui annoncent un eſprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs ſa vie épicurienne, et ſa mort toute philoſophique, ſervirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de ſon nom leurs ſentimens particuliers.

Nous avons ſur-tout une *analyſe de la religion chrétienne* qui lui eſt attribuée. C'eſt un ouvrage qui tend à renverſer toute la chronologie, et preſque tous les faits de la ſainte écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où ſont quelques théologiens, que l'aſtronome *Phlégon* avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur JESUS-CHRIST. J'avoue que l'auteur a pleinement raiſon contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet aſtronome; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le ſyſtème chrétien, ſous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reſte, *St Evremont* était incapable de ces recherches ſavantes. C'était un eſprit agréable et aſſez juſte; mais il avait peu de ſcience, nul génie, et ſon goût était peu ſûr: ſes diſcours ſur les Romains lui firent une réputation dont il abuſa pour faire les plus plates comédies, et les plus mauvais vers dont ont ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en ſont plus fatigués aujourd'hui puiſqu'ils ne les liſent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables et pleins d'eſprit qui ont fleuri dans les temps brillans de *Louis XIV*; mais non pas au rang des hommes ſupérieurs. Au reſte ceux qui l'ont appelé *athéiſte* ſont d'infames calomniateur.

De Fontenelle.

Bernard de Fontenelle, depuis ſecrétaire de l'académie des ſciences, eût une ſecouſſe plus vive à ſoutenir. Il fit inſérer, en 1686, dans la *République des Lettres* de *Bayle*, une relation de l'île de Bornéo fort ingénieuſe; c'était une allégorie ſur Rome et Genève; elles étaient déſignées ſous le nom de deux ſœurs, *Mero* et *Enegu*. *Mero* était une magicienne tyrannique; elle exigeait que ſes ſujets vinſſent lui déclarer leurs plus ſecrètes penſées, et qu'enſuite ils lui apportaſſent tout leur argent. Il fallait, avant de venir baiſer ſes pieds, adorer des os de morts; et ſouvent, quand on voulait déjeûner, elle feſait diparaître le pain. Enfin ſes ſortiléges et ſes fureurs ſoulevèrent un grand parti contr'elle; et ſa ſœur *Enegu* lui enleva la moitié de ſon royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie ; mais l'abbé *Terſon* l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la révocation de l'édit de Nantes. *Fontenelle* courait riſque d'être enfermé à la Baſtille. Il eut la baſſeſſe de faire d'aſſez mauvais vers à l'honneur de cette révocation et à celui des jéſuites ; on les inſéra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion ſous Louis le grand*, imprimé à Paris chez l'*Anglois* en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand ſuccès la ſavante *Hiſtoire des oracles* de *Vandale*, les jéſuites le perſécutèrent. *Le Tellier* confeſſeur de *Louis XIV*, rappelant l'allégorie de *Mero* et d'*Enegu*, aurait voulu le traiter comme le jéſuite *Voiſin* avait traité *Théophile*. Il ſollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-ſceaux d'*Argenſon*, alors lieutenant de police, ſauva *Fontenelle* de la fureur de *le Tellier*. S'il avait fallu choiſir un *athéiſte* entre *Fontenelle* et *le Tellier*, c'était ſur le calomniateur *le Tellier* que devait tomber le ſoupçon.

Cette anecdote eſt plus importante que toutes ces bagatelles littéraires dont l'abbé *Trublet* a fait un gros volume concernant *Fontenelle*. Elle apprend combien la philoſophie eſt dangereuſe quand un fanatique ou un fripon, ou un cagot qui eſt l'un et l'autre, a malheureuſement l'oreille du prince. C'eſt un danger, Monſeigneur, auquel on ne ſera jamais expoſé auprès de vous.

Selon mademoiselle *Huber* et son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les temps, de tous les lieux, et de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de l'homme, et n'est pas fait pour lui; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, et non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très abstrait: c'est une suite de lemmes et de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumières. On a peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur une matière si intéressante: peut-être a-t elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient persécutée, s'ils l'avaient entendue, et s'ils avaient eu du plaisir en la lisant. Comme elle était protestante, elle n'a guère été lue que par des protestans. Un prédicant nommé *Deroches* l'a réfutée et même assez poliment pour un prédicant. Les ministres protestans, Monseigneur, devraient, ce me semble, être plus modérés avec les théistes, que les évêques catholiques et les cardinaux; car supposé un moment, ce qu'à DIEU ne plaise, que le théisme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte simple sous l'autorité des lois et des magistrats, que tout fût réduit à l'adoration de l'être suprême rémunérateur et vengeur, les pasteurs protestans n'y perdront rien; ils resteront chargés de présider aux prières publiques

faites à l'être suprême, et seront toujours des maîtres de morale; on leur conservera leurs pensions, ou s'ils les perdent, cette perte sera bien modique. Leurs antagonistes, au contraire, ont de riches prélatures, ils sont comtes, ducs, princes; ils ont des souverainetés; et quoique tant de grandeurs et de richesses conviennent mal peut-être aux successeurs des apôtres, ils ne souffriront jamais qu'on les en dépouille: les droits temporels même qu'ils ont acquis sont tellement liés aujourd'hui à la constitution des Etats catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des secousses violentes.

Or le théisme est une religion sans enthousiasme, qui par elle-même ne causera jamais de révolution. Elle est erronée; mais elle est paisible. Tout ce qui est à craindre, c'est que le théisme si universellement répandu, ne dispose insensiblement tous les esprits à mépriser le joug des pontifes, et qu'à la première occasion la magistrature ne les réduise à la fonction de prier DIEU pour le peuple; mais tant qu'ils seront modérés, ils seront respectés: il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puisse énerver le pouvoir. Remarquons en effet, Monseigneur, que deux ou trois cents volumes de théisme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des pontifes catholiques romains, et que deux ou trois écrits de *Luther* et de *Calvin* leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de théologie pouvait, il y a deux cents ans, bouleverser l'Europe: le théisme n'attroupa jamais quatre personnes. On peut même dire

que cette religion, en trompant les esprits, les adoucit, et qu'elle apaise les querelles que la vérité mal entendue a fait naître. Quoiqu'il en soit, je me borne à rendre à votre altesse un compte fidelle. C'est à vous qu'il appartient de juger.

De Barbeirac.

Barbeirac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit et commenta le fatras de *Puffendorf*; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux sources de la morale, et il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Eglise n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge exposé à la fenêtre par la cabaretière *Raab*, est visiblement le sang de JESUS-CHRIST; que *Moïse* étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites, est la croix sur laquelle JESUS expire; que les baisers de la Sunamite sont le mariage de JESUS-CHRIST avec son Eglise; que la grande porte de l'arche de *Noé* désigne le corps humain, la petite porte désigne l'anus etc. etc.

Barbeirac ne peut souffrir, en fait de morale, qu'*Augustin* devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossières que *Jérôme* vomit contre ses adversaires, et sur-tout contre *Rufin* et contre *Vigilantius*. Il relève les contradictions qu'il remarque

dans la morale des pères, il s'indigne qu'ils aien quelquefois inſpiré la haine de la patrie, comm *Tertullien* qui défend poſitivement aux chrétien de porter les armes pour le ſalut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adverſaires qui l'accu ſèrent de vouloir détruire la religion chrétienne en rendant ridicules ceux qui l'avaient ſoutenu par des travaux infatigables. Il ſe défendit : mai il laiſſe paraître dans ſa défenſe un ſi profon mépris pour les pères de l'Egliſe, il témoigne tan de dédain pour leur fauſſe éloquence et pour leu dialectique, il leur préfère ſi hautement *Con fucius*, *Socrate*, *Zaleucus*, *Cicéron*, l'empereu *Antonin*, *Epictète*, qu'on voit bien que *Barbeira* eſt plutôt le zélé partiſan de la juſtice éternelle e de la loi naturelle donnée de DIEU aux hommes que l'adorateur des ſaints myſtères du chriſtia niſme. S'il s'eſt trompé en penſant que DIEU eſt le père de tous les hommes, s'il a eu l malheur de ne pas voir que DIEU ne peut aime que les chrétiens ſoumis de cœur et d'eſprit ſon erreur eſt du moins d'une belle ame ; e puiſqu'il aimait les hommes, ce n'eſt pas au hommes à l'inſulter ; c'eſt à DIEU de le juger Certainement il ne doit pas être mis au nombr des athéiſtes.

De Fréret.

L'ILLUSTRE et profond *Fréret* était ſecrétair perpétuel de l'académie des belles-lettres d Paris. Il avait fait dans les langues orientales, e dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrè

on en peut faire. En rendant justice à son nenſe érudition, et à ſa probité, je ne prés ds point excuſer ſon hétérodoxie. Non-ſeulent il était perſuadé avec *St Irénée* que JESUS it âgé de plus de cinquante ans, quand il ffrit le dernier ſupplice; mais il croyait avec *Targum* que JESUS n'était point né du temps *Iérode*, et qu'il faut rapporter ſa naiſſance au ips du petit roi *Jannée* fils d'*Hircan*. Les Juifs t les ſeuls qui aient eu cette opinion ſingue; M. *Fréret* tâchait de l'appuyer, en prédant que nos évangiles n'ont été écrits que s de quarante ans après l'année où nous plas la mort de JESUS, qu'ils n'ont été faits qu'en langues étrangères et dans des villes très-ignées de Jéruſalem, comme Alexandrie, Coche, Ephèſe, Antioche, Ancire, Theſſaloni, toutes villes d'un grand commerce, remis de thérapeutes, de diſciples de *Jean*, de aïtes, de galiléens diviſés en pluſieurs ſectes. là vient, dit-il, qu'il y eut un très-grand ibre d'évangiles tous différens les uns des res, chaque ſociété particulière et cachée dant avoir le ſien. *Fréret* prétend que les tre qui ſont reſtés canoniques ont été écrits derniers. Il croit en rapporter des preuves inteſtables; c'eſt que les premiers pères de liſe citent très-ſouvent des paroles qui ne ſe ivent que dans l'évangile des Egyptiens, ou s celui des Nazaréens, ou dans celui de *St Jacs*, et que *Juſtin* eſt le premier qui cite expreſſent les évangiles reçus.

Si ce dangereux syſtème était accrédité, il s'enſuivrait évidemment que les livres intitulés de *Matthieu*, de *Jean*, de *Marc*, et de *Luc*, n'ont été écrits que vers le temps de l'enfance de *Juſtin*, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela ſeul renverſerait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de ſon Koran, et qui les virent après ſa mort rédigées ſolennellement par le calife *Abubeker*, triompheraient de nous; ils nous diraient: *Nous n'avons qu'un Alcoran, et vous avez eu cinquante Evangiles: nous avons précieuſement conſervé l'original, et vous avez choiſi au bout de quelques ſiècles quatre Evangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre religion pièce-à-pièce, la nôtre a été faite d'un ſeul trait, comme la création. Vous avez cent fois varié, et nous n'avons changé jamais.*

Grâces au ciel nous ne ſommes pas réduits à ces termes funeſtes. Où en ſerions-nous, ſi ce que *Fréret* avance était vrai? Nous avons aſſez de preuves de l'antiquité des quatre Evangiles: *S. Irénée* dit expreſſément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que *Fréret* réduit en poudre les pitoyables raiſonnemens d'*Abadie*. Cet *Abadie* prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les Evangiles, et qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet *Abadie* reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc, ſelon *Abadie* même, les premiers chrétiens mouraient pour le menſonge. *Abadie* devait conſidérer deux choſes eſſentielles; premièrement

qu'il n'eſt écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magiſtrats ſur les Evangiles; ſecondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais ſi *Fréret* terraſſe *Abadie*, il eſt renverſé lui-même par les miracles que nos quatre ſaints Evangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppoſe une nuée de témoins; il nie les témoins, et alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'eſt ſervi ſouvent de fraudes pieuſes; je conviens qu'il eſt dit dans l'appendix du premier concile de Nicée, que pour diſtinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle ſur une grande table, qu'on pria le St Eſprit de faire tomber à bas tous les apocryphes; auſſitôt ils tombèrent, et il ne reſta que les véritables. J'avoue enfin que l'Egliſe a été inondée de fauſſes légendes. Mais de ce qu'il y a eu des menſonges et de la mauvaiſe foi, s'enſuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur? Certainement *Fréret* va trop loin; il renverſe tout l'édifice au lieu de le réparer; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un ſeul DIEU, ſans la médiation du CHRIST. Mais du moins ſon livre reſpire une modération qui lui ferait preſque pardonner ſes erreurs; il ne prêche que l'indulgence et la tolérance; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme milord *Bolingbroke*; il ne ſe moque point d'eux comme le curé *Rabelais*, et le curé *Swift*. C'eſt un philoſophe d'autant plus dangereux qu'il eſt très-inſtruit, très-conſéquent, et très-modeſte. Il faut eſpérer qu'il

se trouvera des savans qui le réfuteront mie
qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si DIEU av
daigné se faire homme et juif, et mourir en Pal
tine par un supplice infame, pour expier les c
mes du genre-humain, et pour bannir le péc
de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché
crime : cependant, dit-il, les chrétiens ont é
des monstres cent fois plus abominables que to
les sectateurs des autres religions ensemble. Il
apporte pour preuve évidente les massacres, l
roues, les gibets et les bûchers des Cévènes,
près de cent mille hommes égorgés dans cette pr
vince sous nos yeux; les massacres des vallées
Piémont, les massacres de la Valteline du tem
de *Charles Borromée*, les massacres des anaba
tistes massacreurs et massacrés en Allemagne, l
massacres des Luthériens et des papistes depuis
Rhin jusqu'au fond du Nord, les massacres d'I
lande, d'Angleterre et d'Ecosse du temps
Charles I massacré lui-même; les massacres ordo
nés par *Marie* et par *Henri VIII* son père, l
massacres de la St Barthelemi en France, et quaran
ans d'autres massacres depuis *François II* jusqu
l'entrée de *Henri IV* dans Paris; les massacres
l'inquisition, peut-être plus abominables encor
parce qu'ils se font juridiquement; enfin les ma
sacres de douze millions d'habitans du nouveau
monde, exécutés le crucifix à la main, fa
compter tous les massacres faits précédemment
au nom de JESUS-CHRIST depuis *Constantin*

et

et ſans compter encore plus de vingt ſchiſmes et de vingt guerres de papes contre papes, et d'évêques contre évêques, les empoiſonnemens, les aſſaſſinats, les rapines des papes *Jean XI*, *Jean XII*, des *Jean XVIII*, des *Grégoire VII*, des *Boniface VIII*, des *Alexandre VI*, et de quelques autres papes qui paſſèrent de ſi loin en ſcélérateſſe les *Néron* et les *Caligula*. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne preſque perpétuelle de guerres de religion, pendant quatorze cents années, n'a jamais ſubſiſté que chez les chrétiens, et qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de ſang pour des argumens de théologie.

On eſt forcé d'accorder à *M. Fréret* que tout cela eſt vrai. Mais en feſant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui ſe ſont cachées; il oublie ſur-tout que les horreurs infernales dont il fait un ſi prodigieux étalage, ſont l'abus de la religion chrétienne, et n'en ſont pas l'eſprit. Si JESUS-CHRIST n'a pas détruit le péché ſur la terre, qu'eſt-ce que cela prouve? On en pourrait inférer tout au plus, avec les janſéniſtes, que JESUS-CHRIST n'eſt pas venu pour tous, mais pour pluſieurs, *pro vobis et pro multis*. Mais ſans comprendre les hauts myſtères, contentons-nous de les adorer, et ſur-tout n'accuſons pas cet homme illuſtre d'avoir été athéiſte.

De Boulanger.

NOUS aurions plus de peine à juſtifier le ſieur *Boulanger*, directeur des ponts et chauſſées. Son *Chriſtianiſme dévoilé* n'eſt pas écrit avec la méthode et la profondeur d'érudition et de critique qui caractériſent le ſavant *Fréret*. *Boulanger* eſt un philoſophe audacieux qui remonte aux ſources ſans daigner ſonder les ruiſſeaux. Ce philoſophe eſt auſſi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'Egliſes chrétiennes ſe ſont ſouillées depuis leur naiſſance; les lâches barbaries des magiſtrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infames perſécuteurs; tant de folies dans les querelles eccléſiaſtiques, tant d'abominations dans ces querelles, les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres compoſés des dépouilles, et cimentés du ſang des hommes; ces guerres affreuſes de religion dont le chriſtianiſme ſeul a inondé la terre; ce chaos énorme d'abſurdités et de crimes, remue l'imagination du ſieur *Boulanger* avec une telle puiſſance, qu'il va, dans quelques endroits de ſon livre, juſqu'à douter de la Providence divine. Fatale erreur que les bûchers de l'inquiſition, et nos guerres religieuſes excuſeraient peut-être ſi elle pouvait être excuſable. Mais nul prétexte ne peut juſtifier l'athéiſme. Quand tous les chrétiens ſe ſeraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient devoré les entrailles de leurs frères aſſaſſinés pour des argumens, quand il ne reſterait qu'un ſeul

chrétien sur la terre, il faudrait qu'en regardant le soleil il reconnût et adorât l'être éternel; il pourrait dire dans sa douleur: Mes pères et mes frères ont été des monstres, mais DIEU est DIEU.

De Montesquieu.

Le plus modéré et le plus fin des philosophes a été le président de *Montesquieu*. Il ne fut que plaisant dans ses *Lettres persanes*; il fut délié et profond dans son *Esprit des lois*. Cet ouvrage rempli d'ailleurs de choses excellentes, et de fautes, semble fondé sur la loi naturelle et sur l'indifférence des religions: c'est-là sur-tout ce qui lui fit tant de partisans et tant d'ennemis. Mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri long-temps retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théisme qui jetait depuis long-temps de profondes racines. La sorbonne voulut censurer l'*Esprit des lois*; mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public, elle garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs, comme un abbé *Guyon* et un jésuite, qui dirent des injures au président de *Montesquieu*, et ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion, s'ils avaient combattu avec des raisons; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

De la Métrie.

DEPUIS ce temps, ce fut un déluge d'écrits contre le chriſtianiſme. Le médecin *la Métrie*, le meilleur commentateur de *Boerhaave*, abandonna la médecine du corps, pour ſe donner, diſait-il, à la médecine de l'ame. Mais ſon *Homme machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poiſon. Il était lecteur du roi de Pruſſe, et membre de ſon académie de Berlin. Le monarque, content de ſes mœurs et de ſes ſervices, ne daigna pas ſonger ſi *la Métrie* avait eu des opinions erronées en théologie, il ne penſa qu'au phyſicien, à l'académicien; et en cette qualité *la Métrie* eut l'honneur que ce héros philoſophe daignât faire ſon éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'académie par un ſecrétaire de ſes commandemens. Un roi gouverné par un jéſuite eût pu proſcrire *la Métrie* et ſa mémoire; un roi qui n'était gouverné que par la raiſon, ſépara le philoſophe de l'impie, et laiſſant à DIEU le ſoin de punir l'impiété, protégea et loua le mérite.

Du curé Meslier.

LE curé *Meslier* eſt le plus ſingulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funeſtes à la religion chrétienne. Il était curé du village d'Etrepigni en Champagne près de Rocroy, et deſſervait auſſi une petite paroiſſe annexe nommée *But*. Son père était un ouvrier en ſerge du village de Mazerni dépendant du duché de Rethel. Cet homme de mœurs irréprochables, et aſſidu à tous ſes devoirs,

lonnait tous les ans aux pauvres de ſes paroiſſes :e qui lui reſtait de ſon revenu. Il mourut :n 1733, âgé de cinquante-cinq ans. On fut ›ien ſurpris de trouver chez lui trois gros manuſ-:rits de trois cents ſoixante et ſix feuillets chacun, ›ous trois de ſa main, et ſignés de lui, intitulés *mon :eſtament*. Il avait écrit ſur un papier gris qui en-reloppait un des trois exemplaires adreſſés à ſes ›aroiſſiens, ces paroles remarquables :

" J'ai vu et reconnu les erreurs, les abus, , les vanités, les folies, les méchancetés des , hommes. Je les hais et déteſte; je n'ai oſé , le dire pendant ma vie, mais je le dirai au , moins en mourant; et c'eſt afin qu'on le ſache , que j'écris ce préſent mémoire, afin qu'il , puiſſe ſervir de témoignage à la vérité à tous , ceux qui le verront et qui le liront, ſi bon , leur ſemble."

Le corps de l'ouvrage eſt une réfutation naïve :t groſſière de tous nos dogmes ſans en excepter ın ſeul. Le ſtyle eſt très-rebutant, tel qu'on levait l'attendre d'un curé de village. Il n'avait ıu d'autre ſecours pour compoſer cet étrange :crit, contre la Bible et contre l'Egliſe, que la ›ible elle-même et quelques pères. Des trois :xemplaires il y en eut un que le grand-vicaire le Rheims retint : un autre fut envoyé à M. le ;arde-des-ſceaux *Chauvelin :* le troiſième reſta ıu greffe de la juſtice du lieu. Le comte de *Caylus* eut quelque temps entre les mains une le ces trois copies, et bientôt après il y en ut plus de cent dans Paris que l'on vendait dix

louis la pièce. Plusieurs curieux conservent encore ce triste et dangereux monument. Un prêtre qui s'accuse en mourant d'avoir professé et enseigné la religion chrétienne, fit une impression plus forte sur les esprits que les *Pensées de Pascal.*

On devait plutôt, ce me semble, réfléchir sur le travers d'esprit de ce mélancolique prêtre, qui voulait délivrer ses paroissiens du joug d'une religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adresser ce testament à des hommes agrestes qui ne savaient pas lire ? et s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug salutaire, une crainte nécessaire qui seule peut prévenir les crimes secrets ? La croyance des peines et des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin. La religion bien épurée serait le premier lien de la société.

Ce curé voulait anéantir toute religion, et même la naturelle. Si son livre avait été bien fait, le caractère dont l'auteur était revêtu en aurait trop imposé aux lecteurs. On en a fait plusieurs petits abrégés, dont quelques-uns ont été imprimés ; ils sont heureusement purgés du poison de l'athéisme.

Ce qui est encore plus surprenant, c'est que dans le même temps il y eut un curé de Bonne-nouvelle auprès de Paris, qui osa de son vivant écrire contre la religion qu'il était chargé d'enseigner : il fut exilé sans bruit par le gouvernement. Son manuscrit est d'une rareté extrême.

Long-temps avant ce temps-là l'évêque du Mans *Lavardin* avait donné en mourant un

exemple non moins singulier ; il ne laissa pas à la vérité de testament contre la religion qui lui avait procuré un évêché ; mais il déclara qu'il la détestait ; il refusa les sacremens de l'Eglise, et jura qu'il n'avait jamais consacré le pain et le vin en disant la messe, ni eu aucune intention de baptiser les enfans et de donner les ordres, quand il avait baptisé des chrétiens et ordonné des diacres et des prêtres. Cet évêque se faisait un plaisir malin d'embarrasser tous ceux qui auraient reçu de lui les sacremens de l'Eglise : il riait en mourant des scrupules qu'ils auraient, et il jouissait de leurs inquiétudes : on décida qu'on ne rebaptiserait et qu'on ne réordonnerait personne ; mais quelques prêtres scrupuleux se firent ordonner une seconde fois. Du moins l'évêque *Lavardin* ne laissa point après lui de monument contre la religion chrétienne, c'était un voluptueux qui riait de tout, au lieu que le curé *Meslier* était un homme sombre et un enthousiaste ; d'une vertu rigide, il est vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

LETTRE VIII.

Sur l'Encyclopédie.

MONSEIGNEUR,

VOTRE altesse demande quelques détails sur l'Encyclopédie ; j'obéis à vos ordres. Cet immense projet fut conçu par messieurs *Diderot* et d'*Alembert*, deux philosophes qui font honneur

à la France ; l'un a été diſtingué par les généroſités de l'impératrice de Ruſſie, et l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette impératrice, mais que ſa philoſophie même ne lui a pas permis d'accepter. M. le chevalier de *Jaucourt*, d'une ancienne maiſon qu'il illuſtre par ſes vaſtes connaiſſances comme par ſes vertus, ſe joignit à ces deux ſavans, et ſe ſignala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par M. le comte d'*Héronville*, lieutenant-général des armées du roi, profondément inſtruit de tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre ; par M. le comte de *Treſſan* auſſi lieutenant-général, dont les différens mérites ſont univerſellement reconnus ; par M. de *St Lambert* ancien officier, qui en feſant des vers mieux que *Chapelle*, n'en a pas moins approfondi ce qui regarde les armes. Pluſieurs autres officiers-généraux ont donné d'excellens mémoires de tactique.

D'habiles ingénieurs ont enrichi ce dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque et la défenſe des places. Des préſidens et des conſeillers des parlemens ont fourni pluſieurs articles ſur la juriſprudence. Enfin, il n'y a point de ſcience, d'art, de profeſſion, dont les plus grands maîtres n'aient à l'envi enrichi ce dictionnaire. C'eſt le premier exemple et le dernier peut-être ſur la terre, qu'une foule d'hommes ſupérieurs ſe ſoient empreſſés ſans aucun intérêt, ſans aucune vue particulière, ſans même celle de la gloire, (puiſque quelques-uns ſe ſont cachés) à former

ce dépôt immortel des connaiſſances de l'eſprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris ſous les auſpices et ſous les yeux du comte d'*Argenſon*, miniſtre d'Etat, capable de l'entendre et digne de le protéger. Le veſtibule de ce prodigieux édifice eſt un diſcours préliminaire compoſé par M. d'*Alembert*. J'oſe dire hardiment que ce diſcours, applaudi de toute l'Europe, parut ſupérieur à la méthode de *Deſcartes*, et égal à tout ce que l'illuſtre chancelier *Bacon* avait écrit de mieux. S'il y a dans le corps de l'ouvrage des articles frivoles, et d'autres qui ſentent plutôt le déclamateur que le philoſophe, ce défaut eſt bien réparé par la quantité prodigieuſe d'articles profonds et utiles. Les éditeurs ne purent refuſer quelques jeunes gens qui voulurent, dans cette collection, mettre leurs eſſais à côté des chefs-d'œuvre des maitres : on laiſſa gâter ce grand ouvrage par politeſſe; c'eſt le ſallon d'*Apollon* où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des *Vanlo* et des *Lemoine*. Mais votre alteſſe a bien dû s'apercevoir, en parcourant l'Encyclopédie, que cet ouvrage eſt préciſément le contraire des autres collections, c'eſt-à-dire, que le bon l'emporte de beaucoup ſur le mauvais.

Vous ſentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes et Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entrepriſe importante s'élevèrent contr'elle. Les jéſuites commencèrent;

ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, et ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuſer les encyclopédiſtes d'irréligion, c'eſt la marche ordinaire. Les janſéniſtes voyant que leurs rivaux ſonnaient l'alarme ne reſtèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les jeſuites crièrent à l'impiété, les janſéniſtes hurlèrent. Il ſe trouva un convulſionnaire ou convulſioniſte nommé *Abraham Chaumeix*, qui préſenta à des magiſtrats une accuſation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraiſſait à peine; c'était un étrange aſſemblage que ces mots de *préjugé*, qui ſignifie proprement illuſion, et *légitime* qui ne convient qu'à ce qui eſt raiſonnable. Il pouſſa ſes préjugés très-illégitimes juſqu'à dire que ſi le venin ne paraiſſait pas dans le premier volume, on l'apercevrait ſans doute dans les ſuivans. Il rendait les encyclopédiſtes coupables, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produiſait *St Auguſtin* et *Cicéron*; et ces témoins étaient d'autant plus irréprochables qu'on ne pouvait convaincre *Abraham Chaumeix* d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes, joints à ceux de cet inſenſé, excitèrent une aſſez longue perſécution; mais qu'eſt-il arrivé? La même choſe qu'à la ſaine philoſophie, à l'émétique, à la circulation

du ſang, à l'inoculation : tout cela fut proſcrit pendant quelque temps, et a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtiſe et de l'envie ; le *Dictionnaire encyclopédique*, malgré ſes défauts, a ſubſiſté ; et *Abraham Chaumeix* eſt allé cacher ſa honte à Moſcou. On dit que l'impératrice l'a forcé à être ſage ; c'eſt un des prodiges de ſon règne.

LETTRE IX.

Sur les Juifs.

De tous ceux qui ont attaqué la religion chrétienne dans leurs écrits, les Juifs ſeraient peut-être les plus à craindre ; et ſi on ne leur oppoſait pas les miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST, il ſerait fort difficile à un ſavant médiocre de leur tenir tête. Ils ſe regardent comme les fils aînés de la maiſon, qui en perdant leur héritage ont conſervé leurs titres. Ils ont employé une ſagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de *Moïſe* leur a été donnée pour être éternelle, qu'il eſt impoſſible que DIEU ait changé, et qu'il ſe ſoit parjuré ; que notre Sauveur lui-même en eſt convenu. Ils nous objectent que ſelon JESUS-CHRIST aucun point, aucun iota de la loi ne doit être tranſgreſſé ; que JESUS était venu pour accomplir la loi, et non pour l'abolir ; qu'il en a obſervé tous les commandemens ; qu'il a été circoncis ; qu'il a gardé le ſabbat, ſolenniſé toutes les fêtes ; qu'il eſt né juif, qu'il a vécu juif, qu'il eſt mort juif ; qu'il n'a jamais inſtitué

une religion nouvelle ; que nous n'avons pas une ſeule ligne de lui ; que c'eſt nous, et non pas lui, qui avons fait la religion chrétienne.

Il ne faut pas qu'un chrétien haſarde de diſputer contre un juif, à moins qu'il ne ſache la langue hébraïque comme ſa langue maternelle : ce qui ſeul peut le mettre en état d'entendre les prophéties et de répondre aux rabins. Voici comme s'exprime *Joſeph Scaliger* dans ſes *Excerpta*. " Les Juifs ſont ſubtils ; que *Juſtin* a écrit miſérablement contre *Triphon !* et *Tertullien* plus mal encore ! Qui veut réfuter les Juifs, doit connaître à fond le judaïſme. Quelle honte ! Les chrétiens écrivent contre les chrétiens, et n'oſent écrire contre les Juifs. "

Le *Toldos Jeſchut* eſt le plus ancien écrit juif qui nous ait été tranſmis contre notre religion. C'eſt une vie de JESUS-CHRIST toute contraire à nos ſaints Evangiles ; elle paraît être du premier ſiècle, et même écrite avant les Evangiles ; car l'auteur ne parle pas d'eux, et probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait JESUS fils adultérin de *Miriah* ou *Mariah* et d'un ſoldat nommé *Joſeph Panter ;* il raconte que lui et *Judas* voulurent chacun ſe faire chef de ſecte ; que tous deux ſemblaient opérer des prodiges par la vertu du nom de *Jéhova* qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'eſt un ramas de rêveries rabiniques fort au-deſſus des *Mille et une nuits*. *Origène* le réfuta, et c'était le ſeul qui le pouvait faire ; car il fut preſque le ſeul père grec ſavant dans la langue hébraïque.

Les Juifs théologiens n'écrivirent guère plus raiſonnablement juſqu'au onzième ſiècle : alors éclairés par les Arabes devenus la ſeule nation ſavante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du rabin *Aben-Eſra* furent très-eſtimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raiſon autant qu'on la peut admettre dans les diſputes de ce genre. *Spinoſa* s'eſt beaucoup ſervi de ſes ouvrages.

Long-temps après *Aben-Eſra*, vint *Maimonides* au treizième ſiècle : il eut encore plus de réputation. Depuis ce temps-là juſqu'au ſeizième, les Juifs eurent des livres intelligibles, et par conſéquent dangereux ; ils en imprimèrent quelques-uns dès la fin du ſiècle quinzième. Le nombre de leurs manuſcrits était conſidérable. Les théologiens chrétiens craignirent la ſéduction ; ils firent brûler les livres juifs ſur leſquels ils purent mettre la main ; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un ſeul homme de cette religion. On a vu, il eſt vrai, quelques juifs feindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par terreur ; mais aucun n'a jamais embraſſé le chriſtianiſme de bonne foi : un carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome qu'un juif ne ſe ſerait fait chrétien. *Orobio* parle de quelques rabins eſpagnols et arabes qui abjurèrent et devinrent évêques en Eſpagne ; mais il ſe garde bien de dire qu'ils euſſent renoncé de bonne foi à leur religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le mahométiſme ; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la

Contre les citations des paſſages des prophètes qui ne ſe trouvent point dans les livres juifs.

Contre la divinité de JESUS-CHRIST, qui n'eſt pas expreſſément annoncée dans les Evangiles, mais qui n'en eſt pas moins prouvée par les ſaints conciles.

Contre l'opinion que JESUS n'avait point de frères ni de ſœurs.

Contre les différentes relations des évangéliſtes que l'on a cependant conciliées.

Contre l'hiſtoire du *Lazare*.

Contre les prétendues falſifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont preſque rien allégué qui ne ſoit dans ce *Rempart de la foi* du rabin *Iſaac*. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir eſſayé de ſoutenir leur antique religion aux dépens de la nôtre: on ne peut que les plaindre; mais quels reproches ne doit on pas faire à ceux qui ont profité des diſputes des chrétiens et des Juifs pour combattre l'une et l'autre religion! Plaignons ceux qui effrayés de dix-ſept ſiècles de contradictions, et laſſés de tant de diſputes, ſe ſont jetés dans le théiſme, et n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conſervé la charité, ils ont abandonné la foi; ils ont cru être hommes au lieu d'être chrétiens. Ils devaient être ſoumis, et ils n'ont aſpiré qu'à être ſages! Mais combien la folie de la croix eſt-elle ſuperieure à cette ſageſſe! comme dit l'apôtre *Paul*.

D'Orobio.

Orobio était un rabin si savant qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres rabins; profond sans être obscur, possédant les belles-lettres, homme d'un esprit agréable, et d'une extrême politesse. *Philippe Limborch*, théologien du parti des arminiens dans Amsterdam, fit connaissance avec lui vers l'an 1685: ils disputèrent long-temps ensemble, mais sans aucune aigreur, et comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite; il est difficile de suivre toujours le même objet et de ne pas s'égarer; une question en amène une autre. On est tout étonné au bout d'un quart d'heure de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections et les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la première dispute entre deux théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures; au contraire, les deux adversaires se traitent l'un et l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentimens du très-savant et très-illustre juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très-savant et très-illustre chrétien. *Orobio* même ne parle jamais de JESUS-CHRIST qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute.

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs par leur loi de croire à un messie.

Qu'il n'y a aucun paſſage dans l'ancien Teſtament qui faſſe dépendre le ſalut d'Iſraël de la foi au meſſie.

Qu'on ne trouve nulle part qu'Iſraël ait été menacé de n'être plus le peuple choiſi s'il ne croyait pas au futur meſſie.

Que dans aucun endroit il n'eſt dit que la loi Judaïque ſoit l'ombre et la figure d'une autre loi ; qu'au contraire il eſt dit par-tout que la loi de *Moiſe* doit être éternelle.

Que tout prophète même qui ferait des miracles pour changer quelque choſe à la loi moſaïque, devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques prophètes ont prédit aux Juifs dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur ; mais que ce libérateur ſerait le ſoutien de la loi moſaïque au lieu d'en être le deſtructeur.

Que les Juifs attendent toujours un meſſie, lequel ſerait un roi puiſſant et juſte.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la religion moſaïque eſt que les Juifs diſperſés ſur toute la terre n'ont jamais cependant changé une ſeule virgule à leur loi, et que les Iſraélites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perſe, ont conſtamment tenu la même doctrine depuis la priſe de Jéruſalem par *Titus*, ſans que jamais il ſe ſoit élevé parmi eux la plus petite ſecte qui ſe ſoit écartée d'une ſeule obſervance, et d'une ſeule opinion de la nation iſraélite.

Qu'au contraire, les chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur religion.

Qu'ils sont encore partagés en beaucoup plus de sectes qu'ils n'ont d'Etats, et qu'ils se sont poursuivis à feu et à sang les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers ; que si l'apôtre *Paul* trouva bon que les Juifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi, les chrétiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'apôtre *Paul* leur a permis.

Que ce n'est point par haine et par malice qu'Israël n'a point reconnu JESUS ; que ce n'est point par des vues basses et charnelles que les Juifs sont attachés à leur loi ancienne ; qu'au contraire, ce n'est que dans l'espoir des biens célestes qu'ils lui sont fidelles, malgré les persécutions des Babyloniens, des Syriens, des Romains, malgré leur dispersion et leur opprobre, malgré la haine de tant de nations, et que l'on ne doit point appeler *charnel* un peuple entier qui est le martyr de DIEU depuis près de quarante siècles

Que ce sont les chrétiens qui ont attendu des biens charnels, témoin presque tous les premiers pères de l'Eglise qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem au milieu de l'abondance et de toutes les délices du corps.

Qu'il est impossible que les Juifs aient crucifié le vrai messie, attendu que les prophètes disent expressément que le messie viendra purger Israël de tout péché, qu'il ne laissera pas une seule souillure en Israël ; que ce serait le plus horrible péché et la plus abominable souillure, ainsi que la con-

tradiction la plus palpable, que DIEU envoyât son messie pour être crucifié.

Que les préceptes du Décalogue étant parfaits, toute nouvelle mission était entièrement inutile.

Que la loi mosaïque n'a jamais eu aucun sens mystique.

Que ce serait tromper les hommes de leur dire des choses que l'on devrait entendre dans un sens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les apôtres chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de *Moïse*.

Que les évangélistes et les apôtres n'étaient point des hommes simples, puisque *Luc* était médecin, que *Paul* avait étudié sous *Gamaliel*, dont les Juifs ont conservé les écrits.

Qu'il n'y avait point du tout de simplicité et d'idiotisme à se faire apporter tout l'argent de leurs néophytes; que *Paul*, loin d'être un homme simple, usa du plus grand artifice en venant sacrifier dans le temple, et en jurant devant *Festus Agrippa* qu'il n'avait rien fait contre la circoncision, ni contre la loi du judaïsme.

Qu'enfin les contradictions qui se trouvent dans les Evangiles prouvent que ces livres n'ont pu être inspirés de DIEU.

Limborch répond à toutes ces assertions par les argumens les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre dispute; mais comme il était du parti des arminiens, celui des gomaristes le persécuta: on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la religion

chrétienne à un combat dont ſes ennemis pourraient triompher. *Orobio* ne fut point perſécuté dans la ſynagogue.

D'Uriel Acoſta.

Il arriva à *Uriel Acoſta* dans Amſterdam à peu près la même choſe qu'à *Spinoſa*: il quitta dans Amſterdam le judaïſme pour la philoſophie. Un eſpagnol et un anglais s'étant adreſſés à lui pour ſe faire juifs, il les détourna de ce deſſein, et leur parla contre la religion des Hébreux: il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne, et à ſe proſterner enſuite ſur le ſeuil de la porte; tous les aſſiſtans paſſèrent ſur ſon corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encore, et c'eſt là qu'il profeſſe n'être ni juif, ni chrétien, ni mahométan, mais adorateur d'un DIEU. Son petit livre eſt intitulé: *Exemplaire de la vie humaine*. Le même *Limborch* réfuta *Uriel Acoſta*, comme il avait réfuté *Orobio*; et le magiſtrat d'Amſterdam ne ſe mêla en aucune manière de ces querelles.

LETTRE X.

Sur Spinoſa.

MONSEIGNEUR,

IL me ſemble qu'on a ſouvent auſſi mal jugé la perſonne de *Spinoſa* que ſes ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux dictionnaires hiſtoriques :

« *Spinoſa* avait un tel déſir de s'immortaliſer, » qu'il eût ſacrifié volontiers à cette gloire la vie » préſente, eût-il fallu être mis en pièces par un » peuple mutiné : les abſurdités du ſpinoſiſme » ont été parfaitement réfutées par *Jean Bre-* » *dembourg* bourgeois de Roterdam. »

Autant de mots, autant de fauſſetés. *Spinoſa* était préciſément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit déteſter ſon athéiſme, mais on ne doit pas mentir ſur ſa perſonne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tous ſens de la vaine gloire, il le faut avouer ; ne le calomnions pas en le condamnant. Le miniſtre *Colerus*, qui habita long-temps la propre chambre où *Spinoſa* mourut, avoue, avec tous ſes contemporains, que *Spinoſa* vécut toujours dans une profonde retraite, cherchant à ſe dérober au monde, ennemi de toute ſuperfluité, modeſte dans la converſation, négligé dans ſes habillemens, travaillant de ſes mains, ne mettant jamais ſon nom à aucun de ſes ouvrages : ce n'eſt pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de *Bredembourg*, loin de le réfuter parfaitement bien, j'oſe croire qu'il le réfuta

parfaitement mal : j'ai lu cet ouvrage, et j'en laisse le jugement à quiconque comme moi aura la patience de le lire. *Bredembourg* fut si loin de confondre nettement *Spinosa*, que lui-même, effrayé de la faiblesse de ses réponses, devint malgré lui le disciple de celui qu'il avait attaqué : grand exemple de la misère et de l'inconstance de l'esprit humain.

La vie de *Spinosa* est écrite assez en détail, et assez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que votre altesse me permette seulement de faire avec elle une réflexion sur la manière dont ce juif jeune encore fut traité par la synagogue. Accusé par deux jeunes gens de son âge de ne pas croire à *Moïse*, on commença, pour le remettre dans le bon chemin, par l'assassiner d'un coup de couteau au sortir de la comédie ; quelques-uns disent au sortir de la synagogue ; ce qui est plus vraisemblable.

Après avoir manqué son corps, on ne voulut pas manquer son ame ; il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au chammata. *Spinosa* prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette espèce de juridiction dans Amsterdam. Le conseil de ville renvoya la décision de cette affaire au consistoire des pasteurs ; ceux-ci conclurent que si la synagogue avait ce droit, le consistoire en jouirait à plus forte raison : le consistoire donna gain de cause à la synagogue.

Spinosa fut donc proscrit par les Juifs avec la grande cérémonie : le chantre juif entonna les paroles

paroles d'exécration; on sonna du cor, on renversa goutte à goutte des bougies noires dans une cuve pleine de sang; on dévoua *Benoît Spinosa* à *Belzébuth*, à *Sathan* & à *Astaroth*, et toute la synagogue cria *Amen!*

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de juridiction qui ressemble plutôt à un sabbat de sorciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que, sans le coup de couteau et sans les bougies noires éteintes dans le sang, *Spinosa* n'eût jamais écrit contre *Moïse* et contre DIEU. La persécution irrite; elle enhardit quiconque se sent du génie; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinosa renonça au judaïsme, mais sans se faire jamais chrétien. Il ne publia son traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus theologico-politicus*, qu'en 1670, environ huit ans après son excommunication. On a prétendu trouver dans ce livre les semences de son athéisme, par la même raison qu'on trouve toujours la physionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'athéisme, qu'il y est souvent parlé de JESUS-CHRIST comme de l'envoyé de DIEU. Cet ouvrage est très-profond, et le meilleur qu'il ait fait; j'en condamne sans doute les sentimens, mais je ne puis m'empêcher d'en estimer l'érudition. C'est lui, ce me semble, qui a remarqué le premier que le mot hébreu *Ruhag*, que nous traduisons par *ame*, signifiait chez les Juifs le vent, le souffle, dans son sens naturel, que tout ce qui est grand

portait le nom de divin ; les cèdres de DIEU ; les vents de DIEU ; la mélancolie de *Saül*, mauvais esprit de DIEU ; les hommes vertueux, enfans de DIEU.

C'est lui qui le premier a développé le dangereux système d'*Aben-Esra*, que le Pentateuque n'a point été écrit par *Moïse*, ni le livre de Josué par *Josué* : ce n'est que d'après lui que *le Clerc*, plusieurs théologiens de Hollande, et le célèbre *Newton*, ont embrassé ce sentiment.

Newton diffère de lui seulement en ce qu'il attribue à *Samuel* les livres de *Moïse*, au lieu que *Spinosa* en fait *Esdras* auteur. On peut voir toutes les raisons que *Spinosa* donne de son système dans ses VIII, IX et X^e^ chapitres ; on y trouve beaucoup d'exactitude dans la chronologie ; une grande science de l'histoire, du langage et des mœurs de son ancienne patrie ; plus de méthode et de raisonnement que dans tous les rabins ensemble. Il me semble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaissaient des prophètes chez les Gentils ; en un mot, il a fait un usage coupable de ses lumières, mais il en avait de très-grandes.

Il faut chercher l'athéisme dans les anciens philosophes ; on ne le trouve à découvert que dans les œuvres posthumes de *Spinosa*. Son traité de l'athéisme n'étant point sous ce titre, et étant écrit dans un latin obscur, et d'un style très-sec, M. le comte de *Boulainvilliers* l'a réduit en français sous le titre de *Réfutation de Spinosa*. Nous n'avons que le poison, *Boulainvilliers* n'eut pas le temps apparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que *Spinoſa*, dans ſon funeſte livre, parle toujours d'un être infini et ſuprême ; il annonce DIEU en voulant le détruire. Les argumens dont *Bayle* l'accable me paraîtraient ſans replique, ſi en effet *Spinoſa* admettait un DIEU ; car ce DIEU n'étant que l'immenſité des choſes, ce DIEU étant à la fois la matière et la penſée, il eſt abſurde, comme *Bayle* l'a très-bien prouvé, de ſuppoſer que DIEU ſoit à la fois agent et patient, cauſe et ſujet, feſant le mal et le ſouffrant ; s'aimant, ſe haïſſant lui-même ; ſe tuant, ſe mangeant. Un bon eſprit, ajoute *Bayle*, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents et les ongles, que de cultiver une hypothèſe auſſi choquante et auſſi abſurde ; car, ſelon *Spinoſa*, ceux qui diſent, les Allemands ont tué dix mille turcs, parlent mal et fauſſement ; ils doivent dire, DIEU modifié en dix mille allemands, a tué DIEU modifié en dix mille turcs.

Bayle a très-grande raiſon ſi *Spinoſa* reconnaît un DIEU ; mais le fait eſt qu'il n'en reconnaît point du tout, et qu'il ne s'eſt ſervi de ce mot ſacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de *Deſcartes*, il abuſe de ce mot également célèbre et inſenſé de *Deſcartes* : *Donnez-moi du mouvement et de la matière, et je vais former un monde.*

Entêté encore de l'idée incompréhenſible et antiphyſique, que tout eſt plein, il s'eſt imaginé qu'il ne peut exiſter qu'une ſeule ſubſtance, un ſeul pouvoir qui raiſonne dans les hommes, ſent et ſe ſouvient dans les animaux, étincèle dans

le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète sur la terre, est étendu dans tout l'espace.

Selon lui, tout est nécessaire, tout est éternel; la création est impossible; point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des espèces et dans la succession des individus. Les oreilles ne sont plus faites pour entendre, les yeux pour voir, le cœur pour recevoir et chasser le sang, l'estomac pour digérer, la cervelle pour penser, les organes de la génération pour donner la vie; et des desseins divins ne font que les effets d'une nécessité aveugle.

Voilà au juste le système de *Spinosa*. Voilà, je crois, les côtés par lesquels il faut attaquer sa citadelle, citadelle bâtie, si je ne me trompe, sur l'ignorance de la physique, et sur l'abus le plus monstrueux de la métaphysique.

Il semble, et on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de la Henriade a dit: *Un catéchiste annonce* DIEU *aux enfans, et Newton le démontre aux sages.* Plus on connaît la nature, plus on adore son auteur.

L'athéisme ne peut faire aucun bien à la morale, et peut lui faire beaucoup de mal. Il est presque aussi dangereux que le fanatisme. Vous êtes, Monseigneur, également éloigné de l'un et de l'autre, et c'est ce qui autorise la liberté que j'ai prise de mettre la vérité sous vos yeux sans aucun déguisement. J'ai répondu à toutes vos questions, depuis ce bouffon savant de *Rabelais* jusqu'au téméraire métaphysicien *Spinosa*.

J'aurais pu joindre à cette liste une foule de petits livres qui ne sont guère connus que des bibliothécaires; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables, je ne parusse diminuer l'iniquité. J'espère que le peu que j'ai dit affermira votre alteſſe dans ſes ſentimens pour nos dogmes et pour nos écritures, quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des ſtoïciens entêtés, par des ſavans enflés de leur ſcience, par des gens du monde qui ne connaiſſent que leur vaine raiſon, par des plaiſans qui prennent des bons mots pour des argumens, par des théologiens enfin qui au lieu de marcher dans les voies de DIEU ſe ſont égarés dans leurs propres voies.

Encore une fois, ce qui doit conſoler une ame auſſi noble que la vôtre, c'eſt que le théiſme, qui perd aujourd'hui tant d'ames, ne peut jamais nuire ni à la paix des Etats, ni à la douceur de la ſociété. La controverſe a fait couler par-tout le ſang, et le théiſme l'a étanché. C'eſt un mauvais remède, je l'avoue, mais il a guéri les plus cruelles bleſſures. Il eſt excellent pour cette vie, s'il eſt déteſtable pour l'autre. Il damne ſurement ſon homme, mais il le rend paiſible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des argumens, le théiſme y a porté la concorde. Il eſt clair que ſi *Poltrot*, *Jacques Clément*, *Jaurigui*, *Baltbazar Gerard*, *Jean Châtel*, *Damiens*, *le jeſuite Malagrida*, etc. etc. etc. avaient été des théiſtes, il y aurait eu moins de princes aſſaſſinés.

A Dieu ne plaiſe que je veuille préférer le théiſme à la ſainte religion des *Ravaillacs*, des *Damiens*, des *Malagrida*, qu'ils ont méconnue et outragée! Je dis ſeulement qu'il eſt plus agréable de vivre avec des théiſtes qu'avec des *Ravaillacs* et des *Brinvilliers* qui vont à confeſſe ; et ſi votre alteſſe n'eſt pas de mon avis, j'ai tort.

CONSEILS
A UN JOURNALISTE,

Sur la philoſophie, l'hiſtoire, le théâtre, les pièces de poéſie, les mélanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues et le ſtyle.

L'OUVRAGE périodique auquel vous avez deſſein de travailler, Monſieur, peut très-bien réuſſir, quoiqu'il y en ait déjà trop de cette eſpèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaiſe à notre ſiècle et à la poſtérité. Je vous répondrai en deux mots : *Soyez impartial.* Vous avez la ſcience et le goût; ſi avec cela vous êtes juſte, je vous prédis un ſuccès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques juſqu'à l'épigramme. Aucun des journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles lettres, qui ſont les pièces de théâtre, ni de tant de jolis ouvrages de poéſie, qui ſoutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre eſpèce de journal, juſqu'à une chan-

i qui ſera bien faite, rien n'eſt à dédaigner.

Grèce, qui ſe vante d'avoir fait naître *aton*, ſe glorifie encore d'*Anacréon*; et *Cicé-* ne fait point oublier *Catulle*.

Sur la philoſophie.

Vous ſavez aſſez de géométrie et de phyſique ur rendre un compte exact des livres de ce nre; et vous avez aſſez d'eſprit pour en par- avec cet art qui leur ôte leurs épines, ſans les arger de fleurs qui ne leur conviennent pas. le vous conſeillerais ſur-tout, quand vous z des extraits de philoſophie, d'expoſer bord au lecteur une eſpèce d'abrégé hiſtori- des opinions qu'on propoſe ou des vérités on établit.

'ar exemple, s'agit-il de l'opinion du *vide*, s en deux mots comment *Epicure* croyait prouver, montrez comment *Gaſſendi* l'a du plus vraiſemblable, expoſez les degrés nis de probabilité que *Newton* a ajoutés n à cette opinion, par ſes raiſonnemens, ſes obſervations, et par ſes calculs.

'agit-il d'un ouvrage ſur la nature de l'*air* ? ſt bon de montrer d'abord qu'*Ariſtote* et s les philoſophes ont connu ſa peſanteur, s non ſon degré de peſanteur. Beaucoup norans qui voudraient au moins ſavoir toire des ſciences, les gens du monde, jeunes étudians verront avec avidité par le raiſon et par quelles expériences le grand *lée* combattit le premier l'erreur d'*Ariſ-* au ſujet de *l'air*; avec quel art

Toricelli le peſa, ainſi qu'on pèſe un poids dans une balance ; comment on connut ſon reſſort ; comment enfin les admirables expériences MM. *Hale* et *Boerhaave* ont découvert des eſprits de l'*air*, qu'on eſt preſque forcé d'attribuer à propriétés de la matière, inconnues juſqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hériſſé de calculs et de problèmes ſur la *lumière*? Quel plaiſir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente et ignorante Grèce avait de la *réflexion*, ce qu'en dit l'arabe *Alhazen*, le ſeul génie de ſon temps; ce que devine *Antonio de Dominis*; ce que *Deſcartes* met habilement et géométriquement en uſage, quoiqu'en ſe trompant; ce que découvre ce *Grimaldi*, qui a trop peu vécu; enfin, ce que *Newton* pouſſe juſqu'aux vérités les plus déliées et les plus hardies auxquelles l'eſprit humain puiſſe atteindre, vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laiſſent encore un nuage derrière elles.

Compoſera-t-on quelque ouvrage ſur la *gravitation* des aſtres, ſur cette admirable partie des démonſtrations de *Newton*? Ne vous aura-t-on pas obligation ſi vous rendez l'hiſtoire de cette *gravitation* des aſtres, depuis *Copernic* qui l'entrevit, depuis *Kepler* qui oſa l'annoncer comme par inſtinct, juſqu'à *Newton* qui a démontré à la terre étonnée, qu'elle pèſe ſur le ſoleil et le ſoleil ſur elle ?

Rapportez à *Deſcartes* et à *Harrot* l'art d'appliquer l'algèbre à la meſure des courbes, le calcul

intégral et différentiel à *Newton*, et ensuite à *Leibnitz*. Nommez dans l'occasion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage soit un registre fidelle de la gloire des grands-hommes.

Sur-tout, en exposant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuses qui irritent un auteur, et souvent toute une nation, sans éclairer personne. Point d'animosité, point d'ironie. Que diriez-vous d'un avocat-général, qui en résumant tout un procès, outragerait par des mots piquans la partie qu'il condamne? Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable, mais son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier *Leibnitz*? Insulterez-vous à *Locke*, parce qu'il croit DIEU assez puissant pour pouvoir donner, s'il le veut, la pensée à la matière? Ne croyez-vous pas que DIEU, qui a tout créé, peut rendre cette matière et ce don de penser éternels? que s'il a créé nos ames, il peut encore créer des millions d'êtres différens de la matière et de l'ame; qu'ainsi le sentiment de *Locke* est respectueux pour la Divinité, sans être dangereux pour les hommes? Si *Bayle*, qui savait beaucoup, a beaucoup douté, songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête-homme. Soyez-le donc avec lui, et n'imitez point ces petits esprits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort, qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

Sur l'hiſtoire.

Ce que les journaliſtes aiment peut-être le mieux à traiter, ce ſont les morceaux d'hiſtoire; c'eſt-là ce qui eſt le plus à la portée de tous les hommes, et le plus de leur goût. Ce n'eſt pas que dans le fond on ne ſoit auſſi curieux pour le moins de connaître la nature, que de ſavoir ce qu'a fait *Séſoſtris* ou *Bacchus*; mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris, ce qui nous importe pourtant aſſez; et on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous ſont tranſmis ſous le nom d'*hiſtoires*, leſquels on nous répète tous les jours, et qui ne nous importent guère.

Si vous rendez compte de l'hiſtoire ancienne, proſcrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérans. Laiſſez *Juvénal* et *Boileau* donner du fond de leur cabinet des ridicules à *Alexandre*, qu'ils euſſent fatigué d'encens s'ils euſſent vécu ſous lui; qu'ils appellent *Alexandre* inſenſé; vous, philoſophe impartial, regardez dans *Alexandre* ce capitaine-général de la Grèce, ſemblable à peu près à un *Scanderberg*, à un *Huniade*, chargé comme eux de venger ſon pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli, et plus magnifique. Ne le faites pas voir ſeulement ſubjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, et portant ſes conquêtes juſqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de

u milieu de la guerre, formant des colonies, tabliſſant le commerce, fondant Alexandrie t Scanderon, qui ſont aujourd'hui le centre du égoce de l'Orient. C'eſt par-là ſur-tout qu'il t conſidérer les rois, et c'eſt ce qu'on néglige. uel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'enretienne des villes et des ports que *Céſar* a âtis, du calendrier qu'il a réformé, etc. que es hommes qu'il a fait égorger?

Inſpirez ſur-tout aux jeunes gens plus de goût our l'hiſtoire des temps récens, qui eſt pour us de néceſſité, que pour l'ancienne, qui eſt que de curioſité; qu'ils ſongent que la oderne a l'avantage d'être plus certaine, par la même qu'elle eſt moderne.

Je voudrais ſur-tout que vous recommandaſz de commencer ſérieuſement l'étude de iſtoire, au ſiècle qui précède immédiatement *arles-Quint*, *Léon X*, *François I.* C'eſt là 'il ſe fait dans l'eſprit humain, comme dans tre monde, une révolution qui a tout changé. Le beau ſiècle de *Louis XIV* achève de perfectionner ce que *Léon X*, tous les *Médicis*, *arles-Quint*, *François I* avaient commencé. travaille depuis long-temps à l'hiſtoire de ce nier ſiècle, qui doit être l'exemple des ſiècles enir; j'eſſaie de faire voir le progrès de l'eſt humain, et tous les arts, ſous *Louis XIV.* iſſé-je, avant de mourir, laiſſer ce monument gloire de ma nation! J'ai bien des materiaux ir élever cet édifice; je ne manque point de moires ſur les avantages que le grand *Colbert*

a procurés et voulait faire à la nation et a
monde, sur la vigilance infatigable, sur la pr
voyance d'un ministre de la guerre né pour êtr
le ministre d'un conquérant, sur les révolution
arrivées dans l'Europe, sur la vie privée d
Louis XIV qui a été dans son domestiqu
l'exemple des hommes, comme il a été quelqu
fois celui des rois. J'ai des mémoires sur d
fautes inséparables de l'humanité, dont j
n'aime à parler que parce qu'elles font valoir l
vertus; et j'applique déjà à *Louis XIV* ce be
mot de *Henri IV* qui disait à l'ambassadeur do
Pèdre: *Quoi donc! votre maître n'a-t-il pas eff
de vertu pour avoir des défauts?* Mais j'ai pe
de n'avoir ni le temps ni la force de conduir
ce grand ouvrage à sa fin.

Je vous prierai de bien faire sentir que si n
histoires modernes écrites par des contemp
rains sont plus certaines en général que tout
les histoires anciennes, elles sont quelquefoi
plus douteuses dans les détails; je m'explqu
Les hommes diffèrent entre eux d'état, de parti
de religion. Le guerrier, le magistrat, le ja
séniste, le moliniste ne voient point les mêm
faits avec les mêmes yeux; c'est le vice de to
les temps. Un carthaginois n'eût point écrit l
guerres puniques dans l'esprit d'un romain,
il eût reproché à Rome la mauvaise foi do
Rome accusait Carthage. Nous n'avons gué
d'historiens anciens qui aient écrit les uns cont
les autres sur le même événement: ils auraie
répandu le doute sur des choses que nous on

u vraiſemblables qu'elles ſoient, nous 'es ſpectons pour deux raiſons, parce qu'elles nt anciennes, et parce qu'elles n'ont point é contredites.

Nous autres hiſtoriens contemporains, nous mmes dans un cas bien différent; il nous arrive uvent la même choſe qu'aux puiſſances qui nt en guerre On a fait à Vienne, à Londres, à rſailles, des feux de joie pour des batailles e perſonne n'avait gagnées : chaque parti ante victoire, chacun a raiſon de ſon côté. oyez que de contradictions ſur *Marie Stuart*, : les guerres civiles d'Angleterre, ſur les trou- s de Hongrie, ſur l'établiſſement de la religion oteſtante, ſur le concile de Trente. Parlez de révocation de l'édit de Nantes à un bourgmeſ- hollandais, c'eſt une tyrannie imprudente; nſultez un miniſtre de la cour de France, c'eſt e politique ſage. Que dis-je? la même nation, bout de vingt ans, n'a plus les mêmes idées 'elle avait ſur le même événement et ſur la ême perſonne; j'en ai été témoin au ſujet du roi *Louis XIV*. Mais quelles contradictions urai-je pas à eſſuyer ſur l'hiſtoire de *Charles II*! J'ai écrit ſa vie ſingulière ſur les mémoires M. de *Fabrice* qui a été huit ans ſon favori; les lettres de M. de *Fierville*, envoyé de nce auprès de lui; ſur celles de M. de *Ville-gue*, long-temps colonel à ſon ſervice; ſur les de M. de *Poniatowski*. J'ai conſulté M. de *iſſi* ambaſſadeur de France auprès de ce prin- etc. J'apprends à préſent que M. *Norberg*,

chapelain de *Charles XII*, écrit une hiſ
ſon règne. Je ſuis ſûr que le chapelain a
vent vu les mêmes choſes avec d'autre
que le favori et l'ambaſſadeur. Quel parti
en ce cas? celui de me corriger ſur le chan
les choſes où ce nouvel hiſtorien aura é
ment raiſon, et de laiſſer les autres au ju
des lecteurs déſintéreſſés. Que ſuis-je
cela? je ne ſuis qu'un peintre qui cherche
ſenter d'un pinceau faible, mais vrai, le
mes tels qu'ils ont été. Tout m'eſt indiffé
Charles XII et de *Pierre le grand*, exc
bien que le dernier a pu faire aux homn
n'ai aucun ſujet de les flatter ni d'en méc
les traiterai comme *Louis XIV*, avec le
qu'on doit aux têtes couronnées qui vi
de mourir, et avec le reſpect qu'on d
vérité qui ne mourra jamais.

Sur la comédie.

VENONS aux belles-lettres, qui feront
principaux articles de votre journal. Vous
tez parler beaucoup des pièces de théâ
projet eſt d'autant plus raiſonnable
théâtre eſt plus épuré parmi nous, et q
devenu une école de mœurs. Vous voi
derez bien ſans doute de ſuivre l'exem
quelques écrivains périodiques, qui cherc
rabaiſſer tous leurs contemporains, et à
rager les arts dont un bon journaliſte doit
ſoutien. Il eſt juſte de donner la préfér
Molière ſur les comiques de tous les temp

tous les pays ; mais ne donnez point d'exclusion. Imitez les sages Italiens qui placent *Raphaël* au premier rang, mais qui admirent les *Paul Véronèse*, les *Caraches*, les *Corrèges*, les *Dominicains* etc. *Molière* est le premier, mais il ferait injuste et ridicule de ne pas mettre le Joueur à côté de ses meilleures pièces. Refuser son estime aux Ménechmes, ne pas s'amuser beaucoup au Légataire universel, serait d'un homme sans justice et sans goût ; et qui ne se plaît pas à *Regnard*, n'est pas digne d'admirer *Molière*.

Osez avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces, comme le Grondeur, le Galant jardinier, la Pupille, le Double veuvage, l'Esprit de contradiction, la Coquette de village, le Florentin etc. sont au-dessus de la plupart des petites pièces de *Molière* ; je dis au-dessus, pour la finesse des caractères, pour l'esprit dont la plupart sont assaisonnées, et même pour la bonne plaisanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en seraient pas satisfaits ; mais je dirai hardiment que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs et où l'on trouve de l'intérêt, comme le Préjugé à la mode ; quand les Français seront assez heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que le Glorieux, gardez-vous bien de vouloir rabaisser leur succès, sous prétexte que ce ne sont pas des comédies dans le goût de *Molière* ; évitez

ce malheureux entêtement qui ne prend ſource que dans l'envie, ne cherchez point proſcrire les ſcènes attendriſſantes qui ſe trouvent dans ces ouvrages : car lorſqu'une comédie outre le mérite qui lui eſt propre, a encore celui d'intéreſſer, il faut être de bien mauvaise humeur pour ſe fâcher qu'on donne au public un plaiſir de plus.

J'oſe dire que ſi les pièces excellentes de *Molière* étaient un peu plus intéreſſantes, on verrait plus de monde à leurs repréſentations; le Miſanthrope ſerait auſſi ſuivi qu'il eſt eſtimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoiſe : l'art d'étendre ſes limites, ſans ſe confondre avec celles de la tragédie, eſt un grand art qu'il ſerait beau d'encourager, et honteux de vouloir détruire. C'en eſt un que de ſavoir bien rendre compte d'une pièce de théâtre. J'ai toujours reconnu l'eſprit des jeunes gens, au détail qu'ils feſaient d'une pièce nouvelle qu'ils venaient d'entendre; et j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois. Tant il eſt vrai qu'au fond l'eſprit des affaires, et le véritable eſprit des belles-lettres, eſt le même.

Expoſer en termes clairs et élégans un ſujet qui quelquefois eſt embrouillé, et ſans s'attacher à la diviſion des actes, éclaircir l'intrigue le dénouement, les raconter comme une hiſtoire intéreſſante, peindre d'un trait les caractères, dire enſuite ce qui a paru plus ou moins vraiſemblable,

vraisemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux bien saisir le mérite ou le vice général du style, c'est ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui est fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude : car il est plus facile à certains esprits de suivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

D. la tragédie.

Je dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous savez quel honneur ce bel art a fait à la France : art d'autant plus difficile, et d'autant plus au-dessus de la comédie, qu'il faut être vraiment poëte pour faire une belle tragédie ; au lieu que la comédie demande seulement quelque talent pour les vers.

Vous, Monsieur, qui entendez si bien *Sophocle* et *Euripide*, ne cherchez point une vaine récompense du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre, dans le malheureux plaisir de les préférer, contre votre sentiment, à nos grands auteurs français. Souvenez-vous que quand je vous ai défié de me montrer, dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des pièces de *Pierre Corneille*, je dis de ses moins bonnes, vous avouâtes que c'était une chose impossible. Ces traits dont je parle étaient, par exemple, ces vers de la tragédie de Nicomède. Je veux, dit *Prusias*, (*a*)

Ecouter à la fois l'amour et la nature,

(*a*) *Nicomède*, tragédie, acte IV, scène III.

Etre père et mari dans cette conjoncture.

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh! que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi.
Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'eſt ni mari ni père.
Il regarde ſon trône et rien de plus. Régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez

Vous n'inférerez point que les dernières pièces de ce père du théâtre ſoient bonnes, parce qu'il s'y trouve de ſi beaux éclairs : avouez leur extrême faibleſſe avec tout le public.

Agéſilas et Suréna ne peuvent rien diminuer de l'honneur que Cinna et Polyeucte font à la France. M. de *Fontenelle*, neveu du grand *Corneille*, dit, dans la vie de ſon oncle, que ſi le proverbe, *cela eſt beau comme le Cid*, paſſa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus cauſer la chute du proverbe que celle du Cid. C'eſt *Corneille* lui-même qui le détruit, c'eſt à Cinna qu'il faut s'en prendre. Ne dites point avec l'abbé de *St Pierre*, que dans cinquante ans on ne jouera plus les pièces de *Racine*. Je plains nos enfans, s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégances. Comment leur cœur ſera-t-il donc fait, ſi *Racine* ne les intéreſſe pas?

/ a apparence que les bons auteurs du siè-
e *Louis XIV* dureront autant que la langue
aise. Mais ne découragez pas leurs succes-
, en assurant que la carrière est remplie, et
n'y a plus de place. *Corneille* n'est pas assez
effant; souvent *Racine* n'est pas assez tra-
. L'auteur de Venceslas, celui de Rada-
et d'Electre, avec leurs grands défauts, ont
eautés particulières qui manquent à ces
grands-hommes; et il est à présumer que
ois pièces resteront toujours sur le théâtre
ais, puisqu'elles s'y sont soutenues avec des
rs différens, car c'est la vraie épreuve d'une
die. Que dirai-je de Manlius, pièce digne
rneille, et du beau rôle d'*Ariane* et du grand
êt qui règne dans Amasis? Je ne vous par-
point des pièces tragiques faites depuis
années: comme j'en ai composé quelques-
, il ne m'appartient pas d'oser apprécier le
e des contemporains qui valent mieux que
et à l'égard de mes ouvrages de théâtre,
e que je peux en dire et vous prier d'en
ux lecteurs, c'est que je les corrige tous
urs.

is quand il paraîtra une pièce nouvelle, ne
jamais comme l'auteur odieux des *Obser-*
et de tant d'autres brochures: *La pièce*
ellente, ou *elle est mauvaise*; ou *tel acte est*
tinent, *un tel role est pitoyable*. Prouvez so-
ent ce que vous en pensez, et laissez au
le soin de prononcer. Soyez sûr que l'arrêt

ſera contre vous toutes les fois que vous dé
rez ſans preuve, quand même vous aurie:
ſon; car ce n'eſt pas votre jugement
demande, mais le rapport d'un procès q
public doit juger.

Ce qui rendra ſur-tout votre journal préc
c'eſt le ſoin que vous aurez de comparer le
ces nouvelles avec celles des pays étrange
ſeront fondées ſur le même ſujet. Voilà
l'on manqua dans le ſiècle paſſé, lorſqu'
l'examen du Cid: on ne rapporta que que
vers de l'original eſpagnol, il fallait compa
ſituations. Je ſuppoſe qu'on nous donne a
d'hui Manlius de *la Foſſe* pour la première f
ſerait très-agréable de mettre ſous les ye
lecteur la tragédie anglaiſe dont elle eſt
Parait-il quelque ouvrage inſtructif ſur le
ces de l'illuſtre *Racine*? détrompez le pul
l'idée où l'on eſt que jamais les Anglais n'
admettre le ſujet de Phèdre ſur leur théâtr
prenez aux lecteurs que la Phèdre de *Sn*
une des plus belles pièces qu'on ait à Lo
Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de
ne, juſqu'à l'amour d'*Hippolyte*; qu'on a
enſemble l'intrigue de Phèdre et celle de
zet, et que cependant l'auteur ſe vante d
tiré tout d'*Euripide*. Je crois que les lecte
raient charmés de voir ſous leurs yeux la
paraiſon de quelques ſcènes de la Phèdre
que, de la latine, de la françaiſe et de l'an
C'eſt ainſi à mon gré que la ſage et ſaine cr
perfectionnerait encore le goût des Fra

it peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'académie rançaiſe fit du Cid, et à laquelle il manque encore autant de choſes qu'au Cid même ?

Des pièces de poéſie.

Vous répandrez beaucoup d'agrément ſur votre journal, ſi vous l'ornez de temps en temps de ces petites pièces fugitives, marquées au bon coin, dont les porte-feuilles des curieux ſont remplis. On a des vers du duc de *Nevers*, du comte *Antoine Hamilton* né en France, qui reſpirent tantôt le feu poétique, tantôt la douce facilité du ſtyle épiſtolaire. On a mille petits ouvrages charmans de MM. *Duſſé*, de *St Aulaire*, de *Ferrand*, de *la Faye*, de *Fieubet*, du préſident *Hénault* et de tant d'autres. Ces ſortes de petits ouvrages dont je vous parle, ſuffiſaient autrefois à faire la réputation des *Voitures*, des *Sarafins*, des *Chapelles*. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il eſt plus répandu, il donne peut-être moins de réputation, mais il ne fait pas moins de plaiſir aux lecteurs délicats. Nos chanſons valent mieux que celles d'*Anacréon*, et le nombre en eſt étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaieté, et qui, annoncées avec art, n'aviliraient point du tout un journal ſérieux. Ce ſerait perfectionner le goût ſans nuire aux mœurs, de rapporter une chanſon auſſi jolie que celle-ci, qui eſt de l'auteur du Double Veuvage.

Philis plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuſer,

Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain Philis plus sage,
Aurait donné moutons et chien,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très-bien les vides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poésie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les esprits, et sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître, et le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase, et les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique qu'on déteste et qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis examinant trois épîtres de *Rousseau* en vers décasyllabes, qui excitèrent beaucoup de murmure il y a quelque temps, fit de la seconde, où tous nos auteurs sont insultés,

xamen ſuivant, dont voici un échantillon qui ait dicté par la juſteſſe et la modération. Voici commencement de la pièce qu'il examinait.

Tout inſtitut, tout art, toute police
Subordonnnée au pouvoir du caprice,
Doit être auſſi conſéquemment pour tous,
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la diſſemblance extrême,
A le bien prendre, eſt un faible problème ;
Et quoi qu'on diſe, on n'en ſaurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l autre mauvais.
Par des talens que le travail cultive,
A ce premier pas à pas on arrive ;
Et le public, que ſa bonté prévient,
Pour quelque temps s'y fixe et s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue et nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait, etc.

ici l'examen.

Ce premier vers, *Tout inſtitut, tout art, toute lice*, ſemble avoir le défaut, je ne dis pas d'être oſaïque, car toutes ces épîtres le ſont, mais être une proſe un peu trop faible, et dépour- e d'élégance et de clar·é.

La *police* ſemble n'avoir aucun rapport au ût dont il eſt queſtion. De plus, le terme de *lice* doit-il entrer dans des vers ?

Conſéquemment eſt à peine admis dans la oſe noble.

Cette répétition du mot *ſubordonnée* ſerait

vicieuſe, quand même le terme ſerait él
et ſemble inſupportable, puiſque ce term
une expreſſion plus convenable à des a
qu'à la poéſie.

La *diſſemblance* ne paraît pas le mot pr
La *diſſemblance des goûts eſt un faible prob*
je ne crois pas que cela ſoit français.

A le bien prendre paraît une expreſſion
inutile et trop baſſe.

Enfin, il ſemble qu'un *problème* n'eſt ni f
ni fort : il peut être aiſé ou difficile, et ſa ſolu
peut être faible, équivoque, erronée.

Et quoi qu'on diſe, on n'en ſaurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauv

Non-ſeulement la poéſie aimable s'acc
de peu de cet air de dilemme et d'une
ſéchereſſe; mais la raiſon ſemble peu s'ac
moder de voir en huit vers, *que tout art eſt fi*
donné à nos différens goûts, et que cependant i
a que deux goûts. Arriver au goût pas à p
encore, je crois, une façon de parler peu
venable, même en proſe.

Et le public, que ſa bonté prévient.

Eſt-ce la bonté du public? eſt-ce la bont
goût?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1. *Le beau et le laid* ſont d's expreſſions
vées au bas comique. 2. Si on aime le laid
n'eſt pas la peine de dire enſuite qu'on pr
le *moins parfait*. 3. Le moindre n'eſt pas o
gramm

grammat calement au plus parfait. 4. Le *moindre* ſt un mot qui n'entre jamais dans la poéſie etc.

C'eſt ainſi que ce critique feſait ſentir ſans amerume toute la faibleſſe de ces épîtres. Il n'y avait pas rente vers dans tous les ouvrages de *Rouſſeau* faits n Allemagne, qui échappaſſent à ſa juſte cenure. Et pour mieux inſtruire les jeunes gens, il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du néme auteur ſur un ſujet de littérature à peu rés ſemblable. Il rapportait les vers de l'épître ux Muſes, imitée de *Deſpréaux*; et cet objet e comparaiſon achevait de perſuader mieux que es diſcuſſions les plus ſolides et les plus ſubtiles.

De l'expoſé de tous ces vers décaſyllabes, il renait occaſion de faire voir qu'il ne faut jamais onfondre les vers de cinq pieds avec les vers maroiques. Il prouvait que le ſtyle qu'on appelle de *Marot*, ne doit être admis que dans une épigramme t dans un conte, comme les figures de *Callot* ne oivent paraître que dans des groteſques. Mais uand il faut mettre la raiſon en vers, peindre, mouvoir, écrire élégamment, alors ce mélange nonſtrueux de la langue qu'on parlait il y a deux ents ans, et de la langue de nos jours, paraît abus le plus condamnable qui ſe ſoit gliſſé dans la oéſie. *Marot* parlait ſa langue, il faut que nous arlions la nôtre. Cette bigarrure eſt auſſi révoltante pour les hommes judicieux que le ſerait architecture gothique mêlée avec la moderne. 'ous aurez ſouvent occaſion de détruire ce faux oût. Les jeunes gens s'adonnent à ce ſtyle, arce qu'il eſt malheureuſement facile.

Il en a coûté peut-être à *Deſpréaux* pour dire élégamment :

Faites choix d'un cenſeur ſolide et ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe et le ſavoir éclaire,
Et dont le crayon ſûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent faible, et qu'on veut ſe cacher.

Mais s'il eſt bien difficile, eſt-il bien élégant de dire:

Donc ſi Phœbus ſes échecs vous adjuge,
Pour bien juger conſultez tout bon juge.
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs,
Sur-tout craignez le poiſon des loueurs,
Acoſtez-vous de fidelles critiques.

Ce n'eſt pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poéſie; au contraire, ils y ſont néceſſaires, comme les jointures dans le corps humain, ou plutôt comme des repos dans un voyage.

Nam ſermone opus eſt, modò triſti, ſæpè jocoſo,
Defenaente vices modò rhetoris, atque poëtæ
Interdum urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſultò.

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être rebutant. Un langage obſcur et groteſque n'eſt pas de la ſimplicité, c'eſt de la groſſièreté recherchée.

Des mélanges de littérature et des anecdotes littéraires.

Je raſſemble ici, ſous le nom de *mélanges de littérature*, tous les morceaux détachés d'hiſtoire, d'éloquence, de morale, de critique, et ces petits romans qui paraiſſent ſi ſouvent. Nous avons des

i-d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas
icune nation puiſſe ſe vanter d'un ſi grand
bre d'auſſi jolis ouvrages de belles-lettres.
t vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit
foule d'auteurs; on en compterait quatre ou
mille depuis cent ans. Mais un lecteur en
avec les livres comme un citoyen avec les
mes. On ne vit pas avec tous ſes contem-
ins, on choiſit quelques amis. Il ne faut pas
s'effaroucher de voir cent cinquante mille
mes à la bibliothèque du roi, que de ce
y a ſept cents mille hommes dans Paris.
ouvrages de pure littérature, dans leſquels
rouve ſouvent des choſes agréables, amuſent
ffivement les honnêtes gens, délaſſent
nme ſérieux dans l'intervalle de ſes travaux,
ıtretiennent dans la nation cette fleur d'eſprit
ette délicateſſe qui fait ſon caractère.
e condamnez point avec dureté tout ce qui
era pas *la Rochefoucauld* ou *la Fayette*,
ce qui ne ſera pas auſſi parfait que la
piration de Veniſe de l'abbé de *St Réal*,
plaiſant et auſſi original que la converſation
ère *Canaye* et du maréchal d'*Hocquincourt*,
e par *Charleval*, et à laquelle *St Evremont*
uté une fin moins plaiſante, et qui languit
eu; enfin tout ce qui ne ſera pas auſſi
el, auſſi fin, auſſi gai que le voyage, quoi-
un peu inégal, de *Bachaumont* et de *la*
elle.

Non, ſi primores mæonius tenet
Sedes Homerus, pindaricæ latent

Cæcique et alcoi minaces,
Steſicorique graves camænæ;
Nec ſi quid olim luſit Anacreon,
Delevit ætas, ſpirat adhuc amor,
Vivuntque commiſſi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Dans l'expoſition que vous ferez de ces ouv
ingénieux, badinant à leur exemple avec vo
teurs, et répandant les fleurs avec ces au
dont vous parlerez, vous ne tomberez pas
cette ſévérité de quelques critiques, qui ve
que tout ſoit écrit dans le goût de *Cicér*
de *Quintilien*. Ils crient que l'éloquenc
énervée, que le bon goût eſt perdu, parce
aura prononcé dans une académie un diſ
brillant qui ne ſerait pas convenable au bar
Ils voudraient qu'un conte fût écrit du ſty
Bourdaloue. Ne diſtingueront-ils jamais les te
les lieux et les perſonnes? Veulent-ils que *J*
dans le Payſan parvenu, s'exprime comme *Pé*
ou *Patru?* Une éloquence mâle, noble, enr
de petits ornemens, convient à tous les g
ouvrages. Une penſée trop fine ſerait une
dans le *Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle* de
quent *Boſſuet*. Mais dans un ouvrage d'agrém
dans un compliment, dans une plaiſanterie, t
les grâces légères, la naïveté ou la fineſſe, le
petits ornemens, trouvent leur place. Exami
nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires, d
des entretiens d'un repas? Les livres ſont la
ture de la vie humaine, il en faut de ſolides,
en doit permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui sont à peu près semblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de pensées que l'on ne trouve dans *Sénèque*, dans *Gratien*, dans *Montagne*, dans *Bacon*, dans le Spectateur anglais. Les comparer ensemble, (et c'est à quoi le goût consiste) c'est exciter les auteurs à dire, s'il se peut, des choses nouvelles, c'est entretenir l'émulation, qui est la mère des arts. Quelle satisfaction pour un lecteur délicat, de voir d'un coup d'œil ces idées qu'*Horace* a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles si expressives, ce que *Despréaux* a rendu d'une manière si correcte, ce que *Dryden* et *Rochester* ont renouvelé avec le feu de leur génie. Il en est de ces parallèles comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'est par-là que vous ferez voir souvent, non-seulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire; car si vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal?

Il y a sur-tout des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public, que le *chef-d'œuvre d'un inconnu*, ou *Mathanasius*, est de feu M. de *Sallengre*, et d'un illustre mathématicien consommé dans tout genre de littérature, et qui joint l'esprit à l'érudition, enfin de tous ceux qui travaillaient à la Haye au *Journal littéraire*, et que M. de *St Hiacynte* fournit la chanson avec beaucoup de remarques. Mais si on ajoute à cette

plaiſanterie une infame brochure digne de la plus vile canaille, et faite ſans doute par un de ces mauvais français qui vont dans les pays étran déshonorer les belles-lettres et leur patrie, faites ſentir l'horreur et le ridicule de cet aſſemblage monſtrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des *Zoïles* obſcurs qui les attaquent; démêlez les artifices de l'envie; publiez, par exemple, que les ennemis de notre illuſtre *Racine* firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans leſquelles ils inſérèrent plus de cent vers de ce poëte admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *St Jean-Baptiſte*, dans laquelle on retrouvait une ſcène preſque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur paſſion, ne ſentaient pas même la différence des ſtyles, et croyaient qu'on s'y méprendrait; tant la fureur de la jalouſie eſt ſouvent abſurde.

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance et l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne permettez pas non plus qu'on attribue à de grands-hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illuſtres auxquels ils n'appartiennent point. L'abbé de *St Pierre* renouvelle un projet hardi et ſujet à d'extrêmes difficultés, il le met ſous le nom d'un dauphin de France. Faites voir modeſtement qu'on ne doit pas, ſans de très-fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue paix univerſelle ttribué à *Henri IV* par les ſecrétaires de *Maxi-ilien de Sulli*, qui rédigèrent ſes mémoires, ne e trouve en aucun autre endroit. Les mémoires le *Villeroi* n'en diſent mot ; on n'en voit aucune race dans aucun livre du temps. Joignez à ce ilence la conſidération de l'état où l'Europe était ılors, et voyez ſi un prince auſſi ſage que *Henri 'e grand* a pu concevoir un projet d'une exécu-ion impoſſible.

Si on réimprime, comme on me le mande, e livre fameux connu ſous le nom de *Teſtament olitique du cardinal de Richelieu*, montrez com ɔien on doit douter que ce miniſtre en ſoit l'auteur.

I. Parce que jamais le manuſcrit n'a été vu n: connu chez ſes héritiers, ni chez les miniſtres ıui lui ſuccédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après ſa ɔrt, ſans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'oſe pas ſeulement lire de qui il tient le manuſcrit, ce qu'il eſt devenu, en quelle main il l'a dépoſé.

IV. Parce qu'il eſt d'un ſtyle très-différent des autres ouvrages du cardinal de *Richelieu*.

V. Parce qu'on lui fait ſigner ſon nom d'une façon dont il ne ſe ſervait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup l'expreſſions et d'idées peu convenables à un grand miniſtre qui parle à un grand roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme auſſi poli que le cardinal de *Richelieu* eût appelé la dame d'hon-neur de la reine *la du Fargis*, comme s'il eût parlé d'une femme publique. Eſt-il vraiſemblable

que le ministre d'un roi de quarante ans, lui fait des leçons plus propres à un jeune dauphin qu'élève qu'à un monarque âgé de qui l'on dépend

Dans le premier chapitre, il prouve qu'il f être chaste. Est-ce un discours bienséant dans la bouche d'un ministre qui avait eu publiquement plus de maitresses que son maître, et qui n'était pas soupçonné d'être aussi retenu avec elles? Dans le second chapitre il avance cette proposition, que la raison doit être la règ conduite. Dans un autre il dit que l'Espag donnant un million par an aux protestans, rer les Indes, qui fournissaient cet argent, *tributaire de l'enfer:* expression plus digne d'un mauvais orateur, que d'un ministre sage tel que ce cardinal. Dans un autre, il appelle le duc de Mantoue, *a pauvre prince.* Enfin, est-il vraisemblable qu'il ait rapporté au roi des bons mots de *Bautru*, et ces minuties pareilles dans un testament politique?

VII. Comment celui qui a fait parler le cardinal de *Richelieu* peut-il lui faire dire (dans les premières pages) que dès qu'il fut appelé au conseil, il promit au roi d'abaisser ses ennemis, les huguenots et les grands du royaume? Ne devait-on pas se souvenir que le cardinal de *Richelieu*, remis dans le conseil par les bontés de la reine-mère, n'y fut que le second pendant plus d'un an, et qu'il était alors bien loin d'avoir de l'ascendant sur l'esprit du roi, et d'être premier ministre?

VIII. On prétend (dans le chapitre deuxième du livre premier) que pendant cinq ans le roi

pour la guerre ſoixante millions par an, i valent environ ſix-vingts de notre monnaie, a ſans ceſſer de payer les charges de l'Etat, is moyens extraordinaires. Et d'un autre (dans le chapitre IX, partie ſeconde) il dit temps de paix il entrait par an à l'épargne on trente-cinq millions, dont il fallait encore re beaucoup. Ne paraît-il pas entre ces deux s une contradiction évidente ?

. Eſt-il d'un miniſtre d'appeler à tout mo- les rentes à huit, à ſix, à cinq pour cent, ntés au denier huit, au denier ſix, au denier Le denier cinq eſt vingt pour cent, et le r vingt eſt cinq pour cent : ce ſont des cho- l'un apprenti ne confondrait pas.

Eſt-il vraiſemblable que le cardinal de *Riche-* it appelé les parlemens *cours ſouveraines*, et ropoſe (chapitre IX, part. II) de faire la taille à ces cours ſouveraines ?

. Eſt-il vraiſemblable qu'il ait propoſé de mer les gabelles ? et ce projet n'a-t-il pas it par un politique oiſif, plutôt que par un nourri dans les affaires ?

t. Enfin, ne voit-on pas combien il eſt in- ble qu'un miniſtre, au milieu de la guerre s vive ait intitulé un chapitre, *Succinte tion des actions du roi juſqu'à la paix* ? là bien des raiſons de douter que ce grand e ſoit l'auteur de ce livre. Je me ſouviens r entendu dire dans mon enfance à un rd très-inſtruit, que le *Teſtament politique* le l'abbé *Bourzeys*, l'un des premiers aca-

démiciens, et homme très-médiocre. crois qu'il eſt plus aiſé de ſavoir de qui ce l n'eſt pas, que de connaître ſon auteur. Remar ici quelle eſt la faibleſſe humaine. On admir livre, parce qu'on le croit d'un grand mini Si on ſavait qu'il eſt de l'abbé de *Bourzeys*, ne le lirait pas. En rendant ainſi juſtice à monde, en peſant tout dans une balance e élevez-vous ſur-tout contre la calomnie.

On a vu, ſoit en Hollande, ſoit ailleurs, d ouvrages périodiques deſtinés en apparence à truire, mais compoſés en effet pour diffamer a vu des auteurs que l'appât du gain et la malig ont transformés en ſatiriques mercenaires, e ont vendu publiquement leurs ſcandales, c *Locuſte* vendait les poiſons. Parmi ceux qui ainſi déshonoré les lettres et l'humanité, me ſoit permis d'en citer un, qui, pour pri plus grand ſervice qu'un homme puiſſe peut rendre à un autre homme, s'eſt déclaré pen tant d'années mon plus cruel ennemi. On l' imprimer publiquement, diſtribuer et vendre même un libelle infame, digne de toute la fév des lois : on l'a vu enſuite, de la même main il avait écrit et diſtribué ces calomnies, les c vouer preſque avec autant de honte qu'il les a publiées. *Je me croirais déshonoré*, dit-il da déclarati n donnée aux magiſtrats, *je me cro déshonoré, ſi j'avais eu la moindre part à ce lil entièrement calomnieux, écrit contre un ho pour qui j'ai tous les ſentimens d'eſtime* Signé *l'abbé* DESFONTAINES.

C'eſt à ces extrémités malheureuſes qu'on eſt
luit, lorſqu'on fait de l'art d'écrire un ſi dé-
table uſage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Jour-*
l, qu'il n'eſt pas étonnant que les jéſuites pren-
nt quelquefois le parti de l'illuſtre Wolf, parce
les jéſuites ſont tous athées.

Parlez avec courage contre ces exécrables in-
ſtices, et faites ſentir à tous les auteurs de ces
amies, que le mépris et l'horreur du public
ont éternellement leur partage.

Sur les langues.

Il faut qu'un bon journaliſte ſache au moins
ais et l'italien, car il y a beaucoup d'ouvra-
s de génie dans ces langues, et le génie n'eſt
ſque jamais traduit. Ce ſont, je crois, les deux
ngues de l'Europe les plus néceſſaires à un
çais. Les Italiens ſont les premiers qui aient
ré les arts de la barbarie; et il y a tant de
deur, tant de force d'imagination juſque
les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop
nseiller l'étude de leur langue.

Il eſt triſte que le grec ſoit négligé en France,
s il n'eſt pas permis à un journaliſte de l'igno-
. Sans cette connaiſſance, il y a un grand
mbre de mots français dont il n'aura jamais
'une idée confuſe; car depuis l'arithmétique
ſqu'à l'aſtronomie, quel eſt le terme d'art qui
dérive de cette langue admirable? A peine
a-t-il un muſcle, une veine, un ligament dans
tre corps, une maladie, un remède dont le

nom ne ſoit grec. Donnez-moi deux jeunes dont l'un ſaura cette langue, et dont l'autre i rera; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre tei d'anatomie; qu'ils entendent dire qu'un h eſt malade d'un *diabétès*, qu'il faut faire à ce une *paracentèſe*, que cet autre a une *anc* ou un *bubonocèle*; celui qui ſait le grec ente tout d'un coup de quoi il s'agit, parce qu'il de quoi ces mots ſont compoſés; l'autre ne prendra abſolument rien.

Pluſieurs mauvais journaliſtes ont oſé dc la préférence à l'Iliade de *la Motte* ſur l'I d'*Homère*. Certainement, s'ils avaient u *H* en ſa langue, ils euſſent vu que la traducti autant au-deſſous de l'original, que *Segrais* au-deſſous de *Virgile*.

Un journaliſte verſé dans la langue gre pourra-t-il s'empêcher de remarquer, dans le ductions que *Toureil* a faites de *Démoſth* quelques faibleſſes au milieu de ſes beautés! *quelqu'un*, dit le traducteur, *vous dema meſſieurs les Athéniens, avez-vous la paix? de par Jupiter*, répondez-vous; *nous avon guerre avec Philippe*. Le lecteur, ſur cet ex pourrait croire que *Démoſthènes* plaiſante à tre-temps; que ces termes familiers, et réſe pour le bas comique, *meſſieurs les Athéniens*, *par Jupiter*, répondent à de pareilles expre grecques. Il n'en eſt pourtant rien, et cette f appartient toute entière au traducteur. Ce mille petites inadvertences pareilles qu'un j liſte éclairé peut faire obſerver, pourvu même temps il remarque encore p'us les beauté

l ſerait à ſouhaiter que les ſavans dans les lan-
; orientales nous euſſent donné des journaux
livres de l'Orient. Le public ne ſerait pas dans
rofonde ignorance où il eſt de l'hiſtoire de la
grande partie de notre globe; nous nous
outumerions à réformer notre chronologie ſur
e des Chinois; nous ſerions plus inſtruits de la
gion de *Zoroaſtre*, dont les ſectateurs ſubſiſtent
ore quoique ſans patrie, à peu près comme les
, et quelques autres ſociétés ſuperſtitieuſes
ndues de temps immémorial dans l'Aſie; on
naîtrait les reſtes de l'ancienne philoſophie
enne; on ne donnerait plus le nom faſtueux
ſtoire univerſelle à des recueils de quelques
es d'Egypte, des révolutions d'un pays grand
me la Champagne nommé la *Grèce*, et du peu-
romain, qui, tout étendu et tout victorieux
l a été, n'a jamais eu ſous ſa domination tant
ats que le peuple de *Mahomet*, et qui n'a
ais conquis la dixième partie du monde.
Mais auſſi, que votre amour pour les langues
ngères ne vous faſſe pas mépriſer ce qui s'écrit
s votre patrie; ne ſoyez point comme ce faux
cat à qui *Pétrone* a fait dire:

Ales phaſiacis petita Colchis,
Atque afræ volucres placent palato.
Quidquid quæritur optimum videtur.

On ne trouva de poëte français dans la biblio-
que de l'abbé de *Longuerue*, qu'un tome de
herbe. Je voudrais encore une fois, en fait de
es-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais

écrire en homme du monde, en homme d
voilà le ton de la bonne compagnie. On
enſuite écrire ſur des choſes ſérieuſes de
de la bonne compagnie, lequel ſouvent n
pas ſupportable dans une lettre.

Cette manie a infecté pluſieurs écrits, d'
raiſonnables. Il y a en cela plus de pareſſe
que d'affectation; car ces expreſſions pl
qui ne ſignifient rien, et que tout le monde
ſans penſer, ces lieux communs ſont plus
trouver qu'une expreſſion énergique et él
Ce n'eſt point avec la familiarité du ſtyle
laire, c'eſt avec la dignité du ſtyle de *C*
qu'on doit traiter la philoſophie. *Mallebr*
moins pur que *Cicéron*, mais plus fort
rempli d'images, me paraît un grand modè
ce genre; et plût à Dieu qu'il eût établi d
tés auſſi ſolidement qu'il a expoſé ſes opinio
éloquence!

Locke, moins élevé que *Mallebranche*
être trop diffus, mais plus élégant, s'exprit
jours dans ſa langue avec netteté et avec grâ
ſtyle eſt charmant, *puroque ſimillimus amn*
ne trouvez dans ces auteurs aucune envie
ler à contre-temps, aucune pointe, aucun
Ne les ſuivez point ſervilement, *ô imitato*
vum pecus! mais, à leur exemple, rempliſſe
d'idées profondes et juſtes. Alors les mot
nent aiſément, *rem verba ſequuntur.* Rem
que les hommes qui ont le mieux penſé, ſo
ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue françaiſe doit bientôt ſe corr

c

imiter le ſtyle de la gazette qui s'imprime à Paris ; elle dit au moins correctement des choſes inutiles.

La plupart des gens de lettres qui travaillent en Hollande, où ſe fait le plus grand commerce de livres, s'infectent d'une autre eſpèce de barbarie, qui vient du langage des marchands. Ils commencent à écrire *par contre*, pour *au contraire ;* cette *préſente*, au lieu de cette lettre, le *change*, au lieu de *changement*. J'ai vu des traductions d'excellens livres remplies de ces expreſſions. Le ſeul expoſé de pareilles fautes devroit ſuffire pour corriger les auteurs. Plût à Dieu qu'il fût auſſi aiſé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidelles, tant de menſonges, tant de calomnies dont la preſſe inonde la république des lettres !

CONSEILS

A M. RACINE,

Sur ſon poëme de la religion, par un amateur des belles-lettres.

En liſant le poëme de la religion du fils de notre illuſtre *Racine*, j'ai remarqué des beautés; mais j'ai ſenti un défaut qui règne dans tout l'ouvrage: C'eſt la monotonie. On peut rémédier aiſément dans une ſeconde édition à toutes les autres fautes; on rectifie une idée fauſſe, on embellit des vers négligés, on éclaircit un phraſe obſcure, on ajoute des beautés; mais il ſera un peu plus difficile de changer l'uniformité répandue ſur tout l'ouvrage, en cette variété piquante, qui ſeule peut donner du plaiſir. Je me ſouviens d'un vers charmant de feu M. de *la Motte*.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cependant j'oſe exhorter l'eſtimable auteur de ce poëme à faire les plus grands efforts pour atteindre à cette beauté abſolument néceſſaire. J'ai ouï dire à M. *Silhouette* que *la boucle de cheveux* de M. *Pope*, n'eût d'abord qu'un médiocre ſuccès, parce qu'il n'y avait point d'invention; mais qu'il réuſſit, lorſque l'auteur eut embelli ce badinage en y introduiſant des génies, des ſylphes et des ondins. Ce n'eſt pas de pareilles fictions, ſans doute, que je demande à M. *Racine*; mais plus de chaleur, plus de figures, et des tableaux plus frappans.

Tantôt je voudrais qu'il interrogeât la sagesse éternelle qui lui répondrait du haut des cieux ; tantôt que le verbe lui-même descendu sur la terre vînt y confondre *Mahomet*, *Confucius*, *Zoroastre* appelés un moment du sein des ténèbres pour l'entendre ; ici, je voudrais que l'abyme s'entr'ouvrît, j'aimerais à y descendre en idée pour interroger les sages de l'antiquité, et pour arracher d'eux l'aveu qu'ils n'ont pas connu la sagesse.

Là, je ferais l'histoire d'un prince qui dans les grandeurs, dans les victoires et dans les plaisirs cherchât inutilement le bonheur, qu'il le trouvât ensuite dans la solitude. Plus loin je peindrais un homme que l'enivrement du monde rendrait dur et malheureux, devenu ensuite compatissant, indulgent, bienfesant et par conséquent heureux. Cent images dans ce goût réveilleraient l'esprit du lecteur que l'historique assoupit et que le dogmatique endort.

J'exhorte encore l'auteur à penser de lui-même, il en est capable. Il ne faut point toujours mettre en vers *Pascal*, *S. Augustin*, *Arnauld*. Cet assujettissement de l'esprit le gêne trop dans sa marche. Trop d'imitation éteint le génie ; s'il veut commencer par donner l'essor à son ame, alors il sera temps de le prier de corriger les négligences de style. Alors je prendrai la liberté de lui faire remarquer que le premier chant commence un peu languissamment ; non qu'il faille des vers trop forts dans un début, mais il ne faut pas ramper.

L'idée d'un *appui véritable* que la raison *rend aimable* n'est pas à beaucoup près assez grande.

s'agit du bonheur de tous les hommes, et
n bonheur éternel ; les paroles doivent peindre.
ailleurs eſt-ce une grande merveille que notre
pui véritable nous devienne aimable ? La dif-
ulté, la beauté conſiſte à rendre aimable un
ig, une ſervitude qui nous gêne, et non un
pui qui nous raſſure.

Je lui dirai encore que dès la première page
ne doit pas ſe négliger au point de dire :
droits, la gloire t'eſt chère. Ces fautes de
ammaire ſont trop remarquables et révoltent
op les oreilles les moins délicates.

Mais ce n'eſt qu'après avoir refondu l'ouvrage
ec génie, qu'il faudra revoir les détails avec
upule. Je me flatte d'autant plus qu'il l'em-
llira, que je vois des choſes dans le ſecond
ant qui me paraiſſent devoir lui ſervir de
odèle pour tout le reſte.

Qu'il ne diſe point, comme dans le quatrième
ant, qu'il veut imiter *Sannazar*. Ce poëte
lien défigura ſon ouvrage, médiocre d'ailleurs,
r des fictions indécentes et puériles, et je
opoſe à M. *Racine* de ſe rendre très-ſupérieur
Sannazar en embelliſſant ſon poëme par des
ages nobles et intereſſantes.

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata ; dulcia ſunto.

Moins les raiſonnemens ſont convaincans, plus
a beſoin de ſéduire par les grâces du diſcours ;
r exemple, voici, page 130, un argument
opoſé en vers didactiques :

„ Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifféren
„ Pourrait-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
„ Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
„ D'abuser de son nom pour vous tyranniser ?

On sent combien cet argument est faux ; (
DIEU permet que les hommes soient trompés
mahométisme dont les préceptes sont extrêmem
sévères, puisqu'ils ordonnent la prière cinq fi
jour, la plus rigoureuse abstinence, l'a
dixième de son bien sous peine de
JESUS-CHRIST permet encore que les h
soient trompés dans la plus belle partie de la t
depuis près de trois mille ans par l'admirable
austère morale de *Confucius*. Ainsi un argu
si faux, présenté si sèchement, est ca
faire un grand tort au fond de l'ouvr e.

Il y en a malheureusement quelques-uns
genre ; je conseillerais donc encore une fois à l'
mable auteur d'argumenter moins, et d'emb
dav ntage. Pourquoi dire qu'il y a plus de ch
que de musulmans sur la terre ? on sait que le
est au moins très-douteux. Que prouverait il
il serait vrai ? nulle erreur, nulle mauvaise p
ne doit entrer dans un ouvrage consacré à la di
vérité. Je ne veux point blâmer le projet de
en vers les *Pensées de Pascal* ; mais en ri
Pensées, il faut les ennoblir, et être exact,
inventer de nouvelles.

„ Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous f
„ Et je les voi courir, peu touchés de nos maux,
„ A des amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
„ On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette.

e lecteur s'attend alors à une deſcription de ravaux, de ces deſtructions, de ces intrigues ce torrent qui entraîne tous les hommes d'eux-mêmes; mais au lieu de cette idée de et néceſſaire, voici ce qu'on trouve:

ns ceſſe l'on écrit et ſans ceſſe on répète.
in jaloux de ſes vers, vains fruits d'un doux repos,
oit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots;
utre aſſis pour entendre et juger nos querelles,
cte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.

arrêter à ces petites images, non-ſeulement tomber, mais c'eſt s'écarter de ſon chemin en ant; il peint deux occupations ſédentaires eu de faire paſſer ſous mes yeux le rapide acle de la roue de la fortune qui emporte le e-humain, il confond un amuſement avec upation la plus digne des hommes, qui eſt de rendre la juſtice; de plus il eſt faux n arrêt du parlement, en jugeant un procès, niſe.

nt fois j'ai ſouhaité (j'en fais l'aveu honteux)
uvoir de mes malheurs me diſtraire comme eux,
riſquant ſans remords mon ame infortunée,
tendre du haſard ma triſte deſtinée.

emièrement, comment a-t-il ſouhaité pouſe diſtraire comme ceux qui font des vers, le temps même qu'il fait des vers? Secont, quelle alternative ou de faire des vers, juger des procès? Troiſièmement, tous les riſquent-ils ſans remords leur ame infore? Quatrièmement, qui eſt-ce qui attend

ſa triſte deſtinée du haſard, tandis que les
liers de ſeconde ſavent aujourd'hui que le ha
n'eſt qu'un nom. C'eſt donc à tort que dès le
mencement de ſon poëme, à la page 6, il dit

O toi qui vainement fais ton Dieu du haſard.

Car, encore une fois, il n'y a aucun livre
depuis cent ans où l'on attribue quelque choſ
haſard. Le grand ſyſtème des matérialiſtes
néceſſité.

J'apporte à M. *Racine* ce petit exemple
pluſieurs autres, ne doutant pas qu'un e
comme le ſien ne ſente de quel prix eſt la juſt
et ne remédie à ces légers défauts par-t
il les trouvera dans ſon livre.

Il néglige dans ſon poëme ſur notre
le grand fondement de cette religion mêm
eſt la néceſſité d'un rédempteur, et au
parler de cette néceſſité, il apporte en preuve
la miſſion de JESUS CHRIST je ne ſais quel
qui ne courut que du temps de *Veſpaſien*,
l'on pire romain ſerait à un homme qui vient
de Judée; c'eſt expoſer notre ſainte religion
mépris des déiſtes dont la terre eſt couverte. Il
dédaignent nos bonnes raiſons quand on leur a
rapporte de ſi mauvaiſes; la cauſe de notre Sau
veur JESUS CHRIST s'affaiblit par l'inattention
du poëte.

C'eſt ainſi que nous avons vu depuis quelque
temps le Mercure galant rempli d'étranges diſſer
tations ſur JESUS CHRIST et les prophètes, par
des hommes un peu incompétens qui voulaient
expliquer

ner des prophéties que *Grotius*, *Huet*, *Hardouin* n'ont pu entendre. On a vu ne extrême douleur les choses sacrées ainsi ées et livrées à l'injuste dérision des esprits Je conjure donc instamment M. *Racine* loyer de meilleures preuves avec l'élo- : dont il est capable. Je ne veux que la tion de l'ouvrage, la gloire de l'auteur, le lettres et du public.

nds la liberté de l'engager à faire encore ıveaux efforts quand il lutte contre les s et les modernes dans ses descriptions. :emple, M. de *Voltaire*, dans un de ses rs en vers, s'est ainsi expliqué :

'du Faï parmi ses plants divers,
t rassemblés des bouts de l'univers,
s-t-il pourquoi la tendre sensitive
lt sous nos mains, honteuse et fugitive ?
i ce ver changeant se bâtit un tombeau,
re et ressuscite avec un corps nouveau ;
ont couronné tout brillant d'étincelles,
e dans les airs en déployant ses ailes ?

ême vers, dit M. *Racine*,

s frères rampans, qu'il méprise aujourd'hui,
terre autrefois traînant sa vie obscure,
it vouloir cacher sa honteuse figure ;
s temps sont changés ; sa mort fut un sommeil ;
it plein de gloire à son brillant réveil,
: dans son tombeau sa dépouille grossière,
sublime essor voler vers la lumière.

Racine a l'esprit trop juste pour ne pas

convenir sans peine que ces vers ont encore besoin d'être un peu retouchés. Il ne dit pas précisément ce qu'il doit dire. Il dit : *Sa mort fut un sommeil*, et il n'a pas parlé auparavant de cette prétendue mort. *Les temps sont changés* est une expression qui convient aux événemens de la fortune et pas à un effet physique. On ne doit pas dire de la mouche qu'elle est *pleine de gloire*, ni que *son essor est sublime*. C'est dire mal que de dire trop ; c'est énerver que d'exagérer. Choisissons quelques autres endroits où il se rencontre avec le même auteur.

M. DE VOLTAIRE.

Demandez à Sylva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé,
Comment toujours filtré dans ses routes certaines
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ? etc.

M. RACINE.

Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur,
Et vient me réchauffer par sa rapide course.

M. DE VOLTAIRE.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ;
Rome jadis son temple et l'effroi des mortels,
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre :
Par le droit des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les rois.
L'univers fléchissait sous son aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible ;

On la voit ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits et commander aux cœurs;
Ses avis ſont ſes lois, ſes décrets ſont ſes armes, etc.

M. RACINE.

Cette ville autrefois maîtreſſe de la terre,
Rome, qui par le fer et le droit de la guerre,
Commandait autrefois à toute nation,
Rome commande encor par la religion
Avec plus de douceur et non moins d'étendue.
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Des peuples, de ſon ſein par l'orage écartés,
Contre ſon Dieu du moins ne ſont pas révoltés;
Tout le nord eſt chrétien, tout l'orient encore, etc.

M. DE VOLTAIRE.

Tu n'as pas oublié ces ſacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux préſentaient tes druides.

M. RACINE.

Les Gaulois déteſtant les honneurs homicides
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides.

M. DE VOLTAIRE.

Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs, etc.

M. RACINE.

L'erreur a ſes martyrs, le bonze follement, etc.

M. DE VOLTAIRE.

Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife eſt aſſis au trône des Céſars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Le tombeau des Catons et la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'autel, et l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre et l'encenſoir.

M. RACINE.

Terrible par ſes clefs et ſon glaive inviſible,
Tranquillement aſſis dans un palais paiſible,

Par l'anneau du pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfans un prêtre met nos rois.

M. DE VOLTAIRE.

Vous dont la main savante et l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez les ressorts qui font la pesanteur;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur;
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mond
Vous ne le savez point, etc.

M. RACINE.

Vous que de l'univers l'architecte suprême
Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager
Si j'ose vous distraire et vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ces corps que dans les airs il lance si loin d'elle?
La pesanteur.... déjà ce mot vous trouble tous.

M. DE VOLTAIRE.

Vers un centre commun tout gravite à la fois.

M. RACINE.

Vers un centre commun tous pèsent à la fois.

M. DE VOLTAIRE.

Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique;
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!

M. RACINE.

Quel Dieu contraire au nôtre aurait pu nous apprendre
Qu'en soutenant un dogme il faut pour le défendre,

Armés de fer, saisis d'un long emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument?

M. DE VOLTAIRE.

Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent;
Un jour plus pur me luit, les mouvemens renaissent,
L'espace qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.

M. RACINE.

Là d'un indigne amas, berceau de la nature,
Sortent trois élémens de diverse figure.
Là ces angles qu'entre eux brise leur frottement,
Quand Dieu qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la première fois fit tourner la matière.
Newton ne la voit pas, mais il voit ou croit voir
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.

M. DE VOLTAIRE.

Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne fait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

M. RACINE.

Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une ame tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort;
Et pour un peu de miel nous juge-t-il à mort?

J'omets quelques autres exemples, et je ne veux

point entrer dans le détail des vers qu'il faut abſolument que l'auteur corrige, parce que je l'eſtime aſſez pour croire qu'il les ſentira lui-même, ou qu'il conſultera quelqu'un de nos académiciens qui ont le plus de goût. Ce n'eſt pas toujours les poëtes qu'il faut conſulter en poéſie. M. *Patru* était le conſeil de M. *Deſpréaux*. Il paraît que M. *Racine* ne devait pas s'adreſſer à *Rouſſeau* pour un tel ouvrage. Le peu de nos vers alexandrins que *Rouſſeau* a faits, prouvent qu'il n'avait pas le goût de ce genre de verſification, et ſes épîtres font voir que le raiſonnement n'était pas tout-à-fait de ſon reſſort. En effet dans ſes meilleures épîtres, comme dans celle à *Marot*, il y a trop de paralogiſmes, et celle qu'on vient d'imprimer à la ſuite du poëme de la religion, n'eſt pas aſſurément ce qu'il a fait de mieux en fait de raiſon et de poéſie.

Rouſſeau dans cette épître attaque toujours ſecte ancienne qui attribuait tout au haſard. Encore une fois, il ne faut pas ſe battre contre ces fantômes, il faut attaquer dans leur fort, et avec une extrême charité, ces incrédules, à quels admettent un Dieu tout puiſſant et tout bon, qui n'a rien fait que de bien, et qui nous donne la meſure de connaiſſances et de félicités proportionnées à notre nature, qui ne peut jamais changer, qui imprime dans tous les cœurs la loi naturelle, qui eſt et qui a toujours été le père de tous les hommes, n'ayant point de prédilection pour un peuple, ne regardant point les autres créatures dans ſa fureur, ne nous ayant point donné la raiſon pour exiger que l'on croie ce que cette

raiſon réprouve, ne nous éclairant point pour nous aveugler etc.

Voilà les dogmes monſtrueux, voilà les ſubtilités ſi évidemment criminelles qu'il fallait détruire, mais en vérité *Rouſſeau* en était-il capable ? en était-il digne ? et le ton d'autorité, le langage des *Bourdalone* et des *Maſſillons* convenait-il à une bouche ſouillée de ce que jamais la ſodomie et la beſtialité ont fourni de plus horrible à la licence. *Quare enarras juſtitias meas ? Rouſſeau* ne devrait employer le reſte de ſa vie qu'à demander humblement pardon à DIEU et aux hommes, et non à parler en docteur de ce qui lui était ſi étranger. Qu'eût-on dit de *la Fontaine*, s'il eût pris le ton ſévère pour prêcher la pudeur, *caſtigas turpia turpis ?* Auſſi cette épître de *Rouſſeau* eſt une des plus faibles déclamations en ſtyle marotique qu'il ait faites depuis ſon exil de France.

Ce que M. *Racine* veut faire approuver de cette épître ſert même à la faire condamner. Eſt-il poſſible qu'on puiſſe y goûter *des bruyantes armées d'eſprits ſubtils, qui, pygmées ingénieux ſe hauſſent burleſquement contre le ciel ſur des montagnes d'argumens entaſſés ?* N'eſt-ce pas là réunir à la fois le guindé du père *le Moine* et le bas comique ? N'eſt-ce pas un double monſtre ? Certe, vouloir accréditer ce ſtyle, pire mille fois que le ſtyle précieux qu'on a tant condamné, ce ſerait ruiner entièrement le peu de bon goût qui reſte en France.

M. *Racine* a fait imprimer auſſi ſa réponſe en vers à *Rouſſeau* ; il eſt à ſouhaiter que M. *Racine* travaille cette épître auſſi-bien que ſon poëme,

qu'il la varie davantage, qu'il lui ôte : clamateur qui eſt l'oppoſé de ce genre d qu'il y ſème plus de ces vers aiſés qu'on par cœur et qui deviennent proverbes. demande encore un peu plus de politeſ peut, on doit réfuter *Bayle*, et je ſouhai ceux qui s'en mêlent ſoient aſſez dia'ec pour l'entreprendre; mais s'il faut comba erreurs, il ne faut pas l'appeler cœur cruel me affreux. Les injures atroces n'ont j de tort qu'à ceux qui les ont dites. Qui ainſi en colère a trop l'air de n'avoir pas Tu prends ton tonnerre au lieu de répondr *Ménippe* à *Jupiter*, tu as donc tort. J *Jupiter* a tort, combien ſommes-nous c nables lorſque nous inſultons ainſi à la d'un philoſophe qui, après tout, a r de ſervices à la littérature, et dont les o ſont le fondement des bibliothèques chez les nations de l'Europe.

Je finirai par prier M. *Racine* pour l' de ſa gloire, de ne point tant invectiver les auteurs ſes confrères. Cette indécen plus d'uſage; les honnêtes gens la répr Il faut imiter la plupart des phyſiciens de les académies, qui rapportent toujours ave les opinions de ceux même qu'ils comb Si *Deſpréaux* revenait au monde, il c nerait lui-même ſes premières ſatires.

Je me flatte que M. *Racine* recevra av rité ce que la charité m'a inſpiré, et qu tira qu'on ne prend la liberté de donn conſeils qu'à ceux qu'on eſtime.

UTILE EXAMEN

DES TROIS DERNIERES EPITRES

DU Sr ROUSSEAU.

Les esprits sages, dans le siècle où nous vivons, font peu d'attention aux petits ouvrages de poésie; l'étude sérieuse des mathématiques et de l'histoire, dont on s'occupe plus que jamais, laisse peu de temps pour examiner si une ode nouvelle ou une petite épître sont bonnes ou mauvaises. Il n'y a guère que les grands ouvrages tels qu'un poëme épique, comme la Henriade, et des tragédies telles que Rhadamiste et Alzire, qu'on veut examiner avec soin. Cependant rien n'est à mépriser dans les belles-lettres, et le goût peut s'exercer à proportion sur les plus petits ouvrages comme sur les plus grands.

Voici deux règles, regardées comme infaillibles par de très-bons esprits, pour juger du mérite de ces petites pièces de poésie. Premièrement, il faut examiner si ce qu'on y dit est vrai, et d'une vérité assez importante et assez neuve pour mériter d'être dit. Secondement, si ce vrai est énoncé d'un style élégant et convenable au sujet.

Les nouvelles épîtres de *Rousseau* qu'on débite depuis peu, ne paraissent rien contenir qui mérite l'attention du public; ce n'est pas la peine de faire mille vers pour dire qu'il y a de mauvaises pièces de théâtre et des ouvrages que l'on voudrait rabaisser; c'est seulement dire en mille vers:

Je ſuis mécontent et jaloux. Or en cela il rien de neuf ni d'important ; c'eſt une : très-reconnue et très-peu reſſante qu auteur eſt jaloux d'un autre

On a toujours reproché à *Rouſſe* l'av de génie inventif, et de ne mettre les penſées des autres. Ce reproche bien fondé ; car ſi vous examinez la neu ſatire de *Deſpréaux*, adreſſée *à ſon eſprit*, laquelle il dépeint ſi naïvement les incon de la poéſie ſatirique, vous verrez que les e *aux Muſes* et *à Marot*, compoſées par *Rouſſe* n'en ſont que des copies. Liſez la ſatire de *préaux* à *Valincourt*, vous y verrez comme faux honneur eſt venu ſur la terre prendre traits et le nom de l'honneur véritable. C idée eſt répétée dans la plupart de ces pièces *Rouſſeau* appelle ſes allégories.

Un auteur fait excuſer en lui ce peu de fé dité, quand il ajoute au moins quelque cho ce qu'il emprunte ; mais quand *Rouſſeau* de ſon fond à ces idées, il y mêle des err

Y a-t-il, par exemple, rien de plus faux de dire ?

Et cherchez bien *de Paris juſqu'à Rome*,
Onc ne verrez *ſot qui ſoit honnête homme.*

Je ne relève point cette façon de parler, *Paris juſqu'à Rome*, je ne relève que l'err groſſière et dangereuſe qui règne dans ces ver dans tout le reſte de l'ouvrage : qui ne fait, une triſte expérience, que beaucoup de gens d prit ont été de très-méchans hommes, et qu honnête homme eſt ſouvent un eſprit fort born

L'erreur en proſe eſt un monſtre, et en vers monſtre ridicule. Les ornemens recherchés la rime ne rendent pas vrai ce qui eſt faux, mais le rendent impertinent.

Ce n'eſt pas aſſez que le vrai ſoit la baſe des s; il faut que la matière ſoit importante, dire des choſes intéreſſantes et neuves. Quel lérable emploi de paſſer ſa vie à dire du mal de rois ou quatre auteurs, à parler de tragédies, de comédies, à ſe déchaîner contre ſes rivaux? quel bien peut-on faire aux hommes en choiſiſſant de els ſujets? à qui plaira-t-on? quelle gloire peut-on acquérir? Quelques perſonnes liſent ces petites Satires: elles diſent, après les avoir lues, qu'il audrait beaucoup mieux inſtruire en feſant une onne tragédie et une bonne comédie qu'en parnt mal de ceux qui en font; mais cette manière d'inſtruire ſerait plus difficile.

Il faudrait au moins ſauver la petiteſſe de ces ujets par l'élégance du ſtyle: c'eſt la ſeule reſource quand le génie eſt médiocre. Mais le ſtyle des dernières épîtres de *Rouſſeau* eſt, ce me ſemble, beaucoup plus répréhenſible encore que les ſujets mêmes, et c'eſt ſur quoi on peut faire ici quelques réflexions utiles.

Le ſtyle doit être propre au ſujet. Le grand mérite des bons auteurs du ſiècle de *Louis XIV* eſt d'avoir tout traité convenablement. *Deſpréaux*, en traitant des ſujets ſimples, ne tombe point dans le bas; il eſt familier, mais toujours élégant. Les termes de ſa langue lui ſuffiſent; il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait du

temps de *François I*, de quoi exprimer ſa p
ni un terme uſité par la populace, pour t
d'être plus comique. Liſez ce qu'il dit à M. A
cine dans cette belle épître qu'il lui adreſſe :

Cependant laiſſe ici gronder quelques cenſeurs
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes doue

Vous ne verrez dans cette ſimplicité q
termes les plus nobles.

C'eſt une juſtice encore que l'on rend
de la Henriade de n'avoir mis dans ce poe
de bas ni d'ampoulé. Dans la deſcription
pompeuſe il eſt ſimple.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la t
Un farouche ſilence, enfant de la terreur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la fortune incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout terraſſés,
Cent fois victorieux et cent fois renverſés ;
Pareils à l'océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant et qui fuit ſes ri

On voit que l'imagination eſt là dans les choſ
mêmes, et non dans une expreſſion recherché

Qu'on jette les yeux ſur les images les pl
communes ; par exemple, quand l'auteur dit q
Paris n'était pas ſi grand alors qu'aujourd'hui :

n'était point tel en ces temps orageux
l'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
nt forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
ins un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
s faubourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
le la main de la paix tient ouverts en tous temps,
une immense cité superbes avenues,
t cent palais dorés se perdent dans les nues,
étaient que des hameaux de remparts entourés, etc.

outte cette image est ennoblie sans le secours
un mot inusité ; et c'est-là une preuve bien
aincante que la langue française suffit à tout.

uand le même auteur veut exprimer que *Gabrielle d'Estrées* était jeune, et qu'elle n'avait t eu d'amant, il dit :

e entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
i rend des passions le joug inévitable :
n cœur fait pour aimer, mais fier et généreux,
ucun amant encor n'avait reçu les vœux ;
nblable en son printemps à la rose nouvelle,
i renferme en son sein sa beauté naturelle,
che aux vents amoureux les trésors de son sein,
s'ouvre aux doux regards d'un jour pur et serein.

nfin on peut dire que le caractère propre d'un r raisonnable est de n'être jamais gêné dans xpressions, soit qu'il soit tendre, soit qu'il st blime, soit qu'il soit plaisant, ou qu'il ne le ton didactique.

n voit dans *Rousseau* tout le contraire de ce ssé et natu el ; il semble qu'il lui coûte re en français.

Lorſque *Deſpréaux* dans ſon art poëti
des auteurs du théâtre, quelle ſimplicité e
élégance !

Vous donc qui d'un beau feu pour le th
Venez en vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la ſcène étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ſes ſuffrages,
Et qui toujours plus beaux, plus fle ſont r
Soient au bout de vingt ans encor redem

Rouſſeau, qui veut l'imiter, dit da
ſes nouvelles épîtres :

De ſes beautés nous déterrer la ſource,
Et démêler les détours ſinueux
De ce dédale oblique et tortueux,
Ouvert jadis par la ſœur de Thalie, etc.

Ces trois épithètes *oblique*, *ſinueux*
données au *dédale* de la tragédie, ſont a
cées qu'inutiles; et *la ſœur de Thalie*, au
Melpomène, eſt une affectation que la r
fierait, ſi la rime était une excuſe. *Deſp*
dit, avec ſon harmonie charmante :

Que devant Troye en flamme Hécube déſolée,
Ne vienne point pouſſer une plainte ampoulée.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez;
Pour me tirer des pleurs il faut que vous p
Et ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.

Voici comme s'exprime le copiſte :

Cet emphatique et burleſque étalage
D'un faux ſublime enté ſur l'aſſemblage,
De ces grands mots, clinquans de l'oraiſon,

nflés de vents et vides de raiſon,
'eſt qu'un vain bruit, une ſotte fanfare.

l n'y a rien de plus rude que ces vers, ni de
: louche que ces expreſſions: *Un clinquant*
é de vent, enté *ſur un aſſemblage*, qui *eſt*
ſotte fanfare, eſt une phraſe digne de *Cha-*
s. C'eſt le ſort des copiſtes d'imiter les geſtes
leurs maîtres par des contorſions.

'oilà ce que le ſtyle de *Rouſſeau* eſt très-ſou-
t par rapport à celui de *Deſpréaux*. Il était
is dans l'enfance de la littérature de dérober
que choſe aux anciens, et de reſter au-deſ-
: d'eux; mais ſi l'on veut imiter un moderne,
'évite guère le nom plagiaire qu'en ſurpaſ-
: ſon modèle. Mais on le ſurpaſſe rarement:
a toujours un tour lâche ou contraint dans le
:eau de l'imitateur.

'oici, par exemple, un endroit de la Hen-
e qu'il faut comparer à l'imitation que
ſſeau en a faite quelques années après l'im-
ſion de ce poëme:

oin du faſte de Rome et des pompes mondaines,
es temples conſacrés aux vanités humaines,
ont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
humble religion ſe cache en des déſerts:
lle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
:pendant que ſon nom, profané dans le monde,
ſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
e bandeau du vulgaire et le mépris des grands.

ſſeau, dans une de ſes dernières allégories,
de la vertu:

Dans un déſert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert ſur ces autels,
Et des douceurs de ſon humble retraite,
Elle vivait contente et ſatisfaite :
Là, pour défenſe et pour divinité,
Elle n'avait que ſa ſécurité.

On ne peut rien de plus faible que ces vers; leur ſeul défaut y manque de juſteſſe. Si le d éloigné des hommes, on n'y peut faire ce vers. Et la divinité de la vertu eſt-elle la ſ

Ces comparaiſons mêmes raient trop qu'on vient de dire ſuffit pour engager les auteurs à oſer penſer d'après eux-mêmes. qui imite toujours ne mérite aſſurément pas d imité.

On les exhorte ſur-tout à reſpecter la dans leurs écrits. La plupart des exp *Rouſſeau* ne ſont pas françaiſes.

Des débiles phoſphores qui brillent grands météores ; un docteur intrépide ; un d'écrits perfides ; des égrefins ſur le t errans ; un habil qui tient la joie en échec mer de langueurs etc. etc.

Tout eſt plein de ces phraſes barbares, quelles on ſent l'effort d'un auteur qui veut ſ par des termes ſinguliers à la ſéchereſſe des

Mais le défaut qu'il faut le plus ſoigneu éviter, et celui qui caractériſe le plus un eſprit c'eſt de commencer une phraſe par une imag de la finir par une autre image. En voi exemple dans les épitres nouvelles :

De tout le vent que peut faire ſouffler
Fat

Fatuité ſur ſottiſe greffée,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée.

te phraſe, *fatuité greffée*, eſt certainement mauvaiſe ; mais *une greffe qui fait ſouffler du dans un fourneau*, eſt le comble de la iſon. *Rouſſeau* tombe très-ſouvent dans e faute d'écolier : témoin ce *ſublime enté eſt du clinquant et une fanfare.*

Dans un autre endroit il dit : *L'orgueil aveugle 'entant de perfides amorces, mine les forces par rés d'un corps orné d'embonpoint.* On ne ſaurait recommander aux jeunes gens d'éviter cet eil. La juſteſſe eſt la principale qualité qu'il faut érir dans l'eſprit. *Sapere eſt principium et fons.* a convenance des ſtyles dépend auſſi de cette juſ- e ; c'eſt en manquer que de ſe ſervir d'expreſſions es ; de dire, par exemple, que la fureur d'écrire

Eſt une galle, un ulcère tenace,
Qui de ſon ſang corrompt toute la maſſe.

ie de la comédie émancipé par Térence ; grité du théâtre romain, pour dire le bon t du théâtre romain ; la *diſſemblance*, pour ifférence ; *le flanc d'une façade ;* un mur cé qu'il faut *enfoncer*, au lieu de reculer ; *ſymétrie qui vieillit dans la pédanterie ; un dans un berceau qui manque d'un maître ile à l'eſſayer.*

On trouve à chaque ligne de pareilles phraſes. n'eſt pas là, dit-on, le plus grand défaut qui y ne ; l'uniformité didactique eſt encore plus en- euſe que ces expreſſions ne ſont révoltantes. is j'obſerverai que cette uniformité et ces termes

vicieux partent du même principe: je ve
du manque d'invention, du défaut d'ide
celui qui a beaucoup d'idées nettes, a
ment beaucoup d'idées différentes; e
naturellement, et d'une manière variée, c
penſe naturellement. Mais celui
point ne peut varier ſon ſtyle, puiſq
n'a rien à dire.

Je ne connais effectivement rien
que ces trois épitres nouvelles. Mais
défaut que j'y trouve, c'eſt le man
ſéance. Il me ſemble qu'un poëte q
ouvrages de théâtre, a fait *le caſé*, *la*
gique, *Jaſon*, *Adonis*, *le capricieux*, *le flat*
et ſur-tout *les aïeux chimériques*, ouvrages
ignorés, devait au public le reſpect de parler
modeſtie de l'art dramatique. Il faut avoir eu
des ſuccès pour être en droit de donner des leç
Rien n'eſt ſi révoltant aux yeux des hon
gens qu'un homme qui donne des règles
métier auquel il n'a pas réuſſi.

C'eſt pécher encore davantage contre
bienſéance ſi néceſſaire que de parler *de ſa ve*
Cet éloge de ſoi-même n'eût pas été ſouffert
la vertu même. Quand on a eu le malheur de
de très-grandes fautes pour leſquelles on a
puni par les tribunaux ſuprêmes, on doit mar
pour toute vertu, du repentir et de l'humili

Les jeunes auteurs doivent donc ſonger qu
mauvaiſes mœurs ſont encore plus dangere
que le mauvais ſtyle; ils doivent apprend
imiter *Boileau*, non-ſeulement dans l'art d'éc
lui même dans ſa vie.

crois rendre service aux hommes en publiant *i de critique sur Machiavel.* L'illustre auteur cette réfutation est une de ces grandes ames que le ciel forme rarement, pour ramener le genre-umain à la vertu par leurs exemples; il mit par écrit ses pensées, il y a quelques années, dans le eul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui lictait. Il était encore très-jeune, il voulait seu-ement se former à la sagesse, à la vertu; il comp-ait ne donner des leçons qu'à soi-même, mais es leçons qu'il s'est données, méritent d'être elles de tous les rois, et peuvent être la source lu bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de 'envoyer son manuscrit; je crus qu'il était de on devoir de lui demander la permission de le ublier. Le poison de *Machiavel* est trop public, il allait que l'antidote le fût aussi. On s'arrachait à envie les copies manuscrites, il en courait déjà très-fautives, et l'ouvrage allait paraître défi-ré, si je n'avais eu le soin de fournir cette copie acte, à laquelle j'espère que les libraires à qui en ai fait présent se conformeront. On sera sans doute étonné quand j'apprendrai aux lecteurs, que celui qui écrit en français d'un style si noble, si énergique, et souvent si pur, est un jeune étran-er, qui n'était jamais venu en France. On trou-era même qu'il s'exprime mieux qu'*Amelot de la Houssaye* que je fais imprimer à côté de la réfutation. C'est une chose inouïe, je l'avoue;

(a) Préface de l'éditeur de l'*Anti-Machiavel*, publié par M. de *Voltaire* en 1740.

mais c'eſt ainſi que celui dont je pub
vrage a réuſſi dans toutes les choſes auxq
s'eſt appliqué. Qu'il ſoit , ign
italien, il n'importe; ce ſit | à
mais de ſon livre qu'il s'agit ici. e
fait et mieux écrit que celui de *Machia*
c'eſt un bonheur pour le genre-humain ,
la vertu ait été mieux ornée que le vice.
de ce précieux dépôt, j'ai laiſſé exprès q
expreſſions qui ne ſont pas françaiſes,
méritent de l'être ; et j'oſe dire q
peut à la fois perfectionner no
mœurs. Au reſte, j'avertis que s c
ne ſont pas autant de réfutations *Ma*
parce que cet italien ne prêche pas l
dans tout ſon livre. Il y a quelques end
l'ouvrage que je préſente, qui ſont pl
réflexions ſur *Machiavel* que contre *Mac*
voilà pourquoi j'ai donné au livre le titre
de critique ſur Machiavel.

L'illuſtre auteur ayant pleinement ré
Machiavel, mon partage ſera ici de répc
peu de mots à la préface d'*Amelot de la H*
Ce traducteur a voulu ſe donner pour
tique ; mais je puis aſſurer que celui qui
ici *Machiavel*, eſt véritablement ce qu
veut paraître. Ce qu'on peut dire peut-
plus favorable pour *Amelot*, c'eſt qu'il t
le *Prince de Machiavel*, et en ſouvint
ximes plutôt dans l'intention de débiter
que dans celle de perſuader. Il parle be
de raiſon d'Etat dans ſon épître dédic

un homme qui, ayant été secrétaire d'un
le, n'a pas eu le secret de se retirer de la
, entend mal, à mon gré, la raison d'Etat
t justifier son auteur par le témoignage de
Lipse, qui avait, dit-il, autant de piété et
que de savoir et de politique. Sur quoi
rai 1°. que *Juste-Lipse* et tous les sa-
déposeraient en vain en faveur d'une doc-
funeste au genre-humain; 2°. que la piété
eligion, dont on se pare ici très-mal-à-pro-
enseignent tout le contraire; 3°. que *Juste-*
, né catholique, devenu luthérien, puis
ste, et enfin redevenu catholique, ne passa
s pour un homme religieux, malgré ses très-
ais vers pour la sainte Vierge; 4°. que son
livre de politique est le plus méprisé de ses
, tout dédié qu'il est aux empereurs,
nces; 5°. qu'il dit précisément le con-
ce qu'*Amelot* lui fait dire. Plût à Dieu,
ste-Lipse, page 6 de l'édition de *Plantin*,
chiavel eût conduit son prince au temple
u et de l'honneur; mais en ne suivant
utile, il s'est trop écarté du chemin royal
nnête, *utinam principem suum recta*
id templum virtutis et honoris etc. Amelot
x exprès ces paroles. La mode de son
it encore de citer mal-à-propos; mais
r un passage aussi essentiel, ce n'est pas être
it, ce n'est pas se tromper, c'est calomnier.
and-homme dont je suis l'éditeur, ne cite
; mais je me trompe fort, ou il sera cité à
s par tous ceux qui aimeront la raison et la

juſtice. *Amelot* s'efforce de prouver que *Ma vel* n'eſt point impie ; il s'agit bien ici de piét homme donne au monde des leçons d'aſſaſſi d'empoiſonnement, et ſon traducteur oſe parler de ſa dévotion ! Les lecteurs ne p point ainſi le change. *Amelot* a beau dire auteur a beaucoup loué les cordeliers et les bins ; il n'eſt point ici queſtion de moines, de ſouverains, à qui l'auteur veut enſi d'être méchans, qu'on ne ſavait que trop ! D'ailleurs, croirait-on bien juſtifier *Mir Cartouche*, *Jacques Clément* ou *Ravaill* diſant qu'ils avaient de très-bons ſentimens religion ? et ſe ſervira-t-on toujours de ce ſacré pour couvrir ce que le crime a de plus trueux ? *Céſar Borgia*, dit encore le tradu eſt un bon modèle pour les princes nou c'eſt-à-dire pour les uſurpateurs. Mais ment tout prince nouveau n'eſt point uſur Les *Médicis* étaient nouvellement princes, ne pouvait leur reprocher d'uſurpation. Se ment, l'exemple de ce bâtard d'*Alex* toujours déteſté et ſouvent malheureux, très-méchant modèle pour tout prince. E *Houſſaye* prétend que *Machiavel* haïſſait nie ; ſans doute tout homme la déteſte, bien lâche et bien affreux de la déteſter et feigner. Je n'en dirai pas davantage, il faut ê le vertueux auteur dont je ne ferais qu'af les ſentimens et les expreſſions.

P. S. Dans le temps qu'on finiſſait cette é il en parut deux autres : l'une eſt intitu

:s, chez *Jean Mayer ;* l'autre à la Haye, *yan Duren.* Elles ſont très-différentes du crit original ; ce qu'il eſt aiſé de connaître dications ſuivantes. 1°. Dans ces éditions, e eſt : *Anti-Machiavel* ou *Examen du* etc. et celui-ci eſt intitulé : *Anti-Machiavel ai de critique ſur le prince de Machiavel.* : premier chapitre dans ces éditions a pour *Combien il y a de ſortes de principautés* etc. titre eſt : *Des différens gouvernemens.* Le i chapitre de ces éditions eſt : *Des princi- héréditaires ;* et ici : *Des Etats héréditai-* y a d'ailleurs des omiſſions conſidérables, iolations, des fautes en très-grand nom- ns ces éditions que j'indique ; ainſi, lorſque raires qui les ont faites voudront réimprimer re, je les prie de ſuivre en tout la préſente

ſt une belle réfutation de *Machiavel* que le u roi de Pruſſe, mais on en pourra voir quel- ur une réfutation encore plus belle ; ce ſera re de la vie de ce prince. Etre ſon hiſtorio- gra- a un emploi auſſi agréable que glorieux. me un livre dont la lecture me laiſſe une idée e et aimable du caractère, des ſentimens, œurs de celui qui l'a compoſé. J'aime un te ſérieux qui ne ſoit point écrit trop ſérieu- t. Le ſérieux de celui-ci n'a rien de triſte, auſtère, rien de guindé. C'eſt le ſérieux d'un ophe qui a la maturité d'un homme de cin- ans, avec la fleur de la jeuneſſe, et qui joint prit orné, à un jugement ſolide, à un diſcer-

nement peu commun, une imagination fé
agréable, une sérénité riante (si j'ose ainsi
quelquefois même enjouée, qui est peut
des caractères essentiels d'une belle ame,
dans un âge comme celui de vingt à trente
dans un de ces hommes nés pour le trône
séduction du trône ne porte souvent q
étouffer un enjouement qui, au gré de l
marque trop d'humanité.

On pourrait appliquer à ce livre ce qu
Bruyère, p. m. 85, dans le chapitre des
d'esprit. Voici ses paroles: "Quand une
» vous élève l'esprit, et qu'elle vous in
» sentimens nobles et courageux, ne cher
» une autre règle pour juger de l'ouvrag
» bon et fait de main d'ouvrier. La cri
» cela peut s'exercer sur les petites choi
» quelques expressions, corriger des phrai
» de syntaxe, épiloguer sur certaines pen
» dentes, et décider que l'auteur pou
» encore telle ou telle chose, et que telle
» autre pouvait être dite en autres term

Il y a tel prince qui a écrit, mais moins c
qu'en pédant, de façon qu'on y reconnaît r
auteur qui est prince, qu'un prince qui es
Celui qui a fait l'*Anti-Machiavel* écrit v
ment en homme de qualité, et cela sans qu'
lui reprocher de se donner certains petit
qualité, qui ne sont au fond qu'une nouvell
de pédanterie plus choquante peut-être
visible que celle de l'école ou du cloître
souviens d'un endroit où il insinue quelqu

tou

nt ſon illuſtre naiſſance ; mais il le fait d'une
e qui n'a rien que de très-aimable. Liſez ce
t aux papes 128 et 129 : " Un homme élevé
npire par ſon courage n'a plus de parens ; on
e à ſon pouvoir et non à ſon extraction.
élien était fils d'un maréchal de village, *Pro-*
d'un jardinier, *Dioclétien* d'un eſclave,
ntinien d'un cordier ; ils furent tous reſpec-
Le *Sforce* qui conquit Milan était un payſan ;
rwell, qui aſſujettit l'Angleterre et fit trem-
l'Europe, était un ſimple citoyen ; le grand
omet, fondateur de l'empire le plus floriſ-
de l'univers, avait été un garçon marchand ;
on, premier roi d'Eſclavonie, était un mar-
d français ; le fameux *Piaſt*, dont le nom
révéré en Pologne, fut élu roi, ayant encore
pieds ſes ſabots, et il a vécu reſpecté juſ-
cent ans. Que de généraux d'armée, que
iniſtres et de chanceliers roturiers ! l'Europe
t pleine, et n'en eſt que plus heureuſe, car
laces ſont données au mérite ; je ne dis pas
pour mépriſer le ſang des *Witikinds*, des
lemagnes, des *Ottomans* ; je dois au con-
e par plus d'une raiſon aimer le ſang des
s, mais j'aime encore plus le mérite. " Il
ière qu'un des premiers gentilshommes de
qui puiſſe parler ſur ce ton-là.

MEMOIRE

SUR LA SATIRE,

A l'occaſion d'un libelle de l'abbé Desfontain contre l'auteur, 1739.

IL eſt honteux pour l'eſprit humain que fon gouvernement de ſageſſe et de paix qui ſ faire de la France une ſeule famille, la d règne dans les belles-lettres, et que la ſoci ſoit troublée que par ceux qui devraient en la douceur principale.

Un libelle infame ayant révolté le public il quelques mois, j'ai cru qu'il ne ſerait pas inu propoſer ici quelques idées ſur la ſatire, a pagnées de l'hiſtoire récente des injuſtices, c mes même, et des malheurs qu'elle a prodi nos jours. Je tâcherai de parler en philoſophe hiſtorien, et de montrer la vérité la plus dans les réflexions comme dans les faits.

Je commencerai d'abord par examiner la de la critique; enſuite je donnerai une hiſ peut-être utile, de la ſatire et de ſes effets, à dre ſeulement depuis *Boileau* juſqu'au libelle diffamatoire qui a paru depuis peu. Ce fera un tableau dont le premier trait ſera l'abus *Boileau* a fait de la critique, et le dernier ſera l'e cès horrible où la ſatire s'eſt portée de nos jo

Peut-être que les jeunes gens qui li cet eſſai apprendront à déteſter la ſatire. (qui ont embraſſé ce genre funeſte d'écrire

giront; et les magiſtrats qui veillent ſur les urs, regarderont peut-être cet eſſai comme requête préſentée au nom de tous les hongens pour réprimer un abus intolérable.

De la critique permiſe.

J'ESPÈRE que ce ſiècle ſi éclairé permettra bord que j'entre un moment dans l'intérieur 'homme ; car c'eſt ſur cette connaiſſance que :e la vie civile eſt fondée.

e crois qu'il y a dans tous les hommes une reur pour le mépris, auſſi néceſſaire pour la ſervation de la ſociété et pour le progrès des , que la faim et la ſoif le ſont pour nous conrer la vie. L'amour de la gloire n'eſt pas ſi iéral, mais l'impoſſibilité de ſupporter le ɔris paraît l'être. Il n'eſt pas plus dans la nature ın homme puiſſe vivre avec des hommes qui ſeront ſentir des dédains continuels, qu'avec meurtriers qui lui feraient tous les jours bleſſures.

Ce que je dis là n'eſt point une exagération : l eſt très-vraiſemblable que DIEU, qui a voulu nous vécuſſions en ſociété, nous a donné ce ſiment ineffaçable, comme il a donné l'inſtinct fourmis et aux abeilles pour vivre en commun. Auſſi toute la politeſſe des hommes ne conſiſte ı ſe conformer à cette horreur invincible que nature humaine aura toujours pour ce qui te le caractère de mépris. La première règle 'éducation dans tous les pays eſt de ne jamais ı dire de choquant à perſonne.

Les Français ont été plus loin en cela q
autres peuples. Ils ont preſque fait une loi
ſociété, de dire des choſes flatteuſes.

Il ſerait donc bien étrange que dans la
la plus polie de l'Europe, il fût permis d'ec
d'imprimer, de publier d'un homme, à la
de tout le monde, ce qu'on n'oſerait jamais
à lui-même, ni en préſence d'un tiers, ni
particulier.

Il n'eſt permis de critiquer par écrit, ſans d
que de la même façon dont il eſt permis de cor
dire dans la converſation. Il faut prendre le
de la vérité, mais faut-il bleſſer pour cela
manité ? faut-il renoncer à ſavoir vivre
qu'on ſe flatte de ſavoir écrire.

Depuis le beau règne de *Louis XIV*, l
s'eſt perfectionné en France, les magiſt
veillent ſur la littérature ont eu ſoin, autant q
ont pu, que les Français ne démentiſſent p
par leurs écrits ce caractère de politeſſe qu'
dans le commerce. Il n'y a point aujourd'h
cenſeur de livres qui pût donner ſon approb
à un écrit mordant, à moins peut-être
ouvrage ne fût une réponſe à un aggreſſeur.
triſte qu'il ait fallu tant de temps pour établi
la littérature ce qui l'a toujours été dans le c
merce des hommes, et qu'on ſe ſoit aperçu
tard que des injures ne ſont pas des raiſons.

Il ſe trouva dans le ſiècle paſſé un homme q
donna un bel exemple de la critique la plus ju
cieuſe et la plus ſage : c'eſt *Vaugelas*. On cr
qu'il n'a donné que des leçons de langage : il a

iné de la plus parfaite politeſſe ; il critique
e auteurs, mais il n'en nomme, ni n'en déſigne
i ; il prend ſouvent même la peine de changer
phraſes en y laiſſant ſeulement ce qu'il con-
ie, de peur qu'on ne reconnaiſſe ceux qu'il
re. Il ſongeait également à inſtruire et à
as offenſer ; et certainement il s'eſt acquis
le gloire en ne voulant point flétrir celle des
s, que s'il s'était donné le malheureux plaiſir
ire paſſer des injures à la poſtérité.
me convient mal de parler de moi, et je me
rais bien d'en demander la permiſſion, ſi je
e trouvais dans une circonſtance qui autoriſe
extrême liberté. L'excès des horribles
ies dont on a voulu me noircir dans le
e le plus odieux, excuſera peut-être une
eſſe que je ne me permets ici qu'avec peine.
me crus obligé, il y a quelques années, de
er contre un homme d'un mérite très-diſ-
é, contre feu M. de *la Motte*, qui ſe ſervait
ut ſon eſprit pour bannir du théâtre les règles
me les vers. J'allai le trouver avec M. de
, intéreſſé plus que moi à ſoutenir l'hon-
art dans lequel je ne l'égalais pas. Nous
ies tous deux à M. de *la Motte* la
iſſion d'écrire contre ſes ſentimens. Il nous
nna : M. de *Crébillon* voulut bien que je
la plume.
ux jours après je portai mon écrit à M. de
otte C'eſt une préface qu'on a miſe à la
elle édition d'Oedipe. Enfin on vit ce que je
nſe pas qu'on eût vu encore dans la républi-

que des lettres : un auteur, cenſeur royal, dev
l'approbateur d'un ouvrage écrit contre lui-m

Encore une fois, je ſuis bien loin d'
citer pour exemple, mais il me ſemble
peut tirer de-là une règle bien ſûre pour j
un homme s'eſt tenu dans les bornes d'une cri
honnête : *Oſez montrer votre ouvrage à c
même que vous cenſurez.*

Il y a encore un meilleur parti à prendre,
tout dans les ouvrages de goût et de ſent
c'eſt de ne critiquer qu'en eſſayant
faire. Je conviens qu'en phyſique, en hiſt
en philoſophie on eſt obligé de relever
erreurs. Ce n'eſt pas aſſez à M. l'abbé *D*
d'établir avec l'érudition la plus exacte et la
grande vraiſemblance l'origine des Français, i
faut abſolument qu'il réfute des opinions
probables. Il a fallu montrer que *Deſcartes* a
donné ſix règles fauſſes du mouvement,
qu'on a établi les véritables règles. Mais en
d'arts, c'eſt, je crois, tout autre choſe. Un peintre,
un ſculpteur, un muſicien n'auraient pas b
grâce à écrire contre leurs confrères. Po
cette différence? c'eſt que les hommes ne peu
ſavoir ſi *Deſcartes* et *Mézerai* ont tort ſ
ſecours de la critique : mais il ſuffit d'avoir
yeux et des oreilles pour juger d'un beau tabl
et d'une bonne muſique. Auſſi je ne vois pom
que les *Deſtouches* aient écrit contre les *Campra*
ni les *Girardons* contre les *Pugets* : chacun
tâché de ſurpaſſer ſon émule. Les poëtes, et ceu
qu'on nomme littérateurs, ſont preſque les ſeul

uxquels on puiſſe reprocher ce ridicule
hirer mutuellement ſans raiſon.
ie *Scudéri* porta au cardinal de *Richelieu*
vaiſe cenſure de la belle, mais impar-
édie du Cid, pourquoi le cardinal ne
à *Scudéri* et à ſes confrères: Meſſieurs
iſez tant le Cid, écrivez ſur le même
raitez-le mieux qu: *Corneille*. On ſentait
nt que cette manière de critiquer
à la portée des cenſeurs. C'était pour-
dont *Corneille* s'était ſervi contre
; et ce fut la ſeule que *Racine* employa
orneille même.
r de Cinna et de Polyeucte était homme:
it quelques défauts dans ſes meilleures
l était un peu déclamateur; il ne parlait
nt ſa langue; il n'allait pas toujours
cœur. On aurait écrit en vain des
contre ſes défauts. Il vint un homme
écrire contre lui et en le reſpectant,
tragédies plus intéreſſantes, plus
ites, et moins pleines de dé-

s bons avocats, on citait les pères de
barreau quand il s'agiſſait du loyer
ſion: avant nos bons prédicateurs, on
chaire de *Plutarque*, de *Cicéron* et
Ceux qui ont banni ce mauvais goût en
rgé la France en ſe moquant des orateurs
emporains? non; ils ont marché dans la
te, et alors on a quitté la mauvaiſe.
s bien d'autres exemples à donner pour

faire voir que ce n'eſt point par des ſatires par des ouvrages écrits dans le bon goût, q forme le goût des hommes. Mais cette vérit ſuffiſamment prouvée, je paſſe à l'hiſtoire tire que j'ai promiſe, à ſes effets et à ſes p Je commence par *Boileau*, car en France, il s'agit des arts, je crois qu'il n'y a guère époque à prendre que le règne de *Loui*

De Deſpréaux.

L'ABBÉ *Furetière*, homme cauſtique, diocre écrivain, feſait des ſatires dans le *Régnier*. Il les montrait à *Boileau* jeune le diſciple, né avec plus de talent que le profita trop bien dans cette école danger y avait alors à Paris un homme d'une ér immenſe qui écrivait en proſe avec aſſez d et de juſteſſe, qui paſſait pour bon juge, q l'ami et même le protecteur de tous les g lettres. S'attendrait-on à voir le nom de *Ch* au bas de ce portrait? Tout cela eſt p exactement vrai: et *Chapelain* aurait jou grande réputation s'il n'avait pas voulu davantage. La Pucelle et *Boileau* firent un e très-ridicule d'un homme d'ailleurs très-eſti

Malgré cette malheureuſe Pucelle, *Ch* était un ſi galant homme et ſi conſidéré grand *Colbert*, lorſqu'il engagea *Louis* donner des penſions aux gens de lettres, c *Chapelain* de faire la liſte de ceux qui mér les bienfaits du roi.

Cette faveur de *Chapelain* irrita le

ileau qui, dans la première édition de ſa emière ſatire, fit imprimer ces vers, leſquels ſont pas ſes meilleurs :

Enfin je ne ſaurais, pour faire un juſte gain,
Aller bas et rampant, fléchir ſous Chapelain.

ilà donc l'origine de la querelle : un peu d'envie de penchant à médire. Ce goût pour la médiace était dans lui, du moins en ce temps-là, ſi minant et ſi injuſte que dans la même ſatire il ite de paraſite (*) un honnête homme qui ffrait la pauvreté avec courage, et qui la lait reſpectable en n'allant jamais manger ez perſonne : il s'appelait *Pelletier*.

Tandis que Pelletier, crotté juſqu'à l'échine,
Va chercher ſon diné de cuiſine en cuiſine.

Je demande à tout eſprit raiſonnable en quoi traits, aſſez bas et aſſez indignes d'un homme mérite, pouvaient contribuer à établir en ce le bon goût ? Quel ſervice *Boileau* ren-t-il aux lettres en diſant dans ſa ſeconde ſatire :

Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure ;
Si je penſe exprimer un auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile, et la rime Quinault.

i déjà montré quelque part combien ce trait eſt uſte de toutes façons. *Quinault* ne rime point ez bien avec *défaut*, pour que ce nom ſoit ené par la rime ; et la raiſon n'a jamais dit e *Virgile* ſoit ſans défaut : la raiſon dit ſeulent que *Virgile*, malgré tout ce qui lui manque, le plus grand poëte de Rome.

*) Voyez les Commentaires mêmes de *Boileau*.

rchez point ailleurs ce qui attira tant de
et une condamnation ſi publique.
3 voici quelque choſe qui doit frapper bien
age. Il eſt certain qu'un homme flétri pour
buſé à ce point du talent de la poéſie, pour
ait les ſatires les plus horribles, et qui
it à laver cette tache, ne devait jamais
ttre la moindre raillerie contre perſonne.
endant qu'a-t-il fait pendant trente années
niſſement? de nouvelles ſatires auxquelles
anque que d'être bien écrites pour être auſſi
e que les premières.
ie diſſimule point qu'étant outragé par lui
: tant d'autres, j'ai perdu patience; et que
it dans une pièce contre la calomnie, (*)
rqué toute mon indignation contre le ca-
teur. J'ai cru être en droit de venger et
jures, et celles de tant d'honnêtes gens.
s mieux fait peut-être d'abandonner au
: et à l'horreur du public les crimes que j'ai
és; mais enfin, ſi c'eſt une faute d'écrire
le perturbateur du repos public, c'eſt une
ien excuſable; c'eſt, j'oſe le dire, celle
itoyen.
ut alors que les journaux, deſtinés à l'hon-
es lettres, devinrent le théâtre de l'infa-
'homme dont je parle, et dont je voudrais
n r ici abſolument le nom pour ne me
e que du crime, et non du criminel, oſa
mprimer, dans la *Bibliothèque françaiſe*,
; 6, un tiſſu de calomnies. Il oſait alléguer

(*) oyez l'épître XXVII, à Mme *du Châtelet*; volume
:s.

entr'autres raisons de sa conduite
qu'autrefois en passant par Bruxelles,
voulu le perdre dans l'esprit de M. le duc d
berg son protecteur. Quel a été le fruit de
imposture ? M. le duc d'*Aremberg* en est i
il me fait aussitôt l'honneur de m'écrire
favouer cette calomnie ; il chasse de sa
celui qui en est l'auteur. On publie la l
ce prince ; le calomniateur est confondu ;
les auteurs du journal de la *Bibliothèque*
me font des excuses publiques.

Je ne me résous à rapporter ce qui va
que comme un exemple fatal de cette op
malheureuse qui porte l'iniquité jusqu
beau. Ce même homme prend enfin le p
vouloir couvrir tant de fautes et de disgrace
voile de la religion : il écrit des épîtr
chrétiennes ; (ce n'est pas ici le lieu d
si c'est avec succès.) Il sollicite enfin son
Paris, et sa grâce : il veut appaiser le p
justice ; on le voit prosterné aux pieds d
et dans le même temps il trempe dans le fiel
main moribonde. A l'âge de soixante et douze ans
il fait de nouveaux vers satiriques : il les envoi
à un homme qui tient un bureau public de ces
horreurs : on les imprime. Les voici. La meilleure
censure qu'on en puisse faire, c'est de les rapporter

Petit rimeur anti-chrétien,
On reconnaît dans tes ouvrages
Ton caractère et non le mien.
Ma principale faute, hélas ! je m'en souvien,
Vint d'un cœur qui, séduit par tes patelinages,
Crut trouver un ami dans un parfait vaurien ;
Charme des fous, horreur des sages,

d par lui mon esprit aveuglé, j'en convien,
Hasardait pour toi ses suffrages ;
Mais je ne me reproche rien
Que d'avoir sali quelques pages
D'un nom aussi vil que le tien.

eil exemple prouve bien que quand on n'a
vaillé de bonne heure à d mpter la perver-
chans, on ne se corrige jamais ; et
inations vicieuses augmentent encore
que la force d'esprit diminue.

Des satires nommées calottes.

milieu des délices pour lesquelles seules on
respirer à Paris, la médisance et la satire
corrompu souvent la douceur. L'on y
de mode dans l'art de médire et de nuire
dans les ajustemens. Aux satires en vers
rins, succédèrent les couplets ; après les
s, vinrent ce qu'on appelle *les calottes*. Si
chose marque sensiblement la décadence
t en France, c'est cet empressement qu'on a
ces misérables ouvrages. Une plaisanterie
, toujours répétée, toujours retombant
s mêmes tours, sans esprit, sans imagina-
ans grâce, voilà ce qui a occupé Paris pen-
uelques années ; et pour éterniser notre
on en a imprimé deux recueils, l'un en
et l'autre en cinq volumes, monumens
de méchanceté et de mauvais goût, dans
, depuis les princes jusqu'aux artisans,
immolé à la médisance la plus atroce et
basse, et à la plus platte plaisanterie. Il est

triſte pour la France, ſi féconde
cellens, qu'elle ſoit le ſeul pays
pareils recueils d'ordures et de bagatell

Les pays qui ont porté les *Copernic*, les *
Brahé*, les *Ottoguérick*, les *Leibnitz*, *nouilli*, les *Wolf*, les *Huygbens*; ces pay poudre, les téleſcopes, l'imprimerie, les n pneumatiques, les pendules etc. ont été inv ces pays que quelques-uns de nos petits-mai oſé mépriſer parce qu'on n'y feſait pas la ré ſi bien que chez nous, ces pays, dis-je, n'o qui reſſemble à ces recueils, ſoit de ch fames, ſoit de calottes, etc. Vous n'en t pas un ſeul en Angleterre, malgré la libe licence qui y règnent. Vous n'en trou même en Italie, malgré le goût des Italie les paſquinades.

Je fais exprès cette remarque afin de faire ceux de nos compatriotes qui, pouvant faire déshonorent notre nation par des ouvrages heureuſement faciles à faire, auxquels la n humaine aſſure toujours un prompt débit qu'enfin la raiſon qui prend toujours le deſ qui domine dans la ſaine partie des Fra condamne enſuite à un mépris éternel.

Des calomnies contre les écrivains de répu

Il s'eſt gliſſé dans la république des lett peſte cent fois plus dangereuſe. C'eſt la qui va effrontément ſous le nom de juſtice religion ſoulever les puiſſances et le public des philoſophes, contre les plus paiſibl

hom

incapables de jamais nuire, par cela
e qu'ils ſont philoſophes.

entendu demander ſouvent : Pourquoi *Char-*
-t-il été calomnié et perſécuté, et que *Mon-*
, le libre, le pyrrhonien, le hardi *Mon-*
, et *Rabelais* même ne l'ont jamais été ?
uoi *Socrate* a-t-il été condamné à mort, et
ſa a-t-il vécu tranquille ? pourquoi *la Mothe-*
r cent fois plus hardi, plus cynique que
, a-t-il été précepteur de deux enfans de
XIII, et que *Bayle* a été accablé ? pour-
Deſcartes et *Wolf*, les deux lumières de leur
, ont-ils été chaſſés l'un d'Utrecht et l'autre
niverſité de Hall, et que tant d'autres qui ne
laient pas, ont été comblés d'honneurs ? On
rtait tous ces événemens à la fortune etc.

moi je dis : Examinez bien les ſources des
:utions qu'ont eſſuyées ces grands-hommes,
trouverez que ce ſont des gens de lettres, des
tes, des profeſſeurs, des prêtres qui les ont
es : liſez, ſi vous pouvez, toutes les injures
a vomies contre les meilleurs écrivains, vous
ouverez pas un ſeul libelle qui n'ait été écrit
n rival. On appelle les belles-lettres *huma-*
r litteræ, les lettres humaines ; mais, dit un
ie d'eſprit, en voyant cette fureur récipro-
ux qui les cultivent, on les appellera plutôt
ttres inhumaines. Je ne veux point m'éten-
i ſur les perſécutions qui ont privé de leur
é, de leur patrie, ou de la vie même, tant
ands perſonnages dont les noms ſont con-
à la poſtérité : je ne veux parler ici que

de cette perſécution ſourde que fait conti
ment la calomnie, de cet acharnement a
poſer des libelles, à diffamer ceux qu'on
détruire.

La jalouſie, la pauvreté, la liberté d'écrir
trois ſources intariſſables de ce poiſon. Je cor
précieuſement, parmi pluſieurs lettres aſſez
lières que j'ai reçues dans ma vie, celle d'u
qui a fait imprimer plus d'un ouvrage. La

*Monſieur, étant ſans reſſource, j'
un ouvrage contre vous; mais ſi vo
m'envoyer deux cents écus, je vous
fidellement tous les exemplaires etc. etc.*

Je rappellerai encore ici la réponſe que fi
quelques années un de ces malheureux écriv
un magiſtrat qui lui reprochait ſes libelles
leux : *Monſieur*, dit-il, *il faut que je vi*

Il s'eſt trouvé réellement des hommes aſſ
dus d'honneur pour faire un métier public
ſcandale : ſemblables à ces aſſaſſins à ga
ces monſtres du ſiècle paſſé qui gagnaient la
à vendre des poiſons.

Mais je ne crois pas que depuis que h
ſont méchans et calomniateurs, on ait
au jour un libelle auſſi déshonorant pour l
nité, que celui qui a paru à Paris au mois
de cette année 1739, ſous le titre de *Vol
manie*, ou *Mémoire d'un jeune avocat.*

C'eſt de quoi je ſuis obligé par toutes les l
l'honneur de dire un mot ici; et je prie tout le
attentif de vouloir bien examiner une cau
devient l'affaire de tout honnête-homme : ca

mme de bien n'eſt pas expoſé à la calomnie
ou moins publique ? Tout lecteur ſage eſt,
pareilles circonſtances, un juge qui décide
vérité et de l'honneur en dernier reſſort,
c'eſt à ſon cœur que l'injuſtice et la colomnie
ent vengeance.

*;amen d'un libelle calomnieux intitulé : La
'oltairomanie, ou Mémoire d'un jeune avocat.*

IL eſt juſte en premier lieu de laver l'opprobre
e l'on fait au corps reſpectable des avocats, en
putant à l'un de leurs membres un malheureux
le où les injures et les calomnies les plus atroces
ni it lieu de raiſons : un libelle où l'on traite
: indignité M. *Audri* qui travaille avec applau-
ıement depuis trente ans au journal des ſavans
M. l'abbé *Bignon :* un libelle où l'on appelle
. de *Fontenelle* ridicule ; celui-ci *therſite* de la
ıulté ; celui-là *cyclope ;* cet autre *faquin :* un li-
lle enfin qui, pour me ſervir des expreſſions d'un
s plus eſtimables hommes de Paris, eſt l'ouvrage
s : les, ſi les furies n'ont point d'eſprit.
'ı ınd on s'abaiſſe à parler d'un libelle, je crois
ı n'en faut parler que papiers juſtificatifs en
ain, ſoit devant les juges, ſoit devant le
blic. Voici donc la lettre d'un des plus an-
:ns et des meilleurs avocats de Paris, qui
ouve qu'il eſt impoſſible qu'un avocat ſoit
uteur de ce libelle puniſſable.

A Paris ce 12 février 1739.

" J'ai vu, Monſieur, un imprimé qui a couru
ici, intitulé : *La Voltairomanie, ou lettre d'un*

» *Jeune avocat en forme de mémoire*; j'ai
» palais la plupart de meſſieurs les avocats :
» avoir parlé à M. *Denian*, qui eſt à préſen
» bâtonnier, je puis vous aſſurer, l ıſieu
» n'y a qu'un cri de blâme
» contre les calomnies atroces re
» libelle. Le ſentiment commun eſt qu
» poſſible qu'un ouvrage ſi méchant ſoit
» un avocat, ni même à quelqu'un qui con
» les lois de cette profeſſion, dont le
» devoir eſt la ſageſſe. Je vous proteſte au
» tous ceux à qui j'ai parlé (et c'eſt
» fois la meilleure partie du palais)
» loin que quelqu'un s'en avoue l'auteur,
» condamnent comme extrêmement ſcan
» Je vous ajouterai même que c'eſt avec un
» peine que la plupart vous ont vu ſi inju
» ment traité que vous l'êtes dans cet éc
» nous feſons gloire, Monſieur, d
» grands génies, et vos ouvrages ſont ca
» mains. Tout cela vous ſerait atteſté
» ſieur le bâtonnier au nom de l'ordre,
» difficulté de convoquer une aſſembl
» rale. Si de pareilles brochures, ditt
» ſous le nom vague d'un avocat, deve
» fréquentes, nous ſerions expoſés ſans
» nous mettre en mouvement pour les
» vouer; mais pour ſuppléer à une atte
» en forme, je me ſuis chargé de vous
» compte du ſentiment général, et je
» de l'aveu de tous ceux à qui j'en ai
» Je m'en acquitte avec d'autant plus de

ction, que c'eſt ce que j'avais penſé à la
ıe du libelle.

Je ſuis avec toute l'eſtime etc."

Signé PAGEAU.

n'y a perſonne qui ayant lu cette lettre, et
t remarqué que le libelle eſt tout entier en
: du ſieur abbé *Guyot Desfontaines*, et plein
ecdotes qui le regardent, juſque-là même que
néalogie y eſt rapportée; il n'y a perſonne, dis-
qui ne voie évidemment par cent autres rai-
, qu'aucun avocat n'a compoſé cet ouvrage.
qui donc pourrait en être l'auteur?
uoique l'abbé *Guyot Desfontaines* ſoit depuis
que temps mon plus cruel ennemi, cependant
ıe garderai bien d'imputer à un homme de ſon
, à un prêtre, une ſi infame pièce: je croirais
aire une trop grande injure. Je l'en crois
ıable; et en voici les raiſons:

eſt dit dans ce libelle, en termes exprès,
je ſuis *un voleur*, *un brutal*, *un enragé*,
ubée, *le petit-fils d'un payſan etc. etc.*
ır je ſoutiens qu'un homme de lettres, quel-
méchant qu'il puiſſe être, ne peut vomir de
illes injures: celles de *voleur*, d'*enragé*,
ée, de *brutal* ſont des termes horribles,
vagues, qui ne peuvent ſouiller la plume
homme auquel il reſterait la moindre pudeur
moindre étincelle d'eſprit.

eſt encore bien peu probable qu'un écrivain
oche à un autre écrivain ſa naiſſance: l'auteur
Henriade doit peu s'embarraſſer quel a été ſon

grand-père. Uniquement occ
cherche point la gloire de la
comme *Horace*, de mes pare , je n'en
demandé d'autres au ciel, et je ne
ici ce vain menſonge, ſi je n'av
proches parens des magiſtrats et
raux qui s'intéreſſeront peut-être dava
neur d'une famille outragée. Pour mo
qu'un tel reproche, s'il était vrai,
jamais m'affliger. Je me ſuis conſacré
ma jeuneſſe; j'ai refuſé la charge d'avo
Paris, que ma famille, qui a exercé lo
des charges de judicature en province
m'acheter. En un mot l'étude fait tous
tous mes honneurs, toute mon ambiti

Voici des preuves encore plus forte
infame écrit ne peut être de l'hon
tout Paris l'impute.

On oſe avancer dans ce libelle que
ſignalé qu'avait rendu ſi publiquement a
lieur de *Voltaire* au ſieur *Desfontaine*
l'avait rendu que pour obéir à M. le
de *Bernière* ſon patron, qui le nourriſſ
logeait par bonté, et que par conſé
ſieur *Desfontaines* n'avait aucune oblig
ſieur de *Voltaire*.

Premièrement, comment ſe pourrait
qu'un homme de bon ſens raiſonnât ainſi.
ſerait permis d'inſulter ſon bienfaiteur,
aurait été logé et nourri chez un autre ?
la logique de l'ingratitude ? En ſecond lieu
Desfontaines ne ſavait-il pas que j'ai lo

chez M. de *Bernière* un appartement aſſez
ju ? faut-il lui apprendre que j'ai en main
e fait double du 4 de mai 1723, par lequel je
1800 livres de penſion pour moi et pour un
i amis ? faudrait-il enfin dire ici que le chef
uſtice et pluſieurs autres magiſtrats ont vu la
a veuve du préſident de *Bernière*, qui
une manière ſi forte toutes les impoſtures
? nous ne la rapportons point ici, parce
i n'en avons point demandé la permiſſion,
nous avions demandé celle de la faire voir
ur le chancelier.
comment ſe pourrait-il faire que l'abbé
s osât dire qu'il n'a jamais eu aucune
ion ſieur de *Voltaire* ?
n'a à lire la lettre qu'il m'écrivit en
de l'endroit d'où je l'avais tiré : elle eſt
et ſignée de ſa main ; le cachet eſt même
entier.

De Paris ce 31 mai.

Je n'oublierai jamais les obligations infinies
ie ie vous ai. Votre bon cœur eſt bien au-
i de votre eſprit. Vous êtes l'ami le plus
qui ait jamais été. Que ne vous
ois-je point, etc. etc.

L'abbé *Nadal*, l'abbé de *Pons*, *Danchet*,
éret ſe réjouiſſent ; ils traitent ma perſonne
mme je traiterai toujours leurs indignes écrits.
e pourriez-vous pas faire en ſorte que l'ordre
ii m'exile à trente lieues ſoit levé ? voilà, mon
er ami, ce que je vous conjure d'obtenir

„ encore pour moi. Je ne me
„ vous seul, qui m'avez servi

Après tant de preuves je sou t qu'il faudrait que l'abbé *Desfo es* eût absolument perdu la mémoire, contre un homme qui lui a rendu de des impostures si horribles et si aisées

Mais, me dira-t-on, si vers le il vous avait les plus grandes homme puisse avoir à un homme, il contre vous; si vous avez plusieurs lett personnes auxquelles il montra cet écrit; fait qu'il était intitulé: *Apologie de M. de* et que cette apologie ironi sa un libelle diffamatoire contre v et M. de *la Motte*; si lui-m libelle intitulé: *Pantalo Phebeana*, ge eu l'imprudence de citer cette apol enfin s'il a été capable d'une ing quand le service était récent, que n'a-t-il pu faire après plus de treize années? j'av cette objection est pressante; mais, voici j'ai à répondre.

Je ne crois pas qu'il soit permis d' preuves juridiques un citoyen, de q que ce puisse être: or j'ai, à la vérité preuves juridiques, des témoignages subsi que la première chose qu'il fit au sortir de b ce fut un libelle contre moi; (*) mais j al

(*) *Extrait des lettres de M. Thirios.*
Du 16 août 1726.

Il a fait du temps de bicêtre un ouvrage contre intitulé: *Apologie de M. de Voltaire*, que je l'ai for

une preuve assez forte pour l'accuser du mal-
reux libelle qui a paru cette année ; je n'ai
la voix publique. Elle suffit pour devoir attri-
ier à un homme une bonne action ; mais elle ne
ffit pas pour lui imputer un crime.

Je pourrais poursuivre et faire voir jusqu'à quel
ble d'horreur la calomnie a été poussée dans
ecrit ; mais mon dessein n'est pas de répondre
détail à des discours dignes de la plus vile
lle ; ce serait trop mal employer un temps
ieux. J'ai voulu seulement pour l'honneur des
tres essayer de faire voir combien il est difficile
croire qu'un homme de lettres se soit souillé
in opprobre si aviliſſant.

J'écris ici dans la vue d'être utile à la littéra-
ture encore plus qu'à moi-même. Plût à DIEU
e toutes ces haines flétrissantes, ces querelles
alement affreuses et ridicules fussent éteintes
rmi des hommes qui font profession, non-

. de la peine à jeter dans le feu. C'est lui qui a fait à
eux une edition du poëme de *la Ligue*, dans lequel il
nséré des vers de sa façon contre M. de *la Motte*, etc.

Du 31 décembre 1738.

Je me souviens très-bien qu'à la Rivière-Bourdet, chez
M. le président de *Bernière*, il fut question d'un écrit
itre M. de *Voltaire*, que l'abbé *Desfontaines* me fit
r, et que je l'engageai de jeter au feu, etc.

Du 14 janvier 1739.

Je démens les impostures d'un calomniateur ; je mépriſe
éloges qu'il me donne ; je témoigne ouvertement mon
ime, mon amitié, ma reconnaissance pour vous, etc.

ſeulement de cultiver leur raiſon, mais
loir éclairer celle des autres : plût à DIEU
exemples que j'ai apportés puſſent ren
ceux qui ſont tentés de les ſuivre.

Faudra-t-il donc que les lettres, qu'on
avoir adouci les mœurs des hommes, ne
quelquefois qu'à les rendre malins et farc
Si je pouvais exciter le repentir dans u
coupable de ces horreurs, je ne cr
avoir perdu ma peine en compoſant c
écrit, que je préſente à tous les gens de
comme un gage de mon amour pour leurs
et pour le bien de la ſociété.

LE PRESERVATIF.

I.

IL eſt juſte de détromper le public, (
eſt à craindre qu'on ne l'abuſe. On ne c
que trop les guerres des auteurs. La plup
journaliſtes qui s'érigent en arbitres, font
eux-mêmes les plus violens actes d'hoſtil
puis dire, par l'expérience que j'ai
littérature, qu'il ſe forme autant d'intrigu
faire valoir, ou pour détruire un livr
ſouvent perſonne ne ſe ſoucie, que pour c
un poſte important.

On ſait que le Journal des ſavans de
père de cette multitude de journaux, enfan
ſouvent peu ſemblables à leur père, s'eſt
préſervé de la contagion des cabales.

(*) La première édition de cet ouvrage a paru
nom de M. le chevalier de *Mouhi*.

s parmi les auteurs de ces petites gazettes
:s qu'on débite tantôt ſous le nom de
liſte du Parnaſſe, tantôt ſous le nom d'*Ob-*
ons, on ne trouve ni le même goût, ni la
ſcience, ni la même équité. J'ai donc cru
quelque ſervice aux amateurs des lettres,
mblant des bévues que j'ai trouvées dans
irs feuilles intitulées *Obſervations*, que
es par haſard.

nbre 100. Le f.ſeur d'obſervations dit
grand prince a condamné le genre comique
rant dans la pièce de dom Sanche d'Ar-
de *Pierre Corneille*, et aſſure que ce goût
t point ſubſiſter parmi nous, après cette
mnation.

a en cela trois fautes: la première, que
t d'un prince ne ſuffit pas pour régler celui
blic; la ſeconde, que le dom Sanche d'Ar-
de *Pierre Corneille*, n'eſt point d'un genre
ue attendriſſant, et qui faſſe verſer des
, comme certaines ſcènes du Bourreau de
ème de *Térence*, la ſcène très-tendre entre
nère et une fille dans Eſope à la cour,
du P éjugé à la mode, de l'Enfant prodigue
Dom Sanche d'Arragon eſt une comédie
ue et non larmoyante, comme le dit l'*Ob-*
eur. Ce fut la froideur et non l'intérêt qui
tomber: jamais une pièce intéreſſante ne
.

troiſième faute, et plus grande, eſt de
er en juge d'un art qu'on ne connait pas,
dire avec hardieſſe, que ce qui a plu dans

Paris et dans l'ancienne Rome n'a pas dû
Des ſcènes attendriſſantes ont toujours été
reçues à la comédie de tous les temps,
que les actions des particuliers peuvent
touchantes auſſi-bien que ridicules, et
leur appliquer ce que dit *Horace* :

Interdùm vocem comœdia tollit.

II.

Dans la même feuille, l'auteur rapport
longue critique ſur un problème d'optique
n'entend point ; on lui fait accroire qu'il
fait dans ce problème de la triſection de l'
et il n'en eſt point du tout queſtion. L
que le critique reprend, ſans le compre
eſt M. de *Voltaire*. J'ai lu ſoigneuſement l'e
en queſtion dans la préface de l'édition de *Lo*
des Elémens de *Newton*.

L'*Obſervateur* n'a point lu cet ouvrage qu
critiquer ; car il reproche à M. de *Voltaire* d
donné des règles pour partager un angle e
avec le compas, et c'eſt de quoi M. de *Vo*
n'a pas dit un mot dans ſes Elémens. L'*Obſ*
teur s'eſt fié en cela à un géomètre qui s'eſ
de lui ; il a cru que M. de *Voltaire* ne ſava
qu'on ne peut trouver la triſection de l'angle
par les ſections coniques ou par l'algèbre, il
porté de bonne foi dans ſa feuille, une c
qu'on lui a ſuggérée, pour le faire donner d
panneau ; c'eſt un exemple pour ceux qui
de ce qu'ils ignorent. (1)

(1) Les diamètres apparens des objets ſont com
cordes des angles ſous leſquels ils ſont vus, et non c

III.

prends les feuilles de l'*Observateur* indif-
ıment, à mesure qu'on me les prête à lire : je
e une étrange bévue dans la lettre vingt-sep-
. *Brutus*, dit-il, *plus quaker que stoïcien*,
sentimens plus monstrueux qu'bérbïques.
rait-on pas, à ces paroles, que les quakers
ne secte d'hommes sanguinaires ? Cependant
le monde sait qu'une des premières lois des
ers est de ne porter jamais d'armes offensives,
quelque prétexte que ce soit, et de ne jamais
ffer une injure. La mépriſe est aussi grande
'il avait dit : *Le cruel Brutus*, *plus capucin*
loïcien.

IV.

)MBRE 199. En rendant compte d'une hypo-
de M. l'abbé de *Molières*, il dit que *ce phy-*
se conforme aux expériences de Newton,
exemple, *que les corps parcourent en tombant*,
e pieds dans la première seconde, *et qu'à*
istances différentes du centre de la terre, *le*
mobile n'aurait pas le même degré de
è accélératrice.

gles à une distance triple ; les diamètres apparens, et
nséquent les cordes des angles sont trois fois plus
, mais l'angle n'est point partagé en trois. Comme en
l dans les expériences ou dans les raisonnemens que
s physiciens sur cet objet, ils considèrent de petits
, et qu'alors on peut substituer sans erreur sensible
ort des angles à celui des cordes ; on dit ordinaire-
ue la grandeur apparente des objets est proportion-
l'angle sous lequel ils sont vus. C'est une mauvaise
terie d'un géomètre sur cette manière de parler
te en elle-même, mais généralement reçue, que
Desfontaines, qui était fort ignorant, a pris pour
itique sérieuse.

Il y a ici trois fautes. *Newton* n'a p
par expérience que les corps tombe
pieds dans la première seconde : c'eſt
a déterminé cette chute dans ſes beaux
ſur le pendule, après que *Galilée* en
une valeur approchée par des expérience
mais moins préciſes.

Secondement, ce n'eſt qu'à des di
conſidérables et inacceſſibles aux hom
cette différence ſerait ſenſible.

Troiſièmement, cette différence de
accélératrice à des diſtances différe
fondée ſur aucune expérience, mai
démonſtration géométrique. Voilà les
l'on s'expoſe quand on veut juger
n'eſt pas à notre portée.

V.

NOMBRE 17. L'*Obſervateur* rappo
cienne diſpute littéraire entre M. *Dacier*
quis de *Sévigné*, au ſujet de ce paſſage

Difficile eſt propriè communia dicere...

Il rapporte le factum ingénieux de M.
Et pour M. Dacier, dit-il, *il ſe défend e*
et c'eſt tout dire : des expreſſions mauſſ
jurieuſes ſont les ornemens de ſon éru

Il y a dans ce diſcours de l'*Obſerva*
fautes bien étranges.

Premièrement, il eſt faux que ce ſoi
tère des ſavans du ſiècle de *Louis XI*
ployer des injures pour toutes raiſons.

Secondement, il eſt très-faux que M.

usé ainsi avec le marquis de *Sévigné :* il le
ble de louanges, et il conclut son mémoire
r lui demander son amitié : apparemment que
bservateur n'a pas lu cet écrit.

Troisièmement, il est indubitable que M. *Dacier* a
raison pour le fond, et qu'il a très-bien traduit
vers d'*Horace :*

Difficile est propriè communia dicere....

Il est très-difficile de bien traiter des sujets d'in-
ntion... Car si vous mettez sous les yeux du
teur la phrase entière d'*Horace*, vous verrez
e la fin explique le commencement.

Difficile est propriè communia dicere, tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus
Quàm si proferres ignota, indictaque primus.

Il est difficile de bien traiter un sujet d'inven-
n, et vous composerez plus aisément une tragé-
e tirée de l'Iliade, que de votre propre tête.

Voilà qui fait un sens clair, et qui prouve que
mmune veut dire en cet endroit *intactum*, un
et neuf.

Ainsi l'abbé *Desfontaines* n'a pas entendu
race, n'a pas lu l'écrit de M. *Dacier* qu'il
tique, et a tort dans tous les points.

V I.

NOMBRE 201 etc. Il dit que *Cicéron* est moins
ré que *Sénèque ;* et que *Sénèque* est plus ver-
IX. Peu importe, à la vérité, au public, qu'on
tort ou raison sur cette bagatelle ; mais les
nes gens qui étudient seraient trompés, s'ils
yaient que *Sénèque* exprime sa pensée en plus

de mots que *Cicéron* ; car c'eſt ce que l *verbeux* : il n'y a perſonne qui ne ſache qu défaut de *Sénèque* eſt d'être, au contraire, précis dans ſes expreſſions.

VII.

MEME nombre. *Si les Anglais*, dit-il, *nuent d'encenſer encore leur vide, et d'att de merveilleuſes propriétés au néant etc.*

Qui a jamais dit que M. *Newton* ait enc le vide ? cette expreſſion eſt très-mauvaiſ tout ſens. Il eſt faux que M. *Newton* ait attr de me veilleuſes propriétés au vide ; il a démc que les corps, et non le vide, agiſſent à diſtances immenſes les uns ſur les autres, un milieu non réſiſtant. Il faudrait au m faire informer de l'état de la queſtion, s que d'inſulter de grands-hommes dont on n'a ni pu lire les ouvrages.

VIII.

NOMBRE 87. Il ſe fait écrire une lettre p anglais pour ſe louer lui-même, et il fait pro dans cette lettre de faire une nouvelle édition libelle de ſa façon, intitulé *Dictionnaire N gique* : ce libelle eſt l'ouvrage auquel il don plus d'éloge dans ſa gazette littéraire : il eſt qu'on ſache que ce dictionnaire néologique e ſatire dans laquelle on prend la peine inuti relever des fautes connues de tout le monde, critiquer de très-belles choſes à la faveur des vaiſes qu'on reprend. C'eſt un libelle où l' veut faire paſſer ſa fauſſe monnaie parmi la bo

n'eſt pas de lui. Je vais en donner quelques nples.

l. de *Fontenelle* dans ſes éloges des académis, livre plein d'eſprit et de raiſon, et qui rend ciences reſpectables, dit dans l'éloge de M. de *ignon* : *Nos journées paſſaient comme des mos, grâce à ces plaiſirs qui ne ſont pourtant pas vris dans ce qu'on appelle ordinairement les ſirs. Nous parlions à nous quatre une bonne ie des différentes langues de l'empire des es, et nous ſommes diſperſés de-là dans s les académies.*

lleurs il dit très-à-propos :

'eſt-il pas juſte en effet que la ſcience ait ménagemens pour l'ignorance, qui eſt ſon e, et qu'elle trouve toujours en poſſeſſion.

lallebranche fait un partage ſi net entre la n et la foi, et aſſigne à chacune des objets arés, qu'elles ne peuvent plus avoir aucune ſon de ſe brouiller.

n ne ferait pas tout ce que l'on peut, ſans érance de faire plus qu'on ne pourra.

ne s'inſtruiſait pas par une grande lecture, par une profonde méditation; un peu de lecture t dans ſon eſprit des germes de penſées que la tation faiſait enſuite éclore, et qui rapportaient ntuple. Il devinait, quand il en avait beſoin, 'il eût trouvé dans les livres; et pour s'épar- la peine de les lire, il ſe les faiſait lire.

ſemblait ne plus voir par ſes yeux, mais par iſon ſeule. La perſuaſion artificielle de la phi- bie, quoique formée par de longs circuits, uit en lui la perſuaſion la plus naturelle, et

cauſée par les impreſſions les plus pro les plus vives : les autres croient ce qu'ils pour lui, ce qu'il croyait, il le voy

M. de Varignon m'a fait l'honneur de guer tous ſes papiers par ſon teſtament, j'en drai au public le meilleur compte qu'il m poſſible : du reſte je promets de ne rien dét à mon uſage particulier des tréſors que j'ai les mains, et je compte que j'en ſerai cr faudrait un plus habile homme pour faire ſujet quelque mauvaiſe action avec quelqu rance de ſuccès.

Ce ſont-là les morceaux qu'un écrivain l'abbé *Deſfontaines* oſe eſſayer de tourner ridicule. Le plus grand des ridicules eſt ment d'en vouloir donner à ceux à qui on prodigieuſement inférieur.

LX.

DANS ce même dictionnaire néologique i prend *génie conſéquent*, *eſprit conſéqu* fait pas que c'eſt une expreſſion très-juſte uſitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de de *la Motte*, ſous prétexte que dans Ric mot *contemporain* n'eſt pas féminin :

D'une eſtime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais, hélas ! elle eſt auſſi vaine
Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinens ces deux vers très-ſenſé:

Et notre être même eſt un point
Que nous ſentons ſans connaiſſance.

l ridiculiſe encore cette belle expreſſion de *Racine* le fils, dans une épître didactique:

Les ſignes du plaiſir, les couleurs de la joie.

l ne voit pas que, dans cette expreſſion, il y a i fois de la vérité et de l'imagination, et que conſéquent elle eſt belle.

Il reprend le père *Catrou*, d'avoir dit que les ırceaux *paiſſent le gland*, et il ajoute qu'ils ſſent encore quelque choſe qu'il ne peut pas . C'eſt ainſi qu'avec la plus baſſe des gr..ſſiére-, il reprend une expreſſion noble; mais reve-s aux *Obſervations*.

X.

NOMBRE 197. En feſant l'extrait d'une cer-te harangue latine de M. *Turrettin, il ſe plaint 'a diſette des Mécénas*, et de la malheureuſe ation des ſavans; et il répète cette plainte s tous ſes livres.

l devrait ſavoir que jamais les ſciences n'ont plus encouragées en France. Le voyage au e et à l'équateur, entrepris à ſi grands frais, penſions données à M. de *Réaumur*, à M. de *Buaire*, à nos meilleurs auteurs, et en dernier i à M. de *Crébillon*, en ſont une preuve. Il eſt i qu'un homme qui n'a de mérite que celui de atire eſt très-mépriſé parmi nous, et eſt ſouvent ıi, au lieu d'être récompenſé; et cela eſt très-e.

XI.

NOMBRE 185. Un homme de goût avait trouvé ı de juſteſſe dans cette phraſe de l'oraiſon funè-de la reine d'Angleterre, par M. *Boſſuet*:

L'Angleterre eſt plus agitée en ſa terre et ports-mêmes, que l'Océan qui l'environne clair qu'*agitée en ſa terre* n'eſt pas une expreſſion ; il eſt clair que s'il y a de l'agit elle doit être dans les ports, comme au des terres, et que cette phraſe n'eſt pas de l'éloquent et admirable M. *Boſſuet.*

L'*Obſervateur* ſe moque du goût de cel repris avec raiſon cette phraſe ; ainſi l'*Obſer* ſe trompe, et quand il approuve et quand damne.

XII.

NOMBRE 202. En rendant compte du de meſſieurs les académiciens au cercle p *Vénus*, dit-il, *a été obſervée au méridi deſſous du pôle.* Il ignore qu'une planète n au-deſſus ni au-deſſous du pôle, mais t dans le zodiaque, et tantôt ſeptentrionale, méridionale. Il ne fallait pas changer les ſions de M. de *Maupertuis*, pour lui fai une telle abſurdité. Quand on ignore les dont on parle, il faut copier mot à mot le du métier, ou ſe taire.

XIII.

NOMBRE 88. Il fait l'éloge d'une an gazette, intitulée *le nouvelliſte du Parna* il la compare modeſtement aux premiers jou des ſavans, parce qu'elle eſt de lui ; ce n' la moins conſidérable de ſes fautes.

XIV.

NOMBRE 200, tome 14. Il proteſte ſi honneur qu'il n'a point écrit contre les mé de Paris ; mais en 1736, il proteſta ſur ſon

M. l'abbé d'*Olivet*, dans une lettre lue uement à l'académie françaiſe, qu'il n'a- oint eu de part au libelle contre pluſieurs es de cette académie: cependant il fut ncu à la chambre de l'arſenal, d'avoir trois louis au libraire *Ribou*, ce libelle vait déſavoué ſur ſon honneur; il fut con- , et n'obtint que très-difficilement ſa grâce.

X V.

MBRE 190. Il dit, en parlant d'une épître galité des conditions, *qu'il y a des maux t des maux inſupportables dans la vie*: on ien. *Mais où eſt l'égalité des conditions?* Il n'a pas compris que les accidens de la vie pas des conditions. Une maladie incurable, le mépris et la haine du public ne ſont à aucune condition; mais dans tous les peut être méchant, mépriſé et miſérable. ans la même feuille qu'après la mort du al d'*Ancre*, le peuple ſe repentit de ſa e et lui rendit juſtice. C'eſt un fait abſolu- aux: le peuple ne donna aucun ſigne de ir. Dans la même feuille il rapporte ces nnus:

nheur eſt le port où tendent les humains,
cueils ſont fréquens, es vents ſont incertains;
l, pour aborder cette rive étrangère,
de à tout mortel une barque légère.

e port du bonheur, dit-il, *eſt une rive re*, *le bonheur n'eſt donc plus dans moi.* nſonner très-mal, car l'art du pilote eſt oi, et l'on n'eſt heureux qu'autant que l'on ſagement ſa barque; un méditant, un

ingrat, un calomniateur un homme qui a mœurs infames conduit ſa barque très-mal et malheur eſt dans lui.

XVI.

NOMBRE 166. Je prends toujours ces ſans ordre, et la ſuite de *numéro* eſt inutile, que cet ouvrage eſt ſans aucune liaiſon : vu preuve de ſon bon goût. *On m'a envoyé, depuis peu une très-belle ode. On y fait parler les deïtes :*

Ils ont dit : de mille chimères
Une abſurde combinaiſon,
Un tiſſu de ſombres myſtères,
Ne ſied pas devant la raiſon.
Tranquille au haut de l'empyrée
Par cette interprète ſacrée,
Dieu daigne ſe manifeſter.
Loin de nous tout dogme apocryphe :
La raiſon, voilà le pontife,
L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode eſt dans ce ſtyle, et c'eſt-là le f de l'*Obſervateur* dans un gros recueil de ver ſa façon ; qu'il a donné *incognito* au pu mais il dit que c'eſt ainſi qu'il faut écrire.

XVII.

NOMBRE 171. C'eſt avec le même goût donne les vers ſuivans pour une belle traduc de ce vers d'*Horace :*

Verſus inopes rerum, nugæque canoræ.
Un emphatique et burleſque étalage
D'un faux ſublime, enté ſur l'aſſemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraiſon,
Enflés de vent et vides de raiſon.

Nous n'avons guère de plus mauvais vers dans notre langue ; figurez-vous ce que c'eſt qu'un *pinquant enflé de vent, étalage burleſque enté ſur un aſſemblage :* nous dirons en paſſant que ce ſtyle marotique, qui raſſemble les expreſſions de tous les genres, eſt monſtrueux quand il s'agit de parler ſérieuſement.

Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable,
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable ;
Le ſage Deſpréaux laiſſe aux eſprits malfaits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis ſont un peu plus raiſonnables, et doivent ſervir à faire voir le miſérable abus du ſtyle marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

NOMBRE 136. C'eſt avec le même goût, la même intelligence qu'il blâme *Horace* d'une choſe qu'*Horace* n'a jamais penſée.

Horace a eu tort, dit-il, *de s'exprimer ainſi, en parlant du ſiècle d'Auguſte.*

Venimus ad ſummam fortunæ ; pingimus, atque
Pſallimus, et luctamur, Achivis doctiùs unctis ?

Le ſens de ces vers eſt : *Nous ſommes donc à ce compte ſupérieurs en tout ; la peinture, la muſique, la lutte ſont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs ? Qui oſera le dire ?* Tous les bons traducteurs d'*Horace* ont rendu ainſi ces vers, et il eſt impoſſible qu'ils aient un autre ſens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le ſieur *Deſfontaines*, que les Romains

l'emportaient sur les Grecs ; car il dit
ment le contraire. Si quelqu'un par ex
fait : Ce mauvais critique est un *Despr*
Pétau, un *Varron*, ne devrait-on pas
parlerait ironiquement ?

XIX.

DANS le même nombre, par un autre
d'ignorance, il dit que les peintres n'étai
des barbouilleurs du temps d'*Horace*, et
sans aucune preuve. Nous avons des sta
ce temps-là faites par des Romains : leur
prouve que l'art du dessin était très-connu,
fait que la peinture est toujours en hon
quand la sculpture est perfectionnée ; ce
sont deux branches de l'art du dessin.

XX.

C'EST avec la même justesse d'esprit que
nombre 73, un satirique de nos jours, il
long éloge de trois épîtres écrites dans un
barbare et pleines de choses communes,
longuement.

Quel lecteur peut supporter, par ex
que *Rousseau* traduise en onze vers, et
vers ! cette seule ligne d'*Horace* ?

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Quel auteur donc peut fixer leurs génies ?
Celui-là seul qui formant le projet
De réunir et l'un et l'autre objet,
Sait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile et profitable.
Voilà le centre et l'immuable point,
Où toute ligne aboutit et se joint.
Or ce grand but, ce point mathématique,

Cet

'eſt le vrai ſeul, le vrai qui nous l'indique ;
'out, hors de lui, n'eſt que futilité,
it tout en lui devient ſublimité.

ſpréaux a dit: *le vrai ſeul eſt aimable ;*
eut ſouffrir qu'on alonge ainſi cette vieille
e ?

lans ton hiſtoire eſt un ſublime eſſai,
ù tout eſt beau parce que tout eſt vrai,
lon d'un vrai ſec et crument hiſtorique.

inſulter au public que d'oſer prodiguer de
ns à de ſi mauvais vers.

XXI.

tombe dans le moment ſur le nombre 139.
: *de M. Mairan*, dit-il, *eſt imitée du ſyſtème*
. *Newton ſur la lumière.* Il faut lui appren-
ie jamais *Newton* n'a fait de ſyſtème ſur la
re. Il a donné un recueil d'expériences et de
nſtrations mathématiques, ſans autre ordre
elui dans lequel il a fait ſes expériences :
de ces découvertes comme d'un ſyſtème,
comme ſi on diſait, le ſyſtème d'*Euclide.*

XXII.

ns le même nombre, après avoir fait ſi mal
yſicien avec *Newton*, il fait le muſicien avec
au, et il accuſe ſon livre d'*être inutile parce*
eſt vrai: il voudrait que M. *Rameau* eût
e goût, et il l'inſinue ſouvent ; il devait ſe
nir de la fable d'un certain animal peſant et
ues oreilles, qui ſe plaignait du peu d'har-
du roſſignol.

'eſt tranſporté, dit-il nombre 147, *dans une*
n où il a vu agir une pompe qui élève cent
59. *Mélanges littér.* T. II. O

mille muids d'eau par jour à la hauteu trente pieds, avec peu d'efforts et de dé eſt bon qu'il ſache que quand on voit ain très-peu propre à faire voir aux autres. la moindre connaiſſance des mécaniques ſu que le produit de la force par la viteſſ l'eſpace parcouru, eſt toujours égal au p la reſiſtance par la viteſſe ou par l'eſ courū; que pour élever à cent trente p mille muids d'eau par jour, il faudrait ſeconde élever le poids d'environ cent huit livres; que la force d'un homme, p des fardeaux, n'eſt eſtimée que vingt-c et celle d'un cheval cent ſeptante-cin chemin ou la viteſſe de ces fardeaux e pieds par ſeconde dans la main des h avec le pas des chevaux; qu'enfin, ſ calcul, en allouant encore très-peu de c les frottemens, il faudrait la force de qu hommes, ou de deux cents quinze ch ſeconde, pour faire réuſſir cette machi peut que louer l'effort d'un bon citoyen che à rendre ſervice à l'Etat par des nouvelles; mais on ne peut que rire d'u liſte qui fait le ſavant, et qui dit de tel

XXIII.

Au nombre 52, l'auteur des *obſerv* viſe de parler de guerre; il a l'inſolen que feu M. le maréchal de *Tallard* ga taille de Spire contre toutes les règles mépriſe et parce qu'il avait la vue courte *tance*, dit il, *qu'il ſavait depuis long-* faut apprendre à cet homme, ci-devant

é, ce que c'eſt que la bataille de Spire. Voici qu'en dit dans une de ſes lettres un des meilrs lieutenants-généraux qu'ait eu la France. * M. le maréchal de *Tallard* ayant aſſiégé Landau, M. le prince de *Heſſe* et M. de *Naſſau-Veubourg*, à la tête de l'armée des alliés, forèrent pluſieurs marches pour ſecourir la ville; e marchais cependant pour joindre l'armée du iége, et il était à craindre que les alliés ſe portant entre M. de *Tallard* et moi, ne lui coupaſent les vivres. La ſituation était embarraſſante, es ennemis n'avaient plus que deux marches à aire pour attaquer M. de *Tallard*; il prit ſa éſolution ſur le champ: il m'envoie dire de archer en toute diligence avec ma cavalerie ers le Spireback que les ennemis paſſaient, et l fait lui-même deux marches forcées pour aller ttaquer ceux qui comptaient le ſurprendre. Un ſpion auquel il donna mille écus l'inſtruiſit de état de l'armée ennemie; je le joignis avec eux mille chevaux, mon infanterie ſuivait. Nous arrivâmes au Spireback dans le temps que es généraux alliés étaient à table. Leur armée e rangea en bataille avec beaucoup de confuion, et nous fondîmes ſur eux pendant qu'ils ſe ormaient, quoique toutes nos troupes ne fuſſent a arrivées. Je n'ai jamais vu tant de célérité lans l'exécution: les ennemis firent un feu très-if, et obligèrent même M. de *Puiguion* de eculer à leur droite; mais monſieur le maréchal it charger la baïonnette au bout du fuſil, méhode excellente et qui nous réuſſit preſque tou-

„ jours ; alors les ennemis ne firent plus
„ réſiſtance. ”

Hé bien, Monſieur le journaliſte, eſt-c
gner une bataille par mépriſe ? M. de *Feu*
ennemi perſonnel de M. de *Tallard*, a pu
il a fait par envie ce que vous faites par ign

XXIV.

L'*Obſervateur*, nombre 69, parle
comme de guerre et de philoſophie ; il
ce vers de M. *Greſſet :*

Au ſein des mers, dans une île enchant

Le ſein de la mer, dit-il, *ne peut s'ente*
ſa ſurface : il devrait au moins ſavoir qu'e
on dit : *Au ſein des mers*, au lieu d'*au mi*
mers ; au ſein de la France, au lieu d'*au*
de la France ; au ſein des beaux arts dont
dit; *au ſein de la baſſeſſe, de l'envie, d*
rance, de l'avarice etc.

XXV.

NOMBRE 8. On m'apporte dans le
cette feuille : elle eſt curieuſe, et mé
attention ſingulière ; voici comme il pa
livre intitulé : *Le petit philoſophe.*

J'en ai trop dit pour vous faire mép
livre qui dégrade également l'eſprit et la
de l'auteur ; c'eſt un tiſſu de ſophiſmes li
forgés à plaiſir pour détruire les princip
morale, de la politique et de la religion. C
pourrait-on être ſéduit par un écrivain q
chit toutes ſortes de bornes, et qui avoue
cavalier qu'il n'a étudié que dans les cafés
les cabarets ?

Ne croirait-on pas ſur cet expoſé

ige, intitulé *le petit philoſophe* ou *Alciphron*, production de quelque coquin enfermé dans pital pour ſes mauvaiſes mœurs ? On ſera bien is quand on ſaura que c'eſt un livre ſaint, li des plus forts argumens contre les liber. compoſé par M. l'évêque de Cloyne, ci- t miſſionnaire en Amérique. Celui qui a fait ame portrait de ce ſaint livre, fait bien voir qu'il n'a lu aucun des livres dont il a la eſſe de parler.

XXVI.

ANT lu dans ces *obſervations* pluſieurs traits e *M.* de *Voltaire*, et une lettre qu'il ſe vante l. de *Voltaire* lui a écrite, j'ai pris la liberté ire moi-même à M. de *Voltaire* ſans le con- ; voici ce qu'il m'a répondu.

le ne connais l'abbé *Guyot Desfontaines* que ce que M. *Thiriot* l'amena chez moi en 1724, ame un homme qui avait été ci-devant jéſuite, ui par conſéquent était un homme d'étude ; e reçus avec amitié, comme je reçois tous ux qui cultivent les lettres. Je fus étonné au ut de quinze jours de recevoir une lettre de , datée de bicêtre où il venait d'être renfermé. pris qu'il avait été mis trois mois auparavant châtelet pour le même crime dont il était ac- é, et qu'on lui feſait ſon procès dans les for- . J'étais alors aſſez heureux pour avoir quel- s amis très-puiſſans que la mort m'a enlevés. courus à Fontainebleau, tout malade que ais, me jeter à leurs pieds ; je preſſai, je citai de toutes parts ; enfin j'obtins ſon élar- ement, et la diſcontinuation du procès où il

„ s'agiſſait de ſa vie : je lui fis avoir la pe
„ d'aller à la campagne chez M. le préſi
„ *l'erniere* mon ami. Il y alla avec M. *T*
„ Savez-vous ce qu'il y fit ? un libelle contr
„ Il le montra même à M. *Thiriot*, qui l'ob
„ le jeter dans le feu ; il me demanda
„ me diſant que le libelle était fait un peu a
„ date de bicêtre ; j'eus la faibleſſe de le lui
„ ner, et cette faibleſſe m'a valu en lui un
„ mortel, qui m'a écrit des lettres anon
„ qui a envoyé vingt libelles en Hollande
„ moi. Voila, Monſieur, une partie
„ que je puis vous dire ſur ſon compte.

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait de commentaire, auſſi je n'en ferai pc

XXVII.

On m'apporte le nombre 17. Le ſatiri eſſaie d'avilir la Mérope du marquis *Maffei* tragédie a ſans doute des défauts ; mais ce ceux que le ſatirique lui reproche. Il *gentile aſpetto*, aſpect aimable, par *jolie genitori innocenti*, les auteurs vertueux jours, par mes *parens gens de bien* ; *be pieſſo*, taille avantageuſe, par *bonne compl* Ainſi dans une traduction que ce critique fra çais d'un ouvrage anglai de M. de *Volta* prit le mot *Cake*, qui ſignifie *gâteau*, pour l *Cacus*. .. Il eſt plaiſant, il faut l'avouer, pareil homme s'aviſe de juger les autres.

XXVIII.

Voici les expreſſions qu'on m'a fait v ſes feuilles :

fréquence faſtidieuſe d'un clinquant métaphyſique.

ruſtiques contempteurs qui mépriſent les
tions de Pologne, le ſecond *Gulliver*, le
liſte du Parnaſſe etc.

ſage militaire enchanté d'un auteur connu
admirables ſaillies d'une délicate inintelli-
é.

e hypocriſie corporifiée par la grâce.

nouvelle faculté d'un eſprit paradoxal,
dans le beau monde.

ſavoyard qui décrote des lambeaux de
hyſique.

vérité habilement diſtillée par un avocat-
l, qui en tire l'eſſence du problématique
aire.

n'en copierai pas davantage : je me contenle demander s'il ſied bien à l'auteur de ce *atias* plein de baſſeſſe, d'inſulter au ſtyle de *Marivaux* et a tant d'autres.

XXIX.

crains de fatiguer le public par les citations uvrage dont les feuilles ſont oubliées à meſure es paraiſſent. Je crois que le peu que j'ai dit i de *preſervatif*. Je continuerai ſi la choſe eſt aire : j'avertis, en attendant, que le même donne ſous mains, depuis quelque temps, tre brochure intitulée : *Réflexions ſur les ge de littérature*. On dit qu'il combat ſouvent tte feuille ce qu'il a dit dans les *Obſervations*. ait ſouvenir de gens d'une profeſſion à peu nblable, qui ſont ſemblant de ſe battre pour er les paſſans. N'eſt-il pas déplorable de voir brigandage dans les lettres ?

COURTE REPO

AUX LONGS DISCOURS

D'UN DOCTEUR ALLEMA

JE m'étais donné à la philoſophie, trouver le repos que *Newton* appelle *ren ſubſtantialem*; mais je vis que la racine du cube des révolutions des planètes, rés de leurs diſtances, feſaient encore mis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'ind de quelques docteurs allemands. J'ai oſé toujours la force des corps en mouven $m + v$. J'ai eu l'inſolence de douter des de l'harmonie préétablie, et même du ſ cipe des indiſcernables. Malgré le r que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, eſpérer du repos après avoir voulu ét fondemens de la nature? On a employ me convaincre, de longs ſophiſmes et de injures, ſelon la reſpectable coutume depuis long-temps dans cette ſcience qu'on *philoſophie*, c'eſt-à-dire *amour de la*

Il eſt vrai qu'une perſonne infinim blé à tous égards, et qui a beaucoup d'eſprit, a daigné en employer une à é orner le ſyſtème de *Leibnitz*; elle s'eſ décorer d'un beau portique ce bâtiment confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la c l'admirant; mais j'en ai vu enfin la rai qu'elle-même n'y croyait guère, et

ive ſouvent entre ceux qui s'imaginent vou-
rſuader, et ceux qui s'efforcent de ſe laiſſer
ler.

je vais en avant, et plus je ſuis confirmé
dée que les ſyſtèmes de métaphyſique ſont
es philoſophes ce que les romans ſont pour
mes. Ils ont tous la vogue les uns après les
et finiſſent tous par être oubliés. Une vérité
matique reſte pour l'éternité, et les fantô-
étaphyſiques paſſent comme des rêves de
es.

ſque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la
tion de voir le grand *Newton*, qui touchait
n. Le fameux curé de St James, *Samuel*
, l'ami, le diſciple et le commentateur de
n, daigna me donner quelques inſtructions
te partie de la philoſophie, qui veut s'élever
ſus du calcul et des ſens. Je ne trouvai pas, à
é, cette anatomie circonſpecte de l'entende-
main, ce bâton d'aveugle avec lequel mar-
e modeſte *Locke*, cherchant ſon chemin et le
t; enfin cette timidité ſavante qui arrêtait
ſur le bord des abymes. *Clarke* ſautait dans
ie, et j'oſai l'y ſuivre. Un jour, plein de ces
es recherches qui charment l'eſprit par leur
ſité, je dis à un membre très-éclairé de la
: *M. Clarke eſt un bien plus grand méta-
ien que M. Newton.* Cela peut être, me
lit-il froidement; c'eſt comme ſi vous diſiez
n joue mieux au ballon que l'autre. Cette
e me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis
rcer quelques-uns de ces ballons de la méta-

physique, et j'ai vu qu'il n'en est sorti que
Aussi, quand je dis à M. de *s' Gravesande: tas vanitatum, et metaphysica vanitas;* i
répondit: *Je suis bien fâché que vous ayez*

Le père *Mallebranche*, dans sa *Recherche vérité*, ne concevant rien de beau, rien d son système, s'exprime ainsi, " Les ha
» sont pas faits pour considérer des mor
» et on n'approuve pas la peine que quel
» sonnes se sont donnée de nous appre
» ment sont faits certains insectes, la tra
» tion des vers etc. Il est permis de s'a
» cela, quand on n'a rien à faire, et pour s
» tir." Cependant *cet amusement à cela p divertir* nous a fait connaître les ressource sables de la nature, qui rendent à des an membres qu'ils ont perdus, qui reproduisen têtes après qu'on les a coupées, qui donn insecte le pouvoir de s'accoupler l'instant que sa tête est séparée de son corps, qui à d'autres de multiplier leur espèce. e u des deux sexes. Cet *amusement à cela* a dév un nouvel univers en petit, et des variété de sagesse et de puissance; tandis qu'en q ans d'études le père *Mallebranche* a trouv *la lumière est une vibration de pression su petits tourbillons mous, et que nous voyons en* DIEU.

J'ai dit que *Newton* savait douter; et d sus on s'écrie: Oh! nous autres nous ne do pas; nous savons, de science certaine, l'ame est je ne sais quoi, destinée nécessairement

ir je ne ſais quelles idées, dans le temps
corps fait néceſſairement certains mouve-
ſans que l'un ait la moindre influence ſur
; comme lorſqu'un homme prêche, et que
i fait des geſtes; et cela s'appelle *l'harmonie*
blie. Nous ſavons que la matière eſt com-
d'êtres qui ne ſont pas matière, et que dans
d'un ciron il y a une infinité de ſubſtances
endue, dont chacune a des idées confuſes
mpoſent un miroir concentré de tout l'uni-
et cela s'appelle *le ſyſtème des monades.*
oncevons auſſi parfaitement l'accord de la
et de la néceſſité; nous entendons très-bien
nt tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir.
UX ceux qui peuvent comprendre des choſes
compréhenſibles, et qui voient un autre
s que celui où nous vivons!

me à voir un docteur qui vous dit d'un ton
ral et ironique: " Vous errez, vous ne ſavez
qu'on a découvert depuis peu que *ce qui eſt,*
poſſible, et que tout ce qui eſt poſſible, n'eſt
actuel; et *que tout ce qui eſt actuel eſt poſſi-*
; *et que les eſſences des choſes ne changent*
." Ah! plût à DIEU que l'eſſence des doc-
changeât! Hé bien, vous nous apprenez
u'il y a des eſſences, et moi je vous apprends
vous ni moi n'avons l'honneur de les con-
; je vous apprends que jamais homme ſur
e n'a ſu et ne ſaura ce que c'eſt que la
e, ce que c'eſt que le principe de la vie et
timent, ce que c'eſt que l'ame humaine, s'il
es ames dont la nature ſoit ſeulement de

ſentir ſans raiſonner, ou de raiſonner en ne
tant point, ou de ne faire ni l'un ni
ce qu'on appelle *matière* a des ſenſatio
elle a la gravitation; ſi etc.

Quant à la diſpute ſur la meſure de la force
corps en mouvement, il me paraît que ce
qu'une diſpute de mots; et je ſuis fâché qu'il
ait de telles en mathématique. Que l'on
comme l'on voudra la force par *m v*,
rien ne changera dans la mécaniq
jours la même quantité de che
fardeaux, la même charge de
canons; et cette querelle eſt le
géométrie.

Plût au ciel encore, qu'il n'y
querelle entre les hommes! nous ſe
ſur la terre. Mais ne reſſemble-t-on
fois à ces diables que *Milton* m
dévorés d'ennui, de rage, d'i
leur, et raiſonnant encore ſur la
milieu de leurs tourmens?

„ Tels dans l'amas brillant des rêves d
„ On voit les habitans du brûlant
„ Entourés de torrens de bitume et de
„ Raiſonner ſur l'eſſence, argumenter
„ Sonder les profondeurs de la fatalité,
„ Et de la prévoyance et de la liberté.
„ Ils creuſent vainement dans cet abyme
„ . . . . . *and reaſon'd high*
Of providence, foreknowledge, will, and fate,
Fix' d'fate, free will, foreknowledge abſolute,
And found no end, etc.

PETIT COMMENTAIRE

R L'ELOGE DU DAUPHIN DE FRANCE,

COMPOSÉ PAR M. THOMAS.

I viens de lire dans l'éloquent discours de *Thomas* ces paroles remarquables :

"Le dauphin lisait avec plaisir ces livres où la douce humanité lui peignait tous les hommes, et même ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères. Aurait-il donc été lui-même ou persécuteur, ou cruel ? Aurait-il adopté la férocité ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, veulent tourmenter pour instruire ? *Ah !* dit-il plus d'une fois, *ne persécutons point.*"

Ces mots ont pénétré dans mon cœur ; je me écrié : Quel sera le malheureux qui osera être écuteur quand l'héritier d'un grand royaume a laré qu'il ne faut pas l'être ? Ce prince savait la persécution n'a jamais produit que du mal ; vait lu beaucoup : la philosophie avait percé qu'à lui. Le plus grand bonheur d'un Etat monarque est que le prince soit éclairé. *Henri IV* ne ait point par les livres ; car excepté *Montagne*, n'a rien d'arrêté, et qui n'apprend qu'à douter, l'y avait alors que de misérables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais *ri IV* était instruit par l'adversité, par l'expéce de la vie privée et de la vie publique, enfin, ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne

fut point perſécuteur. Il était plus philoſophe
ne penſait au milieu du tumulte des armes,
factions du royaume, des intrigues de la cour
de la rage de deux ſectes ennemies. *Louis*
ne lut rien, ne ſut rien, et ne vit rien; il
perſécuter.

Louis XIV avait un grand ſens, un amour
gloire qui le portait au bien, un eſprit juſte
cœur noble; mais le cardinal *Mazarin* ne
point un ſi beau caractère. Il méritait
inſtruit; il fut ignorant; ſes confeſſeurs
ſubjuguèrent; il perſécuta; il fit du mal.
Sacis, les *Arnaulds* et tant d'autres grand
mes empriſonnés, exilés, bannis! Et pou
parce qu'ils ne penſaient pas comme deux j
de la cour: et enfin ſon royaume en feu pou
bulle! Il le faut avouer, le fanatiſme et la f
nerie demandèrent la bulle, l'ignorance
l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout
ſerait arrivé ſous un prince en état d'appr
que vaut une grâce efficace, une grâce ſ
et même encore verſatile.

Je ne ſuis pas étonné qu'autrefois le
de *Lorraine* ait perſécuté des gens aſſez mal
pour vouloir ramener les choſes à la pr
inſtitution de l'Egliſe; le cardinal aurait
ſept évêchés, et de très-groſſes abbayes
était en poſſeſſion. Voilà une très-bonne
de pourſuivre ceux qui ne ſont pas de notre
Perſonne aſſurément ne mérite mieux d'être
communié que ceux qui veulent nous ôter
rentes. Il n'y a pas d'autre ſujet de guerre

mmes; chacun défend ſon bien autant qu'il
it.

is que dans le ſein de la paix il s'élève des
s inteſtines pour des billeveſées incompré-
les de pure métaphyſique; qu'on ait ſous
XIII, en 1624, défendu, ſous peine de
s, de penſer autrement qu'*Ariſtote*; qu'on
athématiſé les idées innées de *Deſcartes*,
les admettre enſuite; que de plus d'une
on digne de *Rabelais* on ait fait une queſ-
'Etat; cela eſt barbare et abſurde.

a demandé ſouvent pourquoi depuis *Romu-*
qu'au temps où les papes ont été puiſſans,
les Romains n'ont perſécuté un ſeul philo-
pour ſes opinions? On ne peut répondre
choſe ſinon que les Romains étaient ſages.

éron était très-puiſſant. Il dit dans une de ſes
: *Voyez à qui vous voulez que je faſſe tom-*
Gaules en partage. Il était très-attaché à
e des académiciens, mais on ne voit pas
ui ſoit jamais tombé dans la tête de faire
un ſtoïcien, d'exclure des charges un épi-
, de moleſter un pythagoricien.

oi, malheureux *Jurieu*, fugitif de ton vil-
tu voulus opprimer le fugitif *Bayle* dans
e et dans le tien; tu laiſſas en paix *Spinoſa*
u n'étais point jaloux; mais tu voulais acca-
: reſpectable *Bayle* qui écraſait ta petite
tion par ſa renommée éclatante.

leſcendant et l'héritier de trente rois a dit:
ſécutons point; et un bourgeois d'une ville
:, un habitué de paroiſſe, un moine dirait:
utions!

Ravir aux hommes la liberté de pens
ciel ! Tyrans fanatiques, commencez
nous couper les mains qui peuvent écri
chez-nous la langue qui parle contre vo
chez-nous l'ame qui n'a pour vous que
mens d'horreur.

Il y a des pays où la ſuperſtition é
lâche et barbare abrutit l'eſpèce hun
en a d'autres où l'eſprit de l'homme jou
ſes droits. Entre ces deux extrémités, l'u
l'autre infernale, il eſt un peuple mito
qui la philoſophie eſt tantôt accueillie,
proſcrite, chez qui *Rabelais* a été impr
privilége, mais qui a laiſſé mourir le grand
de faim dans un village étranger ; un pe
vécu dans des ténèbres épaiſſes depuis
de ſes druides, juſqu'au temps où quelqu
de lumière tombèrent ſur lui de la tête d
tes. Depuis ce temps le jour lui eſt venu
terre. Mais croira-t-on bien que *Locke* éta
connu de ce peuple il y a environ tre
Croira-t-on bien que lorſqu'on lui fit co
ſageſſe de ce grand-homme, des ignoran
opprimèrent violemment celui qui appor
mier ces vérités de l'île des philoſophe
pays des frivolités ?

Si on a pourſuivi ceux qui éclairaient
on a pouſſé la manie juſqu'à s'élever cor
qui ſauvaient les corps. En vain il eſt
que l'inoculation peut conſerver la vie
cinq mille perſonnes par année dans
royaume ; il n'a pas tenu aux ennem

ire humaine qu'on n'ait traité ſes bienfaiteurs
mpoiſonneurs publics. Si on avait eu le mal-
r de les écouter, que ſerait-il arrivé ? les peu-
voiſins auraient conclu que la nation était
raiſon et ſans courage.

Heureuſement les perſécutions ſont paſſagères,
s ſont perſonnelles, elles dépendent du caprice
trois ou quatre énergumènes qui voient tou-
s ce que les autres ne verraient pas ſi on ne
ompait point leur entendement ; ils cabalent,
ieutent, on crie quelque temps, enſuite on
tonné d'avoir crié, et puis on oublie tout.

Un homme oſe dire, non-ſeulement après tous
ſiciens, mais après tous les hommes, que
la Providence ne nous avait pas accordé des
, il n'y aurait ſur la terre ni artiſtes ni arts.
vinaigrier devenu maître d'école dénonce
e propoſition comme impie; il prétend que
leur attribue tout à nos mains, et rien à notre
igence. Un ſinge n'oſerait intenter une telle
uſation dans le pays des ſinges; cette accuſa-
réuſſit chez les hommes. L'auteur eſt perſé-
é avec fureur; au bout de trois mois on n'y
ſe plus. Il en eſt de la plupart des livres philo-
hiques comme des contes de *la Fontaine*; on
ommença par les brûler, on a fini par les repré-
ter à l'opéra comique. Pourquoi en permet-on
repréſentations ? c'eſt qu'on s'eſt aperçu enfin
l n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le
ieme livre qu'on a proſcrit reſte-t-il paiſiblement
ntre les mains des lecteurs ? c'eſt qu'on s'eſt
perçu que ce livre n'a troublé en rien la ſociété,

qu'aucune penſée abſtraite, ni même plaiſanterie, n'a ôté à aucun citoyen la n prérogative, qu'il n'a point fait renché denrée. , que les moines mendians n'en moins rempli leur beſace, que le train du n'a changé en rien, et que le livre n'a ſervi ment qu'à occuper le loiſir de quelques l

En vérité, quand on perſécute, c'eſt plaiſir de perſécuter.

Paſſons de l'oppreſſion paſſagère que l ſophie a eſſuyée mille fois parmi nous, à l' ſion théologique qui eſt plus durable. I premiers ſiècles on diſpute; les deux part traires s'anathématiſent. Qui a raiſon des c'eſt le plus fort. Des conciles combattent des conciles, juſqu'à ce qu'enfin l'autori temps décident. Alors les deux partis réu ſécutent un troiſième parti qui s'élève, et en opprime un quatrième. On ne ſait q que le ſang a coulé pendant quinze cents ces diſputes: mais ce qu'on ne ſait pas aſſe que ſi on n'avait jamais perſécuté, il n'y jamais eu de guerres de religion.

Répétons donc mille fois avec un d tant regretté: *Ne perſécutons perſonne.*

QUELQUES PETITES HARDIESSES

DE M. CLAIR,

A l'occaſion d'un panégyrique de S. Louis.

En liſant le panégyrique de *S. Louis* prononcé par M. *Mauri* devant notre illuſtre académie, je croyais, à l'article des Croiſades, entendre ce *Cucupietre* ou *Pierre l'ermite*, changé en *Démoſthène* et en *Cicéron*. Il donne preſque envie de voir une croiſade. J'avoue que je ne ſerais pas fâché qu'on en fit une contre l'empire ottoman. J'aime l'Egliſe grecque; elle eſt la mère de l'Egliſe latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui, dans cette occaſion, s'uniraient pour relever (non pas trop vite, mais ſur ſes pieds) le patriarche de Conſtantinople écraſé par le muphti. Je verrais avec plaiſir la belle Grèce, la patrie d'*Alcibiade* et d'*Anacréon*, délivrée de ſon long eſclavage. Il ſerait doux de ſouper dans Athènes, libre avec *Aſpaſie* et *Périclès* en ſortir d'une tragédie de *Sophocle*.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs et Horozaïm, je confeſſe que ce n'eſt pas mon goût.

Tous les premiers hiſtoriens des croiſades ſemblent mordus des mêmes tarentules que les croiſés. Il ſemble, à les entendre, qu'on rendait un ſervice important à DIEU, en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant leur or et ſon argent dans un pays aride, en viſitant les ſaints lieux ſur un cheval de charrette

avec ſa maitreſſe en croupe, et en ſe faiſant par des Turcs et par des Sarrazins à dix-huit c lieues de ſa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle l'origine de cette fureur épidémique qui dura cents années, et qui fut toujours ſignalée tes les cruautés, toutes les perfidies, t débauches, toute la démence dont humaine eſt capable?

L'arme pietoſe e'l capitano, che'l grand ſe liberò di Criſto col ſenno e con la mano el bon dans un poëme épique; mais il n'en eſt de même dans l'hiſtoire telle que le *ſenno* l' aujourd'hui.

Je haſarde de dire avec ſoumiſſion, et trompant peut-être, que les papes conçurent vaſte et hardi deſſein de tranſporter l'Europ taire en Aſie. Les pélérinages étaient fort à la ils avaient commencé dans l'Orient à la Mecq où les ſavans arabes prétendaient qu'*Abrai Iſmaël* étaient enterrés. On avait imité ces tions paſſagères dans l'Occident. On allait vi à Rome les tombeaux de *St Pierre* et de *S^t P* dont les corps repoſent dans cette ville, ſelo ſavans occidentaux; mais l'opinion répandu puis très-long-temps parmi les chrétiens, q monde allait finir, avait, depuis près de cent détourné les fidelles du pélérinage de R pélérinage de Jéruſalem. Le tombeau de JE CHRIST l'emportait, comme de raiſon, ſ tombeau de ſes diſciples: quoique après to ſaine critique n'ait pas plus de preuve démo

; précis où notre Seigneur fut enfe-
celui où gît le corps d'*Abraham*.
mae ne finissant point, et les Turcs mal-
rançonnant les pélerins, ces
ins se plaignirent non-seulement
qui leur fesaient payer trop cher leur
encore plus des Arabes qui les
, et beaucoup plus des Grecs chré-
ne les assistaient pas à leur retour par-
ple. Car les malheureux et les impru-
it plus contre leurs frères qui ne les
que contre les ennemis qui les
.

ier qui imagina d'armer l'Occident con-
, sous prétexte d'aider les pélerins et
es ats lieux, fut ce pape *Grégoire VII*,
à audacieux, cet homme si fourbe à la
que, si chimérique et si dangereux,
de tous les rois qui établit sa chaire de
sur des trônes renversés. On voit par ses
il s'était proposé de publier une croisade
Turcs; mais cette croisade devait néces-
être dirigée contre l'empire chrétien de
ople. On ne pouvait rétablir l'Église
: que sur les ruines de la grecque sa
le; et on ne pouvait écraser cette
prenant Constantinople.
in II eut le même dessein. C'est cet *Ur-*
qui aggrava la persécution commencée par
VII, contre le grand et infortuné empe-
i IV. C'est lui qui arma le fils contre le
qui sanctifia ce crime. C'est lui qui, né

sujet du roi de France *Philippe I*, ose nier son souverain dans la France prêcha la croisade.

Le dessein était si bien pris de s' Constantinople, que l'évêque *Monteil*, pape et guerrier, voulut absolument qu'on ç ât l'expédition par le siége de cette c qu'on exterminât les chrétiens grecs avant aux Turcs. Le comte *Bohemondo*, c é le secret, n'eut jamais d'autre avis. *Hug* du roi de France, n'ayant ni troupe ayant hautement soutenu ce projet, fut imprudent pour aller faire une visite à l *Alexis Comnène* qui le fit arrêter, et ensuite la générosité de le relâcher. *Goffreddo* qui n'était point du tout le croisés, comme on l'a cru, attaqua les de la ville impériale *colsenno e con la* son premier exploit; mais trop heureux sa paix avec l'empereur, il obtint enfin la sion d'aller à Jérusalem, dont le com louse et le prince de Tarente lui ouvri chemin par la prise, ou plutôt par la d'Antioche. En un mot, le but de cette c était si bien de se saisir de l'empire grec, croisés s'en emparèrent en 1204, et en les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juste, je m'en r *Grotius de jure belli et pacis.*

Alors les papes se virent élevés à ce de grandeur dont les califes descen califes avaient commencé par porter

enfoir : les papes, qui commencèrent par l'en-
loir, se servirent ensuite du glaive des princes.
s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient
ut re, à l'aide du fanatisme de ces temps, réuni
leurs lois les empires d'Orient et d'Occident
même bras dont ils terrassaient *Henri IV*,
leric *Barberousse* et *Fréderic II*; mais ils
ent dans Rome, et ils ne combattirent qu'a-
ues bulles.

On fait comment les Grecs chassèrent les Latins,
prir nt leur malheureux empire : on fait com-
nt les musulmans exterminèrent tous les croisés
s l'Asie mineure, et dans la Syrie. Il ne resta
ces multitudes de barbares émigrans, que
ques ordres religieux qui firent vœu au Dieu
ix de verser le sang humain.

Ce fut dans ces circonstances que *St Louis* eut
alheur de faire le même vœu à Paris dans un
de fièvre, pendant lequel il crut entendre
voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre
roisade. Il devait bien plutôt écouter la véri-
e voix céleste, celle de la raison, qui lui ordon-
de rester chez lui, de continuer à faire fleurir
s son royaume l'agriculture, le commerce et
lois, d'être le père de son peuple et l'arbitre
ses voisins. Il jouissait de cette gloire ; et s'il
llait conquérir, il pouvait être plus à propos de
ndre la Guienne que d'aller lui-même se faire
ndre en Egypte, en appauvrissant et en dépeu-
nt son royaume.

Il suivait, dit-on, le préjugé du temps. C'était
grande ame de se mettre au-dessus du préjugé.

Il lui appartenait de changer fi
déjà donné cet utile exemple
pié é aux entrepriſes de la cour de
ne réſiſtait-il de même à la
des? lui qui regardait le b
comme ſon premier devoir. Qu'eſt-
la France avait à démêler avec
intérêt, quelle raiſon, quel traité
en Egypte? S'il y avait quelques fra
ves dans cette contrée, le vieux et f
ſala, qui demandait la paix, les lui aura
pour mille et mille fois moins d'arge
lui coûta ſa fatale entrepriſe. Nulle n
preſſait d'aller faire en Egypte une g
l'aurait ruiné, quand même elle eût
reuſe. Au contraire, toutes les
l'Europe étaient laſſes de ces croiſades
et affreuſes, à commencer par Rome

On reproche à notre ſiècle de ne co
ſa croiſade que parce qu'il était un ſa
c'eſt (nous oſons le dire) parce qu'il
ſaint, qu'il ne devait pas l'entreprendre.
en ſaint et en héros ſans doute; mai
employé autrement ſes grandes vertus,
plus ſaint et plus héros.

C'eſt parce que nous révérons ſa
amour, que nous pleurons ſur lui, qui
le plus malheureux des hommes; ſur
qui accoucha dans une priſon de l'Egy
la crainte continuelle de la mort; ſu
qui périt avec le père dans ces e
fu

eſtes ; ſur ſon frère le comte d'*Artois* dont les
ueurs portèrent la tête au bout d'une lance ;
la fleur de la chevalerie égorgée à ſes yeux ;
cinquante mille français perdus dans cette
édition déſaſtreuſe.

Nous chériſſons ſa mémoire, nous nous proſter-
devant ſes autels ; mais qu'on nous permette
ſon vainqueur *Almoadan* qui le fit
ir de la peſte, et qui lui remit deux cents
beſans d'or de ſa rançon. On le ſait, et on
le dire : les Orientaux étaient alors les peu-
inſtruits et civiliſés ; et nous étions les
ares.

Enfin *Blanche* ſa mère, qui ſavait gouverner,
pprouva hautement cette croiſade ; et l'on peut
gloire de penſer comme la reine *Blanche*.

Je ſuppoſe maintenant qu'on raconte à un
mme de bon ſens l'hiſtoire de cette croiſade
St *Louis*, et qu'on lui diſe tout ce qu'il a fait
e, de grand, de beau, c'eſt-à-dire de juſte,
cette héroïque imprudence. (*a*) L'homme
bon ſens dira ſans doute : ce grand roi n'en
ettra pas une ſeconde. Mais qu'il ſera
né quand vous lui apprendrez qu'il retourne
core en Afrique ; qu'il fait encore une croiſade

(*a*) L'abbé *Véli* avoue dans ſon hiſtoire qu'on la traita de
uſe extravagance ; et qu'un roi ſage ne devait ni l'autoriſer,
ni protéger.

nville s'exprime bien plus fortement. Voici ſes paroles.
ouï dire que ceux qui conſeillèrent au bon roi cette entre-
, firent un très-grand mal et péchèrent mortellement.
reſte il faut ſavoir que le *Joinville* que nous liſons eſt
traduction faite du temps de *François I.* Le jargon de
nville ne s'entend plus.

plus funeſte que la pe
à la France le meille
grand-homme de l'Eu pe.
Egypte qu'il porte
pour qui va-t-il faire cette g e
un de ſes frères, à la vérité;
uſurpateur, pour un barbare, f
du ſang de *Conradin*, légitime hérit
Siciles, et du duc d'Autriche; pr
(appelons les choſes par leur
eſpérons d'effrayer les tyrans,) d
qui fit ſervir la religion et la
les bourreaux au ſupplice de
ronnées innocentes et reſp les.

Ce *Charles d'Anjou* réclam it
que lui devait le roi de Tunis; et d
de recouvrer ce peu d'argent pour Naples,
chargea la France d'impôts ſi accablans,
peuple fit entendre par-tout ſes cris de
et que tout le clergé refuſa long-temps

Charles d'Anjou fit accroire à ſon fi
roi de Tunis voulait ſe faire ch
n'attendait que l'armée françaiſe pour d
converſion. *St Louis* partit ſur cette
eſpérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Paleſtine;
avait plus de chrétiens dans ce triſte pays
reſte de ces multitudes innombrables, ſinon
ques eſclaves qui avaient renoncé à leur reli

Le fameux *Bondocdar* (*b*), autrefois

(*b*) *N B Véli* dans ſon hiſtoire de France fait dir
Bondocdar qu'il aimait mieux un petit nombre de gens
qu'une multitude d'efféminés: vils eſclaves plus pr

:s qui avaient le plus servi aux défaites de *Louis*, était soudan de Damas, de la Syrie le l'Egypte. Ses armées montaient, dit-on, ois cents mille hommes : il avait toujours été queur. Nos chroniqueurs en parlent comme brigand ; tous les Orientaux le regardent un héros égal aux *Saladins*, aux *Omars* t *Alexandres*.

'était contre ce grand-homme que *St Louis* t le courage d'aller combattre sur les ossemens millions de croisés morts en Syrie, avec ple armée déjà découragée par les défaites es qui l'avaient précédée ; il n'eut pas le de parvenir jusqu'à *Bondocdar* ; il mou- la peste sur les sables de l'Afrique, et à son royaume dans la désolation et dans la vreté : quels sentimens doit-il inspirer ? il faut évérer à jamais, le chérir, l'admirer, et le ndre. (*c*)

r dans l'obscurité des tavernes et des ruelles, que dans obles champs du dieu Mars. Il n'est guère probable n soudan ait tenu un tel discours ; qu'il ait parlé du *Mars*, des tavernes et des ruelles que les musulmans naissaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, re moins de ruelles. L'abbé *Véli* lui prête son langage, utôt le langage des écrivains des charniers du temps de *XIII*. Il y a des morceaux bien faits dans *Véli*, on lui les éloges et de la reconnaissance, mais il faudrait avoir le de son sujet ; et pour faire une bonne histoire de :e il ne suffirait pas d'avoir du discernement et du il faudrait assembler long-temps tous ses matériaux tis et aller faire imprimer son ouvrage en Hollande.

Véli dit *que St Louis songeait à rendre son fils Philippe du premier sceptre du monde.* Cela n'est pas poli pour ereur ni pour l'impératrice de Russie, ni pour le

Nous avons parlé des guerres de
infortuné : parlons des lois prince
lui attribue une pragmatique
établiſſemens qui portent ſon nom.
n'avons-nous pas du moi me
et légale de ces deux
nous en avons de ſes ſimples ord
ment peut-on croire que *St Louis* ait
et le digeſte qui n'étaient nullement co
ſon temps en France ?

On ſe fonde ſur l'opinion commu
attribua ces lois pluſieurs années
Mais n'a-t-on pas imputé au cardina
ce teſtament ridicule qui déshon
moire s'il était de lui, et qu'on
tard pour n'être pas ſon ouvrage ?

A DIEU ne plaiſe que *St Louis* ait
code où l'on ordonnait de brûler vive
femme qui recelait un petit vol pour
voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfans
biliaire d'un père mort
être confeſſé après huit jours de

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux
emblent un cheval.

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour

Qu'il ait condamné à la corde tout
homme qui ſe ſerait ſauvé de priſon.

Qu'on coupât le poing au fabricant qui
drait du drap trop étroit.

grand-ſeigneur, ni pour le grand-mogol, ni pour l'emp
de la Chine. Le ſceptre de la France était un très
ſceptre, mais la modeſtie l'aurait embelli encore.

lois de *Dracon*; et non des lois
[illegible]. N'outrageons point sa mémoire
[illegible]en croire l'auteur.
nous de tout ce qu'on a écrit dans
d'ignorance et de barbarie. Compa-
nt ces nuits de ténèbres à nos beaux
ons la multitude de nos floriſſantes
ces priſons qu'on appelait fertés,
[illegible] baſties, baſtilles; nos arts per-
à la diſette de tous les arts, la poli-
[illegible]e groſſièreté, les ſcandales ſanglans et
es de Rome à la paix, à la décence, à
circonſpecte qui rendent aujourd'hui
Rome délicieux; l'abſurde atrocité
ſiècle de *Newton*; la raiſon humaine
mée à l'inſtinct humain abruti; nos
et polies aux mœurs agreſtes et
Louis en ſera plus grand pour s'être
domaines peu étendus, au-deſſus
[illegible] où l'Europe était plongée. Mais
ons plus heureux en conſidérant que
[illegible]s été que des barbares dans un
re de ſiècles, et que nous ne le

p

il de la religion à fouiller la cendre d'un homme
ſeveli depuis plus de trente années, et à
oir prouver qu'il a fini ſes jours en criminel?
:lle religion de s'acharner contre les vivans
contre les morts! Quel fruit en reviendra-t-il
ſociété, à la morale, à l'édification publi-
, quand on aura triſtement combattu des
ges reſpectables rendus en faveur d'une
ue vertueuſe?

Touché de l'affliction que l'impoſture préparait
te famille, et preſſé par les devoirs de
nité, je vais trouver un gentilhomme,
cien officier, ſeigneur de la terre dans
uelle *Joſeph Saurin* avait été ce qu'on appelle
iſtre ou paſteur. Avez-vous jamais vu, lui
je, une lettre dans laquelle *Saurin* eſt ſup-
s'accuſer lui-même des fautes dont on le
ge, et qu'on a fait imprimer depuis peu?
on, répond cet officier plein de franchiſe et de
té, je ne l'ai jamais vue; et je ne puis approuver
age qu'on en fait. Toute ſa famille répond la
me choſe. Trois paſteurs reſpectables, animés
mêmes principes d'honneur, ſignent la même
claration; et voilà qu'un homme qui n'oſe pas
gner ſon nom s'élève contre tous ces témoignages,
1) Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la
ix à des cœurs affligés; en vain tous vos témoi-
s ſont authentiques; je veux, par un libelle

(1) Ces paſteurs ſe ſont attiré une affaire très-grave pour avoir ſigné ſuivant leur conſcience; tant le célèbre anatomiſte *Haller* avait mis l'intolérance à la mode dans le canton de Berne.

ſans nom, déchirer pieuſement ceux q
avez généreuſement conſolés.

N'eſt-on pas en droit de dire
menteur : Par quelle cruauté inouïe
ſans miſſion, ſans titre, ſans
la mémoire d'un ſage que v n'
connu, et du fond de votre pe
barbare, pourſuivre ſes enfa que
connaiſſez pas ? montrez des p ves
amende honorable. Un accuſateur
preuves en main ; et quand il les a, il
S'il ne les a pas, il eſt calomniateur,
d'être puni par la juſtice quand il y

Par quel excès incompréhenſible av
vous laiſſer emporter juſqu'à taxer de
d'athéiſme le ſervice charitable rendu à la
d'un mort, et à la réputation d'un fils
déjà les plus grandes eſpérances d'être tr
rieur à ſon père dans la littérature ?

Miſérable aboyeur de village, vous
déiſte et athée celui qui défend l'inno
et qui êtes-vous, vous qui l'outragez ?

On ſait que ce cloaque de turpitudes n'
l'écoulement du bourbier dans lequel fut plo
poëte *Jean-Baptiſte Rouſſeau*, après l'aveu
de ſes couplets, pour leſquels il fut con
au banniſſement perpétuel par le ch
par le parlement de Paris. Il avait été ez
pour avouer qu'il était l'auteur des cinq pr
couplets, et aſſez criminel pour oſer accuse
vieux géomètre d'avoir fait les autres. C
de calomnie et de ſubornation de

fut juſtement puni. Réfugié en Suiſſe parmi les domeſtiques du comte du *Luc*, ambaſſadeur de France, il y ourdit toutes ces impoſtures contre *Joſeph Saurin*.

Il m'importe fort peu que *Rouſſeau* ſoit ou ne t pas au nombre des artiſtes de paroles qui ont uſtré France; qu'il ait fait de paſſables ou de nuyeuſes comédies, quelques odes harmo- les, et quelques-unes de déteſtables; quel- s épigrammes ſur la ſodomie et ſur la beſtialité; n'importe encore très-peu qu'un partiſan inté- é de ces épigrammes l'appelle le grand *Rouſ- eau*, pour le diſtinguer des autres *Rouſſeaux*. ne veux, dans ce petit écrit, que rendre gloire la vérité ſur des faits dont je ſuis parfaitement nformé. Il y a deux monſtres qui déſolent la terre pleine paix; l'un eſt la calomnie et l'autre ntolérance; je les combattrai juſqu'à ma mort.

LES HONNETETÉ

LITTERAIRES.

On a déjà dit qu'il est ridi[cule] proſe et ſes vers, quand ce[lui] et de la proſe; en fait d'ouv[rages] faire et enſuite ſe taire.

Térence ſe plaint, dans ſes pr[ologues] vieux poëte qui ſuſcitait des c[abales] qui tâchait d'empêcher qu'on ne j[ouât] ou de les faire ſiffler quand on les j[ouait] avait tort, ou je me trompe. Il de[vait], dit *Céſar*, (*) joindre plus de cha[leur] comique au naturel charmant et à l'[agré]ſes ouvrages. C'était la meilleure[s] dre à ſon adverſaire.

Corneille diſait de ſes critiques: S'[ils] *pois*, je leur répondrai *fèves*. En c[ela] fit contre le modeſte *Scudéri* ce r[ap]immodeſte.

Qu'il faſſe mieux ce jeune **jouvencel**,
A qui le ciel donne tant de **martel**,
Que d'entaſſer injure ſur injure,
Rimer de rage une lourde impoſture,
Et ſe cacher ainſi qu'un criminel.
Chacun connaît ſon jaloux naturel,

(*) *Tu quoque, tu in ſummis, ô dimidiate* **Menandr**!
Ponēris, et meritò puri ſermonis amator.
Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis neque in hac deſpectus parte jaceret!
Unum hoc maceror, et doleo tibi deeſſe, **Terenti**.

Le montre au doigt comme un fou ſolennel,
Et ne croit pas en ſa bonne écriture,
Qu'il faſſe mieux.

Paris entier ayant vu ſon cartel,
L'envoie au diable, et ſa muſe au b. . . .
Moi j'ai pitié des peines qu'il endure ;
Et comme ami je le prie et conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il faſſe mieux.

Il eut enſuite le malheur de répondre à l'abbé *Aubignac*, prédicateur du roi, qui feſait des tragédies comme il prêchait, et qui pour ſe conſoler des ſifflets dont on avait régalé ſa Zénobie, ſe mit à dire des injures à l'auteur de Cinna. *Corneille* fit mieux fait de s'envelopper dans ſa gloire et dans ſa modeſtie, que de répondre *fèves* à l'abbé *Aubignac*, qui lui avait dit *pois*.

Racine, dans quelques-unes de ſes préfaces, a fait ſentir l'aiguillon à ſes critiques ; mais il était bien pardonnable d'être un peu fâché contre ceux qui envoyaient leurs laquais battre des mains à la première de *Pradon*, et qui retenaient les loges à la première de *Racine* pour les laiſſer vides, et pour faire accroire qu'elle était tombée. C'étaient-là de grands protecteurs des lettres ; c'étaient le duc de *Noïlle*, le comte *Bavius* et le marquis *Mévius*.

Molière s'y prit d'une autre façon. *Cotin*, *Ménage*, *Bourſaut* l'avaient attaqué ; il mit *Bourſaut*, *Cotin* et *Ménage* ſur le théâtre.

La Fontaine, qui a tant embelli la vérité dans pluſieurs de ſes fables, fit de très-mauvais vers

contre *Furetière*, qui le lui rendit bien. Il en fit de fort médiocres contre *Lulli*, qui n'avait pas voulu mettre en musique son détestable opéra de Daphné, et qui se moqua de son opéra et de sa satire. J'aimerais mieux, dit-il, mettre en musique sa satire que son opéra.

Rousseau le poëte fit quelques bons vers, et beaucoup de mauvais contre tous les poëtes de son temps, qui le payèrent en même monnaie.

Pour les auteurs qui, dans les discours préliminaires de leurs tragédies ou comédies, tombées dans un éternel oubli, entrent amicalement dans tous les détails de leurs pièces, vous prouvent que l'endroit le plus sifflé est le meilleur; que le rôle qui a le plus fait bâiller est le plus intéressant; que leurs vers durs, hérissés de barbarismes et de solécismes, sont des vers dignes de *Virgile* et de *Racine*: ces messieurs sont utiles en un point; c'est qu'ils font voir jusqu'où l'amour-propre peut mener les hommes, et cela sert à la morale.

M. de *Voltaire* écrivit un jour: " La Henriade
» vous déplaît, ne la lisez point. Zaïre, Brutus,
» Alzire, Mérope, Sémiramis, Mahomet, Tan-
» crède vous ennuient, n'y allez pas. Le *Siècle de*
» *Louis XIV* vous paraît écrit d'un style ridicule,
» à la bonne heure; vous écrivez bien mieux, et
» j'en suis fort aise. Je vous jure que je ne serai
» jamais assez sot pour prendre le parti de ma
» manière d'écrire contre la vôtre.

» Mais si vous accusez de mauvaise foi et de
» mensonges imprimés, un historien impartial,
» amateur de la vérité et des hommes; si vous

» imprimez et réimprimez vous-même des men-
» ſonges, ſoit par la noble envie qui ronge votre
» belle ame, ſoit pour tirer dix écus d'un libraire,
» je tiens qu'alors il faut éclaircir les faits. Il eſt
bon que le public ſoit inſtruit, il s'agit ici de ſon
» intérêt. J'ai fort bien fait de produire le certificat
» du roi *Stanislas*, qui atteſte la vérité de tous les
» faits rapportés dans l'hiſtoire de *Charles XII.*
» Les aboyeurs folliculaires ſont confondus alors,
» et le public eſt éclairé.

„ Si votre zèle pour la vérité et pour les mœurs
» va juſqu'à la calomnie la plus atroce, juſqu'à cer-
» taines impoſtures, capables de perdre un pauvre
» auteur auprès du gouvernement et du monar-
» que; il eſt clair alors, que c'eſt un procès crimi-
» nel que vous lui faites; et que le malheureux
» ſifflé, opprimé, que vous voudriez encore faire
» pendre, doit au moins défendre ſa cauſe avec
» toute la circonſpection poſſible."

Je penſe entièrement comme M. de *Voltaire.*

Il me ſemble d'ailleurs que dans notre Europe occidentale, tout eſt procès par écrit. Les puiſſances ont-elles une querelle à déméler, elles plaident d'abord pardevant les gazetiers, qui les jugent en premier reſſort, et enſuite elles appellent de ce tribunal à celui de l'artillerie.

Deux citoyens ont-ils un différend ſur une clauſe d'un contrat ou d'un teſtament, on imprime des factums et des dupliques, et des mémoires nouveaux. Nous avons des procès de quelques bourgeois plus volumineux que l'hiſtoire de *Tacite* et de *Suétone.* Dans ces énormes factums, et même à

l'audience, le demandeur soutient que l'intimé est un homme de mauvaise foi, de mauvaises mœurs, un chicaneur, un faussaire. L'intimé répond sur la même politesse. Le procès de mademoiselle *le Cadière* et du R. P. *Girard*, contient sept gros volumes, et l'Enéide n'en contient qu'un petit.

Il est donc permis à un malheureux auteur de bagatelles, de plaider pardevant trois ou quatre douzaines de gens oisifs qui se portent pour juges des bagatelles, et qui forment la bonne compagnie, pourvu que ce soit honnêtement, et sur-tout qu'on ne soit point ennuyeux; car si dans ces querelles l'agresseur a tort, l'ennuyeux l'a bien davantage.

J'ai lu autrefois une épitre sur la calomnie; j'ignore l'auteur; et je ne sais si son style n'est pas un peu familier; mais les derniers vers m'ont paru faits pour le sujet que je traite.

Voici le point sur lequel je me fonde;
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie et tous ses noirs enfans
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.

Montez au ciel; trois déesses rivales
Y vont porter leur haine et leurs scandales;

Et le beau ciel de nous autres chrétiens
Tout comme l'autre eut auſſi ſes vauriens.
Ne voit-on pas chez cet atrabilaire
Qui d'Olivier fut un temps ſecrétaire, (a)
Ange contre ange, Uriel et Niſroc,
Contre Arioc, Aſmodée et Moloc,
rant de ſang les céleſtes campagnes,
des rocs, ébranlant des montagnes,
rs eſprits qu'un fendant coupe en deux,
au canon tiré de près ſur eux;
le Meſſie allant dans une armoire
endre ſa lance, inſtrument de ſa gloire.
Vous voyez bien que la guerre eſt par-tout.
int de repos; cela me... pouſſe à bout.
quoi toujours alerte, en ſentinelle!
e devient donc la paix univerſelle
u'un grand miniſtre en rêvant propoſa,
Et qu'Irénée (b) aux ſifflets expoſa,
Et que Jean-Jacque orna de ſa faconde,
Quand il feſait la guerre à tout le monde. (c)
(d) O Patouillet! ô Nonotte et conſorts!
O mes amis, la paix eſt chez les morts.
Chrétiennement mon cœur vous la ſouhaite.
Chez les vivans où trouver ſa retraite?
Où fuir? que faire? à quel ſaint recourir?
Je n'en ſais point, il faut ſavoir ſouffrir.

) *Milton*, ſecrétaire d'*Olivier Cromwell*, et qui juſtifia eurtre de *Charles I*, dans le plus plat libelle qu'on ait t jamais.

Irénée Caſtel de St Pierre.

) *Jean-Jacques* a fait auſſi un très-mauvais ouvrage ſur ujet.

) Ce ſont deux ex-jéſuites les plus inſolens calomn eurs de leur profeſſion, et il en ſera queſtion dans le s de cet ouvrage.

Mais, dit-on, *Bernard de Fontenell* avoir fait quelques épigrammes assez plat *Nicolas Boileau* et contre *Racine*, ne rien au mauvais livre du R. P. *Baltbus* de de Jésus, qui l'accusait d'athéisme rédigé en bon français et avec grâce latin très-savant, mais un peu pesant de l c'est que les RR. PP. *Lallemant* et *D* société de Jésus, firent dire à M. de par M. l'abbé de *Tilladet*, que s'il répo mettrait à la bastille; c'est que plus de après le R. P. *le Tellier* persécuta *Fontene* accusa d'avoir engagé du *Marsais* à répo c'est que du *Marsais* était perdu sans le de *Maisons*, et *Fontenelle* sans M. d'*A* comme on l'a déjà dit ailleurs, et c *tenelle* le fait entendre lui-même dans le de M. d'*Argenson* le garde des sceaux. (

Mais à présent que le R. P. *le Tell* bue plus de lettres de cachet, je pote q pas absolument défendu à un barb papier, soit mauvais poëte, soit p du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, poser les petites erreurs dans lesquelles de bien sont depuis peu tombés, soit en in

(*e*) Voyez la page 101 de l'excellent ouvrag *La Destruction des jésuites*, livre écrit du style d ciales, mais avec plus d'impartialité. Voici comm très-instruit s'exprime: *Dans le même temps qu persécutait les jansénistes, il déférait Fontenelle à comme un athée, pour avoir fait l'Histoire des orac*

(*f*) M. *Jean-George le Franc*, évêque du Puy e renouvelé cette accusation dans une pastorale, pas les pastorales de *Fontenelle*.

en rapportant des calomnies abſurdes, ſoit
ifiant des écrits, ſoit en contrefeſant le
et juſqu'au nom de leurs confrères qu'ils
lu perdre; ſoit en les accuſant d'héréſie,
ne, d'athéiſme, à propos d'une recherche
ie, ou de quelques vers de cinq pieds,
lque point de géographie. M. *Jean-
te Franc*, évêque du Puy, dit, par exem-
une paſtorale, à la page 6 : *Qu'on s'eſt
contre le chriſtianiſme dans la grammaire.*
ivait pas encore entendu dire que le ſubſ-
t l'adjectif, quand ils s'accordent en genre,
mbre et en cas, conduiſent droit à nier
nce de DIEU.

ais, pour l'édification du public, raſſem-
preuves en main, quelques tours de paſſe-
dans ce goût, qui ont illuſtré en dernier lieu
ture. Ce petit morceau pourra être utile à
qui entrent dans la carrière heureuſe des let-
C'eſt un *compendium* de traits d'érudition,
ture et de charité, qui me fut envoyé il y
temps par un bon ami, ſous le titre de
les honnêtetés littéraires.

Première honnêteté.

y a des ſottiſes convenues qu'on réimprime
les jours ſans conſéquence, et qui ſervent
e à l'éducation de la jeuneſſe. La géographie
ebner eſt miſe entre les mains des enfans,
is Moſcou juſqu'à Strasbourg. On y trouve,
la première page, que *Jupiter* ſe changea
ureau pour enlever *Europe*, treize cents

avant JESUS-CHRIST, jour pour jour; les habitans de l'Europe ſont enfans de, qu'ils ſont au nombre de trente millions, la ſeule Allemagne poſſède environ ce d'habitans. Il affirme enſuite qu'on ne peut t en Europe un terrain d'une lieue d'é ne ſoit habité, quoiqu'il y ait vingt pays dans les landes de Bordeaux où trouve abſolument perſonne; quoique Etats du pape, depuis Orviette juſqu'à il y ait beaucoup de terrains abandon qu'il y ait des marécages immen logne, et des déſerts dans la Ruſſie, et pays des landes.

Il eſt dit dans ce livre, que le roi de toujours quarante mille ſuiſſes à ſa ſolde, qu'il n'en ait environ que douze mille.

M. *Hubner*, en parlant de Mar le, le château de Notre-Dame de la Ga bien fortifié. Si M. *Hubner* avait ou vu ou lu le voyage de *Bachaumont* et de *Cha* aurait eu une connaiſſance plus exacte Dame de la Garde.

Gouvernement commode et beau,
A qui ſuffit pour toute garde
Un ſuiſſe avec ſa hallebarde
Peint ſur la porte du château.

M. *Hubner* aſſure qu'à Orange il parut u ronne d'or au ciel en plein midi, lorſque *laume* prince d'Orange, depuis roi d'Angle reçut l'hommage des habitans de

c'eſt pourquoi il eut toujours beaucoup veillance pour elle.

ite ici le livre d'*Hubner* parmi cent autres, qu'on a été obligé par haſard d'en lire i choſe, ainſi du *Spectacle de la nature*, dit que *Moïſe* eſt un grand phyſicien; re arrive des étoiles ſur la terre en tes, et que le chien de M. le chevalier *ar.*

pt nombreuſes ne ſont nul mal, ne préjudice à perſonne, et ſont aiſément rec- les inſtituteurs qui inſtruiſent la jeuneſſe. un hiſtorien anglais, dans les annales du aſſure que le dernier empereur de la maiſon ne, *Charles VI*, a été empoiſonné par un es, lequel page s'eſt réfugié paiſiblement ; qu'il diſe que le roi de France, à la bataille noi, ne paſſa jamais l'Eſcaut, lorſqu'il eſt u'il était au-delà du pont de Calone à la ux armées ; qu'il diſe que les Français nèrent les balles de leurs fuſils en les et en y mêlant des morceaux de verre ; que le duc de *Cumberland* envoya au roi n coffre rempli de ces balles; que ces s menſonges ſoient répétés encore dans livres: voilà, ce me ſemble, des honnê- 'il eſt juſte de relever, et que l'auteur du *Louis XIV* n'a pas paſſées ſous ſilence.

Seconde bonnêteté.

ès que l'eſpion turc eut voyagé en France *tis XIV*, *Dufreſny* fit voyager un ſiamois.

Quand ce ſiamois fut parti, le préſ
Monteſquieu donna la place vacante à un
qui avait beaucoup plus d'eſprit que l'on
à Siam et en Turquie.

Cet exemple encouragea un nouvel
teur des ambaſſadeurs, qui dans la guerr
fit les honneurs de la France à un eſ
lequel ſe trouva le plus ſot de tous.

Quand la paix fut faite, M. le chevalie
fit les honneurs de preſque toute l'Eu
eſpion chinois qui réſidait à Cologne, et
en ſix petits volumes.

Il dit, page 17 du premier volume,
roi de France eſt le roi des gueux, (*g*)
l'univers était ſubmergé, Paris ſerait
l'on trouverait en hommes et en femm
ſortes de bêtes.

Il aſſure (*h*) qu'une nation naïve et
chambre enſemble, ne doit pas être de
humeur contre les femmes, et que les
un peu polis ne les *invectivent* plus d
ouvrages ; cependant ſa politeſſe ne l
pas de les traiter fort mal.

Il dit (*i*) que le peuple de Lyon e
degré plus ſtupide que celui de Paris,
deux degrés moins bon.

Paſſe encore, dira-t-on, que l'auteur,
dre ſon livre, attaque les rois, les miniſtr
généraux et les gros bénéficiers ; ou ils n'en
rien, ou s'ils en ſavent quelque choſe
moquent. Il eſt aſſez doux d'avoir ſes c

(*g*) Pag. 21. (*h*) Pag. 69 et 70. (*i*) Pa

s ſon antichambre, tandis que les écrivains
ideurs ſont dans la rue. Mais les pauvres gens
lettres qui n'ont point d'antichambre, ſont
quefois fâchés de ſe voir calomniés par un
é de la Chine, qui probablement n'a pas
d'antichambre qu'eux.

y a ſur-tout beaucoup de dames nommées par
ettré chinois, lequel proteſte toujours de ſon
pour le beau ſexe. C'eſt un ſûr moyen de
re ſon livre. Les dames, à la vérité, ont de
ſe conſoler; mais les malheureux auteurs
dés n'ont pas les mêmes reſſources.

Troiſième honnêteté.

gazetier eccléſiaſtique outrage pendant trente
e fois par ſemaine, les plus ſavans hommes
urope, des prélats, des miniſtres, quelque-
e roi lui-même; mais le tout en citant l'écri-
ſainte. Il meurt inconnu, ſes ouvrages
ent auſſi; et il a un ſucceſſeur.

Quatrième honnêteté.

re gazetier joue dans la littérature le même
que l'écrivain des nouvelles eccléſiaſtiques a
dans l'Egliſe de DIEU. C'eſt l'abbé *Desfon-
es*, chaſſé pour ſes mœurs de cette ſociété
ſus chaſſée de France pour ſes intrigues. Il
en vers des pſeaumes, et on ne lit point
rs; il meurt de faim, et il déchire pour
tous ceux qui ſe font lire, et il le déclare;
enfermé à bicêtre, et il fait des feuilles
re; enfin il a un ſucceſſeur auſſi. Ce ſuc-
r eſt l'*Eliſée* de cet *Elie*, chaſſé comme

lui des jéſuites, mis à bicêtre é
ſant de bicêtre au fort-l'évê et
couvert d'opprobres publics et lec oi
et n'oſant ſe montrer. Le nom de *F* ou en
une injure ; et cependant il aura auſſi un
ſeur, dont les ſots liront les feuilles en p
pour ſe former l'*eſprit et le cœur.*

Cinquième honnêteté.

L'ABBÉ de *Caveirac*, dans ſa belle a
la révocation de l'édit de Nantes, et
la St Barthelemi, traite comme des coqui
ron douze cents mille perſonnes, qui vi
ſiblement en France ſous le nom de nou
vertis. Il tombe enſuite ſur les avocats ; il
les gens de lettres ; il calomnie le miniſtè
ferait beaucoup d'amis s'il n'avait pas trop
lecteurs.

Sixième honnêteté.

UN homme de province ſollicite une p
un corps reſpectable d'une capitale, et l'
et pour tout remercîment, il dit à ſes c
qu'eux et tous ceux qui aſpirent à l'être
extravagans, des ennemis de l'Etat et
religion, et même des gens ſans goût
liſant point ſes cantiques.

Mon correſpondant ne me dit point
pays s'eſt paſſé cette aventure. Je ſoupçon
c'eſt en Amérique. Il ajoute que ce diſc
récipiendaire produiſit quelques mauvaiſes
teries qu'il faut pardonner aux intéreſſés. E
ceux qui lorſqu'ils ſont outragés ſe c

Vous savez, mon cher lecteur, que le public
te sur les fautes des gens de lettres, comme
rorgueil, l'avarice et les petites paillardises
a quelquefois reprochées aux moines. Plus
at exige de circonspection, plus les faiblesses
remarquées ; et si les moines ont fait vœu de
eté, d'humilité et de pauvreté, les gens de
res semblent avoir fait vœu de raison.

Septième honnêteté.

LORSQUE le R. P. *la Valette*, *alias Duclos*, *Lefèvre*, eut fait sa première banqueroute, *jorem societatis gloriam*; lorsque des imprir
rs huguenots eurent rafraîchi les premières
d'une vieille édition du R. P. *Busembaum*,
l'on fit passer pour nouvelle, et qu'ils eurent
u jeté, sans le savoir, la première pierre qui a
i à lapider la société de Jésus; lorsque ces pères
vaient en faveur de leur corps tant de petits
s qu'on ne lit plus; lorsque quelques prélats
nant que la société de Jésus était immortelle
vulnérable, lui firent leur cour très-mal
ortement par quelques écrits; lorsque le bour-
brûla, selon son usage, une belle lettre du
endissime père en DIEU *Jean-George le*
ranc, évêque du Puy en Vélai, il y eut alors
e inondation de brochures, et autant d'injures
part et d'autre qu'il y avait de jésuites en
nce....

La principale honnêteté fut entre les RR. PP.
icains et les RR. PP. jésuites. Les jésuites,
un écrit intitulé : *Lettre d'un homme du*

monde à un théologien, pag. 4[illegible], c
les jacobins sur leur frère *Politi*
ciano, qui, dit-on, empoisonna av e
méchant empereur *Henri VII*; sur
Jacques Clément, ainsi nommé par li
Edmond Bourgoin son prieur; sur t
Argier et *Ridicouse*, roués tous deux à

Les jacobins répondirent à ce compli une longue énumération des martyrs de la to et cette liste ne finissait point. Les deux par lèrent à leur secours *St Thomas d'Aquin*. Il fait de le bien entendre, et c'est-là le g de la théologie. Les uns et les autres co des paroles. Ils avouaient que *St Thomas* liv. II, quest. 42, art. 2, que ceux qu vrent la multitude d'un méchant roi sont louables.

Que le mauvais prince est le seul séditi

Qu'il y a des cas où celui qui le tue récompense.

Que selon le même *St Thomas d'Aquin*, quest. 12, un prince qui a apostasié n'a droit sur ses sujets.

Que s'il est excommunié, ses sujets son *facto* délivrés de leur serment de fidélité, *ejus diti et juramento fidelitatis ejus liberati*

Que comme il est permis de résister aux l il est permis de résister aux mauvais prince *sicut licet resistere latronibus, ita licet in ta resistere malis principibus.* Liv. II, quest 6

Tout cela se trouve avec beaucoup d' choses également édifiantes, dans l'*Ap*

raiſon, imprimé en 1762, ſous le titre de
xelles.

On prétend que chez les jacobins, quand il
irt un docteur en théologie, on met une bible
St Thomas dans ſa bière. Des profanes ayant lu
grandes queſtions dans *St Thomas d'Aquin*, ont
étendu qu'il eût été à déſirer pour la tranquillité
blique, que toutes les *ſommes* de ce bon-homme
ſſent été enterrées avec tous les jacobins. Mais
ſentiment me paraît un peu trop dur.

Après cette diſpute, qui intéreſſa vivement dix
douze lecteurs, il en ſurvint une autre entre les
mes combattans, au ſujet du livre *de matri-
io* du R. P. *Sanchez*, regardé en Eſpagne et
tous les jéſuites du monde comme un père de
gliſe. Cette diſpute ſe trouve à la page. 262 du
uvel *Appel à la raiſon*; et il faut avouer que la
ſon doit être bien étonnée qu'on ſoumette un
eil procès à ſon tribunal.

On y diſcute trois queſtions tout-à-fait intéreſ-
ites. La première, *quando vas innaturale
jurpatur*. La ſeconde, *quando ſeminatio non
ſimultanea*. La troiſième, *quando ſeminatio
extra vas*. Ma pudeur et mon grand reſpect
our les dames m'empêchent de traduire en fran-
ais cette diſpute théologique. J'ai prétendu me
orner à faire voir combien les théologiens ſont
uelquefois honnêtes.

Huitième honnêteté.

Un homme d'un génie vaſte, d'une érudition
mmenſe, d'un travail infatigable, et dont le nom

perce dans l'Europe, du
profonde, entreprend le p
ficile ouvrage dont la lit re
norée; le meilleur géomètre
lui. Ce géomètre, qui unit à la
tenelle la force que *Fontenelle* n'a pas,
plan de cette célèbre entrepriſe, et ce
lui ſeul une Encyclopédie. Un homme
illuſtre, qui s'eſt conſacré aux lett
phyſicien exact, métaphyſicien
verſé dans l'hiſtoire et dans les aut
lui ſeul près du quart de cet ouvrage
hommes ſavans, des hommes de gé
vouent; d'anciens militaires, d
trats, d'habiles médecins, arti
travaillent avec ſuccès, et to s la
laiſſer à l'Europe le dépôt des ſciences et
ſans aucun intérêt, ſans vain amour-pr
n'eſt que malgré eux que le libraire a pub
noms. M. de *Voltaire* ſur-tout avait prié
nom ne parût point. Quelle a été la recon
de certains hommes, ſoi-diſant gens de
pour une entrepriſe ſi avantageuſe à eux
celle de la décrier, de diffamer les aut
les pourſuivre, de les accuſer d'irréligi
lèſe-majeſté.

Neuvième honnêteté.

MAITRE *Abraham Chaumeix*, (je
qui c'eſt) ayant demandé à travailler à c
ouvrage, et ayant été éconduit, comme de
ne manqua pas de dénoncer juridiquem

s. Il soupçonne que celui qui a principa-
t contribué à le faire refuser, a composé
icle *Ame*, et que puisqu'il est son ennemi,
t a le; il le dénonce donc juridiquement
tel. Il se trouve que l'auteur de l'article
bon docteur de sorbonne très-pieux. Il
onné d'apprendre qu'il est accusé de
ce de DIEU et celle de l'ame; et
ue si *Abraham Chaumeix* a une ame,
peu dure et fort ignorante.
D
, pour se dépiquer, va se faire maître
à Moscou. Que son *ame* y repose en paix!

Dixième honnêteté.

entilhomme de Bretagne, qui a fait des
s charmantes, nous a donné des anec-
curieuses sur la ville de Paris et sur
ire France, imprimées avec privilége,
tout avec celui de l'approbation publique;
ot les auteurs de je ne sais quelles feuilles,
je ne lis point les feuilles) écrivent dans
illes, dédiées à la cour, à douze sous par
que l'auteur est inconteſtablement déiste
ée, et qu'il est impossible que cela ne soit
,] qu'il a dit que *Maugiron*, *Quelus* et *S^t*
r tués sous le règne de *Henri III*, furent
es dans l'église de St Paul, et qu'on n'avait
voulu inhumer une vieille femme dans la rue
'arbre-sec avant qu'on eût vu son testament.
e breton, qui n'entend point raillerie, fait
au châtelet les auteurs des feuilles,

) Ce sont les auteurs du *Journal chrétien*. Or ce journal
int pas bon, on a dit qu'il était mauvais chrétien.

pardevant le lieutenant-cr nel, i r
d'honneur et de conſcience, ois
1763. Les folliculaires civiliſ ri ire
forcés de demander pardon de

Onzième honnêteté.

Un auteur qui n'aimait pas ceux du
utile ouvrage dont on a déjà parlé,
ſur le théâtre, et les introduit vol
poche. Ce n'eſt pas ainſi que *Mo re*
Triſſotin et *Vadius*. On me dira que
riens, du temps du roi *Charles VII*,
pour crime de faux, ayant obtenu
leur bon roi, lui volèrent tout ſon bagag
il eſt rapporté dans l'abbé *Tritême* (*l*)

(*l*) Tout eſt parti. La horde griffonante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
Pendant la nuit avait déharraſſé
Notre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais gueu
Selon Platon, le luxe eſt peu d'uſage.
Puis s'eſquivant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien
Sur le mépris des plaiſirs et du bien.
On y prouva que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines miſères,
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger *et l'eſprit et le cœur*,
Avec préface et l'avis au lecteur.
Pucelle. Chant XVIII.

s on m'avouera que ceux qui font aujour-
ıi honneur à la littérature françaiſe, ne ſont
ıt des coupeurs de bourſes, et que d'ailleurs
ait n'eſt pas aſſez plaiſant.

Douzième honnêteté.

es folliculaires à la petite ſemaine ont im-
: que M. d'*Alembert* eſt un *Rabzacès*, un
lin, un *Amorrhéen*, une *bête puante*; je
s pas préciſément pourquoi; mais *Rabzacès*
ne grand-échanſon en ſyriaque. Or M.
mbert n'eſt pas un grand-échanſon; c'eſt
l'homme du monde qui verſe le moins à
Il ne peut être à la fois *Rabzacès*, ſyrien,
ı ou amorrhéen; il n'eſt ni bête ni puant;
ſeulement qu'il eſt un des plus grands
tres, un des plus beaux eſprits, et une des
belles ames de l'Europe, ce qu'on n'a jamais
de *Rabzacès*.

Treizième honnêteté.

ES folliculaires ont eu d'auſſi étranges honnê-
s pour M. de *Monteſquieu* et pour M. de
ſon. On a écrit contre l'un des lettres du
, qui n'ont pas dû être du Pérou pour
teur. On a prouvé à l'autre qu'il était déiſte
ithée, cela eſt égal, parce qu'il avait loué les
:iens; et on l'a prouvé tout comme le R. P.
douin, de la ſociété de Jéſus, avait dé-
ıtré que *Paſcal*, *Nicole*, *Arnaud* et *Malle-
be* n'ont jamais cru en DIEU.

Qui mépriſe Cotin n'eſtime point ſon roi,
Ou n'a (ſelon Cotin) ni roi, ni foi, ni loi.

Quatorzième l *é*

En voici une d'un goût nouv*e* . *Jean-Jacques Rousseau*, qui ne passe ni pour *p* ni pour le plus conséquent des h*o* *s*, le plus modeste, ni pour le p*lus* re est mené en Angleterre par un épuise son crédit pour lui faire *c* sion *secrète* du roi. *Jean-Jacq* *ues* *a* *secrète* un affront. Aussitôt *il* *t* dans laquelle il sacrifie l'éloquence *et* son ressentiment contre son bienfaiteur. Il trois argumens contre ce bienfaiteur, et à chaque argument il finit par *Premier soufflet*, *second soufflet*, *troi* *flet sur la joue de mon patron*. Ah ! trois soufflets pour une pension ? *Ce*

Tudieu, l'ami, sans nous rien di
Comme vous baillez des soufflets.

(*Amphitrion*, act. I.)

Un genevois qui donne trois so écossais ! cela fait trembler pour les suit roi d'Angleterre avait donné la pension, jesté aurait eu le quatrième soufflet. C terrible homme que ce *Jean-Jaques* ! Il p dans je ne sais quel roman intitulé *Hél* *Aloïsia*, s'être battu contre un se de la chambre haute, dont il reçu*t* *un* mône. Il a fait, on le sait, des mi *a* mais il ne fallait pas calomnier *l* lettres à Paris. Il y a de ces gens de n'attaquent jamais personne,

guerre bien vive quand ils ſont attaqués, DIEU eſt toujours pour la bonne cauſe. Un offenſés s'amuſa à le deſſiner par les coups crayon que voici :

Cet ennemi du genre-humain,
Singe manqué de l'Arétin,
Qui ſe croit celui de Socrate,
Ce charlatan trompeur et vain
Changeant vingt fois ſon mithridate,
Ce baſſet hargneux et mutin,
Bâtard du chien de Diogène,
Mordant également la main
Ou qui le feſſe, ou qui l'enchaîne,
Ou qui lui préſente du pain.

Les honnêtetés de *Jean-Jacques* lui ont attiré, mme on voit, de très-grandes honnêtetés. y a de la juſtice dans le monde; et pour que vous ſoyez poli, vous trouvez à coup ur des gens fort polis qui ne ſont pas en reſte vous. Cela compoſe une ſociété charmante.

Quinzième honnêteté.

UNE honnêteté nouvelle, et dont on ne tait pas encore aviſé dans la littérature, c'eſt d'imprimer des lettres ſous le nom d'un teur connu, ou de falſifier celles qui ont ouru dans le monde par la trop grande facilité quelques amis, et d'inſérer dans ces lettres plus énormes platitudes avec les calomnies les plus inſolentes. C'eſt ainſi qu'en dernier lieu on a imprimé à Amſterdam, ſous le titre de Genève, de prétendues lettres ſecrètes de

l'auteur de la Henriade; lesquelles lett
elles étaient secrètes, ne devaient pa
publiques. Il y a sur-tout dans ces lettres s
uncorrespondant, nommé le comte
Aube, qui est un homme sûr; mais ce
a jamais eu de comte de *Bar-sur-A*
peut pas avoir grande foi à ces lettres sec

Ensuite, le nommé *Schneider*, libraire d
terdam, a débité sous le nom de Genève
lettres du même homme à *ses amis du Pa*
c'est-là le titre. Il se trouve que ces
Parnasse sont le roi de Pologne, le roi de
l'électeur palatin, le duc de Bouillon,
Outre la décence de ce titre, on fait d
ces lettres à l'auteur de la Henriad et
de Louis XIV, qu'à la cour de F ce
d'agréables commères qui aiment J
Rousseau comme leur toutou. On ajoute
gentillesses des notes infames contre des
nes respectables; et il y a sur-tout trois
un chevalier de *Bruan*, qui n'a jamais e
et qu'on appelle *mon cher Philinte.* L'
doute si ces trois lettres sont de M.
quieu ou de M. de *Voltaire*, quoiqu
leurs laquais n'eût voulu les avoir écri

(*m*) Voici quelques lignes de la dernière à mo
Philinte. Il est impossible qu'il y ait un grand-homm
nos rois, puisqu'ils sont abrutis et avilis dès le berceau
foule de scélérats qui les environne, et qui les obsèd
tombeau.

C'est ainsi qu'on parle des ducs de *Montausier* et d
villiers, des *Bossuets* et des *Fénélons* et de leurs sœur
cela s'appelle écrire avec noblesse, et soutenir les dr
l'humanité. C'est-là le style ferme de la nouvelle éloq

a déjà dit ailleurs que ces bêtiſes ſe vendent foire de Leipſick, comme on vend du vin éans pour du vin de Pontac. Il eſt bon d'en rtir ceux qui ne ſont pas gourmets.

Seizième honnêteté.

l eſt encore plus utile d'avertir ici que le le ſimple, ſage et noble, orné, mais non chargé de fleurs, qui caractériſait les bons rs du ſiècle de *Louis XIV*, paraît aujourd'hui trop froid et trop rampant aux petits rs de nos jours; ils croient être éloquens, ls écrivent avec une violence effrénée; nſent être des *Monteſquieu*, quand ils ont et à travers inſulté quelques cours et quelques miniſtres du fond de leurs greniers, et us ont entaſſé ſans eſprit injure ſur injure; oient être des *Tacites*, lorſqu'ils ont lancé ques ſoléciſmes audacieux à des hommes les valets de chambre dédaigneraient de parler; ils s'érigent en *Catons* et en *Brutus* ue à la main. Les bons écrivains du ſiècle r *XIV* ont eu de la force, aujourd'hui c rche des contorſions.

ui croirait qu'un gredin ait imprimé en 1752, un livre intitulé *Mes penſées*, les mots que , et qu'il croyait dans le vrai goût de *ſquieu.*

Une république qui ne ſerait formée que le ſcélérats du premier ordre produirait bientôt un peuple de ſages, de conquérans et de héros. Une république fondée par *Cartouche*

» aurait eu de plus sages lois que la ré
» de *Solon*.

» La mort de *Charles I* a fait plus
» l'Angleterre que n'en aurait fait
» plus glorieux de ce prince.

» Les forfaits de *Cromwell* sont si
» que l'enfant bien né n'entend point
» cer le nom de ce grand-homme
» les mains d'admiration. »

Ces pensées ont été pour
et l'auteur, à la seconde édi
titre *septième édition*, pour e
son livre. Il le dédiait à si e. »
Gonia Palaios. *Gonia* signifie e; l
Son nom en effet est *l'Ang* . Il
appeler *la Beaumelle*. C'est n a
lettres de Mme de *Main*
les mémoires de *Maintenon* c
et des anecdotes les plus

Dix-septième honnêteté.

ON connaît l'histoire du *Siècle de*
Tout impartial qu'est ce livre,
à la gloire de la nation française.
arts ; et c'est même parce qu
affermit cette gloire. Il
tous les peuples de l'Europe, ce
par-tout la vérité. *Louis XV*,
lire plus d'une fois, en a ma
sa satisfaction. Je ne parle pas du
doute ne vaut rien ; je parle
Ce même *la Beaumelle*,

à faire mention, ci-devant précepteur du
s d'un gentilhomme qui a vendu Ferney à l'au-
ur du *Siècle de Louis XIV*; chaſſé de la mai-
n de ce gentilhomme, réfugié en Danemark;
aſſé du Danemarck, refugié à Berlin; chaſſé
e Berlin, réfugié à Gotha; chaſſé de Gotha,
fugié à Francfort; cet homme, dis-je, s'aviſe
faire à Francfort l'action du monde la plus
morable à la littérature.

Il vend pour dix-ſept louis d'or au libraire
Linger, une édition du *Siècle de Louis XIV*,
'il a ſoin de falſifier en pluſieurs endroits im-
rtans, et qu'il enrichit de notes de ſa main;
ns ces notes, il outrage tous les généraux,
s les miniſtres, le roi même et la famille
yale; mais c'eſt avec ce ton de ſupériorité et
fierté qui ſied ſi bien à un homme de ſon état,
onſommé dans la connaiſſance de l'hiſtoire.

Il dit très-ſavamment que les filles héritent aujourd'hui de la partie de la Navarre, réunie à la couronne; il aſſure que le maréchal de *Vauban* n'était qu'un plagiaire; il décide que Pologne ne peut produire un grand-homme; il dit que les ſavans danois ſont tous des ignorans, tous les gentilshommes des imbécilles, et il fait du brave comte de *Pléto* un portrait ridicule. Il ajoute qu'il ne ſe fit tuer à Dantzick, que parce qu'il *s'ennuyait à périr à Copenhague*. Non content de tant d'inſolences, qui ne pouvaient être lues que parce qu'elles étaient des inſolences, il attaque la mémoire du maréchal de *Villeroi*; il rapporte à ſon ſujet des contes de

la populace ; il s'égaie aux dépens du maréchal de *Villars*. Un *la Beaumelle* donner des ridicules au maréchal de *Villars* ! Il outrage le marquis de *Torci*, le marquis de *la Vrillière*, deux ministres chers à la nation par leur probité. Il exhorte tous les auteurs à *sévir contre M. Clémillart ;* ce sont ses termes.

Enfin il calomnie *Louis XIV*, au point de dire qu'il empoisonna le marquis de *L* et après cette criminelle démence, qui ne posait aux châtimens les plus sévères, il a les mêmes calomnies contre le frère et le neveu de *Louis XIV*.

Qu'arrive-t-il d'un tel ouvrage ? de jeunes provinciaux, de jeunes étrangers cherchent chez des libraires le *Siècle de Louis XIV*. Le libraire demande si on veut ce livre avec les notes savantes. L'acheteur répond qu'il veut sans doute l'ouvrage complet. On lui vend celui de *la Beaumelle*.

Les donneurs de conseils vous disent : *prisez cette infamie, l'auteur ne vaut pas la peine qu'on en parle*. Voilà un plaisant avis. Ce qui dire qu'il faut laisser triompher l'infamie. Non, il faut la faire connaître. On méprise souvent ce qu'on méprise, et si on ne punit que cela ; car le délit est honteux.

Cependant cet honnête homme, ayant osé se montrer à Paris, on s'est contenté de l'enfermer pendant quelque temps à Bicêtre, et après quoi on l'a confiné dans son village près de Montpellier.

Ce *la Beaumelle* eſt le même qui a depuis fait primer des lettres falſifiées de M. de *Voltaire* Amſterdam, à Avignon, accompagnées de tes infames contre les premiers de l'Etat.

On à toujours du goût pour ſon premier métier.

On demande, après de pareils exemples, l ne vaut pas mille fois mieux être laquais ns une honnête maiſon que d'être le bel-eſprit s laquais; et on demande ſi l'auteur d'un tit poëme intitulé *Le pauvre diable*, n'a pas raiſon de dire :

J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie;
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme et la meſure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham et ſes vils compagnons
Sont une eſpèce encor plus odieuſe;
Quant aux catins, j'en fais aſſez de cas;
Leur art eſt doux et leur vie eſt joyeuſe.
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne : il l'a bien mérité.

Je cite ces vers pour faire voir combien ce étier de petits barbouilleurs, de petits folli-ilaires, de petits calomniateurs, de petits fal-icateurs du coin de la rue, eſt abominable; r pour celui des belles demoiſelles qui ruinent

un ſot, je n'en fais pas tout-à-fait le même que l'auteur du pauvre diable; on doit de l'honnêteté pour elles ſans doute, avec quelques reſtrictions.

Dix-huitième honnêteté.

Le fils d'un laquais de M.. de ... lequel fils fut laquais auſſi quelque temps qui ſervit ſouvent à boire à l'abbé d'*Ol*... élevé par ſon mérite; et nous ſe... loin de lui reprocher ſon premier emploi ce mérite l'a tiré, puiſque nous avons appl... la maxime, qu'il vaut mieux être le ... d'un bel-eſprit, que le bel-eſprit des laqu... jeune homme ſans fortune ſert fidellem... bon maître; il s'inſtruit, il prend un é... n'y a dans tout cela aucune indignité, dont la vertu et l'honneur doivent rougi... pape *Adrien IV* avait été mendiant; ... *Quint* avait été gardeur de porcs. Qui s'élève a du moins cette eſpèce de mérit... contribue à la fortune; et pourvu que ... ſoyez ni inſolent ni méchant, tout le... nore en vous cette fortune qui eſt votre ...

Cet homme nommé d'*Etrée*, parce ... père était du village d'Etrée, ayant cul... belles-lettres au lieu de cultiver ſon ja... d'abord folliculaire, enſuite feſeur d'al... et il mit au jour l'*année merveilleuſe*, p... quelle il fut incarcéré; puis il ſe fit p... puis il ſe fit généalogiſte; il travailla M. d'*Hozier*, et en ſortit je ne veux pa...

pourquoi; enfin il obtint un petit prieuré dans le fond d'une province. Monſieur le prieur alla le faire reconnaître dans ſa ſeigneurie en 1763; et comme il eſt généalogiſte, il ſe fit paſſer, mais avec circonſpection, pour un neveu du cardinal d'*Etrée*. Il reçut, en cette qualité, une fête aſſez belle d'une dame qui a une terre dans le voiſinage; et fut traité en homme qui devait être cardinal un jour.

Comme il n'y a point de maiſon dans ſon prieuré, il tenait ſa cour dans un cabaret du voiſinage. Il écrivit une lettre pleine de dignité et de bonté au ſeigneur de la paroiſſe, qui ſe mêle de proſe et de vers tout comme l'abbé d'*Etrée*. Il avertiſſait ce voiſin qu'un jeune homme de ſa maiſon avait oſé chaſſer ſur les terres du prieuré, qui ont, je crois, cent toiſes d'étendue; qu'il accorderait volontiers le droit de chaſſe à la ſeule perſonne du voiſin en qualité de littérateur, parce qu'il avait ſoixante et onze ans, et qu'il était à peu près aveugle; mais nul autre ne devait effaroucher le gibier de monſieur le prieur, qui n'a pas plus de gibier que de baſſe-cour. Le jeune homme qui avait imprudemment tiré à deux ou trois cents pas des terres de l'égliſe, était un gentilhomme qui ne crut point devoir de réparation. Autre lettre de monſieur le prieur au voiſin; pas plus de réponſe à cette ſeconde qu'à la première.

Mon homme part en méditant une noble vengeance. Il va en Picardie chez un ſeigneur, à la généalogie duquel il travaillait. Un magiſtrat

considérable du parlement de Paris était le voisinage. M. l'abbé d'*Etrée* accuse auprès ce magistrat celui qui n'avait pu lui écrire lettre ;

D'avoir fait un gros livre, un livre abominable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le traître a le front de le faire l'auteur.
Misanthrope, acte IV. (*n*)

Voilà monsieur le prieur qui triomphe, et écrit à un intendant de ses États : *Il est pe il ne s'en relèvera pas, son affaire est faite.* Il trompa ; mais on a lieu d'espérer qu'il réu mieux une autre fois.

Pauvres gens de lettres, voyez ce que vou vous attirez, soit que vous écriviez, soit vous n'écriviez pas. Il faut non-seule son devoir, *taliter qualiter*, comme dit *lais* ; *et dire toujours du bien de monsieur le p* mais il faut encore répondre aux lettres vous écrit. Cette négligence a irrité fois plus d'un grand cœur ; et vous voyez quelle noblesse un prieur se venge.

Dix-neuvième honnêteté.

L'AUTEUR de l'*Histoire de Charles XII* l'a publiée il y a environ vingt ans, avant que le père *Barre* donnât son histoire d'Allemagne ; cependant le père *Barre* jugea à propos de fondre dans son ouvrage presque tout *Charles XII*, batailles, siéges, discours, caractères,

(*n*) Voyez comme du temps de *Molière* on était aussi méchant que du nôtre.

ns mots même. Quelques journalistes ayant
:endu parler à quelques lecteurs de cette fin-
ière ressemblance, ne songeant pas à la date
s éditions, et n'ayant pas même lu le père
rre qu'on ne lit guère, ne doutèrent pas que
de *Voltaire* n'eût volé le père *Barre*, ou du
s feignirent de n'en pas douter, et appe-
l'auteur de *Charles XII* plagiaire; mais
e bagatelle qui ne mérite pas d'être rele-
Ces petits mensonges font le profit des
ires ; il faut que tout le monde vive.

Vingtième bonnêteté.

'EST encore un secret admirable que celui
terrer un poëme manuscrit, qu'on attribue
teur auquel on veut donner des marques
renir, et de remplir ce poëme de vers
du postillon du cocher de *Vertamon*; d'y
des tirades contre *Charlemagne* et contre
uis; d'y introduire au quinzième siècle
et *Luther* qui sont du seizième; d'y glis-
lques vers contre des ministres d'Etat; et
parler d'amour comme on parle dans
corps-de-garde. Les éditeurs espèrent qu'ils
iront avantageusement ces beaux vers et
elles de taverne, et que l'auteur, à qui
les imputent, sera infailliblement perdu à
cour.

Les galans y trouvaient double profit à faire ;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

us vous trompez, Messieurs, on a plus de
cernement à Versailles et à Paris que vous

ne croyez; et ceux *quibus est equus et pax et res*, ne sont pas vos dupes. On n'imputera jamais à l'auteur d'*Alzire* ces vers :

Chandons suant et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si Jeanne est une fille;
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille!
Bientôt le diable emporte l'étui neuf;
Il veut encor secouer sa guenille....
Chacun avait son trot et son allure,
Chacun piquait à l'envi sa monture,

On a pris la peine de faire environ [illegible] vers dans ce goût, et de les attribuer [illegible] de la Henriade : il y a des vers [illegible] la bonne compagnie, il y en a pour la canaille; et est absolument égal pour quelques [illegible] Hollande et d'Avignon.

Pour mieux connaître de quoi la basse nature est capable, il faut savoir que les [illegible] de ces gens-là, ayant manqué [illegible] firent à Liége une nouvelle édition [illegible] ouvrage, dans lequel ils insérèrent [illegible] qu'ils crurent les plus piquantes [illegible] *Pompadour*; ils lui en firent tenir [illegible] qu'elle jeta au feu; ils lui écrivirent [illegible] anonymes, qu'elle renvoya à l'[illegible] voulaient perdre. C'est une grande [illegible] que celle des lettres anonymes, et fort [illegible] chez les ames généreuses qui disent hardiment la vérité : les gueux de la littérature y sont si sujets; et celui qui écrit ces mémoires [illegible] tifs, conserve quatre-vingt-quatorze [illegible] anonymes qu'il a reçues de ces messieurs.

Vingt-unième honnêteté

L'EX-REVEREND père ex-jésuite *Nonotte*, aussi amateur de la vérité que *Varillas*, ou *Maimbourg*, ou *Laveyrac*, etc. n'étant pas content apparemment de la portion congrue, mais *suffisante*, qu'on donne aux ci-devant frères de la société de Jesus, se mit en tête, il y a quatre ans, de gagner quelque argent, en vendant à un libraire d'Avignon nommé *Fez*, une critique des œuvres de *Voltaire* ou attribuées à *Voltaire*.

Mais *Nonotte* aimant mieux encore l'argent que la verité, fit proposer à M. de *Voltaire* de lui vendre pour mille écus son édition; ne doutant pas que M. de *Voltaire*, craignant un aussi grand adversaire que *Nonotte*, ne se hatât de se racheter par cette petite somme, après quoi *Nonotte* et consorts ne manqueraient pas de faire une nouvelle édition de leur libelle, corrigée et augmentée.

J'ai par malheur pour le petit *Nonotte* la lettre de *Fez* en original. Voici la copie mot pour mot.

MONSIEUR,

« Avant que de mettre en vente un ouvrage „ qui vous est relatif, j'ai cru devoir décem„ment vous en donner avis. Le titre porte: „ *Erreurs de M. de Voltaire sur les faits historiques*, „ *dogmatiques*, *etc.* en deux volumes in-12, par „ un auteur anonyme. En conséquence, je „ prends la liberté de vous proposer un parti; le „ voici. Je vous offre mon édition de quinze

ta, ti tu trouvais dans un bon livre *Nonotte* ? mettrais-tu à la place l'*ignor tienne de Nonotte*? ne t'exposerais-t soupçons qu'on aurait que ce *No* jésuite est un fort mauvais chrétien, calomnie ?

Tu réponds que ce sont des ch instruits qui ont dit que *Dioclétien* a perſécuté, et que par conſéquent on p ler leur erreur une ignorance *chrét*.

Mon ami, voilà de ta part une ſi

et jusqu'à ce qu'on t'ait montré l'original
on de Ravenne, doute, dis-je. Sais-tu
que Ravenne en ce temps-là était, une
e plus considérable que Rome, un beau port
ner; et qu'on peut céder des domaines utiles
s réservant la propriété ? sais-tu bien
ftafe le bibliothécaire est le premier qui
lé de cette propriété? croira-t-on de bonne
que *Charlemagne* eût parlé, dans son testa-
, de Rome et de Ravenne comme de villes
ui appartenantes, si le pape en avait été le
e absolu ?

J'avoue que *St Pierre* écrivit une belle lettre
Pepin du haut du ciel, et que le saint pape
oya la lettre au bon *Pepin* qui en fut fort
ché; j'avoue que le pape *Etienne* vint en
e pour sacrer *Pepin* qui ravissait la couronne
maître, et qui s'était déjà fait sacrer par
re saint; j'avoue que le pape *Etienne*
it tombé malade à *S^t* Denis, fut guéri par
Pierre et par *St Paul*, qui lui apparurent avec
Denis, suivi d'un diacre et d'un sous-diacre;
oue même, avec l'abbé de *Vertot*, que le pape
r avait enferme dans un couvent *Carloman*,
ere de *Pepin*, dépouillé par ce bon *Pepin*, fut
upçonné d'avoir empoisonné ce *Carloman* pour
révenir toute discussion entre les deux frères.

J'avoue encore qu'un autre pape trouva
puis sur l'autel de la cathédrale de Ravenne,
ne lettre de *Pepin* qui donnait Ravenne au
St Siége; mais cela n'empêche pas que *Charle-
magne* n'ait gouverné Ravenne et Rome. Les

et trigames de la première race ? un jésuite
t-il la bouche à un autre jésuite ? suffi
Daniel pour confondre *Nonotte ?* lis
Daniel, quoiqu'il soit bien sec. Lis la
du premier volume in-4°; lis, *Nonot*
tu trouveras que le grand *Théodebert*
belle *Deuterie*, quoique la belle *Deuteri*
mari, et que le grand *Théodebert* eût un
me, et que cette femme s'appelait *Visi*
que cette *Visigarde* était fille d'un roi des
bards nommé *Vacon*, fort peu connu dan

n'eſt pas trop bien écrit, et tu ne pourras
ver ce ſtyle, à moins que tu n'aimes ton
in comme toi-même : mais, mon ami,
iel écrit mal, il dit au moins ici la vérité,
la différence qui eſt entre vous deux.
eux te conter une anecdote au ſujet des

Le lord *Cowper*, grand-chancelier
terre, épouſa deux femmes qui vécurent
ſi très-cordialement dans ſa maiſon. Ce
illeur ménage du monde. Ce bigame
un petit livre ſur la légitimité de ſes deux
es, et prouva ſon livre par les faits. M.
taire s'était trompé en racontant cette
e. Il avait pris le lord *Cowper* pour le lord
. La famille *Trévor* l'a redreſſé avec une
politeſſe; ce n'eſt pas comme toi, *No-*
qui te trompes très-impoliment.
Mais, mon cher *Nonotte*, quand tú as
ix volumes de tes erreurs, que tu appelles
urs d'un autre, as-tu penſé qu'on perdrait
ps à répondre à toutes tes bévues? le
s'amuſerait-il beaucoup d'un gros livre
les erreurs de Nonotte? Je ne veux te
er qu'un petit bouquet, mais j'ai peine
ir les fleurs. Voici en paſſant quelques
our *Nonotte*.

y a point, dis-tu, *de couvent en France*
religieux aient deux cents mille livres de
Il eſt vrai, les pauvres moines n'ont rien;
s abbés réguliers ou irréguliers de Cîteaux
Clairvaux les ont ces deux cents mille
et je te conſeille d'être leur fermier, tu

y gagneras plus qu'avec le
de Cîteaux a commencé un
chitecte m'a montré le devis,
cents mille livres. *Nonotte !* il y a
faire de bons marchés.

10° Sache que c'eſt M. *L*
des principaux gens de lettres
l'eſt pas de *Nonotte*, (
l'inſolence et de l'abſurdi
lé *les erreurs*, a daigné
fait ; c'eſt lui ſur-tout qui
point de contradiction
quelque temps un fanati
profond, et enfin un g
peut dire la même choſe
Cromwell rançonna, pilla,
guerre et qu'il fit obſerver les
paix ; qu'il ne mit point de nouveaux
qu'il couvrit par les qualités d'un g
crimes d'un uſurpateur ; qu'il craignait a
grande raiſon d'être aſſaſſiné ; et qu'
pris toutes les précautions pour ne
n'en mourut pas moins avec une re
nue de tout le monde. M. *Damila*
n'y a rien dans tout cela d'incompatible,
Nonotte n'a pas le ſens commun. A-t-il

11°. Que tu es ignorant dans les
plus connues ! tu trouves mauvais qu
dique auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs etc.*
le célèbre *Guillaume de Naſſau*, fondateu
république de Hollande, soit comme de l'
au même titre que *Philippe II* était

ers. Tu es tout étonné que ce fameux
e d'Orange ſoit mis en parallèle avec la
a del re dom Phelippo el diſcreto. Tu as
; *Philippe II* n'était pas comparable à un
. Ils étaient tous deux d'une famille im-
le; ces deux maiſons étaient également
n es de braves gentilshommes. Eſt-ce
que l'aſſaſſin du défenſeur de la liberté
eſſa et communia avant d'exécuter ſon
, que tu trouves *Guillaume* coupable !
parce que ce héros réſiſta à toute la puiſ-
d'un poltron hypocrite ? eſt-ce parce
endit ſept provinces libres, que le petit
comtois *Nonotte* inſulte à ſa mémoire ?
. Que tu es ignorant, te dis-je ! Tu ne
as que le bourg de Livron en Dauphiné
ne ville du temps de la ligue; qu'elle fut
ite comme tant d'autres petites villes. Et
l on t'a prouvé qu'elle fut aſſiégée par
III en perſonne, que le maréchal de
de *Bellegarde* conduiſit le ſiége avec vingt-
pièces de canon en 1574, tu réponds,
une direction d'intention, *que tu voulais*
de l'état où eſt Livron aujourd'hui, et non
at où elle était alors. Il s'agit bien de l'etat
t Livron aujourd'hui ! et tu ajoutes ſavam-
: *J'ai nommé le commandant Montbrun*
ſuſa de rendre la place. Tu excuſes ton igno-
par une nouvelle erreur; ce n'était pas
brun qui commandait dans cette ville;
t de *Roëſſes*, comme le dit de *Thou*,
LIX. Tu as tort quand tu critiques, tu as

plus de tort quand tu dis des injures dignes de ton éducation, et tort encore peut-être quand tu espères qu'on ne te punira pas.

13°. Avec quelle audace peux-tu dire que M de *Voltaire* n'a jamais lu la taxe de la chancellerie de Rome ? viens dans sa bibliothèque, mon ami, les laquais te laisseront entrer pour cette fois-là, et même te feront sortir par la porte. Tu verras deux exemplaires de ce livre qu'on ne te prêtera point.

14°. Tu fais le savant, *Nonotte ;* tu dis, à propos de théologie, que l'amiral *Dracke* a découvert la terre d'Yesso. Apprends que *Dracke* n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yesso : apprends qu'il mourut en 1596 en allant à Porto-Bello ; apprends que ce fut quarante ans après la mort de *Dracke*, que les Hollandais découvrirent cette terre d'Yesso en 1644 ; apprends jusqu'au nom du capitaine *Martin Jéritzon*, et de son vaisseau qui s'appelait le Castrécom. Crois-tu donner quelque crédit à la théologie en faisant le marin ? tu te trompes sur terre et sur mer ; et tu t'applaudis de ton livre, parce que tes fautes sont en deux volumes.

15°. Voyons si tu entends la théologie mieux que la marine. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs etc.* a dit que selon *S. Thomas d'Aquin*, il était permis aux séculiers de confesser dans les cas urgens, que ce n'est pas tout-à-fait *un sacrement* ; mais que c'est *comme sacrement.* Il a cité l'édition et la page de la Somme de *S. Thomas ;*

Thomas; et là-dessus tu viens dire que tous
i critiques conviennent que cette partie de la
mme de *St Thomas* n'est pas de lui. Et moi je
dis qu'aucun vrai critique n'a pu te fournir
te défaite. Je te défie de montrer une seule
ne de *Thomas d'Aquin* où ce monument ne
rouve pas. La Somme était en telle vénéra-
n, qu'on n'eût pas osé y coudre l'ouvrage
autre. Elle fut un des premiers livres qui
tirent des presses de Rome dès l'an 1474;
e fut imprimée à Venise en 1484. Ce n'est que
s des éditions de Lyon qu'on commença à
ter que la troisième partie de la Somme fût
lui. Mais il est aisé de reconnaître sa méthode
son style qui sont absolument les mêmes.
Au reste, *Thomas* ne fit que recueillir les opi-
ns de son temps, et nous avons bien d'au-
preuves que les laïques avaient le droit de
ntendre en confession les uns les autres;
oin le fameux passage de *Joinville*, dans
uel il rapporte qu'il confessa le connétable de
pre. Un jésuite du moins devrait savoir ce
e le jésuite *Tolet* a dit dans son livre de l'ins-
ruction sacerdotale, liv. I, ch. 16: Ni femme,
i laïc ne peut absoudre sans privilége. *Nec
mina, nec laïcus absolvere possunt sine privi-
o.* Le pape peut donc permettre aux filles
e confesser les hommes; cela sera assez plaisant:
u réjouiras fort Besançon, en confessant tes fre-
laines à la vieille fille que tu fréquentes et que
u endoctrines. Auras-tu l'absolution?

Je veux t'instruire, en t'apprenant que cette ancienne coutume, cette dévotion de se confesser mutuellement vient de la Syrie. Tu sauras donc, *Nonotte*, que les bons Juifs se confessaient quelquefois les uns aux autres. Le confesseur et le confessé, quand ils étaient bien pénitens, s'appliquaient tour à tour trente-neuf coups de lanière sur les épaules. Confesse-toi souvent, *Nonotte*; mais si tu t'adresses à un jacobin, ne va pas lui dire que la Somme de *St Thomas* n'est pas de lui; on ne se bornerait pas à trente-neuf coups d'étrivières. Confesse ta fille, confesse-toi à elle, et elle te fessera plus doucement qu'un jacobin, comme *Girard* fessait *la Cadière*, *et vice versâ*.

16°. Il me prend envie de t'instruire sur l'histoire de la *pucelle d'Orléans*, car j'aime cette pucelle; et bien d'autres l'aiment aussi. Mais je te renvoie à une dissertation imprimée dans un ouvrage très-connu. (*)

Apprends, *Nonotte*, comme il faut étudier l'histoire quand on ose en parler. Ne fais plus de *Jeanne d'Arc* une inspirée, mais une idiote hardie qui se croyait inspirée; une héroïne de village, à qui on fit jouer un grand rôle; une brave fille, que des inquisiteurs et des docteurs firent brûler avec la plus lâche cruauté. Corrige tes erreurs, et ne les mets plus sur le compte des autres. Souviens-toi du capucin qui étant monté en chaire, dit à ses auditeurs: *Mes frères, mon dessein était de vous parler de l'immaculée*

(*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, art. *Arc*

conception. mais j'ai vu affiché à la porte de l'église : Réflexions sur les défauts d'autrui, par le R. P. de Viliers de la société de Jésus. (*p*) *Hé, mon ami ! fais des réflexions sur les tiens ; je vous parlerai donc de l'humilité.*

Tu crèves de vanité, *Nonotte :* on t'a fait l'honneur de te répondre ; mais pour t'inspirer un peu de modestie, sache que l'illustre *Montesquieu* daigna répondre à l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques, à peu près comme le maréchal de *la Feuillade* battit une fois un fiacre qui lui barrait le chemin quand il allait en bonne fortune.

17°. Oh oh ! *Nonotte*, tu veux brouiller l'auteur du *Siècle de Louis XIV* avec le clergé de France. Ceci passe la raillerie. *Il n'y a point*, dis-tu à la page 224, *d'hommes aussi méprisables que ceux qui forment ce corps nombreux* Et après avoir proféré ces abominables paroles, tu les imputes à l'auteur du *Siècle de Louis XIV !* Sens-tu bien tout ce que tu mérites, calomniateur *Nonotte ?*

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* a toujours révéré le clergé en citoyen ; il l'a défendu contre les imputations de ceux qui disent au hasard qu'il a le tiers des revenus du royaume ; il a prouvé dans son ch. XXXV, que toute l'Eglise gallicane, séculière, et régulière ne possède pas au-delà de quatre-vingts millions de revenu en fonds et en casuel. Il remarque que le clergé a secouru l'Etat d'environ quatre millions par

(*p*) Depuis abbé de *Viliers*, assez mauvais poëte.

an l'un dans l'autre. Il n'a perdu aucune occasion de rendre juſtice à ce corps.

On trouve au chap. IV du Traité de la tolérance, ces paroles : *Le corps des évêques en France eſt preſque tout compoſé de gens de qualité, qui penſent et qui agiſſent avec une nobleſſe digne de leur naiſſance.* Eſt-ce là inſulter les évêques de France comme tu les outrages ?

Inſulte-t-il les évêques quand il parle de l'évêque de Marſeille, dans une ode contre le fanatiſme ?

Belzuns ce paſteur vénérable
Sauvait ſon peuple périſſant ;
Langeron guerrier ſecourable
Bravait un péril renaiſſant ;
Tandis que vos lâches cabales
Dans le trouble et dans les ſcandales
Occupaient votre oiſiveté,
De la diſpute ridicule
Et ſur Queſnel et ſur la bulle,
Qu'oublira la poſtérité.

O ex-jéſuite ! c'était rendre juſtice au digne évêque de Marſeille : il vous l'a rendue à vous, anciens confrères de *Nonotte*, à vous, *le Tell Lallemant* et *Doucin*, qui feſiez attendre des évêques dans la ſalle baſſe, avec le frère *Vadblé*, tandis que vous fabriquiez la bulle qui vous a enfin exterminés.

O *Nonotte !* tu oſes dire que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a jamais cherché qu'à tourner les papes en ridicule et à les rendre odieux.

Mais, vois les éloges qu'il donne à la ſageſſe

d'*Adrien I*; vois comme il justifie le pape *Honorius*, tant accusé d'hérésie; vois ce qu'il dit de *Léon IV* dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

" Le pape *Léon IV*, prenant dans ce danger » une autorité que les généraux de l'empereur » *Lothaire* semblaient abandonner, se montra » digne, en défendant Rome, d'y commander » en souverain. Il avait employé les richesses » de l'Eglise à réparer les murailles de la ville, » à élever des tours, à tendre des chaînes sur » le Tibre. Il arma les milices à ses dépens; » engagea les habitans de Naples et de Gayette » à venir défendre les côtes et le port d'Ostie, » sans manquer à la sage précaution de prendre » d'eux des otages, sachant bien que ceux qui » sont assez puissans pour nous secourir le sont » assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous » les postes, et reçut les Sarrazins à leur des- » cente, non pas en équipage de guerrier, ainsi » qu'en avait usé *Goslin*, évêque de Paris, dans » une occasion encore plus pressante; mais » comme un pontife qui exhortait un peuple » chrétien, et comme un roi qui veillait à la » sureté de ses sujets. Il était né Romain. Le » courage des premiers âges de la république » revivait en lui dans un temps de lâcheté et » de corruption, tels qu'un des beaux monu- » mens de l'ancienne Rome qu'on trouve quel- » quefois dans les ruines de la nouvelle. "

Il a poussé l'amour de la vérité jusqu'à justifier la mémoire d'un *Alexandre VI* contre

cette foule d'accuſateurs qui prétendent que ce pape mourut du poiſon préparé par lui-même pour faire périr tous les cardinaux ſes convives. Il n'a pas craint de heurter l'opinion publique et de rayer un crime du nombre des crimes dont ce pontife fut convaincu. Il n'a jamais conſidéré, n'a chéri, n'a dit que le vrai; il l'a cherché cinquante ans, et tu ne l'as pas trouvé.

Tu es fâché que le pape *Benoît XIV* lui ait écrit des lettres agréables, et lui ait envoyé des médailles d'or et des agnus par douzaines! tu es fâché que ſon ſucceſſeur l'ait gratifié, par la protection et par les mains d'un grand miniſtre, de belles reliques pour orner l'égliſe paroiſſiale qu'il a bâtie! Conſole-toi, *Nonotte*, et viens-y ſervir la meſſe d'un de tes confrères qui eſt l'aumônier du château. Il eſt vrai que le maître ne marchera pas à la proceſſion *derrière un jeune jéſuite*, comme on a fait dans un beau village de Montauban; il n'eſt pas de ce goût: mais enfin vous ſerez deux jéſuites. *Sæpe premente deo fert deus alter opem.*

Enfin, *Nonotte*, tu emploies l'artillerie des *Garaſſes* et des *Hardouins*, *ultima ratio jeſuitarum*, *et aliquando janſeniſtarum*. Tu traites d'athée l'adorateur le plus réſigné de la Divinité; tu intentes cette accuſation horrible contre l'auteur de la Henriade, poëme qui eſt le triomphe de la religion catholique; tu l'intentes contre l'auteur de Zaïre et d'Alzire, dont cette même religion eſt la baſe; contre celui qui ayant adopté la nièce du grand *Corneille*, ne la reçut dans une

de ſes maiſons ſituée ſur le territoire de Genève, qu'à condition qu'elle aurait toutes les facilités d'exercer la religion catholique. Tu le ſais, puiſque tes complices, pour gagner quelque argent, ont fait imprimer la lettre où il eſt dit expreſſément, que cette demoiſelle aura ſur le territoire des proteſtans tous les ſecours néceſſaires pour l'exercice de ſa religion. Tu ne ſongeais pas que tu donnais ainſi des armes contre toi et tes conſorts.

C'eſt ainſi que les *Nonottes*, les *Patouillets* et autres Welches ont traité d'athées les principaux magiſtrats français et les plus éloquens ; les *Monclar*, les *Chauvelins*, les *la Chalotais*, les *Duchés*, les *Chatillons*, et pluſieurs autres. Mais auſſi, il faut conſidérer que ces meſſieurs leur ont fait plus de mal que M. de *Voltaire*.

Après l'expoſé des bévues, des inſolences et des injures atroces prodiguées par *Nonotte* et par ſes aides, quelques lecteurs ſeront bien aiſes de ſavoir quels ſont les auteurs de ce libelle, et de tant d'autres libelles contre la magiſtrature de France. Voici la lettre d'un homme en place, écrite de Beſançon le 9 janvier 1767 ; elle peut inſtruire.

« *Jacques Nonotte*, âgé de 54 ans, eſt né à » Beſançon, d'un pauvre homme qui était fen- » deur de bois et crocheteur. Il paraît à ſon » ſtyle et à ſes injures qu'il n'a pas dégénéré. » Sa mère était blanchiſſeuſe. Le petit *Jacques* » ayant fait le métier de ſon père à la porte des » jéſuites, et ayant montré quelque diſpoſition » pour l'étude, fut recueilli par eux, et fut

„ jésuite à l'âge de vingt ans. Il était placé à „ Avignon en 1759. Ce fut là qu'il commença à „ compiler, avec quelques-uns de ses confrères, „ son libelle contre l'*Essai sur les mœurs etc.* et „ contre vous.

„ L'imprimeur *Fez* en tira douze cents exem- „ plaires. Le débit n'ayant pas répondu à leurs „ espérances, *Fez* se plaignit amèrement, et „ les jésuites furent obligés de prendre l'édition „ pour leur compte. Vous daignâtes, Monsieur, „ vous abaisser à répondre à ce mauvais livre; „ cela le fit connaître, et a enhardi *Nonotte* et „ ses associés à en faire une seconde édition „ pleine d'injures, les plus mépriſables à la „ fois et les plus punissables. Le parti jésuitique „ a fait imprimer cette édition clandestie à „ Lyon, au mépris des ordonnances.

„ *Nonotte* est actuellement toléré et ignoré „ dans notre ville. Il demeure à un troisième „ étage, et il gouverne despotiquement une „ vieille fille imbécille qui vous a écrit une lettre „ anonyme. Il dit qu'il s'occupe à un diction- „ naire anti-philosophique qui doit paraître cette „ année. Je crois en effet qu'il en fera un anti- „ raisonnable. Vous voyez que les membres „ épars de la vipère coupée en morceaux, ont „ encore du venin. Ce misérable est un excré- „ ment de collége qu'on ne décrassera jamais, „ etc. "

Nous conservons l'original de cette lettre.

Si *Nonotte* a ses censeurs, il a aussi des gens de bon goût pour partisans. M. de *Voltaire* a

reçu une lettre datée de Hennebon en Bretagne, le 18 novembre 1766, signée *le chevalier Brulé*: il a bien voulu nous la communiquer; la voici: elle eſt en beaux vers.

L'orgueil du philoſophe avait bercé Voltaire,
Dans la flatteuſe idée, mais par trop téméraire,
De mériter un nom par deſſus tous les noms.
Le voilà bien déchu de ſa préſomption.
David avec ſa fronde a terraſſé Goliath.

Et puis qu'on diſe qu'il n'y a plus de Welches en France. Le chevalier de *Brulé* eſt apparemment un diſciple de *Nonotte*. Les jéſuites n'élevaient-ils pas bien la jeuneſſe?

Petite digreſſion, qui contient une réflexion utile ſur une partie des vingt-deux honnêtetés précédentes.

QUELLE eſt la ſource de cette rage de tant de petits auteurs, ou ex-jéſuites, ou convulſioniſtes, ou précepteurs chaſſés, ou petits-collets ſans bénéfices, ou prieurs, ou argumentans en théologie, ou travaillans pour la comédie, ou étalans une boutique de feuilles, ou vendans des mandemens et des ſermons? D'où vient qu'ils attaquent les premiers hommes de la littérature avec une fureur ſi folle? pourquoi appellent-ils toujours les *Paſcal porte d'enfer*; les *Nicole loup raviſſant*, et les d'*Alembert bête puante*? Pourquoi, lorſqu'un ouvrage réuſſit, crient-ils toujours à l'hérétique, au déiſte, à l'athée? La prétention au bel eſprit eſt la grande cauſe de cette maladie épidémique.

Ce n'eſt certainement que pour rendre ſervice

à la religion catholique, apoſtolique et romaine, qu'ils crient par-tout, que les premiers mathématiciens du ſiècle, les premiers philoſophes, les plus grands poëtes et orateurs, les plus exacts hiſtoriens, les magiſtrats les plus conformés dans les lois, tous les officiers d'armée qui s'inſtruiſent, ne croient pas à la religion catholique apoſtolique et romaine, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. On ſent bien que les portes de l'enfer prévaudraient, s'il était vrai que tout ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Europe deteſte en ſecret cette religion. Ces malheureux lui rendent donc un funeſte ſervice, en diſant qu'elle a des ennemis dans tous ceux qui penſent.

Ils veulent eux-mêmes la décrier en cherchant des noms célèbres qui la décrient. Il eſt dit dans les Erreurs de *Nonotte*, renforcées par un autre homme de bien qui l'a aidé, pag 118: *Qu'à la vérité M de Voltaire n'attaque point l'autorité des livres divins, qu'il montre même pour eux du reſpect; mais que cela n'empeche point qu'il ne s'en moque dans ſon cœur; et de-là* il conclut que tout le monde en fait autant, et que lui *Nonotte* pourrait bien s'en moquer auſſi avec une direction d'intention.

Ah! impie *Nonotte*! blaſphémateur *Nonotte!* Prions DIEU, mes frères, pour ſa converſion.

Ce qui damne principalement *Nonotte*, *Patouillet* et conſors, eſt préciſément de qui a traduit frère *Berthier* en purgatoire; c'eſt la rage du bel-eſprit. Croiriez-vous bien, mes frères, que

Nonotte dans ſon libelle théologique, trouve mauvais que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ait mis *Quinault* au rang des grands-hommes? *Nonotte* trouve *Quinault* plat: quoi! tu n'aimes pas l'auteur d'Atis et d'Armide! tant pis, *Nonotte*, cela prouve que tu as l'ame dure et point d'oreille, ou trop d'oreille.

Non ſa che coſa è amor non ſa che vaglia
La caritade e quindi advien che i frati
Sono ſi ingorda e ſi crudel' canaglia.

ARIOSTE, épître ſur le mariage.

Voilà donc l'ex-révérend *Nonotte* qui dans un livre dogmatique pèſe le mérite de *Quinault* dans ſa balance. Monſieur l'évêque du Puy en Vélai adreſſe aux habitans du Puy en Vélai une énorme paſtorale, dans laquelle il leur parle de belles-lettres: *Soyez donc philoſophes, mes chers frères*, dit-il aux chaudronniers du Vélai, à la page 229. Mais remarquez qu'il ne leur parle ainſi, par l'organe de *Cortiat ſecrétaire*, qu'après leur avoir parlé de *Perrault*, de *la Motte*, de l'abbé *Terraſſon*, de *Boindin*; après avoir outragé la cendre de *Fontenelle*; après avoir cité *Bacon*, *Galilée*, *Deſcartes*, *Mallebranche*, *Leibnitz*, *Newton* et *Locke*. La bonne compagnie du Puy en Vélai a pris tous ces gens-là pour des pères de l'Egliſe. *Cortiat* ſecrétaire examine, pag. 23, ſi *Boileau* n'était qu'un verſificateur; et page 77, ſi les corps gravitent vers un centre. Dans le mandement, ſous le nom de *J. F.* archevêque d'Auch, on examine ſi un poëte doit ſe borner à un ſeul talent, ou en cultiver pluſieurs.

Ah ! Meſſieurs, *non erat his locus.* Vos peaux d'Auch et du Velai ne ſe mêlent ni de ni de philoſophie ; ils ne ſavent pas plu vous ce que c'eſt qu'un poëte et qu'un ora Parlez le langage de vos brebis.

Vous voulez paſſer pour de beaux eſ vous ceſſez d'être paſteurs ; vous avertiſ monde de ne plus reſpecter votre caractèr vous juge comme on jugeait *la Motte* et *T ſon* dans un caffé. Voulez-vous être évê imitez *St Paul ;* il ne parle ni d'*Homère Lycophron :* il ne diſcute point ſi *Xénophon* porte ſur *Thucydide* ; il parle de la charité *charité.* dit-il, *eſt patiente* ; êtes-vous pat *elle eſt bénigne* ; êtes-vous bénins ? *elle n'eſt ambitieuſe*, n'avez-vous point eu l'envie de élever par votre ſtyle ? *elle n'eſt point méch* n'avez-vous mis ou laiſſé mettre aucune gnité dans vos paſtorales ?

Beaux paſteurs ! paiſſez vos ouailles en et revenons à nos moutons, à nos honnê littéraires.

Vingt-troiſième honnêteté, des plus forte

UN ex-jéſuite nommé *Patouillet,* (déjà cé dans cette diatribe) homme doux et pacif décrété de priſe de corps à Paris pour un li très-profond contre le parlement, ſe réfu Auch chez l'archevêque avec un de ſes co res. Tous deux fabriquent une paſtoral 1764, et ſéduiſent l'archevêque juſqu'à lui ſigner de ſon nom *J. F.*, cet écrit apoſtol

qui attaque tous les parlemens du royaume ; et voici sur-tout comme la pastorale s'explique sur eux, page 48 : *Ces ennemis des deux puissances mille fois abattus par leur concert, toujours relevés par de sour des intrigues, toujours animés de la rage la plus noire, etc.* Il n'y a presque point de page où ces deux jésuites n'exhalent contre les parlemens une rage qui paraît d'un noir plus foncé. Ce libelle diffamatoire a été condamné à la vérité à être brûlé par la main du bourreau ; on a recherché les auteurs, mais ils ont échappé à la justice humaine.

Il faut savoir que ces deux fesseurs de pastorales s'étaient imaginé qu'un officier de la maison du roi, très-vieux et très-malade, retiré depuis treize ans dans ses terres, avait contribué du coin de son feu à la destruction des jésuites. La chose n'était pas fort vraisemblable, mais ils la crurent, et ils ne manquèrent pas de dire dans le mandement, selon l'usage ordinaire, que ce malin vieillard était déiste et athée ; que c'était un *vagabond* qui, à la vérité, ne sortait guère de son lit, mais que dans le fond il aimait à courir ; que *c'était un vil mercenaire* qui mariait plusieurs filles de son bien, mais qui avait gagné depuis douze ans quatre cents mille francs avec les éditeurs auxquels il a donné ses ouvrages ; et avec les comédiens de Paris, auxquels il a abandonné le profit entier *mammonae iniquitatis.*

Enfin M. *J. F.* d'Auch traita ce seigneur de plusieurs paroisses qui sont assez loin de son diocèse, et très-bien gouvernées, comme le plus

vil des hommes, comme s'il était à ſes yeux membre d'un parlement. Un parent de l'archevêque, auquel cet officier du roi daignait prêter de l'argent dans ce temps-là même, écrivit à M. d'Auch qu'il s'était laiſſé ſurprendre; qu'il ſe déshonorait; qu'il devait faire une réparation authentique; que lui ſon parent n'oſerait plus paraître devant l'offenſé: *Je ne ſuis pas en état*, diſait-il dans ſa lettre, *de lui rendre ce qu'il m'a généreuſement prêté. Payez-moi donc ce que vous me devez depuis ſi long-temps, afin que je ſois en état de ſatisfaire à mon devoir.*

M. d'Auch fut ſi honteux de ſon procédé qu'il ſe tut. La famille nombreuſe de l'offenſé, répondit à ſon ſilence par cette lettre, qui fut envoyée de Paris à M. d'Auch.

A M. l'archevêque d'Auch.

Il parut ſous votre nom, Monſieur, en 1764, une *Inſtruction paſtorale*, qui n'eſt malheureuſement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le recueil des aſſertions conſacré par le parlement de Paris; on y regarde les jéſuites comme des martyrs et les parlemens comme des perſécuteurs; (*q*) on y accuſe d'injuſtice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jéſuites du royaume. Cette inſtruction paſtorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi fait réprimer les attentats à ſon autorité; les parlemens ſavent les punir; mais les citoyens qui

(*q*) *Nos pères vous avaient appris à reſpecter les jéſuites*, etc. pag. 35 et ſuivantes du *Mandement* de M. d'Auch.

ſont attaqués avec tant d'inſolence dans ce libelle, n'ont d'autre reſſource que celle de confondre les calomnies. Vous avez oſé inſulter s hommes vertueux que vous n'êtes pas à ttée de connaître, vous avez ſur-tout indigne- nt outragé un citoyen qui demeure à cen- cinte lieues de vous; vous dites à vos dioceſains Auch, que ce citoyen, officier du roi et membre corps à qui vous devez du reſpect, (r) eſt vagabond et un fugitif du royaume, tandis il réſide depuis quinze années dans ſes terres, il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèſe, quoique vous ſoyez plus riche que lui; vous le traitez de mercenaire, dans le temps même qu'il donnait des ſecours généreux à votre neveu dont les terres ſont voiſines des ſiennes; ainſi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté et par l'ingratitude. Si c'eſt un jéſuite qui eſt l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir ſignée. Si c'eſt vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes à plaindre encore. Vous ſavez tout ce que vos parens et tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit ſur le ſcandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiſcopat, et qui le rendrait mépriſable, s'il pouvait l'être On a épuiſé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reſte plus à une famille conſidérable, ſi inſolemment outragée, qu'à denoncer au public l'auteur du libelle, comme

(r) Pages 12, 13 et 14 du libelle.

un ſcélérat dont on dédaigne de ſe venge
qu'on doit faire connaître. On ne vo
ſoupçonner que vous ayez pu compoſer
d'infamies, dans lequel il y a quelque
de fauſſe érudition. Mais quel que
abominable auteur, on ne lui répon
ſervant la religion qu'il déshonore, en
nuant à faire du bien, et en priant DI
convertiſſe une ame ſi perverſe et ſi lâc
eſt poſſible pourtant qu'un calomnia
convertiſſe.

Réflexion morale.

C'EST une choſe digne de l'exam
ſage, que la fureur avec laquelle les jéſu
combattu les janſéniſtes, et la même fu
ces deux partis, ruinés l'un par l'autre, e
contre les gens de lettres. Ce ſont de
réformés qui deviennent voleurs de
chemin. Le jéſuite chaſſé de ſon coll
convulſionnaire échappé de l'hôpital,
chacun de leur côté et ne pouvant plus ſe
ſe jettent ſur les paſſans.

Cette manie ne leur eſt pas particuliè
une maladie des écoles; c'eſt la véro
théologie. Les malheureux argumenta
point de profeſſion honnête. Un bon m
un ſculpteur, un tailleur, un horlo
utiles; ils nourriſſent leur famille de
Le père de *Nonotte* était un brave et r
crocheteur de Beſançon. Ne vaudrai
mieux pour ſon fils ſcier du bois honnê

que d'aller de libraire en libraire, chercher quelque dupe qui imprime ſes libelles ? on avait beſoin de *Nonotte* père et point du tout de *Nonotte* fils. Dès qu'on s'eſt mêlé de controverſe, on n'eſt plus bon à rien, on eſt forcé de croupir dans ſon ordure le reſte de ſa vie ; et pour peu qu'on trouve quelque vieille idiote qu'on ait ſéduite, on ſe croit un *Chryſoſtome*, un *Ambroiſe*, pendant que les petits garçons ſe moquent de vous dans la rue. O frère *Nonotte*, frère *Pichon*, frère *Dupleſſis*, votre temps eſt paſſé ; vous reſſemblez à de vieux acteurs chaſſés des chœurs de l'opéra, qui vont fredonnant de vieux airs ſur le pont-neuf pour obtenir quelque aumône. Croyez-moi, pauvres gens ; un meilleur moyen pour obtenir du pain ſerait de ne plus chanter.

Vingt-quatrième honnêteté, des plus médiocres.

Un abbé *Guyon* qui a écrit une hiſtoire du *bas empire*, dans un ſtyle convenable au titre, dégoûté d'écrire l'hiſtoire, ſe mit il y a peu d'années à faire un roman. Il alla, dit-il, dans un château qui n'exiſte point; il y fut très-bien reçu, accueil auquel il n'eſt pas apparemment accoutumé. Le maître de la maiſon, qu il n'a jamais vu, lui confia immédiatement après le dîner tous ſes ſecrets. Il lui avoua que M. *B.* eſt un hérétique, M *C* un déiſte, M. *D* un ſocinien, M. *F* un athée, et M. *G* quelque choſe de pis ; et que pour lui ſeigneur du château, il avait l'honneur d'être l'antechriſt, et qu'il lui offrait

un drapeau dans ſes troupes ſous les ordres de meſſieurs *Da*, *de*, *di*, *do*, *du*, ſes capitaines. Il dit qu'il fit très-bonne chère chez l'antechriſt; c'eſt en effet un des caractères de ce ſeigneur que nous attendons, et c'eſt par-là en partie qu'il ſéduira les élus.

L'abbé *Guyon* parle enſuite de *Louis XIV*: Il dit que ce monarque *n'allait à la guerre qu'accompagné de pluſieurs cours brillantes*; *mais que ſon médaillon a deux faces*: il ajoute que dans les dernières années de ce prince il n'y a rien d'intéreſſant, *ſinon les quatre-vingts mille livres de penſion qu'obtint Mme de Maintenon à la mort de ce monarque*. Voilà la manière dont ledit *Guyon* veut qu'on écrive l'hiſtoire. Laiſſons-le faire la fonction d'aumônier auprès de l'antechriſt, et n'en parlons plus.

Vingt-cinquième honnêteté, fort mince.

CETTE vingt-cinquième honnêteté eſt celle d'un nommé *Larnet*, prédicant d'un village près de Carcaſſonne en Languedoc. (*) Ce prédicant a fait un libelle de lettres en deux volumes, contre ſept ou huit perſonnes qu'il ne connaît pas, dédié à un grand ſeigneur qu'il connaît encore moins. Ces écrivains de lettres ont toujours des correſpondans, comme les poëtes ont des *Philis* et des *Amarantes* en l'air. *Larnet* commence par dire, page 50, que c'eſt le pape qui eſt l'antechriſt. Oh! accordez-vous donc, Meſſieurs; car l'abbé *Guyon* aſſure qu'il a vu l'an-

(*) *Vernet* miniſtre à Genève.

hrist dans son château auprès de Lausanne, l'antechrist ne peut pas siéger à Lausanne et : il faut opter : il n'appartient pas à l'an- it d'être en plusieurs lieux à la fois.

dicant appelle à son secours le pauvre *Servet*, qui assurait que l'antechrist siége . Si c'était le sentiment du sage *Servet*, donc pas que de sages prédicans le brûler; mais

, ! vet est mort, laissons en paix sa cendre. orte qu'on grille ou Servet ou Larnet?

m'est fort égal. Il est un peu ennuyeux, on dit, ce *Larnet*, prédicant de Carcas- en Languedoc. Cependant il a quelques *Robert Covelle* qui joue, comme on , un grand rôle dans la littérature, lui est attaché. Dans le dernier voyage que M. ert fit à Carcassonne, il dédia à son ami une petite pièce de poésie, intitulée : *e Guignard* ou *de l'hypocrisie* (*) Cette re n'est pas limée. M. *Covelle* est un homme ne compagnie, qui hait le travail et qui e avec *Chapelle* :

Tout bon fainéant du marais,
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi c'est ainsi que j'en fais;
Et si je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

(*) Voyez le volume de *Contes et Satires*.

Vingt-sixième honnêteté.

« Vous êtes un impudent, un mente
» fausſaire, un traitre, qui imputez à
» glais de mauvais vers que vous dites a
» duits en français. Vous êtes le ſeul au
» ces vers abominables, et de plus
» n'avez jamais entendu ni *Locke*, ni N
» car frère *Berthier* a dit que vous cher
» triſection de l'angle par la géomé
» dinaire."

Ce ſont à peu près les paroles des *N*
Patouillets, *Guyons*, etc. à ce pauvre
qui eſt hors d'état de leur répondre. Je
toujours ſon parti comme je le dois. La
des gens de lettres abandonnent leurs a
lés et vexés; ils reſſemblent à ces animaux
dit amis de l'homme, et qui, quand il
un de leurs camarades mort de ſes bleſſu
un grand chemin, lèchent ſon ſang et
ſans ſe ſoucier du défunt. Je ne ſuis pa
caractère, je défends mon ami, *tuque*
roſtro

M. *Middleton* à qui nous devons la vie
ron, et des morceaux de littérature très-c
voyageant en France dans ſa jeuneſſe,
vers charmans ſur ce qu'il avait vu dan
patrie; les voici d'après le recueil où
imprimés. Ceux qui entendent l'anglais le
ſans doute avec plaiſir.

A nation here i pity and admire,
Whom nobleſt ſentiments of glory fire;

Yet taught by cuſtom's force, and bigot fear,
To ſerve with pride, and boaſt the yoke they bear.
Whoſe nobles born to cringe and to command,
In courts a mean, in camps a gen'rous band
From prieſts and tax-jobbers content receive
Thoſe laws, their dreaded arms to Europe give,
Whoſe people vain in want, in bondage bleſt,
Thò plunder'd, gay, induſtrious, thò oppreſt,
With happy follies riſe above their fate
The jeſt and envy of each wiſer ſtate.

Yet here the muſes daign'd a while to ſport
In the ſhort ſun-ſhine of a fav'ring court;
Here Boileau, ſtrong in ſenſe, and ſharp in wit,
from the ancients, like the ancients writ,
Permiſſion gain'd inferior vice to blame,
By lying incenſe to his maſters fame.

With more delight thoſe pleaſing ſhades I view
Where Condé from an envious court withdrew,
Where ſick of glory, faction, power and pride
Sure judge how empty all, who all had try'd,
Beneath his palms, the wary chief repos'd
And life's great ſcene in quiet virtue clos'd.

Voici comme M. de *Voltaire*, mon ami, traduit aſſez fidellement tout cet excellent morceau autant qu'une traduction en vers peut être fidelle.

Tel eſt l'eſprit français; je l'admire et le plains.
Dans ſon abaiſſement quel excès de courage!
La tête ſous le joug, les lauriers dans les mains,
Il chérit à la fois la gloire et l'eſclavage.

Ses exploits et sa honte ont rempli l'univers. (*s*)
Vainqueur dans les combats, enchaîné par ses maîtres;
Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres,
Dans la disette il chante, il danse avec ses fers.
Fier dans la servitude, heureux dans sa folie,
De l'Anglais libre et sage il est encor l'envie.

Les muses cependant ont habité ces bords,
Lorsqu'à leurs favoris prodiguant ses trésors,
Louis encourageait l'imitateur d'Horace;
Ce Boileau plein de sel, encor plus que de grâce,
Courtisan satirique, ayant le double emploi
De censeur des Cotins, et de flatteur du roi.

Mais je t'aime encor mieux, ô respectable asile!
Chantilli, des héros séjour noble et tranquile,
Lieux où l'on vit Condé fuyant de vains honneurs,
Lassé de factions, de gloire et de grandeurs,
Caché sous ses lauriers, dérobant sa vieillesse
Aux dangers d'une cour infidelle et traîtresse,
Ayant éprouvé tout, dire avec vérité:
Rien ne remplit le cœur, et tout est vanité.

J'avoue que ces vers français peuvent n'avoir pas toute l'énergie anglaise. Hélas! c'est le sort des traducteurs en toute langue d'être au-dessous de leurs originaux.

J'avoue encore qu'il y a quelques vers de *Middleton* injurieux à la nation française. M. de *Voltaire* a souvent repoussé toutes ces injures modestement selon la coutume.

En voilà assez pour ce qui regarde les vers. Quant à la traduction de l'anglais, cela pourrait

(*s*) C'était dans la guerre de 1689.

ennuyer les dames, dont il faut toujours ménager la délicateſſe.

Vingt-ſeptième honnêteté.

UN nouveau poiſon fut inventé depuis quelques années dans la baſſe littérature. Ce fut l'art d'outrager les vivans et les morts par ordre alphabétique : on n'avait point encore entendu parler de ces dictionnaires d'injures. Si nous ne nous trompons pas, ils commencèrent lorſque M. *Ladvocat*, bibliothécaire de la ſorbonne, l'un des plus ſages et des plus modérés littérateurs, comme l'un des plus ſavans, eut donné ſon dictionnaire hiſtorique vers l'an 1740. Un janſéniſte (car pour le malheur de la France, il y avait encore des janſéniſtes et des moliniſtes) fit imprimer contre M. l'abbé *Ladvocat* un libelle diffamatoire en ſix volumes, ſous le titre et dans la forme de dictionnaire.

Il commence par remercier DIEU de ce qu'il eſt venu à bout de finir ce rare ouvrage ſous les yeux et avec le ſecours de l'auteur clandeſtin de la gazette eccléſiaſtique, *dont la plume* dit-il, *eſt une flèche ſemblable à la flèche de Jonathas fils de Saül, laquelle n'eſt jamais retournée en arrière, et eſt toujours teinte du ſang des morts et de la graiſſe des plus vigoureux.* L'abbé *Ladvocat* lui répondit qu'il voyait peu de rapport entre la flèche de *Jonathas* teinte de graiſſe, et la plume d'un prêtre normand qui vendait des gazettes. D'ailleurs il perſiſta à ſe rendre utile, fût-il être percé de quelque flèche de ces convul-

sionnaires. Le libelle du janséniste attaqua tous les gens de lettres qui n'étaient pas du parti : sa flèche fut lancée contre les *Fontenelle*, les *la Motte*, les *Saurin*, qui n'en sentirent rien.

Nous avions mis au-devant du *Siècle de Louis XIV*, une liste assez détaillée de tous les artistes qui firent honneur à la France dans ces temps illustres. Deux ou trois personnes se sont associées depuis peu pour faire un pareil catalogue des artistes de trois siècles ; mais ces auteurs s'y sont pris différemment : ils ont insulté par ordre alphabétique, à tous ceux dont ils ont cru qu'il était de leur intérêt d'attaquer la réputation. Nous ignorons si leur flèche est tournée ou non en arrière, et si elle a été teinte de la graisse des vigoureux. Celui de la troupe qui tirait le plus fort et le plus mal était un abbé *Sabatier*, natif d'un village auprès de Castres, homme d'ailleurs différent en tout des gens de mérite qui portent le même nom.

Il fut payé pour tirer ses traits sur tous ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature, par leur érudition et par leurs talens. Dans la foule de ceux qu'il attaque, on trouve feu M. *Helvétius*. Il le qualifie lui et ses amis de maniaques. *Nous pouvons assurer*, dit-il, *par de justes observations, que ses illusions philosophiques étaient une espèce de manie involontaire..... Il se contentait de gémir dans le sein de l'amitié, de l'extravagance et des excès des maniaques, qui se glorifiaient de l'avoir pour confrère.*

L'abbé *Sabatier* a raison de dire qu'il était à portée

de faire de justes observations sur M. *Helvetius*, puisqu'il avait été tiré par lui de la extrême misère, et que réchauffé dans sa on (comme *Tartuffe* chez *Orgon*) il n'avait que de ses libéralités. La première chose après la mort d'*Helvétius*, est de déchi- avre de son bienfaiteur.

n'étions pas de l'avis de M. *Helvétius* sieurs questions de métaphysique et de e; et nous nous en sommes assez expliqués, blesser l'estime et l'amitié que nous avions ui. Mais qu'un homme nourri chez lui par rité prenne le masque de la dévotion pour ager avec fureur, lui et tous ses amis, et mêmes qui l'ont assisté; nous pensons ne s'est rien fait de plus lâche dans les trois es dont cet homme parle, et qu'il connaît si peu. Lui!.... un abbé *Sabatier!*.... oser feindre défendre la religion! oser traiter d'impies les mes du monde les plus vertueux! S'il savait nous avons en notre possession son abrégé pinosisme, intitulé: *Analyse de Spinosa*, à msterdam; ouvrage rempli de sarcasmes et ironies, écrit tout entier de sa main, finissant r ces mots: *Point de religion et j'en serai plus nnête homme. La loi ne fait que des esclaves, e n'arrête que la main*; enfin signé, *adieu ptisabit.*

savait que nous possédons aussi écrits de sa les vers infames qu'il fit dans sa prison à rasbourg, et d'autres vers aussi libertins que vais, que dirait-il? Rentrerait-il en lui-

même ? non, il irait demander un bénéfice; et il l'obtiendrait peut-être.

Le cœur le plus bas et le plus capable de tous les crimes des lâches est celui d'un athée hypocrite.

Nous fûmes toujours persuadés que l'athéisme ne peut faire aucun bien, et qu'il peut faire de très-grands maux. Nous fîmes sentir la distance infinie entre les sages qui ont écrit contre la superstition, et les fous qui ont écrit contre DIEU. Il n'y a dans tous les systèmes d'athéisme ni philosophie ni morale.

Nous n'y voyons point de philosophie; car en effet est-ce raisonner que de reconnaître du génie dans une sphère d'*Archimède*, de *Possidonius*, dans un de ces *orcris* qu'on vend en Angleterre, et de n'en point reconnaître dans la fabrication de l'univers; d'admirer la copie et de s'obstiner à ne point voir d'intelligence dans l'original! Celui n'est-il pas encore plus fou que si on disait: les estampes de *Raphaël* sont faites par un ouvrier intelligent; mais le tableau s'est fait tout seul!

L'athéisme n'est pas moins contraire à la morale, à l'intérêt de tous les hommes; car si vous ne reconnaissez point de DIEU, quel frein aurez-vous pour les crimes secrets?

> ..... *Duræ saltem virtutis amator,*
> *Quære quid est virtus, et posce exemplar honesti.*

Nous ne disons pas qu'en adorant un être suprême, juste et bon, nous devions admettre la barque à *Caron*, *Cerbère*, les Euménides, ou l'ange de la mort *Samaël*, qui vient demander à

l'ame de *Moïse*, et qui se bat avec *Michaël* l'aura. Nous ne prétendons point qu'*Hercule* ramener *Alceste* des enfers, ou que le por- *Xavier* ait ressuscité neuf morts.

même qu'il faut distinguer soigneusement le de l'histoire, il faut aussi discerner entre son et la chimère.

est très-certain que la croyance d'un DIEU ne peut être qu'utile. Quel est l'homme qui, seulement une peuplade de six cents per- à gouverner, voudrait qu'elle fût com- d'athées?

el est l'homme qui n'aimerait pas mieux à faire à un *Marc-Aurèle*, ou à un *Epictète* un abbé *Sabatier*? Nous savons, et nous s souvent avoué, qu'il est des athées par pes, dont l'esprit n'a point corrompu le cœur.

On a vu souvent des athées
Vertueux malgré leurs erreurs:
Leurs opinions infectées
N'avaient point infecté leurs mœurs.
Spinosa fut doux, juste, aimable;
Le dieu, que son esprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de sa faiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse,
Et les ombres de la vertu.

us dirons à tous ces athées argumentans, admettent aucun frein, et qui cependant se ait celui de l'honneur, qui raisonnent mal i se gouvernent bien: Messieurs, gardez-

vous de l'abbé *Sabatier* qui ſe conduit comme il raiſonne. Auſſi ne le voient-ils point; il eſt également en horreur aux dévots et aux philoſophes.

Quand le *Syſtème de la nature* fit tant de bruit, nous ne diſſimulâmes point notre opinion ſur ce livre; il nous parut une déclamation quelquefois éloquente, mais fatiguante, contraire à la ſaine raiſon, et pernicieuſe à la ſociété. *Spinoſa* du moins avait embraſſé l'opinion des ſtoïciens, qui reconnaiſſaient une intelligence ſuprême; mais dans le *Syſtème de la nature* on prétend que la matière produit elle-même l'intelligence. S'il n'y avait là que de l'abſurdité, on pourrait ſe taire. Mais cette idée eſt pernicieuſe; parce qu'il peut ſe trouver des gens qui, ne croyant pas plus à l'honneur et à l'humanité qu'à DIEU, ſeront leurs dieux à eux-mêmes, et s'immoleront tout ce qu'ils croiront pouvoir s'immoler impunément. Les athées *Tartuffes* ſeront encore plus à craindre. Un brave déiſte, un ſectateur du grand-lama un peu courageux, peut avoir la conſolation de tuer un athée ſanguinaire qui lui demande la bourſe le piſtolet à la main; mais comment ſe défendre d'un athée hypocrite et calomniateur qui paſſe ſa journée dans l'antichambre d'un évêque? etc.

S'il ſe paſſe quelques nouvelles honnêtetés dans la turbulente république des lettres, on n'a qu'à nous en avertir; nous en ferons bonne et briève juſtice.

LETTRE A L'AUTEUR

DES HONNETETÉS LITTERAIRES,

Sur les mémoires de Mme de Maintenon, publiés par la Beaumelle.

Il ne peut lire ſans quelqu'indignation les *moires pour ſervir à l'hiſtoire de Mme de nt on et à celle du ſiècle paſſé.* Ce ſont cinq s d'antithèſes et de menſonges. Et l'auteur eſt encore plus coupable que ridicule, puiſqu'ayant fait imprimer les lettres de Mme de *Maintenon*, dont il avait eſcroqué une copie, il ne tenait qu'à lui de faire une hiſtoire vraie, idée ſur ces mêmes lettres et ſur les mémoires accrédités que nous avons. Mais la littérature étant devenue le vil objet d'un vil commerce, l'auteur n'a ſongé qu'à enfler ſon ouvrage et à gagner de l'argent aux dépens de la vérité. Il faut regarder ſon livre comme les mémoires de *Gatien de Courtils*, et comme tant d'autres libelles qui ſe ſont débités dans leur temps et qui ſont tombés dans le dernier mépris. L'auteur commence par un portrait de la ſociété de Mme *Scarron*, comme s'il avait vécu avec elle. Il met de cette ſociété M. de *Charleval*, qu'il appelle le plus élégant de nos poëtes négligés, et dont nous n'avons que trois ou quatre petites pièces qui ſont au rang des plus médiocres; il y aſſocie le comte de *Coligny*, qu'il dit *avoir été à Paris le*

proſélyte de Ninon, et à la cour l'émule de Condé. En quoi le comte de *Coligny* pouvait-il être l'émule du prince de *Condé?* quelle rivalité de rang, de gloire et de crédit pouvait être entre le premier prince du ſang, célèbre dans l'Europe par trois victoires, et un gentilhomme qui s'était à peine diſtingué alors? il ajoute à cette prétendue ſociété *le marquis de la Sablière, qui avait*, dit-il, *dans ſes propos toute la légéreté d'une femme. La Sablière* était un citoyen de Paris qui n'a jamais été marquis. Qui a dit à l'auteur que ce *la Sablière* était ſi léger dans ſes propos?

Sied-il bien à cet écrivain de dire: *que les aſſemblées qui ſe tenaient chez Scarron ne reſſemblaient point à ces cotteries littéraires dans qui la marquiſe de Lambert ſemble avoir formé le deſſein de détruire le bon goût.* Cet homme a-t-il connu Mme de *Lambert*, qui était une femme très-reſpectable? a-t-il jamais approché d'elle? eſt-ce à lui de parler de goût?

Pourquoi dit-il que dans la maiſon de *Scarron* on caſſait ſouvent les arrêts de l'académie? Il n'y a pas dans tous les ouvrages de *Scarron* un ſeul trait dont l'académie ait pu ſe plaindre. Ne découvre-t-on pas dans ces réflexions ſatiriques, ſi étrangères à ſon ſujet, un jeune étourdi de province qui croit ſe faire valoir en affectant des mépris pour un corps compoſé des premiers hommes de l'Etat et des premiers de la littérature?

Comment a-t-il aſſez peu de pudeur pour répéter une chanſon infame de *Scarron* contre ſa femme, dans un ouvrage qu'il prétend avoir entrepris à la gloire de cette même femme, et

iter l'approbation de la maison de St Cyr ? ttribue aussi à madame de *Maintenon* plusieurs qu'on sait être de l'abbé *Têtu*, et d'autres qui M. de *Fieubet*. On voit à chaque page un qui parle au hasard d'un pays qu'il n'a s connu, et qui ne songe qu'à faire un roman. *demoiselle de la Vallière dans un déshabillé t'était jetée dans un fauteuil, là elle pensait r à son amant ; souvent le jour la retrouvait une chaise, accoudée sur une table, l'œil dans l'extase de l'amour.* Hé mon ami ! l'as-tu ns ce déshabillé léger ! l'as-tu vue accoudée e table ? est-il permis d'écrire ainsi l'histoire ? on ier, sous prétexte d'écrire les mémoi- de *Maintenon*, parle de tous les évé- ns auxquels Mme de *Maintenon* n'a jamais la moindre part : il grossit ses prétendus mémoi- des aventures de *Mademoiselle* avec le comte *Lauzun*. Pourrait-on croire qu'il a l'audace de er les mémoires de *Mademoiselle*, et de suppo- des faits qui ne se trouvent pas dans ces mémoi- il atteste les propres paroles de *Mademoiselle : déclara sa passion*, dit-il, *par un billet elle lui remit entre les mains au milieu du lou- , à la face de ses dieux domestiques, en 1671 ;* lut ces mots : *C'est M. le comte de Lauzun que ime et que je veux épouser.* Il cite les mémoires *Montpensier*, tom. VI, pag. 53. Il n'y a pas mot de cela dans les mémoires de *Montpensier*. *ademoiselle* écrivit seulement sur un papier : *ft vous*, et rien de plus. Il faut en croire cette ncelle plutôt que *la Beaumelle*. *La présence des*

dieux domeſtiques eſt fort convenable et du vrai ſtyle de l'hiſtoire!

Ce qui révolte preſqu'à chaque page, ſ
les converſations que l'auteur ſuppoſe entre
madame de *Monteſpan*, et la veuve de *S*
comme s'il y avait été préſent. *Louis*, dit-il, *n'eût point aimé la vérité dans une bouche ridicule* en piegrièche, *que madame de Maintenon ſavait envelopper dans des paroles de ſoie.*

Madame de Maintenon ſavait, dit-il, *que les amours et les craintes de madame de Monteſpan avaient ſauvé la Hollande.* Où a-t-il lu que Mme de *Monteſpan* ſauva la Hollande, qui allait être entièrement envahie, ſi les Hollandais n'avaient pas eu le temps de rompre leurs digues et d'inonder le pays?

Comment oſe-t-il dire que lorſque M
Maintenon mena le duc du *Maine* à I
dit au maréchal d'*Albret*, en voyant le Ch
Trompette: *Voilà où j'ai été élevée*; *ici je connais une plus rude priſon, et mon lit n'a pas meilleur que mon berceau.* Tout
ſait qu'elle était née à Niort et non pas à
et qu'elle n'avait jamais été élevée au
Trompette. Comment peut-on accumuler
ſottiſes et de menſonges?

Il fait dire par Mme de *Maintenon* à Mme de *Monteſpan: J'ai rêvé que nous étions l'une et l'autre ſur le grand eſcalier de Verſailles; je montais, vous deſcendiez; je m'élevais juſqu'aux nues, et vous allâtes à Fontevraud.* Il eſt difficile de s'élever juſqu'aux nues par un eſcalier. Ce conte eſt

imité d'une ancienne anecdote du duc d'*Epernon*, qui montant l'escalier de Saint-Germain, rencontra le cardinal de *Richelieu*, dont le pouvoir commençait à s'affermir. Le cardinal lui demanda s'il ne savait point quelques nouvelles? *Oui*, lui dit-il, *vous montez et je descends*. Notre romancier cite les lettres de Mme de *Sévigné*, et il n'y a pas un mot dans ces lettres de la prétendue réponse de Mme de *Maintenon*.

Il faut être bien hardi et croire ses lecteurs bien imbécilles, pour oser dire qu'en 1681, le duc de Lorraine envoya à *Mademoiselle* un agent secret déguisé en pauvre, qui, en lui demandant l'aumône dans l'église, lui donna une lettre de ce prince, par laquelle il la demandait en mariage. On sait assez que ce conte est tiré de l'histoire de *Clotilde*, histoire presque aussi fausse en tout que les mémoires de *Maintenon*. On sait assez que *Mademoiselle* n'aurait point omis un événement si singulier dans ses mémoires, et qu'elle n'en dit pas un seul mot. On sait que si le duc de Lorraine avait eu de telles propositions à faire, il le pouvait très-aisément sans le secours d'un homme déguisé en mendiant. Enfin, en 1681, *Charles* duc de Lorraine était marié avec *Marie-Eléonore*, fille de l'empereur *Ferdinand III*, veuve de *Michel* roi de Pologne. On ne peut guère imprimer des impostures plus sottes et plus grossières.

Il fait dire à madame d'*Aiguillon*: *Mes neveux vont de mal en pis; l'aîné épouse la veuve d'un homme que personne ne connaît; le second la fille d'une servante de la reine; j'espère que le troisième*

épouſera la fille du bourreau. Eſt-il poſſible homme de la lie du peuple écrive du fond province des choſes ſi extravagantes et ſi geantes contre une maiſon ſi reſpectable, e ſans la moindre vraiſemblance et avec une lence dont aucun libelle n'a encore approché homme, auſſi ignorant que dépourvu de bon dit, pour juſtifier le goût de *Louis XIV* Mme de *Maintenon*, *que Cléopâtre déjà enchaîna Auguſte, et que Henri II brûla la maîtreſſe de ſon père.* Il n'y a rien de ſi dans l'hiſtoire romaine que la conduite d'*A* et de *Cléopâtre*, qu'il voulait mener à Ro triomphe à la ſuite de ſon char. Aucun hiſ ne le ſoupçonna d'avoir la moindre faibleſſe *Cléopâtre.* Et à l'égard d'*Henri II* qui *brûla* la ducheſſe de *Valentinois*, aucun hiſtorien ſé n'aſſure qu'elle ait été la maîtreſſe de *Franç* On ſoupçonna à la vérité, et *Mézerai* le dit légèrement, *que St Vallier eut ſa grâce ſu chafaud pour la beauté de Diane ſa fille* mais elle n'avait alors que quatorze ans ; et avait été en effet maîtreſſe du roi, *Bra* n'aurait pas omis cette anecdote.

Ce falſificateur de toute l'hiſtoire cite *Gou* qui reproche au prince d'Orange d'avoir li bataille de St Denis ayant la paix dans ſa p mais il oublie que ce même *Gourville* dit, pag de ſes mémoires, que le prince d'Orange ne le traité que le lendemain de la bataille.

Il nous dit hardiment que *les juriſcon d'Angleterre avaient propoſé cette queſtio*

temps de la fuite de Jacques II: Un peuple t-il droit de se révolter contre l'autorité qui le forcer à croire? Jamais on ne proposa ce question; on ne la trouve nulle part. La on était de savoir si le roi d'Angleterre avait le droit de dispenser des lois portées contre les non-conformistes. C'est précisément tout le contraire de ce que dit l'auteur.

Il s'avise de rapporter une prétendue lettre de *Louis XIV*, écrite vers l'an 1698 au prince ra : depuis roi d'Angleterre, conçue en ces *J'ai reçu la lettre par laquelle vous mandez mon amitié, je vous l'accorderai d vous en serez digne; sur ce je prie* DIEU *qu'il vous ait en sa sainte garde.*

Quel ministre, quel historien, quel homme : a jamais rapporté une pareille lettre de *s XIV?* est-ce là le ton de sa politesse et de sa prudence? est ce ainsi qu'on s'exprime après avoir conclu un traité? est-ce ainsi qu'on parle à un prince d'une maison impériale qui a gagné des batailles? lui parle-t-on de *sainte garde?* Cette lettre n'est assurément ni dans les archives de la maison d'Orange, ni dans celles de France; elle :st que chez l'imposteur.

C'est avec la même audace qu'il prétend que *Louis XIV*, pendant le siége de Lille, dit à Mme de *Maintenon: Vos prières sont exaucées, Madame; Vendôme tient mes ennemis, vous serez reine de France.* Si un prince du sang avait entendu ces paroles, à peine pourrait-on le croire. Et c'est un poltron nommé *la Beaumelle*

qui les rapporte sans citer le moindre garant! Le roi pouvait-il supposer que le duc de *Vendôme* tint ses ennemis pendant qu'ils étaient victorieux, et qu'ils assiégaient Lille? Quel rapport y avait-il entre la levée du siége de Lille et le couronnement de Mme de *Maintenon* déclarée reine?

Qui lui a dit que Mme la duchesse de Bourgogne eut le crédit d'empêcher le roi de déclarer reine Mme de *Maintenon*? Dans quelle bibliothèque à papier bleu a-t-il trouvé que les Impériaux et les Anglais jetaient de leur camp des billets dans Lille, et que ces billets portaient: *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas votre reine, nous ne lèverons pas le siége.* Comment des assiégeans jettent-ils des billets dans une ville assiégée? comment ces assiégeans savaient-ils que *Louis XIV* devait faire Mme de *Maintenon* reine quand le siége serait levé? Peut-on entasser tant de sottises avec un ton de confiance, que l'homme le plus important du royaume n'oserait pas prendre, s'il fesait des mémoires pleins de vérité et de raison?

L'histoire du prétendu mariage de monseigneur le dauphin avec mademoiselle *Choin*, est digne de toutes ces pauvretés, et n'a de fondement que des bruits adoptés par la canaille.

On lève les épaules, quand on voit un tel homme prêter continuellement ses idées et ses discours à *Louis XIV*, à Mme de *Maintenon*, au roi d'Espagne, à la princesse des *Ursins*, au duc d'*Orléans*, etc. Mme de *Maintenon* assure, selon lui, que le prince de *Conti* ne

commandera jamais les armées, *parce que le roi a toujours été résolu de ne les point confier à un prince du sang.* Et cependant le grand *Condé* et le duc d'*Orléans* les ont commandées.

C'est avec le même jugement et la même vérité, que pendant le siége de Toulon, il fait dire à *Charles XII*, occupé du soin de poursuivre le czar à cinq cents lieues de là: *Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.*

De tous les princes qu'il attaque avec une étourderie qui serait très-punissable, si elle n'était pas méprisée, M. le duc d'*Orléans*, régent du royaume, est celui qu'il ose calomnier avec la violence la plus cynique et la plus absurde. Il commence par dire qu'en 1713 le duc d'*Orléans* traversait le mariage du duc de *Bourbon* et de la princesse de *Conti*, et que le roi lui dit tête à tête dans son cabinet: *Je suis surpris qu'après vous avoir pardonné une chose où il allait de votre vie, vous ayez l'insolence de cabaler chez moi contre moi. La Beaumelle* était sans doute caché dans le cabinet du roi quand il entendit ces paroles. Ce mot d'*insolence* est sur-tout dans les mœurs de *Louis XIV*, et bien appliqué à l'héritier présomptif du royaume! Tout ce qu'il dit de ce prince est aussi bien fondé.

Il faut avouer qu'il est très-bien instruit, quand il dit que le duc d'*Orléans* fut reconnu régent au parlement, *malgré le président de Lubert et le président de Maisons et plusieurs membres de l'assemblée, etc.* Le président de

Lubert était un président des enq[illegible] ne se mêlait de rien. M. de *Maisons* [illegible] été premier président; il é[illegible] régent, et il allait être [illegible] lors qu'il mourut presque subi[illegible]; il n'y pas un membre du parlement, [illegible] ne donnât sa voix d'un concou[illegible] de mots, autant d'erreurs gro[illegible] narré de *la Beaumelle*, sur lequel il [illegible] aisé de s'instruire, pour peu qu'il [illegible] seulement à un colporteur de ce ten[illegible] au portier d'une maison.

Je ne parlerai point des calomnies odieuses et méprisées que ce *la Beaumelle* a vomies contre la maison d'Orléans dans plus d'un ouvrage. Il en a été puni, et il ne faut pas renouveler ces horreurs ensevelies dans un oubli éternel.

Mais comment peut-il être assez ignorant des usages du monde, et en même temps assez téméraire pour dire que *la duchesse de Berry avoua qu'elle était mariée à M. le comte de Riom, et que sur le champ M. de Mouchy demanda la charge de grand-maître de la garde-robe de ce gentilhomme?* M. de *Riom* avoir un grand-maître de la garde-robe! quelle pitié! le premier prince du sang n'en a point. Cette charge n'est connue que chez le roi. Enfin tout cet ouvrage n'est qu'un tissu d'impostures ridicules, dont aucune n'a la plus légère vraisemblance. C'est le livre d'un petit huguenot élevé pour être prédicant; qui n'a jamais rien vu; qui a parlé comme s'il avait tout vu; qui a écrit dans un style aussi audacieux qu'impertinent,

avoir du pain, qui n'en méritait pas; et il n'aurait été digne que de la corde, s'il ne avait pas été des petites-maisons.

Il se peut que quelques provinciaux, qui n'aient aucune connaissance des affaires publiques, aient été trompés quelque temps par les fausſetés ſérable calomniateur débite avec tant ran . Mais ſon livre a été regardé à Paris nt d'horreur que de dédain. Il eſt au productions mercenaires qu'on tâche re ſatiriques pour les débiter, ne pouvant re raiſonnables; et qui ſont enfin op- pour jamais.

COMMENTAIRE HISTORIQUE, SUR LES OEUVRES DE L'AUTEUR DE LA HENRIADE

1776.

Je tâcherai, dans ces commentaires sur un homme de lettres, de ne rien dire que d'un peu utile aux lettres, et sur-tout de ne rien avancer que sur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun usage ni des satires, ni des panégyriques presqu'innombrables, qui ne seront pas appuyées sur des faits authentiques.

Les uns font naître *François de Voltaire* le 20 février 1694; les autres le 20 novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates; il nous a dit plusieurs fois qu'à sa naissance on désespéra de sa vie, et qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de son baptême fut différée plusieurs mois.

Quoique je pense que rien n'est plus insipide que les détails de l'enfance et du collége, cependant je dois dire, d'après ses propres écrits, et d'après la voix publique, qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant fait des vers qui paraissaient au-dessus de cet âge, l'abbé de *Chateauneuf*, intime ami de la célèbre *Ninon de l'Enclos*, le mena chez elle; et que cette fille si singulière

lui

légua par son testament une somme de deux mille francs pour acheter des livres, laquelle ne lui fut exactement payée. Cette petite pièce de vers, qu'il avait faite au collége, est probablement celle qu'il composa pour un invalide qui avait servi dans le régiment Dauphin, Monseigneur, fils unique de *Louis XIV*. Ce vieux soldat était allé au collége des jésuites prier un régent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour Monseigneur : le régent lui dit qu'il était alors trop occupé, mais qu'il y avait un jeune écolier qui pouvait faire ce qu'il demandait. Voici les vers que cet enfant composa :

Digne fils du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des Français,
Souffrez-vous que ma vieille veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
On a dit qu'à votre naissance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la sagesse, Apollon la beauté :
Mais un Dieu bienfesant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

Cette bagatelle d'un jeune écolier valut quelques louis à l'invalide, et fit quelque bruit à Versailles et à Paris. Il est à croire que dès-lors le jeune homme fut déterminé à suivre son

penchant pour la poésie. Mais je lui ai lu dire à lui-même, que ce qui l'y p fortement, fut qu'au sortir (co ge, a été envoyé aux écoles de tréſorier de la chambre des (il fut choqué de la manière dont on y eig juriſprudence, que cela ſeul le to ment du côté des belles-lettres.

Tout jeune qu'il était, il fut admis dans la ſociété de l'abbé de *Chaulieu*, du marquis de *la Fare*, du duc de *Sulli*, de l'abbé *Courtin*. Et il nous a dit pluſieurs fois que ſon père l'avait cru perdu, parce qu'il voyait bonne compagnie et qu'il feſait des vers.

Il avait commencé dès l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Oedipe, dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la manière des anciens. (*a*) Les comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer une tragédie traitée par *Corneille* et en poſſeſſion du théâtre: ils ne la repréſentèrent qu'en 1718; et encore fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort diſſipé et plongé dans les plaiſirs de ſon âge, ne ſentit point le péril, et ne s'embarraſſait point que ſa pièce réuſſît ou non: il badinait ſur le théâtre, et s'avi

(*a*) Nous avons une lettre du ſavant *Dacier* de 1713, dans laquelle il exhorte l'auteur, qui avait déjà fait la pièce, à y joindre des chœurs chantans à l'exemple des Grecs. Mais la choſe était impraticable ſur le théâtre français. Lorſqu'en 1769 M. de *Voltaire* obtint juſtice à Toulouſe pour le malheureux *Sirven*, M. de *Marpil*, avocat chargé de cette cauſe, refuſa toute eſpèce d'honoraires, et demanda pour toute reconnaiſſance à M. de *Voltaire* qu'il voulût bien ajouter des chœurs à ſon Oedipe.

porter la queue du grand-prêtre, dans une scène où ce même grand-prêtre fesait un effet très-tragique. Mme la maréchale de *Villars*, qui était dans la première loge, demanda quel était ce sot homme qui fesait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce; on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans sa loge; et depuis ce temps, il fut attaché à M. le maréchal à Madame jusqu'à la fin de leur vie, comme on peut le voir par cette épître imprimée.

Je me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais Vinache a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France, etc.

Ce fut à Villars qu'il fut présenté à M. le duc de *Richelieu*, dont il acquit la bienveillance, et qu'il ne s'est point démentie pendant soixante ans.

Ce qui est aussi rare, et ce qui a peine a été cru, c'est que le prince de *Conti*, père de celui qui a été si célèbre par les journées de la barricade Saint-Honoré et de Château-Dauphin, fit pour lui des vers dont voici les derniers.

" Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe,
" Pour son premier projet il fait le choix d'Oedipe,
" Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu,
" Par un style plus beau cette pièce changée
" Fit croire des enfers Racine revenu,
" Ou que Corneille avait la sienne corrigée. "

Je n'ai pu retrouver la répo l'a
d'Oedipe. Je lui demandai un jo ivait dit
au prince en plaisantant : Monsei , v
ferez un grand poëte ; il faut que je
donner une pension par le roi. On préten nth
qu'à souper il lui dit : Sommes-nous u p ces
ou tous poëtes ? Il me répondit : *Delic*
tutis meae ne memineris, *Domine*.

Il commença la Henriade à St Ange chez M. de *Caumartin*, intendant des finances, après avoir fait Oedipe et avant que cette pièce fut jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages, il ne comptait pas les pouvoir finir, et qu'il ne savait ni les règles de la tragédie ni celles du poëme épique; mais qu'il fut saisi de tout ce que M. de *Caumartin*, très-savant dans l'histoire, lui contait de *Henri IV*, dont ce respectable vieillard était idolâtre ; et qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. (1) Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune président de *Maisons* son intime ami. On l'impatienta par des objections ; il jeta son manuscrit dans le feu. Le président *Hénault* l'en retira avec peine. " Souvenez-vous, lui

(1) M. de *Voltaire* recueillit dès-lors une partie des matériaux qu'il a employés depuis dans l'histoire du siècle de *Louis XIV*. L'évêque de Blois *Caumartin*, avait fait une grande partie de sa vie à s'amuser de ces petites intrigues qui sont pour le commun des courtisans une occupation si grave et si triste. Il en connaissait les plus petits détails, et les racontait avec beaucoup de gaieté. Ce que M. de *Voltaire* a cru devoir imprimer est exact ; mais il s'est bien gardé de dire tout ce qu'il savait.

: M. *Hénault* dans une de ſes lettres, que
, c'eſt moi qui ai ſauvé la Henriade, et qu'il
m'en a coûté une belle paire de manchettes.
lusieurs copies de ce poëme, qui n'était qu'ébau-
, coururent quelques années après dans le
blic ; il fut imprimé avec beaucoup de lacunes
s le titre de *la Ligue*.

Tous les poëtes de Paris et pluſieurs ſavans
s haînèrent contre lui ; on lui décocha vingt
chures ; on joua la Henriade à la foire ; on
à l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du
qu'il était indécent et même criminel de louer
miral de *Coligni* et la reine *Eliſabeth*. La
le fut ſi forte, qu'on engagea le cardinal
ſi, alors préſident de l'aſſemblée du clergé,
urer juridiquement l'ouvrage ; mais une ſi
procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur
également étonné et piqué de ces cabales,
très-diſſipée l'avait empêché de ſe faire
mis parmi les gens de lettres ; il ne ſavait
t oppoſer intrigue à intrigue ; ce qui eſt,
on, abſolument néceſſaire dans Paris, quand
réuſſir en quelque genre que ce puiſſe

la tragédie de Mariamne en 1722.
it empoiſonnée par *Hérode* ; lorſ
e eut la coupe, la cabale cria : *La reine boit*,
pièce tomba. Ces mortifications continuelles
èrent à faire imprimer en Angleterre
Henriade, pour laquelle il ne pouvait obtenir
France ni privilége ni protection. Nous avons
une lettre de ſa main, écrite à M. *Dumas*

d'Angleterre, depuis conseiller au parlement de Toulouse, dans laquelle il parle ainsi de ce voyage :

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le héros célébré sur ma vielle :
Il fut proscrit, persécuté, damné
Par les dévots et leur douce séquelle :
En Angleterre il trouva du secours,
J'en vais chercher. . . . . .

Le reste des vers est déchiré : elle finit par ces mots : " Je n'ai pas le nez tourné à être prophète en mon pays. " Il avait raison. Le roi *George I*, et sur-tout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui firent une souscription immense : ce fut le commencement de sa fortune : car étant revenu en France en 1728, il mit son argent à une loterie établie par M. *Desforts*, contrôleur-général des finances. On recevait des rentes sur l'hôtel-de-ville pour billets, et on payait les lots argent comptant ; de sorte qu'une société qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'associa avec une compagnie nombreuse et fut heureux. C'est un des associés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve sur ses registres. M. de *Voltaire* lui écrivait : " Pour faire sa fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les arrêts du conseil. Il est rare qu'on fait de finances, le ministère ne soit forcé à faire des arrangemens dont les particuliers profitent. "

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres qui étaient sa passion dominante. Il donna

en 1730 son Brutus, que je regarde comme sa gédie la plus fortement écrite, sans même excepter Mahomet. Elle fut très-critiquée, retais en 1732 à la première représentation de ire; et quoiqu'on y pleurât beaucoup, elle fur le point d'être sifflée. On la parodia à la comédie italienne, à la foire; on l'appela la ce des Enfans-trouvés, Arlequin au Parnasse. académicien l'ayant proposé en ce temps-là remplir une place vacante à laquelle notre ur ne songeait point, M. de *Boze* déclara que de Brutus et de Zaïre ne pouvait jamais fujet académique.

etait lié alors avec l'illustre marquise du *telet*, et ils étudiaient ensemble les principes *wton* et les systèmes de *Leibnitz*. Ils se t plusieurs années à Cirey en Champagne; *ig*, grand mathématicien, y vint passer ans entiers. M. de *Voltaire* y fit bâtir une e, où l'on fit toutes les expériences alors nes sur la lumière et sur l'électricité. Ces upations ne l'empêchèrent pas de donner, 27 janvier 1736, la tragédie d'Alzire ou *A* ains qui eut un grand succès. Il te réussite à son absence: il disait: *ubi non sunt, sed non cruciantur*

i se déchaîna le plus contre Alzire fut *Desfontaines*! Cette aventure est assez ur ce *Desfontaines* avait travaillé au s savans sous M. l'abbé *Bignon*, et en a exclus en 1723. Il était mis à faire

des espèces de journaux pour fi ci ; 1
était ce que M. de *Voltaire* appe ſi
laire. Ses mœurs etaient aſſez ci Il :
été pris en flagrant délit avec de avi
et mis en priſon à bicêtre. ' ' i
inſtruire ſon procès, et on voi le: ie b
parce qu'on diſait que Paris ai
exemple. M. de *Voltaire* emplo pi
protection de madame la marqu
Nous avons encore une des lettres q L
taines écrivit à ſon libérateur ;
imprimée parmi les lettres du marquis
(*b*) " Je n'oublierai jamais les
„ que je vous ai : votre bon cœur
„ au-deſſus de votre eſprit : i doit
„ employée à vous marquer ma re
„ Je vous conjure d'obtenir encore
„ de cachet qui m'a tiré de bicêtre, et
„ à trente lieues de Paris, ſoit le

Quinze jours après, le même hon
un libelle diffamatoire contre celui p
il devait employer ſa vie. C'eſt ce q
couvre par une lettre de M. *Thiriot* du 16
tirée du même recueil. Cet abbé *Desfi*
eſt celui-là même qui, pour ſe juſ
à M. le comte d'*Argenſon* : *Il fa*
et à qui M. le comte d'*Argenſon* rép
n'en vois pas la néceſſité.

Ce prêtre ne s'adreſſait plus à

(*b*) Cette lettre eſt du 31 mai. La date de l'année n'y
pas ; mais elle eſt de 1724.

depuis

depuis son aventure de bicêtre. Il élevait de jeunes français dans ses deux métiers de non-conformiste et de folliculaire; il leur montrait à faire des satires; il composa avec eux des libelles diffamatoires, intitulés *Voltairomanie* et *Voltairiana*: c'était un ramas de contes absurdes: on en peut juger par une des lettres de M. le duc de *Richelieu*, signée de sa main, dont nous avons retrouvé l'original. Voici les propres mots: *Ce livre est bien ridicule et bien plat. Ce que je trouve d'admirable, c'est que l'on y dit que madame de Richelieu vous avait donné cent louis et un carrosse, avec des circonstances dignes de l'auteur et non pas de vous; mais cet homme admirable oublie que j'étais veuf en ce temps-là, et que je ne me suis remarié que plus de quinze ans après, etc.* Signé, *le duc de* RICHELIEU, 8 *février* 1739.

M. de *Voltaire* ne se prévalait pas même de tant de témoignages authentiques; et il seraient perdus pour sa mémoire, si nous ne les avions retrouvés avec peine dans le chaos de ses papiers.

Je tombe encore sur une lettre du marquis d'*Argenson*, ministre des affaires étrangères. *C'est un vilain homme que cet abbé Desfontaines; son ingratitude est encore pire que ses crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger.* 7 *février* 1739.

Voilà les gens à qui M. de *Voltaire* avait à faire, et qu'il appelait *la canaille de la littérature. Ils vivent*, disait-il, *de brochures et de crimes.*

Nous voyons qu'en effet un homme de cette trempe, nommé l'abbé *Makarti*, qui se disait

des nobles *Makarti* d'Irlande, et qui se disait aussi homme de lettres, lui emprunta une somme assez considérable, et alla avec cet argent se faire mahométan à Constantinople; sur quoi M. de *Voltaire* dit: *Makarti n'est allé qu'au Bosphore; mais Desfontaines s'est réfugié plus loin vers le lac de Sodome.* (c)

Il paraît que les contradictions, les perversités, les calomnies qu'il essuyait à chaque pièce qu'il faisait représenter, ne pouvaient l'arracher à son goût; puisqu'il donna la comédie de l'Enfant-prodigue, le 10 octobre 1736; mais il ne la donna point sous son nom; et il en laissa le profit à deux jeunes élèves qu'il avait formés, MM. *Linant* et *Lamarre*, qui vinrent à Cirey où il était avec madame du *Châtelet*. Il donna *Linant* pour précepteur au fils de madame du *Châtelet*, qui a été depuis lieutenant-général des armées, et ambassadeur à Vienne et à Londres. La comédie de l'Enfant-prodigue eut un grand succès. L'auteur écrivit à mademoiselle *Quinault*: " Vous savez garder les secrets " d'autrui comme les vôtres. Si l'on m'avait " reconnu, la pièce aurait été sifflée. Les hom- " mes n'aiment pas qu'on réussisse en deux " genres. Je me suis fait assez d'ennemis par " Oedipe et la Henriade. "

Cependant il embrassait dans ce temps-là même un genre d'étude tout différent: il composait

(c) Nous avons vu une obligation de 500 liv. d'argent prêté chez *Perret* notaire, 1 juillet 1730; mais nous n'avons pu trouver celle de 2000 liv.

es Elémens de la philoſophie de *Newton*, phi-
oſophie qu'alors on ne connaiſſait preſque point
n France. Il ne put obtenir un privilége du
celier d'*Agueſſeau*, magiſtrat d'une ſcience
verſelle; mais qui, ayant été élevé dans le
ystème cartéſien, écartait les nouvelles décou-
ertes autant qu'il pouvait. L'attachement de
otre auteur pour les principes de *Newton* et
le *Locke*, lui attira une foule de nouveaux
nnemis. Il écrivait à M. *Falkner*, le même au-
uel il avait dédié Zire: " On croit que les
, Français aiment la nouveauté, mais c'eſt en
, fait de cuiſine et de modes; car pour les
, vérités nouvelles, elles ſont toujours proſcrites
, parmi nous: ce n'eſt que quand elles ſont
, vieilles qu'elles ſont bien reçues, etc. "

Pour ſe délaſſer des travaux de la phyſique,
l s'amuſa à faire le poëme de la Pucelle. Nous
ons des preuves que cette plaiſanterie fut
reſque compoſée toute entière à Cirey. Madame
lu *Châtelet* aimait les vers autant que la géo-
nétrie, et s'y connaiſſait parfaitement. Quoique
e poëme ne fût que comique, on y trouva
eaucoup plus d'imagination que dans la Hen-
iade; mais la Pucelle fut indignement vio'ée
ar des poliſſons groſſiers, qui la firent imprimer
ec des ordures intolérables. Le ſeules bonnes
ditions ſont celles de MM. *Cramer*.

Il fallut quitter Cirey, pour aller ſolliciter à
Bruxelles un procès que la maiſon du *Châtelet*
y ſoutenait depuis long-temps contre la maiſon
le *Honsbrouk*, procès qui pouvait les ruiner

l'une et l'autre. M. de *Voltaire*, conjointement avec M. *Raesfeld*, préſident de Clèves, accommoda enfin cet ancien différent, moyennant cent trente mille francs, argent de France, qui furent payés à M. le marquis du *Châtelet*.

Le malheureux et célèbre *Rouſſeau* était alors à Bruxelles. Madame du *Châtelet* ne voulut point le voir; elle ſavait que *Rouſſeau* avait fait autrefois une ſatire contre le baron de *Breteuil* ſon père, dans le temps qu'il était ſon domeſtique; et nous en avons la preuve dans un papier écrit tout entier de la main de madame du *Châtelet*.

Les deux poëtes ſe virent, et bientôt conçurent une aſſez forte averſion l'un pour l'autre. *Rouſſeau* ayant montré à ſon antagoniſte une ode à la poſtérité, celui-ci lui dit: *Mon ami, voilà une lettre qui ne ſera jamais reçue à ſon adreſſe*. Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Linant*, dans laquelle il dit: " *Rouſſeau* me mépriſe, „ parce que je néglige quelquefois la rime; et „ moi je le mépriſe parce qu'il ne ſait que „ rimer. " (*d*)

(*d*) Nous obſervons qu'une lettre d'un ſieur de *Médis* à un ſieur de *Meſſe*, du 17 février 1737, prouve aſſez que le poëte *Rouſſeau* ne s'était pas corrigé à Bruxelles. La voici: " Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive; „ il m'eſt revenu des lettres proſcrites; on m'enlève mercredi au ſoir, et on me met en priſon; croiriez-vous „ que ce coquin de *Rouſſeau*, cet indigne, ce monſtre qui „ depuis ſix mois n'a bu et mangé que chez moi, à qui „ j'ai rendu les plus grands ſervices et en nombre, a été „ la cauſe qu'on m'a pris; c'eſt lui qui a irrité contre „ moi le porteur des lettres; et qu'enfin ce monſtre,

Les extrêmes bontés avec lesquelles le roi de Prusse l'avait prévenu, lui firent bien oublier la haine de *Rousseau*. Ce monarque était poëte aussi; mais il avait tous les talens de sa place et tous ceux qui n'en étaient pas.

Le roi de Prusse *Frédéric-Guillaume*, le moins endurant de tous les rois, sans contredit le plus économe et le plus riche en argent comptant, venait de mourir à Berlin. Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, entretenait un commerce assez régulier avec M. de *Voltaire*, depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père et de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques.

Le père était un véritable vandale, qui dans tout son règne n'avait songé qu'à amasser de l'argent, et à entretenir à moins de frais qu'il se pouvait les plus belles troupes de l'Europe.

Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, et jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de sa noblesse, laquelle avait mangé bien vite le peu d'argent qu'elle en avait tiré; et la moitié de cet argent était rentrée encore dans les

„ vomi des enfers, achevant de boire avec moi à ma „ table, de me baiser, de m'embrasser a servi d'espion „ pour me faire enlever à minuit. Non, jamais trait n'a „ été si noir; je ne puis y penser sans horreur. Si vous „ saviez tout ce que j'ai fait pour lui! Patience, je „ compte que notre correspondance n'en sera pas altérée. "

Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à justifier *Saurin*, et la sentence et l'arrêt qui bannirent *Rousseau*. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire si funeste et si déshonorante.

coffres du roi par les impôts ſur la conſommation.

Toutes les terres royales étaient affermées à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs et juges; de façon que, quand un cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenait ſon habit de juge, et condamnait le délinquant au double. Il faut obſerver que quand ce même juge ne payait pas le roi le dernier du mois, il était lui-même taxé au double le premier du mois ſuivant.

Un homme tirait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voiſinage des terres du roi, ou avait-il commis quelqu'autre faute, il fallait payer une amende; une fille feſait-elle un enfant, il fallait que la mère ou le père, ou les parens donnaſſent de l'argent au roi pour la façon. Madame la baronne de ****, la plus riche veuve de Berlin, c'eſt-à-dire, qui poſſédait ſept à huit mille livres de rente, fut accuſée d'avoir mis au monde un ſujet du roi dans la ſeconde année de ſon veuvage; le roi lui écrivit de ſa main, que pour ſauver ſon honneur elle envoyât ſur le champ trente mille livres à ſon tréſor. Elle fut obligée de les emprunter et fut ruinée.

Il avait un miniſtre à la Haye nommé *Luiſius*; c'était aſſurément de tous les miniſtres des têtes couronnées le plus mal payé. Ce pauvre homme, pour ſe chauffer, fit couper quelques arbres dans les jardins d'hons-lardik, appartenans pour lors à la maiſon de Pruſſe. Il reçut bientôt après des dépêches du roi ſon maître, qui lui retenait une année d'appointemens. *Luiſius* déſeſpéré ſe

oupa la gorge avec le ſeul raſoir qu'il eût. Un
ieux valet vint à ſon ſecours et lui ſauva mal-
ureuſement la vie. M. de *Voltaire* retrouva
epuis ſon excellence à la Haye, et lui fit l'au-
ne à la porte du palais nommé la vieille cour;
ais appartenant au roi de Pruſſe, et où ce
auvre ambaſſadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie eſt une répu-
lique en comparaiſon du deſpotiſme exercé par
Frédéric-Guillaume. C'eſt par ces moyens qu'il
rvint, en vingt-huit ans de règne, à entaſſer dans
es caves de ſon palais de Berlin, environ vingt
ions d'écus bien enfermés dans des tonneaux
armis de cercles de fer. Il ſe donna le plaiſir
le meubler tout le grand appartement du palais
le gros effets d'argent maſſif, dans leſquels l'art
ſurpaſſait pas la matière. Il donna auſſi à la
eine ſa femme, en compte, un cabinet dont
es meubles étaient d'or, juſqu'aux pommeaux
les pêles et des pincettes, et juſqu'aux
afetières.

Le monarque ſortait à pied de ce palais, vêtu
l'un méchant habit de drap bleu à boutons de
uivre, qui lui venait à la moitié des cuiſſes;
t quand il achetait un habit neuf, il feſait ſervir
es vieux boutons. C'eſt dans cet équipage que
a majeſté, armée d'une groſſe canne de ſergent,
eſait tous les jours la revue de ſon régiment de
éans. Ce regiment était ſon goût favori et ſa
lus grande dépenſe. Le premier rang de ſa
ompagnie était compoſé d'hommes dont le plus

petit avait sept pieds de haut. Il les fesait
au bout de l'Europe et de l'Asie.

L'auteur de la Henriade en vit encore quelq
uns à Berlin. Le roi son fils, qui n'aimait les grands-hommes que dans une autre acception de ce mot, avait mis ceux-ci chez la reine sa femme en qualité d'heiduques.

Quand *Frédéric-Guillaume* avait fait sa revue, il allait se promener par la ville. Tout le monde s'enfuyait au plus vite. S'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait son temps dans la rue: *Va-t-en chez toi, gueuse, une bonnête femme doit être dans son ménage;* et il accompagnait cette remontrance, ou d'un bon soufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les ministres du saint évangile, quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger si ce vandale était étonné et fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de grâces, de politesse, et d'envie de plaire, qui cherchait à s'instruire, et qui fesait de la musique et des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire, il le jetait au feu; le prince jouait-il de la flûte, le père cassait la flûte; et quelquefois traitait son altesse royale comme il traitait les femmes et les prédicans à la parade.

Le prince, lassé de toutes les attentions que son père avait pour lui, résolut un beau matin, en 1730, de s'enfuir, sans bien savoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager

omme le fils d'un fermier-général, ou d'un rchand anglais : il emprunta quelques centai- de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* et *Keit*, evaient l'accompagner ; *Kat* était le fils unique 'un brave officier-général ; *Keit* était gendre de même baronne de ****, à qui il en avait é dix mille écus pour faire des enfans. Le et l'heure étaient déterminés, le père fut rmé de tout ; on arrêta en même temps le e et ſes deux compagnons de voyage.

Le roi crut d'abord que la princeſſe *Guillemine* le, qui a depuis épouſé le prince margrave de *reith*, était du complot ; et comme il était péditif en fait de juſtice, il la jeta à coups de eds par une fenêtre qui s'ouvrait juſqu'au plan-

La reine-mère qui ſe trouva à cette expédi- , dans le temps que *Guillemine* ſa fille allait ire le ſaut, la retint à peine par ſes juppes ; il ta à la princeſſe une contuſion au-deſſous du on gauche, qu'elle a conſervée toute ſa vie, ne une marque des ſentimens paternels.

Le prince fut enfermé à Cuſtrin dans une eſpèce cachot.

Il y était depuis quelques ſemaines, lorſqu'un ur un vieil officier, ſuivi de quatre grenadiers, ıtra dans la chambre, fondant en larmes. *Fréde-* ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou. lais l'officier, toujours pleurant, le fit prendre les quatre grenadiers qui le placèrent à la être et qui lui tinrent la tête, tandis qu'on ›upait celle de ſon ami *Kat*, ſur un échafaud

dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à *Keit* et s'évanouit. Le père était présent à ce spectacle.

Quant à *Keit*, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande; le roi dépêcha des soldats pour le prendre. Il ne fut manqué que d'une minute, et s'embarqua pour le Portugal, où il demeura jusqu'à la mort du clément *Fréderic - Guillaume*.

Le roi n'en voulait pas demeurer là. Son dessein était de faire couper la tête à son fils. Il considérait qu'il avait trois autres garçons, dont aucun ne fesait des vers, et que c'était assez pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étaient déjà prises pour faire condamner le prince royal à la mort, comme l'avait été le czarovitz fils aîné du czar *Pierre I.*

Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines et humaines, qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager; mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges aussi habiles que ceux de Russie. En tout cas son autorité paternelle aurait suffi. L'empereur *Charles VI*, qui prétendait que le prince royal, comme prince de l'empire, ne pouvait être jugé à mort que dans une diète, envoya le comte de *Sekendorf* au père, pour lui faire les plus sérieuses remontrances.

Au bout de dix-huit mois, les sollicitations de l'empereur et les larmes de la reine de Prusse obtinrent la liberté du prince héréditaire, qui se mit à faire des vers et de la musique plus que jamais. Il lisait *Leibnitz* et même *Wolf*, qu'il

pelait un compilateur de fatras; et il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les ſciences à la fois.

Ce prince voulut à ſon avénement à la couronne viſiter toutes les frontières de ſes Etats. Son déſir de voir les troupes françaiſes, et d'aller incognito à Strasbourg et à Paris, lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg, ſous le nom de comte du *Four*; mais ayant été reconnu par un ſoldat qui avait ſervi dans les armées de ſon père, il retourna à Clèves.

Plus d'un curieux a conſervé dans ſon portefeuille une lettre en proſe et en vers, dans le goût de *Chapelle*, écrite par ce prince ſur ce voyage de Strasbourg. L'étude de la langue et de la poéſie françaiſe, celle de la muſique italienne, de la philoſophie et de l'hiſtoire avaient fait ſa conſolation dans les chagrins qu'il avait ſuyés pendant ſa jeuneſſe. Cette lettre eſt un monument ſingulier d'un homme qui a gagné depuis tant de batailles: elle eſt écrite avec grâce et légéreté; en voici quelques morceaux.

" Je viens de faire un voyage entremêlé d'aventures ſingulières, quelquefois fâcheuſes et ſouvent plaiſantes. Vous ſavez que j'étais parti pour Bruxelles, afin de revoir une ſœur que j'aime autant que je l'eſtime. Chemin feſant, *Algaroti* et moi, nous conſultions la carte géographique pour régler notre retour par Véſel. Strasbourg ne nous détournait pas beaucoup; nous choisimes cette route par préférence: l'incognito fut réſolu; enfin tout

„ arrangé et concerté au mieux, nous crûmes
„ aller en trois jours à Strasbourg.

„ Mais le ciel qui de tout dispose,
„ Régla différemment la chose.
„ Avec des courfiers efflanqués,
„ En droite ligne iffus de Koffinante,
„ Des payfans en poftillons maſqués,
„ Nos carroffes cent fois dans la route accrochés,
„ Nous allions gravement d'une allure indolente."

On dit qu'il écrivait tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venait de compoſer un ouvrage bien plus ſérieux et plus digne d'un grand prince: c'était la réfutation de *Machiavel*. Il l'avait envoyé à M. de *Voltaire* pour le faire imprimer; il lui donna rendez-vous dans un petit château, appelé Meuſe, auprès de Clèves. Celui-ci lui dit: " Sire, ſi j'avais été „ *Machiavel*, et ſi j'avais eu quelque accès „ auprès d'un jeune roi, la première choſe „ que j'aurais faite, aurait été de lui conſeiller „ d'écrire contre moi. " Depuis ce temps, les bontés du monarque pruſſien redoublèrent pour l'homme de lettres français, qui alla lui faire ſa cour à Berlin ſur la fin de 1740, avant que le roi ſe préparât à entrer en Siléſie.

Alors le cardinal de *Fleuri* lui prodigua les cajoleries les plus flatteuſes, dont il ne paraît pas que notre voyageur fût la dupe. Voici ſur cette matière une anecdote bien ſingulière, et qui pourrait jeter un grand jour ſur l'hiſtoire de ce ſiècle. Le cardinal écrivit à M. de *Voltaire*,

le 14 novembre 1740, une grande lettre oſtenſible dont j'ai copie; on y trouve ces propres mots :

« La corruption eſt ſi générale, et la bonne foi » eſt ſi indécemment bannie de tous les cœurs » dans ce malheureux ſiècle, que ſi on ne ſe tenait » pas bien ferme dans les motifs ſupérieurs qui » nous obligent à ne point nous en départir, on » ſerait quelquefois tenté d'y manquer dans de » certaines occaſions. Mais le roi mon maître fait » voir du moins qu'il ne ſe croit point en droit » d'avoir de cette eſpèce de répréſailles; et dans » le moment de la mort de l'empereur, il aſſura » M. le prince de *Lichtenſtein* qu'il garderait » fidellement tous ſes engagemens. »

Ce n'eſt point à moi d'examiner comment après une telle lettre on put en 1741 entreprendre de dépouiller la fille et l'héritière de l'empereur *Charles VI.* Ou le cardinal de *Fleuri* changea d'avis, ou cette guerre ſe fit malgré lui. Mon ouvrage ne regarde point la politique, à laquelle je ſuis abſolument étranger; mais enfin, de vieux littérateur, je ne puis diſſimuler ma ſurpriſe, de voir un homme de cour et un académicien dire *qu'on ſe tient ferme dans des motifs qui obligent à ne ſe point départir de ces motifs; qu'on ſerait tenté de manquer à ces motifs, et qu'on eſt en droit d'avoir de ces eſpèces de repréſailles.* Voilà bien des fautes contre la langue en peu de mots.

Quoi qu'il en ſoit, je vois très-clairement

On bien, si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'aurore
Ou sur l'absinthe ou sur le thim;
Toujours travaille et toujours cause,
Et vous pétrit son miel divin
gratte-cus et de la rose.

aussitôt il travailla à sa Mérope. La tragédie
rope, première pièce profane qui réussit sans
urs d'une passion amoureuse, et qui fit à
e auteur plus d'honneur qu'il n'en espérait,
: représentée le 26 février 1743. Je ne puis
x faire connaître ce qui se passa de singulier sur
te tragédie, qu'en rapportant la lettre qu'il
ivit, le 4 avril suivant, à son ami M. d'*Aigueberre*
i était à Toulouse.

« La Mérope n'est pas encore imprimée : je doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation. Ce n'est point moi qui ai fait la pièce; c'est mademoiselle *Dumesnil*. Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer pendant trois actes de suite? Le public a pris un peu le change : il a mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui ont fait les acteurs. La séduction a été au point que le parterre a demandé à grands cris à me voir. On m'est venu prendre dans une cache où je m'étais tapi; on m'a mené de force dans la loge (*e*) de madame la maréchale de

(*e*) C'est de là qu'est venue la mode ridicule de crier *auteur*, *l'auteur*, quand une pièce bonne ou mauvaise affit à la première représentation.

» *Villars*, où était sa belle-fille. Le parti
» était fou : il a crié à la duchesse de *Villars* de
» me baiser ; et il a tant fait de bruit qu'
» a été obligée d'en passer par-là, par l'o
» de sa belle-mère. J'ai été baisé publiqu
» comme *Alain Chartier* par la princesse
» *rite* d'Ecosse ; mais il dormait et j
» éveillé. Cette faveur populaire, qui prob
» ment passera bientôt, m'a un peu consolé de
» petite persécution de *Boyer*, ancien évêque
» Mirepoix, toujours plus théatin qu'évê
» L'académie, le roi et le public m'avaient désigné
» pour succéder au cardinal de *Fleuri* parmi les
» quarante. *Boyer* n'a pas voulu ; et il a trouvé à
» la fin, après deux mois et demi, un prélat pour
» remplir la place d'un prélat, selon les canons de
» l'Eglise. (*f*) Je n'ai pas l'honneur d'être prêtre ;
» je crois qu'il convient à un profane comme moi
» de renoncer à l'académie.

» Les lettres ne sont pas extrêmement favori-
» sées. Le théatin m'a dit que l'éloquence expi-
» rait ; qu'il avait en vain voulu la ressusciter
» par ses sermons ; que personne ne l'avait
» *secondé*. Il voulait dire, *écouté*.

» On vient de mettre à la bastille l'abbé *Lenglé*,
» pour avoir publié des mémoires déjà très-con-
» nus qui servent de supplément à l'histoire de
» notre célèbre de *Thou*. L'infatigable et mal-
» heureux *Lenglé* rendait un signalé service aux
» bons citoyens et aux amateurs des recherches

(*f*) Je trouve une lettre, du 3 mars 1743, de M. l'archevêque de Narbonne, qui se désiste en faveur de M. de Voltaire.

historiques. Il méritait des récompenses; on l'empriſonne cruellement à l'âge de ſoixante-dix ans. Cela eſt tyrannique.

Inſere nunc, Melibœe, piros; pone ordine vites.

Madame du *Châtelet* vous fait ſes compliments. Elle marie ſa fille à M. le duc de *Monté-*
a o, politain, au grand nez, à la taille courte, e maigre et noire, à la poitrine enfoncée. *a eſt ici, et va nous enlever une françaiſe aux joues rebondies. Vale et me ama.*" VOLTAIRE.

Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 janvier 743, âgé de quatre-vingt-dix ans; jamais perſonne vait parvenu plus tard au miniſtère, et jamais niſtre n'avait gardé ſa place plus long-temps.

Il commença ſa fortune, à l'âge de ſoixante et eize ans, par être roi de France, et le fut juſqu'à rt ſans contradiction. Affectant toujours la us grande modeſtie, n'amaſſant aucun bien, ayant aucun faſte, et ſe bornant uniquement à . Il laiſſa la réputation d'un eſprit fin et ole, plutôt que d'un génie, et paſſa pour ir mieux connu la cour que l'Europe.

de *Voltaire* l'avait beaucoup vu chez madame la maréchale de *Villars*, quand il n'était qu'ancien êque de la petite vilaine ville de Fréjus, dont u s'était toujours intitulé *évêque par l'indignation divine*, comme on liſait dans quelques-unes de ſes lettres. Fréjus était une très-laide femme qu'il avait répudiée le plutôt qu'il avait pu. Le maréchal de *Villeroi*, qui ne ſavait pas que l'évêque avait été long-temps l'amant

de la maréchale sa femme, le fit *Louis XIV*, précepteur de *Louis XV*; teur il devint premier ministre, et de contribuer à l'exil du maréchal son b C'était, à l'ingratitude près, un affi n n mais comme il n'avait aucun talent, il é tous ceux qui en avaient dans quelque que ce pût être.

Plusieurs académiciens voulurent que l'auteur de Mahomet eût sa place à l'académie française; on demanda au souper du roi qui prononcerait l'oraison funèbre du cardinal à l'académie; le roi répondit que ce serait *Voltaire*. Sa maîtresse, la duchesse de *Château-roux*, le voulait; mais un vieil imbécille, précepteur du dauphin, autrefois théatin, et depuis évêque de Mirepoix, nommé *Boyer*, se chargea par principe de conscience de seconder la haine des ennemis de M. de *Voltaire*. Ce *Boyer* avait la feuille des bénéfices. Le roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé. Il traita celle-ci comme un point de discipline ecclésiastique; il représenta que c'était offenser DIEU, qu'un profane comme M. de *Voltaire* succédât à un cardinal.

Le prêtre enfin l'emporta sur la maîtresse, et M. de *Voltaire* n'eut point cette place dont il ne se souciait guère. Il aimait à se rappeler cette aventure, qui fait voir les petitesses de ceux qu'on appelle grands, et qui marque combien les bagatelles sont quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal, que dans ses

dernières années ; la maison d'Autriche
issait de sa cendre ; la France était pressée par
et par l'Angleterre. Il ne nous restait alors
re ressource que dans le roi de Prusse, qui
avait entraînés dans la guerre, et qui nous
lonnés.

d'envoyer secrétement M. de *Vol-*
chez ce monarque pour sonder ses intentions,
voir s'il ne serait pas d'humeur à prévenir les
s qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne
ui, après avoir tombé sur nous ; et s'il ne vou-
neus prêter cent mille hommes dans l'oc-
pour mieux assurer sa Silésie. Cette idée était
ns la tête de M. de *Richelieu* et de mada-
teau-roux. Le roi l'adopta ; et M. *Ame-*
ittre des affaires étrangères, fut chargé de
r le départ de M. de *Voltaire*, et des détails
respondance. Il fallait un prétexte ; on prit
de cette querelle avec l'ancien évêque de
x. Le roi approuva cet expédient ; M. de
aire écrivit au roi de Prusse, qu'il ne pouvait
tenir aux persécutions de ce théatin, et qu'il
réfugier auprès d'un roi philosophe, loin
series d'un bigot. Comme ce prélat signait
l'ancien évêq. de Mirepoix en abrégé,
q i écriture était assez incorrecte ; on lisait
évêq. de Mirepoix au lieu de *l'ancien*. Ce
sujet de plaisanterie, et jamais négociation
s : plus gaie.

Le roi de Prusse qui n'y allait pas de main
orte, quand il fallait frapper sur les moines et
r les prelats de cour, répondit avec un déluge

de railleries sur *l'ane de Mirepoix*, et p
M. de *Voltaire* de venir.

M. de *Voltaire* eut grand soin de fai lire ses lettres et les réponses ; l'évêque en fut into il alla se plaindre à *Louis XV* de ce que *Voltaire le fesait*, disait-il, *passer dans les cours étrangères*. Le roi i *que c'était une chose dont on était c nu, et qu'il ne fallait pas qu'il y prît de.*

Ce qu'il y eut de plus singulier, c'(qu'il fallut mettre madame du *Châtelet* de la confidence; elle ne voulait point, à quelque prix que ce fût, que M. de *Voltaire* la quittât pour le roi de Prusse; elle ne trouvait rien de si lâche et de si abominable dans le monde, que de se séparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint, pour l'apaiser, qu'elle entrerait dans le mystère, et que les lettres passeraient par ses mains.

M. de *Voltaire* s'arrêta quelque temps en Hollande, pendant que le roi de Prusse courait d'un bout à l'autre de ses Etats pour faire des revues. Ce séjour à la Haye ne fut pas inutile. M. de *Voltaire* logeait dans le palais de la vieille cour, qui appartenait alors au roi de Prusse, par ses partages avec la maison d'Orange. Son envoyé, le jeune comte de *Podevils*, amoureux et aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat, attrapait par les bontés de cette dame, des copies des résolutions secrètes de leurs hautes puissances, très-mal intentionnées contre nous;

de *Voltaire* envoyait ces copies à la cour,
x(ſervice était très-agréable.

Quand il arriva à Berlin, le roi le logea chez lui,
e il avait fait dans ſes précédens voyages. Il
t à Poſtdam la vie qu'il a toujours menée
ſon avénement au trône; cette vie mérite
petits détails. Il ſe levait à cinq heures
in en été et à ſix en hiver. Si vous voulez
émonies royales de ce lever; quelles
t les grandes et les petites entrées; quelles
it les fonctions de ſon grand-aumônier, de
g l-chambellan, de ſon premier gentil-
de la chambre, de ſes huiſſiers, je vous
rai qu'un laquais venait allumer ſon feu,
ler et le raſer, encore s'habillait-il preſque
ſeul. Sa chambre était aſſez belle; une riche
trade d'argent, ornée de petits amours très-
1 ſculptés, ſemblait former l'eſtrade d'un lit
on voyait les rideaux; mais derrière les ri-
x était, au lieu de lit, une bibliothèque; et
t au lit du roi, c'était un grabat de ſangle
: un matelas, caché par un paravent. *Marc-
rèle* et *Julien*, ſes deux apôtres, et les plus
nds hommes du Roïciſme, n'étaient pas plus
couchés.

Quand ſa majeſté était habillée et bottée, ſon
mier miniſtre arrivait avec une groſſe liaſſe de
x s ſous le bras. Ce premier miniſtre était un
is qui logeait au ſecond étage dans la maiſon
Fedeſdoff, ſoldat devenu valet-de-chambre
favori, et qui avait autrefois ſervi le roi dans

le château de Cuſtrin ; les ſecrétaires d'Etat envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en apportait l'extrait. Le roi feſait mettre les réponſes à la marge en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainſi en une heure. Rarement les ſecrétaires d'Etat, les miniſtres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi ſon père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'executait ſi militairement, l'obéiſſance était ſi aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi en botte feſait dans ſon jardin la revue de ſon régiment des gardes, et à la même heure tous les colonels en feſaient autant dans toutes les provinces. Les princes ſes frères, les officiers-généraux, un ou deux chambellans mangeaient à ſa table, qui était auſſi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie paſſable, ni une poularde, et où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas il ſe retirait ſeul dans ſon cabinet, et feſait des vers juſqu'à cinq ou ſix heures. Enſuite venait un jeune homme nommé *Darget*, ci-devant ſecrétaire de *Valory* envoyé de France, qui feſait la lecture; un petit concert commençait à ſept heures, le roi y jouait de la flûte auſſi bien que le meilleur artiſte. Les concertans exécutaient ſouvent de ſes compoſitions, car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât; et il n'eût pas eſſuyé chez les Grecs la mortification qu'eut

Epaminondas

ondas, d'avouer qu'il ne savait pas la

jai on ne parla en aucun lieu du monde
tant de liberté de toutes les superstitions
nes ; et jamais elles ne furent traitées
plaisanterie et de mépris que dans
ers du roi de Prusse. DIEU était respecté ;
tous ceux qui avaient trompé les hommes
nom n'étaient pas épargnés. Il n'entrait
ans le palais ni femmes ni prêtres ; en un
Fréderic vivait sans cour, sans conseil et
te.

iques juges de provinces voulurent faire
ne sais quel pauvre payſan, accusé
prêtre d'une intrigue galante avec son
le. On n'exécutait personne sans que le roi
confirmé la sentence : loi très-humaine qui
p que en Angleterre et dans d'autres pays.
déric écrivit au bas de la sentence, qu'il don-
es Etats liberté de conscience et de.....
un pretre d'auprès de Stétin, très-scandalisé
cette indulgence, glissa dans un sermon sur
de, quelques traits qui pouvaient regarder
roi son maître ; il fit venir ce ministre de
ge à Postdam en le citant au consistoire,
qu'il n'y eût à sa cour pas plus de consistoire
messe. Le pauvre homme fut amené ; le
it une robe et un rabat de prédicant ; d'*Ar-*
, l'auteur des Lettres juives, et un baron
Polnits, qui avait changé trois ou quatre fois
religion, se revêtirent du même habit : on
t un tome du dictionnaire de *Bayle* sur une

table en guise d'évangile, et le coupable fut introduit par deux grenadiers, devant ces trois ministres du Seigneur. Mon frère, lui dit le roi, je vous demande au nom de DIEU sur quel *Hérode* vous avez prêché? Sur *Hérode* qui fit tuer tous les petits enfans, répondit le bon homme. Je vous demande, ajouta le roi, si c'était *Hérode* premier du nom; car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs? Le prêtre de village ne sut que répondre. Comment, dit le roi, vous osez prêcher sur un *Hérode*, et vous ignorez quelle était sa famille? vous êtes indigne de votre ministère. Nous vous pardonnons pour cette fois; mais sachez que nous vous excommunierons, si jamais vous prêchez quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra la sentence et son pardon; on signa trois noms ridicules inventés à plaisir. Nous allons demain à Berlin, ajouta le roi; nous demanderons grâce pour vous à nos frères, ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres; on se moqua de lui.

Frédéric gouvernait l'Eglise aussi despotiquement que l'Etat; c'était lui qui prononçait les divorces, quand un mari et une femme voulaient se marier ailleurs. Un ministre lui cita un jour l'ancien testament, au sujet d'un de ces divorces; *Moïse*, lui dit-il, menait ses Juifs comme il voulait, et moi je gouverne mes Prussiens comme je l'entends.

La plus grande économie présidait dans Potsdam à tous ses goûts; sa table, et celle de

s officiers et de ſes domeſtiques, étaient ré-
ées à trente-trois écus par jour, indépendam-
it du vin; et au lieu que chez les autres
ce ſont des officiers de la couronne qui ſe
ient de cette dépenſe, c'était ſon valet-de-
mbre *Federſdorff* qui était à la fois ſon grand-
re-d'hôtel, ſon grand-échanſon, et ſon grand-
ietier.

ependant quand il allait à Berlin, il y étalait
grande magnificence dans les jours d'appa-
: c'était un très-beau ſpectacle pour les
mmes vains; c'eſt-à-dire pour preſque tout le
nde, de le voir à table entouré de vingt prin-
de l'Empire, ſervi dans la plus belle vaiſſelle
de l'Europe, et trente-deux pages et autant
jeunes heiduques, ſuperbement parés, por-
de grands plats d'or maſſif. Les grands-officiers
aiſſaient alors; mais hors de-là on ne les con-
ſait point.

On allait après dîné à l'opéra dans cette grande ſalle de trois cents pieds de long, qu'un de ſes chambellans, nommé *Knobertof*, avait bâti ſans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danſeurs étaient à ſes gages; la *Barbarini* danſait alors ſur ſon théâtre; c'eſt elle qui depuis épouſa le fils de ſon chancelier. Le roi avait fait enlever à Veniſe cette danſeuſe par des ſoldats, qui l'amenèrent par Vienne même juſqu'à Berlin. Il lui donnait trente-deux mille livres d'appointement. Son poëte italien, à qui il feſait mettre les opéra en vers dont lui-même feſait toujours le plan, n'avait que douze cents livres de gages. En un mot,

la *Barbarini* touchait à elle seule plus que trois ministres d'Etat ensemble. Pour le poëte italien, il se paya un jour par ses mains; il découvrit dans une chapelle du premier roi de Prusse, de vieux galons dont elle était ornée. Le roi, qui jamais ne fréquenta de chapelles, dit qu'il ne perdait rien. Cette indulgence ne s'étendait pas sur le militaire; il y avait dans les prisons de Spandau un vieux gentilhomme de Franche-Comté, haut de six pieds, que le feu roi avait fait enlever pour sa belle taille; on lui avait promis une place de chambellan, et on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec quelques-uns de ses camarades. Il fut saisi et ramené devant le feu roi, auquel il eut la naïveté de dire *qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un tyran comme lui.* On lui coupa pour réponse le nez et les oreilles; il passa par les baguettes trente-six fois, après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore, quand M. de *Valory*, envoyé de France, pressa M. de *Voltaire* de demander sa grâce au très-clément fils du très-dur *Fréderic-Guillaume.*

Sa majesté se plaisait à dire que c'était pour M. de *Voltaire* qu'il faisait jouer *la clemenza di Tito*, opéra plein de beautés, du célèbre *Metastasio*, mis en musique par le roi lui-même, aidé de son compositeur. M. de *Voltaire* prit son temps pour recommander à ses bontés ce pauvre franc-comtois, sans oreilles et sans nez, et lui détacha cette semonce.

Génie universel, ame sensible et ferme,
Quoi! lorsque vous régnez il est des malheureux!

Aux tourmens d'un coupable il vous faut mettre un terme,
Et n'en mettre jamais à vos soins généreux.

Voyez autour de vous les prières tremblantes,
Filles du repentir, maîtresses des grands cœurs,
S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
Les mains qui de la terre ont dû sécher les pleurs.
Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triomphe Titus?
Pour achever la fête, égalez sa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte; mais on a le privilége de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque adoucissement; et même plusieurs mois après, il eut la bonté de mettre le gentilhomme dont il s'agissait dans une maison de charité.

Au milieu des fêtes, des opéra, des soupers, la négociation secrète avançait; le roi trouvait bon que M. de *Voltaire* lui parlât de tout; et il entremêlait souvent des questions sur la France et sur l'Autriche, à propos de l'Enéide et de Tite-Live. La conversation s'animait quelquefois; le roi s'échauffait, et disait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. M. de *Voltaire* envoyait de sa chambre à l'appartement du roi ses réflexions sur un papier à mi-marge; le roi répondait sur une colonne à ses hardiesses. M. de *Voltaire* a encore ce papier où il disait au roi: Doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous redemande la Silésie

à la première occaſion? Voici la réponſe en marge.

Ils ſeront reçus biribi,
A la façon de barbari mon ami.

Cette négociation d'une eſpèce nouvelle, finit par un diſcours que le roi tint à M. de *Voltaire*, dans un de ſes mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre ſon cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas; celui de Pruſſe diſait: *George eſt l'oncle de Fréderic; mais George ne l'eſt pas du roi de Pruſſe.* Enfin il dit: *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre et je marche.* M. de *Voltaire* n'en voulait pas davantage; il retourna vîte à la cour de France et rendit compte de ſon voyage Il donna au miniſtère français l'eſpérance qu'on lui avait donnée à Berlin; elle ne fut point trompeuſe; et le printemps ſuivant le roi de Pruſſe fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohème avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alſace.

Voici quelle fut la récompenſe de ce ſervice. La ducheſſe de *Château-roux* fut fâchée que la négociation n'eût pas paſſé immédiatement par elle. Il lui avait pris envie de chaſſer M. *Amelot* parce qu'il était bègue, et que ce petit défaut lui déplaiſait; elle haïſſait de plus ce miniſtre parce qu'il était gouverné par M. de *Maurepas*. Il fut renvoyé au bout de huit jours, et M. de *Voltaire* fut enveloppé dans ſa diſgrace.

Le fameux comte de *Bonneval* devenu bacha turc, et qu'il avait vu autrefois chez le grand-

de *Vendôme*, lui écrivait alors de Conſtan-
:, et fut en correſpondance avec lui pendant
ie temps. On n'a trouvé de ce commerce
aire qu'un ſeul fragment que nous tranſcri-

ucun ſaint, avant moi, n'avait été livré à la
ſion du prince *Eugène*. Je ſentais qu'il y
une eſpèce de ridicule à me faire circoncire ;
on m'aſſura bientôt qu'on m'épargnerait
opération en faveur de mon âge. Le ridicule
hanger de religion ne laiſſait pas encore de
rêter : il eſt vrai que j'ai toujours penſé qu'il
rt indifférent à DIEU qu'on ſoit muſulman,
étien, ou juif, ou guèbre : j'ai toujours eu
e point l'opinion du duc d'*Orléans* régent,
ucs de *Vendôme*, de mon cher marquis de
e, de l'abbé de *Chaulieu*, et de tous les
tes gens avec qui j'ai paſſé ma vie. Je
ien que le prince *Eugène* penſait comme
, et qu'il en aurait fait autant à ma place ;
il fallait perdre ma tête, ou la couvrir d'un
an. Je confiai ma perplexité à *Lamira*, qui
mon domeſtique, mon interprète, et que
avez vu depuis en France avec *Saïd*
di : il m'amena un iman qui était plus
it que les Turcs ne le ſont d'ordinaire.
ira me préſenta à lui comme un cathécu-
e fort irréſolu. Voici ce que ce bon prêtre
icta en ma préſence ; *Lamira* le traduiſit
ançais ; je le conſerverai toute ma vie.
otre religion eſt inconteſtablement la plus
nne et la plus pure de l'univers connu ;

„ c'eſt celle d'*Abraham* ſans aucun mélange;
„ et c'eſt ce qui eſt confirmé dans notre ſaint
„ livre, où il eſt dit: *Abraham était fidelle:*
„ *il n'était ni juif, ni chrétien, ni idolâtre.*
„ Nous ne croyons qu'un ſeul DIEU comme lui;
„ nous ſommes circoncis comme lui, et nous
„ ne regardons la Mecque comme une ville ſainte,
„ que parce qu'elle l'était du temps même d'*Iſ-*
„ *maël* fils d'*Abraham*.

„ DIEU a certainement répandu ſes bénédic-
„ tions ſur la race d'*Iſmaël*, puiſque ſa religion
„ eſt étendue dans preſque toute l'Aſie et dans
„ preſque toute l'Afrique, et que la race d'*Iſaac*
„ n'y a pas pu ſeulement conſerver un pouce
„ de terrain.

„ Il eſt vrai que notre religion eſt peut-être
„ un peu mortifiante pour les ſens; *Mahomet* a
„ réprimé la licence que ſe donnaient tous les
„ princes de l'Aſie, d'avoir un nombre indéter-
„ miné d'épouſes. Les princes de la ſecte abomi-
„ nable des Juifs avaient pouſſé cette licence
„ plus loin que les autres: *David* avait dix-huit
„ femmes: *Salomon*, ſelon les Juifs, en avait
„ juſqu'à ſept cents; notre prophète réduiſit le
„ nombre à quatre.

„ Il a défendu le vin et les liqueurs fortes,
„ parce qu'elles dérangent l'ame et le corps,
„ qu'elles cauſent des maladies, des querelles,
„ et qu'il eſt bien plus aiſé de s'abſtenir tout-à-
„ fait que de ſe contenir.

„ Ce qui rend ſur-tout notre religion ſainte

, et admirable, c'eſt qu'elle eſt la ſeule où
, l'aumône ſoit de droit étroit. Les autres reli-
, gions conſeillent d'être charitable ; mais pour
, nous, nous l'ordonnons expreſſément ſous
, peine de damnation éternelle.

„ Notre religion eſt auſſi la ſeule qui défende
, les jeux de haſard ſous les mêmes peines ;
, et c'eſt ce qui prouve bien la profonde ſageſſe
, de *Mahomet*. Il ſavait que le jeu rend les
, hommes incapables de travail, et qu'il trans-
, forme trop ſouvent la ſociété en un aſſem-
, blage de dupes et de fripons, etc.

Il y a ici pluſieurs lignes ſi blaſphématoires, que nous n'oſons les copier. On peut les paſſer à un turc ; mais une main chrétienne ne peut les tranſcrire.

„ Si donc ce chrétien ci-préſent veut abjurer
„ ſa ſecte idolâtre, et embraſſer celle des victo-
„ rieux muſulmans, il n'a qu'à prononcer devant
„ moi notre ſainte formule, et faire les prières
„ et les ablutions preſcrites.

„ *Lamira* m'ayant lu cet écrit me dit : Mon-
„ ſieur le comte, ces Turcs ne ſont pas ſi ſots
„ qu'on le dit à Vienne, à Rome et à Paris. . . .
„ Je lui répondis que je ſentais un mouvement
„ de grâce turque intérieure, et que ce mouve-
„ ment conſiſtait dans la ferme eſpérance de don-
„ ner ſur les oreilles au prince *Eugène*, quand
„ je commanderais quelques bataillons turcs.

„ Je prononçai mot à mot, d'après l'iman,
„ la formule : *Alla illa allah Mohammed reſoul*
„ *allah*. Enſuite on me fit dire la prière qui

„ commence par ces mots : *Benamyezdam Baïs-*
„ *baeïer dadar*, au nom de DIEU clément et
„ miſericordieux, etc.

„ Cette cérémonie ſe fit en préſence de deux
„ muſulmans qui allèrent ſur le champ en
„ rendre compte au bacha de Boſnie. Pendant
„ qu'ils feſaient leur meſſage, je me fis raſer la
„ tête, et l'iman me la couvrit d'un turban, etc."

Je pourrais joindre à ce fragment curieux quelques chanſons du comte bacha ; mais quoique ces couplets ſoient fort gais, ils ne ſont pas ſi intéreſſans que ſa proſe.

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744, ſinon que mon auteur fut admis dans preſque toutes les académies de l'Europe ; et ce qui eſt ſingulier, dans celle de *la Crusca*. Il avait fait une étude ſérieuſe de la langue italienne, témoin une lettre de l'éloquent cardinal *Paſſionei*, qui commence par ces mots :

„ J'ai lu et relu, toujours avec un nouveau
„ plaiſir, votre lettre italienne belle et ſavante.
„ Il eſt difficile de concevoir comment un homme
„ qui poſſède à fond d'autres langues, a pu
„ atteindre à la perfection de celle-ci. . . . .
„ . . . . . .
„ La remarque qui eſt dans votre lettre ſur les
„ erreurs des plus grands-hommes, vient fort à
„ propos ; car le ſoleil a ſes taches et ſes éclipſes ;
„ celles-ci ſont obſervées dans le dernier des
„ almanachs ; et, comme vous le penſez très-
„ bien, les cenſeurs trop ſévères ont ſouvent
„ beſoin que nous ayons pour eux plus d'indul-

gence que pour ceux qu'ils reprennent. *Homère*, *Virgile*, le *Tasse* et plusieurs autres, perdront peu sur une petite et légère faute qui est couverte par mille beautés ; mais les *Zoïles* seront toujours ridicules, et ne sauront pas distinguer les perles du fumier d'*Ennius*, etc." Ce cardinal écrivait, comme on voit, en français presqu'aussi bien qu'en italien, et pensait très-judicieusement. Nos *Zoïles* ne lui échappaient pas.

Il arriva, cette même année, que *Louis XV* : malade à l'extrémité dans la ville de Metz ; on t ce temps pour perdre madame de *Châteaux*. L'évêque de Soissons *Fitz-James*, fils du tard de *Jacques II*, regardé comme un saint, ulut, en qualité de premier aumônier, conver- le roi, et lui déclara qu'il ne lui donnerait ni solution ni communion, s'il ne chassait sa maî- sse, la duchesse de *Lauraguais* sa sœur et irs amis. Les deux sœurs partirent, chargées l'exécration du peuple de Metz. Ce fut pour tte action que le peuple de Paris, aussi sot que lui de Metz, donna à *Louis XV* le surnom de *n-aimé* : un poissonnier nommé *Vadé* imagina ce re que les almanachs prodiguèrent. Quand ce ince se porta bien, il ne voulut être que le en-aimé de sa maîtresse. Ils s'aimèrent plus l'auparavant. Elle devait rentrer dans son minis- re. Elle allait partir de Paris pour Versailles, and elle mourut, en peu de jours, des suites la rage que sa démission lui avait causée : elle t bientôt oubliée.

Il fallait une maîtresse. Le choix tomba sur la

demoiselle *Poisson*, fille d'une femme entrete
et d'un paysan de la Ferté sous-Jouare, qui a
amassé quelque chose à vendre du blé aux
preneurs des vivres; ce pauvre
en fuite, condamné pour quelque
On avait marié sa fille au sou-
mand, seigneur d'Etiole,
général *le Normand de Tournehem*,
tenait sa mère. La fille était bien
aimable, remplie de grâces et de t
avec du bon sens et un bon cœur. M.
la connaissait assez. Il fut même co
son amour. Elle lui avoua qu'elle a
eu un secret pressentiment qu'elle ser
roi, et qu'elle s'était senti une violente
pour lui, sans la trop démê
aurait pu paraître chimérique
était fondée sur ce qu'on l'avait
aux chasses que faisait le roi dans la
Tournehem, l'amant de sa mère, a
de campagne dans le voisinage. On
madame d'*Etiole* dans une jolie calèche.
remarquait et lui envoyait souvent des
La mère ne cessait de lui dire qu'elle
jolie que Mme de *Châteauroux*; et le b
Tournehem s'écriait souvent: Il fa
la fille de madame *Poisson* est un mor
Enfin, quand elle eut tenu le roi en
elle disait qu'elle croyait fermement à la
et elle avait raison. M. de *Voltaire* pa
mois avec elle à Etiole, pendant que roi
la campagne de 1745.

Cela valut à M. de *Voltaire* des récompenſes qu'on n'avait jamais données ni à ſes ouvrages ni à ſes ſervices. Il fut jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie; il fut nommé hiſtoriographe de France.

Il conclut que pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtreſſe d'un roi que d'écrire cent volumes.

Lorſque M. de *Voltaire* obtint ce brevet d'hiſtoriographe de France, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle*, il était déjà connu par ſon Hiſtoire de *Charles XII*, dont on a fait tant d'éditions. Cette hiſtoire fut principalement compoſée en Angleterre à la campagne, avec M. *Fabrice*, chambellan de *George I*, électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, qui avait réſidé ſept ans auprès de *Charles XII*, après la journée de Pultava.

C'eſt ainſi que la Henriade avait été commencée à St Ange, d'après les converſations avec M. de *Caumartin*.

Cette hiſtoire fut très-louée pour le ſtyle, et très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques et les incrédules ceſſèrent, lorſque le roi *Stanislas* envoya à l'auteur, par M. le comte de *Treſſan*, lieutenant-général, une atteſtation authentique conçue en ces termes: " M. de *Voltaire* n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune circonſtance; tout eſt vrai, tout eſt dans ſon ordre. Il a parlé ſur la Pologne, et ſur tous les événemens qui ſont arrivés, comme s'il avait été témoin oculaire. Fait à Commerci, le onze juillet 1759. "

Dès qu'il eut un de ces titres d'hiſtoriographe, il ne voulut pas que ce titre fût vain, et qu'on dit de lui ce qu'un commis du tréſor-royal diſait de *Racine* et de *Boileau* : *Nous n'avons encore vu de ces meſſieurs que leur ſignature.* Il écrivit la guerre de 1741, qui était alors dans toute ſa force, et que vous retrouvez dans le *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV.* (*g*)

La cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745, où l'on devait marier le dauphin avec l'infante d'Eſpagne. On voulut des ballets avec de la muſique chantante, et une eſpèce de comédie qui ſervît de liaiſon aux airs. M. de *Voltaire* en fut chargé, quoiqu'un tel ſpectacle ne fût point de ſon goût. Il prit pour ſujet une princeſſe de Navarre. La pièce eſt écrite avec légèreté. M. de *la Popelinière* fermier-général, mais lettré, y mêla quelques ariettes; la muſique fut compoſée par le fameux *Rameau*.

Madame d'*Etiole* obtint alors pour M. de *Voltaire* le don gratuit d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. C'était un préſent d'environ ſoixante mille livres; et préſent d'autant plus agréable que, peu de temps après, il obtint la grâce ſingulière de vendre cette place, et d'en conſerver le titre, les priviléges et les fonctions.

Peu de perſonnes connaiſſent le petit impromptu qu'il fit ſur cette grâce qui lui avait été accordée, ſans qu'il l'eût ſollicitée.

(*g*) Elle a été imprimée ſéparément et ridiculement fallifiée.

Mon Henri quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi.
J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

Il avait eu cependant long-temps auparavant une pension du roi de deux mille livres, et une de quinze cents de la reine; mais il n'en sollicita jamais le payement.

L'histoire étant devenue un de ses devoirs, il commença quelque chose du *Siècle de Louis XIV*; mais il différa de le continuer: il écrivit la campagne de 1744, et la mémorable bataille de Fontenoi. Il entra dans tous les détails de cette journée intéressante. On y trouve jusqu'au nombre des morts de chaque régiment. Le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, lui avait communiqué les lettres de tous les officiers. Le maréchal de *Noailles* et le maréchal de *Saxe* lui avaient confié des mémoires.

Je crois faire un grand plaisir à ceux qui veulent connaître les événemens et les hommes, de transcrire ici la lettre que M. le marquis d'*Argenson*, ministre des affaires étrangères, et frère aîné du secrétaire d'Etat de la guerre, écrivit du champ de bataille à M. de *Voltaire*.

"Monsieur l'historien, vous aurez dû apprendre „ dès mercredi au soir la nouvelle dont vous nous „ félicitez tant. Un page partit du champ de ba- „ taille le mardi à deux heures et demie pour „ porter les lettres; j'apprends qu'il arriva le

„ mercredi à cinq heures du ſoir à Verſailles. Ce „ fut un beau ſpectacle, que de voir le roi et le „ dauphin écrire ſur un tambour, entourés de „ vainqueurs et de vaincus, morts, mourans et „ priſonniers. Voici des anecdotes que j'ai re„ marquées.

„ J'eus l'honneur de rencontrer le roi dimanche „ tout près du champ de bataille; j'arrivai de „ Paris au quartier de *Chin*. J'appris que le roi „ était à la promenade; je demandai un cheval, „ je joignis ſa m j ſté près d'un lieu d'où l'on „ voyait le camp des ennemis; j'appris pour la „ première fois de ſa majeſté de quoi il s'agiſſait „ tout à l'heure (à ce qu'on croyait.) Jamais je „ n'ai vu d'homme ſi gai de cette aventure qu'était „ le maître. Nous diſcutâmes juſtement ce point „ hiſtorique que vous traitez en quatre lignes, „ quels de nos rois avaient gagné les dernières „ batailles royales. Je vous aſſure que le courage „ ne fetait point tort au jugement, ni le jugement „ à la mémoire. De-là on alla coucher ſur la paille. „ Il n'y a point de nuit de bal plus gaie; jamais „ tant de bons mots. On dormit tout le temps „ qui ne fut pas coupé par des courriers, des „ graiſſins et des aides-de-camp. Le roi chanta „ une chanſon qui a beaucoup de couplets et qui „ eſt fort drôle. Pour le dauphin, il était à la ba„ taille comme à une chaſſe de lièvre, et diſait „ preſque: quoi! n'eſt-ce que cela? Un boulet „ de canon donna dans la boue et crotta un „ homme près du roi. Nos maîtres rirent de

bon

„ bon cœur du barbouillé. Un palfrenier de mon
„ frère a été bleſſé à la tête d'une balle de mouſ-
„ quet ; ce domeſtique était derrière la com-
„ pagnie.

„ Le vrai, le ſûr, le non-flatteur, c'eſt que
„ c'eſt le roi qui a gagné lui-même la bataille par
„ ſa volonté, par ſa fermeté. Vous verrez des rela-
„ tions et des détails ; vous ſaurez qu'il y a eu une
„ heure terrible où nous vîmes le ſecond tome de
„ Dettingue ; nos français humiliés devant cette
„ fermeté anglaiſe ; leur feu roulant qui reſſem-
„ ble à l'enfer, que j'avoue qui rend ſtupides les
„ ſpectateurs les plus oiſifs ; alors on déſeſpéra
„ de la république. Quelques-uns de nos géné-
„ raux, qui ont plus de courage de cœur, que
„ d'eſprit, donnèrent des conſeils fort prudens.
„ On envoya des ordres juſqu'à Lille ; on doubla
„ la garde du roi ; on fit emballer, etc. A cela
„ le roi ſe moqua de tout et ſe porta de la gauche
„ au centre, demanda le corps de réſerve et le
„ brave *Lovendhal* ; mais on n'en eut pas beſoin.
„ Un faux corps de réſerve donna. C'était la
„ même cavalerie qui avait d'abord donné inuti-
„ lement, la maiſon du roi, les carabiniers, ce
„ qui reſtait tranquille des gardes-françaiſes,
„ des irlandais excellens, ſur-tout quand ils mar-
„ chent contre des Anglais et Hanovriens. Votre
„ ami, M. de *Richelieu*, eſt un vrai *Bayard* ;
„ c'eſt lui qui a donné le conſeil, et qui l'a exé-
„ cuté, de marcher à l'infanterie comme des
„ chaſſeurs, ou comme des fourageurs pêle-mêle,
„ la main baiſſée, le bras raccourci, maîtres,

„ valets, officiers, cavaliers, infanterie tout
„ ensemble. Cette vivacité françaiſe, dont on
„ parle tant, rien ne lui réſiſte; ce fut l'affaire
„ de dix minutes que de gagner la bataille avec
„ cette boîte ſecrète. Les gros bataillons anglais
„ tournèrent le dos; et pour vous le faire court,
„ on en a tué quatorze mille. (*b*)

„ Il eſt vrai que le canon a eu l'honneur de
„ cette affreuſe boucherie: jamais tant de canons,
„ ni ſi gros, n'ont tiré dans une bataille générale
„ qu'à celle de Fontenoi; il y en avait cent.
„ Monſieur, il ſemble que ces pauvres ennemis
„ aient voulu à plaiſir laiſſer arriver tout ce qui
„ leur devait être le plus mal ſain, canon de
„ Douai, gendarmerie, mouſquetaires.

„ A cette charge dernière dont je vous parlais,
„ n'oubliez pas une anecdote. Monſieur le dau-
„ phin, par un mouvement naturel, mit l'épée
„ à la main de la plus jolie grâce du monde, et
„ voulait abſolument charger; on le pria de n'en
„ rien faire. Après cela, pour vous dire le mal
„ comme le bien, j'ai remarqué une habitude
„ trop tôt acquiſe de voir tranquillement ſur le
„ champ de bataille des morts nus, des ennemis
„ agonisans, des plaies fumantes. Pour moi
„ j'avouerai que le cœur me manqua, et que
„ j'eus beſoin d'un flacon. J'obſervai bien nos
„ jeunes héros; je les trouvai trop indifférens ſur
„ cet article. Je craignis par la ſuite de leur
„ longue vie, que le goût vint à augmenter par
„ cette inhumaine curée.

(*b*) Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel; mais il en revint environ ſix mille dès le jour même.

„ Le triomphe eſt la plus belle choſe du monde ; les vive le roi ; les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes ; les complimens du maître à ſes guerriers ; la viſite des retranchemens, des villages et des redoutes ſi intactes ; la joie, la gloire, la tendreſſe ; mais le plancher de tout cela eſt du ſang humain, des lambeaux de chair humaine.

„ Sur la fin du triomphe, le roi m'honora d'une converſation ſur la paix ; j'ai dépêché des courriers.

„ Le roi s'eſt fort amuſé hier à la tranchée ; on a beaucoup tiré ſur lui ; il y eſt reſté trois heures. Je travaillais dans mon cabinet qui eſt ma tranchée ; car j'avouerai que je ſuis bien reculé de mon courant par toutes ces diſſipations. Je tremblais de tous les coups que j'entendais tirer. J'ai été avant-hier voir la tranchée en mon petit particulier ; cela n'eſt pas fort curieux de jour. Aujourd'hui nous aurons un *Te Deum* ſous une tente, avec une ſalve générale de l'armée, que le roi ira voir du mont de la Trinité ; cela ſera beau.

„ J'aſſure de mes reſpects madame du *Châtelet*. Adieu, Monſieur."

C'eſt ce même marquis d'*Argenſon* que quelques courtiſans un peu frivoles appelaient d'*Argenſon la bête*. On voit par cette lettre qu'il était d'un eſprit agréable, et que ſon cœur était humain. Ceux qui le connaiſſaient voyaient en lui un philoſophe plus qu'un politique, mais ſur-tout un excellent citoyen. On en peut juger par ſon

livre intitulé : *Considérations sur le gouvernement*, imprimé en 1764 chez *Marc-Michel Rey*. Voyez sur-tout le chapitre *de la vénalité des charges*. Je ne puis me défendre du plaisir d'en citer quelques passages.

„ Il est étonnant qu'on ait accordé une approba-
„ tion générale au livre intitulé : *Testament poli-*
„ *tique du cardinal de Richelieu*, ouvrage de
„ quelque pédant ecclésiastique, et indigne du
„ grand génie auquel on l'attribue, ne fût-ce
„ que pour le chapitre où l'on canonise la vénalité
„ des charges. Misérable invention qui a produit
„ tout le mal qui est à redresser aujourd'hui, et par
„ où les moyens en sont devenus si pénibles ; car
„ il faudrait les revenus de l'Etat pour rembourser
„ seulement les principaux officiers qui naissent
„ le plus. ”

Ce passage important semble avoir annoncé de loin l'abolition (*i*) de cette honteuse vénalité, opérée en 1771, à l'étonnement de toute la France, qui croyait cette réforme impossible. J'y découvre aussi une uniformité de pensée avec M. de *Voltaire*, qui a démontré les erreurs absurdes dont fourmille le libelle si ridiculement attribué au cardinal de *Richelieu*, et qui a lavé la mémoire de cet habile et redoutable ministre, de la souillure dont on couvrit son nom en lui imputant cet impertinent ouvrage.

Transcrivons encore une partie du tableau que le marquis d'*Argenson* fait des malheurs des agriculteurs.

“ A commencer par le roi, plus on est grand à

(*i*) Cette abolition en 1771 n'a été que passagère.

, moins on se persuade aujourd'hui la
ière de la campagne : les seigneurs des
andes terres en entendent bien parler quel-
quefois ; mais leurs cœurs endurcis n'envisagent
ns ce malheur que la diminution de leurs
venus. Ceux qui arrivent des provinces,
touchés de ce qu'ils ont vu, l'oublient bientôt
l'abondance des délices de la capitale. *Il
us faut des ames fermes et des cœurs tendres
r persévérer dans une pitié dont l'objet
t absent.*"

Ce ministre citoyen avait toujours eu dès son
ance une tendre amitié pour M. de *Voltaire*.
vu une très-grande quantité de lettres de
et de l'autre ; il en résulte que le secré-
d'État employa l'homme de lettres dans
leurs affaires considérables, pendant les an-
s 1745, 1746 et 1747. C'est probablement
son pour laquelle nous n'avons aucune
de théâtre de notre auteur pendant le
de ces années.

Nous voyons par ses papiers que l'entreprise
une descente en Angleterre en 1746 lui fut
confiée. Le duc de *Richelieu* devait commander
l'armée. Le prétendant avait déjà gagné deux
batailles, et on attendait une révolution. M. de
Voltaire fut chargé de faire le manifeste. Le
voici tel que nous l'avons trouvé minuté de sa
main.

Manifeste du roi de France en faveur du prince Charles Edouard.

" Le sérénissime prince *Charles Edouard* ayant „ débarqué dans la Grande-Bretagne sans autre „ secours que son courage, et toutes ses actions „ lui ayant acquis l'admiration de l'Europe et „ les cœurs de tous les véritables anglais, le „ roi de France a pensé comme eux. Il a cru „ de son devoir de secourir à la fois un prince „ digne du trône de ses ancêtres, et une nation „ généreuse dont la plus saine partie rappelle „ auprès le prince *Charles Edouard* dans sa patrie. „ Il n'envoie le duc de *Richelieu* à la tête de „ ses troupes, que parce que les anglais les „ mieux intentionnés ont demandé cet appui; „ et il ne donne précisément que le nombre des „ troupes qu'on lui demande; prêt à les retirer dès „ que la nation exigera leur éloignement. Sa „ majesté en donnant un secours si juste à son „ parent, au fils de tant de rois, à un prince si „ digne de régner, ne fait cette démarche auprès „ de la nation anglaise, que dans le dessein et „ dans l'assurance de pacifier par-là l'Angleterre „ et l'Europe; pleinement convaincu que le séré- „ nissime prince *Edouard* met sa confiance dans „ leurs bonnes volontés, et qu'il regarde leurs „ libertés, le maintien de leurs lois et leur bon- „ heur, comme le but de toutes ces entreprises; „ et qu'enfin, les plus grands rois d'Angleterre „ sont ceux qui, élevés comme lui dans l'adversité, „ ont mérité l'amour de la nation.

„ C'est dans ces sentimens que le roi secourt

leur prince, qui eſt venu ſe jeter entre leurs bras; le fils de celui qui naquit l'héritier légitime de trois royaumes; le guerrier qui, malgré ſa valeur, n'attend que d'eux et de leurs lois la confirmation de ſes droits les plus ſacrés; qui ne peut jamais avoir d'intérêts que les leurs, et it les vertus enfin ont attendre les ames les ns prévenues contre ſa cauſe.

Il eſpère qu'une telle occaſion réunira deux lons qui doivent réciproquement s'eſtimer, nuit ſont liées naturellement par les beſoins tuels de leur commerce, et qui doivent etre ici par les intérêts d'un prince qui mérite les vœux de toutes les nations.

Le duc de *Richelieu*, commandant les troupes ſa majeſté le roi de France, adreſſe cette déclaration à tous les fidelles citoyens des royaumes de la Grande-Bretagne, les ure de la protection conſtante du roi ſon itre. Il vient ſe joindre à l'héritier de rs anciens rois, et répandre comme lui n ſang pour leur ſervice."

On voit par les expreſſions de cette pièce, quelle dans tous les temps l'eſtime et l'inclination de teur pour la nation anglaiſe; et il a toujours ſiſté dans ces ſentimens.

Ce fut l'infortuné comte de *Lalli* qui avait fait projet et le plan de cette deſcente, laquelle ne point effectuée. Il était né Irlandais, et il haïſ- ait les Anglais autant que notre auteur les aimait t les eſtimait. Cette haine était même chez *Lalli* me paſſion violente, à ce que nous a dit pluſieurs

fois M. de *Voltaire*; nous ne pouvons nous empêcher de témoigner notre profond étonnement, que le général *Lalli* ait été accusé depuis d'avoir livré Pondichéri aux Anglais. L'arrêt qui l'a condamné à la mort est un des jugemens les plus extraordinaires qui aient été rendus dans notre siècle, c'est une suite des malheurs de la France. Cet exemple, et celui du maréchal de *Marillac*, font assez voir que quiconque est à la tête des armées ou des affaires, est rarement sûr de mourir dans son lit ou au lit d'honneur.

Ce fut en 1746 que M. de *Voltaire* entra dans l'académie française. Il fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux, de ne remplir un discours de réception que des louanges du cardinal de *Richelieu*. Il releva sa harangue par des remarques sur la langue française et sur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui, ont pour la plupart suivi et perfectionné cette méthode utile.

En 1748 il envoya à la comédie Nanine, qui fut représentée le 17 juillet de cette année. Elle réussit peu d'abord; mais elle eut ensuite un succès aussi grand que durable. Je ne puis attribuer cette bizarrerie, qu'à la secrète inclination qu'on a d'humilier un homme qui a trop de renommée. Mais avec le temps on se laisse entraîner à son plaisir.

Il arriva la même chose à la première représentation de Sémiramis, le 29 août de la même année 1748; mais à la fin elle fit encore plus d'effet au théâtre que Mérope et Mahomet.

Une

t chose à mon avis singulière, c'est qu'il donna point sous son nom le panégyrique *Louis XV*, imprimé en 1749, et traduit en italien, en espagnol et en anglais. Ce qui avait tant fait craindre pour vie du roi *Louis XV*, et la bataille de Fon qui avait fait craindre encore plus pour lui pour la France, rendaient l'ouvrage intéress. L'auteur ne loue que par les faits; et on ve un ton de philosophie qui caractérise ce qui est sorti de sa main. Ce panégyrique celui des officiers autant que de *Louis XV*. ndant il ne le présenta à personne, pas au roi. Il savait bien qu'il ne vivait pas le siècle de *Pélisson*. Aussi écrivait-il à M. *Formont* l'un de ses amis.

Cet éloge a très-peu d'effet;
Nul mortel ne m'en remercie;
Celui qui le moins s'en soucie,
Est celui pour qui je l'ai fait.

de *Voltaire* était toujours lié avec la uise du *Châtelet* par l'amitié la plus inaltée et par le goût de l'étude; ils demeuraient emble à Paris et à la campagne. Cirey est les confins de la Lorraine. Le roi *Stanislas* enait alors sa petite et agréable cour à Lunéville. Il avait pour confesseur un jésuite nommé *Menou*, le plus intrigant et le plus hardi prêtre que M. de *Voltaire* ait jamais connu: cet homme ait attrapé du roi *Stanislas*, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée,

environ un million, dont partie fut emplo
à bâtir une magnifique maison pour lui et p
quelques jésuites de la vil Nanci. (
maison était dotée de vingt-q
de rentes, dont douze pour la
et douze pour donner à qui il vo d

La vie de la cour de Lorra :
agréable, quoiqu'il y eût, com ii
intrigues et des tracasseries.

Poncet évêque de Troies, perdu de dettes et de réputation, voulut augmenter cette cou et ces tracasseries; quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de ses oraisons funèbres et de ses sermons. Il obtint d'être premier aumônier du roi, qui fut fâché d'avoir un évêque à ses gages et à de très-petits gages. Il débuta par faire des tracasseries au nom de DIEU, et fut chassé. Sa colère retomba sur *Louis XV* gendre de *Stanislas*; car étant retourné à Troies, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des billets de confession, inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont*; il tint tête au parlement et brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ses dettes; mais c'était celui de se faire enfermer. Le roi de France l'envoya prisonnier en Alsace, dans un couvent de gros moines.

Madame du *Châtelet* mourut e
Stanislas après deux jours de m (
si troublé que personne ne s d p
ni curé, ni jésuite, ni sacr s :
point les horreurs de la mort; il n (

amis qui les sentirent. M. de *Voltaire* fut de la plus douloureuse affliction. Le bon *Stanislas* vint dans sa chambre le consoler pleurer avec lui; peu de ses confrères en autant en de pareilles occasions. Il voulut ir; M. de *Voltaire* ne pouvait plus sup- Lunéville, et il retourna à Paris.

Le roi de Prusse alors appela M. de *Voltaire* s de lui. Je vois qu'il ne se résolut à quitter nce et à s'attacher à sa majesté prussienne le reste de sa vie, que vers la fin du mois ou auguste 1750. Il était parti après avoir battu pendant plus de six mois contre toute nille et contre tous ses amis, qui le dissua- nt fortement de cette transplantation; mais, avoir pris l'engagement de se fixer auprès roi de Prusse, il ne put résister à cette lettre ce prince lui écrivit de son appartement à chambre de son nouvel hôte, dans le palais Berlin, le 23 août; lettre qui a tant couru uis, et qui a été souvent imprimée.

« J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon estime. Si j'étais madame *Denis* je penserais de même; mais étant ce que je » suis, je pense autrement. Je serais au déses- » poir d'être cause du malheur de mon ennemi, » et comment pourrais je vouloir l'infortune » d'un homme que j'estime, que j'aime, et qui » me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité » a de plus cher? Non, mon cher *Voltaire*, si je » pouvais prévoir que votre transplantation pût

„ tourner le moins du monde à votre déſa-
„ tage, je ſerais le premier à vous en
„ Oui, je préférerais votre bonheur
„ extrême que j'ai de vous avoir.
„ êtes philoſophe, je le ſuis de . Qu'y a-
„ t-il de plus naturel, de plus ſi de,
„ dans l'ordre, que des philoſo ſaits
„ vivre enſemble, réunis par
„ par le même goût, et par une on
„ ſemblable, ſe donnent cette tion?
„ vous reſpecte comme mon en
„ quence et en ſavoir; je vous aime c
„ ami vertueux. Quel eſclavage, q
„ heur, quel changement, quelle
„ de fortune, y a-t-il à craindre dans pays
„ l'on vous eſtime autant que dans votre patrie,
„ et chez un ami qui a un cœur reconnaiſſant?
„ Je n'ai point la folle préſomption de croire que
„ Berlin vaut Paris. Si les richeſſes, la grandeur
„ et la magnificence font une ville aimable,
„ nous le cédons à Paris. Si le bon goût, peut-
„ être plus généralement répandu, ſe trouve
„ dans un endroit du monde, je ſais et je con-
„ viens que c'eſt à Paris. Mais vous, ne portez-
„ vous pas ce goût par-tout où vous êtes? Nous
„ avons des organes qui nous ſuffiſent pour
„ vous applaudir; et en fait de ſentimens,
„ nous ne le cédons à aucun pays du monde.
„ J'ai reſpecté l'amitié qui vous liait à madame
„ du *Châtelet*; mais après elle j'étais un de vos
„ plus anciens amis. Quoi! parce que vous
„ vous retirez dans ma maiſon, il ſera di

que cette maison devient une prison pour vous ? Quoi ! parce que je suis votre ami, je serais votre tyran ? Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-là ; que je suis fermement persuadé que vous serez fort heureux tant que je vivrai, que vous serez regardé me le père des lettres et des gens de goût, et que vous trouverez en moi toutes les consolations qu'un homme de votre mérite attendre de quelqu'un qui l'estime. Bon

FRÉDÉRIC.

e roi de Prusse, après cette lettre, fit demanr au roi de France son agrément par son nistre ; le roi de France le donna. Notre auut à Berlin la croix du mérite, la clef de chambellan, et vingt mille francs de pension. endant il ne quitta jamais sa maison de Paris ; ai vu, par les comptes de M. *Délaleu* notaire à Paris, qu'il y dépensait trente mille francs par Il était attaché au roi de Prusse par la plus pectueuse tendresse et par la conformité des go . Il a dit cent fois que ce monarque était li aimable dans la société que redoutable à ête d'une armée ; qu'il n'avait jamais fait de rs plus agréables à Paris, que ceux auxt ce prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthousiasme pour le roi de Prusse allait jusqu'à la passion. Il couchait au-dessous de son appartement, et ne sortait de sa chambre que pour souper. Le roi composait en

haut des ouvrages de philosophie, d'histoire, et de poésie; et son favori cultivait en bas les mêmes arts et les mêmes talens. Ils s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque prussien fit à Potsdam son Histoire de Brandebourg; et l'écrivain français y fit le *Siècle de Louis XIV*, ayant apporté avec lui tous ses matériaux. Ses jours coulaient ainsi dans un repos animé par des occupations si agréables. On représentait à Paris son Oreste et Rome sauvée. Oreste fut jouée sur la fin de 1749, et Rome sauvée en 1750.

Ces deux pièces sont absolument sans intrigue d'amour, ainsi que Mérope et la Mort de César. Il aurait voulu purger le théâtre de tout ce qui n'est point *passion* et aventure tragique. Il regardait *Electre* amoureuse comme un monstre orné de rubans sales; et il a manifesté ce sentiment dans plus d'un ouvrage.

Nous avons retrouvé une lettre en vers au roi de Prusse, en lui envoyant le manuscrit d'Oreste.

Grand juge et grand feseur de vers,
Lisez cette œuvre dramatique,
Ce croquis de la scène antique
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers.
Jugez si l'ardeur amoureuse
D'une Electre de quarante ans,
Doit dans de tels événemens
Etaler les beaux sentimens
D'une héroïne douceureuse,
En massacrant ses chers parens
D'une main peu respectueuse.

Une princeſſe en ſon printemps,
Qui ſur-tout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir par paſſe-temps
A ſes pieds un ou deux amans,
Et les tromper avec myſtère.
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de ſon nom,
Et de venger le roi ſon père.
Et j'eſtime encor que ſon frère
Ne doit point être un Céladon.
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né ſur le Lignon.
Apprenez-moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être ſi ſévère,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon.
Sophocle peut avoir raiſon,
Et laiſſer des torts à Voltaire.

Il faut avouer que rien n'était plus doux que ette vie, et que rien ne feſait plus d'honneur à philoſophie et aux belles-lettres. Ce bonheur urait été plus durable, et n'aurait point fait lace enfin à un bonheur encore plus grand, ns une malheureuſe diſpute de phyſique- thématique, élevée entre *Maupertuis*, qui it auſſi auprès du roi de Pruſſe, et *Koenig*, ibliothécaire de madame la princeſſe d'*Orange* la Haye. Cette querelle était une ſuite de celle ui diviſa long-temps les mathématiciens ſur s forces vives et les forces mortes. On ne ut nier qu'il n'entre dans tout cela un peu de

clarlatanisme, ainsi qu'en théologie et en médecine. La question était au fond très-frivole; puisque de quelque manière qu'on l'embrouille, on finit toujours par trouver les mêmes formules de calcul. Les esprits s'aigrirent; *Maupertuis* fit condamner *Koenig* en 1752, par l'académie de Berlin où il dominait, comme s'étant appuyé d'une lettre de feu *Leibnitz*, sans pouvoir produire l'original de cette lettre, que pourtant M. *Wolf* avait vue. Il fit plus; il écrivit à madame la princesse d'*Orange* pour la prier d'ôter à *Koenig* la place de son bibliothécaire, et le déféra au roi de Prusse comme un homme qui lui avait manqué de respect. *Voltaire* qui avait passé deux années entières avec *Koenig* à Cirey, et qui était son ami intime, crut devoir prendre hautement le parti de son ami.

La querelle s'envenima l'étude de la philosophie dégénéra en cabale et en faction. *Maupertuis* eut soin de répandre à la cour, qu'un jour le général *Manstein* étant dans la chambre de *Voltaire*, où celui-ci mettait en français les Mémoires sur la Russie, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner, et que *Voltaire* dit à *Manstein : Mon ami, à une autre fois. Voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir; je blanchirai le vôtre ensuite.* Un mot suffit quelquefois pour perdre un homme à la cour *Maupertuis* lui imputa ce mot et le perdit.

Précisément dans ce temps-là même, *Maupertuis* faisait imprimer ses Lettres philosophiques

fort singulières, dans lesquelles il proposait de bâtir une ville latine; d'aller faire des découvertes droit au pôle par mer; de percer un trou jusqu'au centre de la terre; d'aller au détroit de *Magellan* disséquer des cervelles de Patagons, pour connaître la nature de l'ame; d'enduire tous les malades de poix-résine, pour arrêter le danger de la transpiration, et sur-tout de ne point payer le médecin.

M. de *Voltaire* releva ces idées philosophiques avec toutes les railleries auxquelles on donnait si beau jeu; et malheureusement ces railleries réjouirent l'Europe littéraire. *Maupertuis* eut soin de joindre la cause du roi à la sienne. La plaisanterie fut regardée comme un manque de respect à sa majesté. Notre auteur renvoya respectueusement au roi sa clef de chambellan, et la croix de son ordre avec ces vers:

» Je les reçus avec tendresse;
» Je vous les rends avec douleur;
» Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,
» Rend le portrait de sa maîtresse.

Le roi lui renvoya sa clef et son ruban. Il s'en alla faire une visite à son altesse la duchesse de *Gotha*, qui l'a toujours honoré d'une amitié constante jusqu'à sa mort. C'est pour elle qu'il écrivit un an après *les Annales de l'empire*.

Pendant qu'il était à Gotha, *Maupertuis* eut tout le temps de dresser ses batteries contre le voyageur, qui s'en aperçut quand il fut à Francfort sur le Mein. Madame *Denis* sa

nièce lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

Un bon allemand, qui n'aimait ni les Français ni leurs vers, vint le premier juin lui redemander les *Oeuvres de poesbie* du roi son maître. Notre voyageur répondit que les *Oeuvres de poesbie* étaient à Leipsick avec ses autres effets. L'allemand lui signifia qu'il était consigné à Francfort, et qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les *Oeuvres* seraient arrivées. M. de *Voltaire* lui remit sa clef de chambellan et sa croix, et promit de rendre ce qu'on lui demandait: moyennant quoi le messager lui signa ce billet.

" Mr., sitôt le gros ballot de Leipsick sera ici, " où est l'*Oeuvre de poesbie* du roi mon maître, " vous pourrez partir où vous paraîtra bon. A " Francfort premier juin 1753."

Le prisonnier signa au bas du billet: *Bon pour l'Oeuvre de poesbie du roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent, on supposa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du *bouc* pour ces lettres de change prétendues. Cela ressemblait à l'aventure de l'évêque de Valence *Cosnac*, que M. de *Louvois* fit arrêter en chemin comme faux-monnayeur, à ce que l'abbé de *Choisi* raconte.

Enfin ils ne purent sortir qu'en payant une rançon très-considérable. Ces détails ne sont jamais sus des rois.

Tout cela fut bientôt oublié de part et

d'autre, comme de raison. Le roi rendit ses vers à son ancien admirateur, et en renvoya bientôt de nouveaux et en très-grand nombre. C'était une querelle d'amans : les tracasseries d'une cour passent; mais le caractère d'une belle passion dominante subsiste long-temps.

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alsace sur des terres qui appartiennent à mon seigneur le duc de *Virtemberg*. Il y alla, et c'est mieux, comme je l'ai déjà dit, à faire imprimer les *Annales de l'empire*, dont il fit présent à *Jean-Frédéric Shoepflin*, libraire à Colmar, frère du célèbre *Shoepflin*, professeur en histoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans ses affaires; M. de *Voltaire* lui prêta dix mille livres : sur quoi je ne puis assez m'étonner de la bassesse avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé qu'il avait fait une fortune immense par la vente continuelle de ses ouvrages.

Lorsqu'il était à Colmar, M. *Vernet* français réfugié, ministre de l'Evangile à Genève, et messieurs *Cramer*, anciens citoyens de cette ville fameuse, lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer ses ouvrages. Les frères *Cramer* qui étaient à la tête d'une librairie, obtinrent la préférence, et il la leur donna aux mêmes conditions qu'il l'avait donnée au sieur *Shoepflin*, c'est-à-dire gratuitement.

Madame *Denis* sa nièce, qui fesait la consolation de sa vie, et qui s'était attachée à lui par son goût pour les lettres et par la plus tendre amitié, l'accompagna de Plombières à Lyon. Il

y fut reçu avec des acclamations par toute la ville, et assez mal par le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, si connu par la manière dont il avait fait sa fortune, en rendant catholique ce *Law* ou *Lass*, auteur du système qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Ce système l'avait rendu si riche, qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'Etat; et en qualité de ministre il avoua confidemment à M. de *Voltaire* qu'il ne pouvait lui donner à dîner en public, parce que le roi de France était fâché contre lui de ce qu'il l'avait quitté pour le roi de Prusse. M. de *Voltaire* lui dit qu'il ne dînait jamais, et qu'à l'égard des rois, il était l'homme du monde qui prenait le plus aisément son parti, aussi-bien qu'avec les cardinaux.

Il alla donc à Genève avec sa nièce et M. *Colini* son ami, qui lui servait de secrétaire, et qui a été depuis celui de monseigneur l'électeur palatin et son bibliothécaire.

Il acheta une jolie maison de campagne à vie auprès de cette ville, dont les environs sont infiniment agréables, et où l'on jouit du plus bel aspect qui soit en Europe. Il en acheta une autre à Lausanne, et toutes les deux à condition qu'on lui rendrait une certaine somme quand il les quitterait. Ce fut la première fois, depuis *Zuingle* et *Calvin*, qu'un catholique romain eût des établissemens dans ces cantons; car il n'est permis à aucun catholique de s'établir

ni à Genève, ni dans les cantons suisses protestans : il parut plaisant à M de *Voltaire* d'acquérir des domaines dans les seuls pays de la terre où il ne lui était pas permis d'en avoir.

Il fit aussi l'acquisition de deux terres à une lieue de Genève dans le pays de Gex : sa principale habitation fut à Ferney, dont il fit présent à madame *Denis*. C'était une seigneurie absolument franche et libre de tous droits envers le roi, et de tout impôt depuis *Henri IV*. Il n'y en avait pas deux dans les autres provinces du royaume qui eussent de pareils privilèges. Le roi les lui conserva par brevet. Ce fut à M. le duc de *Choiseul*, le plus généreux et le plus magnanime des hommes, qu'il eut cette obligation, sans avoir l'honneur d'en être particulièrement connu.

Le petit pays de Gex n'était presque alors qu'un désert sauvage. Quatre-vingts charrues étaient à bas depuis la révocation de l'édit de Nantes ; des marais couvraient la moitié du pays et y répandaient les infections et les maladies. La passion de notre auteur avait toujours été de s'établir dans un canton abandonné pour le vivifier. Comme nous n'avançons rien que sur des preuves authentiques, nous nous bornerons à transcrire ici une de ses lettres à un évêque d'Annecy, dans le diocèse duquel Ferney est situé. Nous n'avons pu retrouver la date de la lettre; mais elle doit être de 1759.

MONSIEUR,

« Le curé d'un petit village nommé N....,

» voisin de mes terres, a suscité un procès
» mes vassaux de Ferney; et ayant souvent
» quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il
» a accablé aisément des cultivateurs, uniquement occupés du travail qui soutient leur vie.
» Il leur a fait pour quinze cents livres de frais,
» et a eu la cruauté de compter parmi ces frais
» de justice les voyages qu'il a faits pour les
» ruiner. Vous savez mieux que moi, Monsieur,
» combien dès les premiers temps de l'Eglise,
» les saints pères se sont élevés contre les ministres sacrés, qui sacrifiaient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si
» on leur avait dit qu'un prêtre fût venu avec
» des sergens rançonner de pauvres familles,
» les forcer de rendre le seul pré qui nourrit leurs
» bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans;
» qu'auraient dit les *Irénées*, les *Jérômes*, et
» les *Augustins*? Voilà, Monsieur, ce qu'un
» curé est venu faire à la porte de mon château.
» Je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la
» plus grande partie de ce qu'il exige de mes
» communes, et il a répondu que cela ne le
» satisfesait pas.

» Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs
» de la véritable Eglise, tandis qu'il n'y a pas
» un seul exemple d'un pasteur protestant qui
» ait eu un procès avec ses paroissiens, (*k*) pour
» des intérêts d'argent, etc.

(*k*) Ce qui fait que jamais les curés protestans n'ont

(e lettre et la suite de cette affaire peu-
fournir des réflexions bien importantes.
de *Voltaire* termina ce procès et ce procédé,
yant de ses deniers la vexation qui oppri-
it) auvres vassaux; et ce canton misérable
(ea bientôt de face.

Il se tira plus gaiement d'une querelle plus
cate, dans le pays protestant où il avait
domaines assez agréables; l'un à Genève
appelle encore la *maison des Délices*, l'au-
à Lausanne.

On sait assez combien la liberté lui était chère; à quel point il détestait toute persécution; et quelle horreur il montra dans tous les temps pour ces scélérats hypocrites, qui osent faire périr au nom de DIEU, dans les plus affreux supplices, ceux qu'ils accusent de ne pas penser comme eux. C'est sur-tout sur ce point qu'il répétait quelquefois:

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Une de ses lettres, dans laquelle il disait que le picard *Jean Chauvin* dit *Calvin*, assassin véritable de *Servet*, *avait une ame atroce*, ayant été rendue publique par une indiscrétion trop

ge procès avec leurs ouailles; c'est que ces curés sont payés par l'Etat, qui leur donne des gages: ils ne disputent point la dixième ou la huitième gerbe à des malheureux. C'est le parti que l'impératrice *Catherine* II a pris dans son empire immense. La vexation des dîmes y est inconnue. (*)

(*) N. B. Cet évêque d'Annecy était ce même *Biord*, qui depuis calomnia, dénonça M. de *Voltaire*. Mais aussi, à quoi pensait M. de *Voltaire* de ne pas lui donner le *Monseigneur*?

ordinaire, quelques caffards s'irritèrent ou feignirent de s'irriter de ces paroles. Un génevois, homme d'eſprit, nommé *Rival*, lui adreſſa les vers ſuivans à cette occaſion :

Servet eut tort, et fut un ſot
D'oſer dans un ſiècle falot
S'avouer antitrinitaire : (*l*)
Et notre illuſtre atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot
Pour réfuter ſon adverſaire :
Et tort notre antique ſénat
D'avoir prêté ſon miniſtère
A ce dévot aſſaſſinat. (2)
Quelle barbare inconſéquence !
O malheureux ſiècle ignorant !
Nous oſions abhorrer en France
Les horreurs de l'intolérance,
Tandis qu'un zèle intolérant
Nous faiſait brûler un errant !

Pour notre prêtre épiſtolaire,
Qui de ſon pénulant effor,
Pour exhaler ſa bile amère,
Vient réveiller le chat qui dort,
Et dont l'inepte commentaire
Met au jour ce qu'il eût dû taire,
Je laiſſe à juger s'il a tort.

(*l*) *Servet* pouvait ſe repoſer ſur les propres paroles de *Calvin*, qui dit dans un ouvrage : *En cas que quelqu'un ſoit hétérodoxe, et qu'il faſſe ſcrupule de ſe ſervir des mots* trinité *et perſonne, nous ne croyons pas que ce ſoit une raiſon pour rejeter cet homme, etc.*

(2) Il y a dans quelques éditions *à ce dangereux coup d'Etat*. Nous ne ſavons pas pourquoi le poëte génevois aurait appelé le ſupplice de *Servet* un coup d'Etat ; le terme propre eſt aſſaſſinat, et la rime eſt plus riche.

Quant

Quant à vous, célèbre Voltaire,
Vous eûtes tort, c'est mon avis,
Vous vous plaisez dans ce pays;
Fêtez le saint qu'on y révère,
Vous avez à satiété
Les biens où la raison aspire;
L'opulence, la liberté,
La paix, qu'en cent lieux on désire;
Des droits à l'immortalité.
Cent fois plus qu'on ne saurait dire.
On a du goût, on vous admire;
Tronchin veille à votre santé.
Cela vaut bien en vérité
Qu'on immole à sa sureté
Le plaisir de pincer sans rire.

Notre auteur répondit à ces jolis vers par ceux-ci.

Non, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien;
Et le sage qui ne craint rien
A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits;
Et dans votre petit pays
J'aurais grand tort de me dédire.

Je sais que souvent le malin
A caché sa queue et sa griffe
Sous la tiare d'un pontife,
Et sous le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux,

Employant le fer et les feux
Pour ſervir le père céleſte.

Oui, juſqu'au dernier de mes jours
Mon ame ſera fière et tendre ;
J'oſerai gémir ſur la cendre
Et des Servets et des Dubourgs. (m)

De cette horrible frénéſie
A la fin le temps eſt paſſé :
Le fanatiſme eſt terraſſé,
Mais il reſte l'hypocriſie.

Farceurs à manteaux étriqués,
Mauvaiſe muſique d'Egliſe,
Mauvais vers et ſermons croqués,
Ai-je tort ſi je vous mépriſe ?

On voit par cette réponſe, qu'il n'était *Appollo* ni à *Céphas*, et qu'il prêchait la tolé ce aux Egliſes proteſtantes, ainſi qu'aux Eg romaines. Il diſait toujours que c'était le moyen de rendre la vie tolérable, et qu'il m rait content s'il pouvait établir ces max dans l'Europe. On peut dire qu'il n'a pas tout-à-fait trompé dans ce deſſein, et qu'i pas peu contribué à rendre le clergé plus d plus humain, depuis Genève juſqu'à Madri ſur-tout à éclairer les laïques.

Bien perſuadé que les ſpectacles des jeux prit amolliſſent la férocité autant que les ſ tacles des gladiateurs l'endurciſſaient autre il fit bâtir à Ferney un joli théâtre. Il y quelquefois lui même malgré ſa mauvaiſe ſa

(m) *Dubourg*, conſeiller-clerc du parlement, pen brûlé à Paris ; *Servet* fut brûlé vif à Genève.

Denis sa nièce, qui possédait supérieurement le talent de la déclamation comme de la musique, y joua plusieurs rôles. Mademoiselle *Clairon* et le célèbre *le Kain* y vinrent représenter quelques pièces : on accourait de vingt lieues à la ronde pour les entendre. Il y eut plus d'une fois des soupers de cent couverts et bals ; mais malgré le tumulte d'une vie qui paraissait si dissipée et malgré son âge, il travaillait sans relâche. Il donna dès l'an 1755, au théâtre de Paris, l'Orphelin de la Chine, représenté le 20 août ; et Tancrède le 3 septembre 1760. Mademoiselle *Clairon* et *le Kain* déployèrent tous leurs talens dans ces deux pièces.

Le Café ou l'Ecossaise, comédie en prose, n'était point destinée à être jouée ; mais elle le fut aussi la même année avec un grand succès. Il s'était amusé à composer cette pièce pour corriger le folliculaire *Fréron*, qu'il mortifia beaucoup, mais qu'il ne corrigea pas. Cette comédie, traduite en anglais par M. *Colman*, eut le même succès à Londres qu'à Paris : ces ouvrages ne lui coûtaient point de temps. L'Ecossaise avait été faite en huit jours, et Tancrède en six mois.

Ce fut au milieu de ces occupations et de ces amusemens, que M. *Titon du Tillet*, ancien maître-d'hôtel ordinaire de la reine, âgé de 85 ans, lui recommanda la petite-nièce du grand *Corneille*, qui étant absolument sans fortune était abandonnée de tout le monde. C'est ce même

Titon du Tillet, qui aimant passionnément les beaux arts sans les cultiver, fit élever, avec de grandes dépenses, un Parnasse en bronze, où l'on voit les figures de quelques poëtes et de quelques musiciens français. Ce monument est dans la bibliothèque du roi de France. Il avait élevé mademoiselle *Corneille* chez lui; mais voyant dépérir son bien, il ne pouvait rien faire pour elle. Il imagina que M. de *Voltaire* pourrait se charger d'une demoiselle d'un nom si respectable. M. du *Mollard*, membre de plusieurs académies, connu par une dissertation savante et judicieuse sur les tragédies d'Electre anciennes et modernes (*); et M. *le Brun*, secrétaire du prince de *Conti*, se joignirent à lui et écrivirent à M. de *Voltaire*. Il les remercia de l'honneur qu'ils lui faisaient de jeter les yeux sur lui, en leur mandant que c'était en effet à *un vieux soldat de servir la petite-fille de son général*. La jeune personne vint donc en 1760 aux Délices, maison de campagne auprès de Genève, et de-là au château de Ferney. Madame *Denis* voulut bien achever son éducation; et au bout de trois ans M. de *Voltaire* la maria à M. *Lupuis* du pays de Gex, capitaine de dragons, et depuis officier de l'état-major. Outre la dot qu'il leur donna, et le plaisir qu'il eut de les garder chez lui, il proposa de commenter les œuvres de *Pierre Corneille* au profit de sa nièce et de les faire imprimer par souscription. Le roi de France voulut bien souscrire pour huit

(*) Elle est imprimée à la fin de la tragédie d'Oreste.

mille francs; d'autres souverains l'imitèrent. M. le duc de *Choiseul*, dont la générosité était si connue, madame la duchesse de *Grammont*, dame de *Pompadour* souscrivirent pour des sommes considérables. M de *la Borde*, banquier du roi, non-seulement prit plusieurs exemplaires; mais il en fit débiter un si grand nombre, qu'il fut le premier mobile de la fortune de mademoiselle *Corneille*, par son zèle et par sa magnificence; de sorte qu'en très-peu de temps elle eut cinquante mille francs pour présent de nôces.

Il y eut dans cette souscription si prompte une chose fort remarquable de la part de madame *Geofrin*, femme célèbre par son mérite et par son esprit. Elle avait été executrice du testament du fameux *Bernard de Fontenelle*, neveu de *Pierre Corneille*, et malheureusement il avait oublié cette parente, qui lui fut présentée trop peu de temps avant sa mort, mais qui fut rebutée avec son père et sa mère: on les regardait comme des inconnus qui usurpaient le nom de *Corneille*. Des amis de cette famille touchés de son sort, mais fort indiscrets et fort mal instruits, intentèrent un procès téméraire à madame de *Geofrin*, trouvèrent un avocat qui, abusant de la liberté du barreau, publia contre cette dame un *factum* injurieux. Madame *Geofrin*, très-injustement attaquée, gagna le procès tout d une voix. Malgré ce mauvais procédé, qu'elle eut la noblesse d'oublier, elle fut la première à souscrire pour une somme considérable.

L'académie en corps, M. le duc de Choiſeul, madame la ducheſſe de *Grammont*, madame de *Pompadour* et pluſieurs ſeigneurs, donnèrent pouvoir à M. de *Voltaire* de ſigner pour eux le contrat de mariage. C'eſt une des plus belles époques de la littérature.

Dans le temps qu'il préparait ce mariage qui a été très-heureux, il goûtait une autre ſatisfaction; celle de faire rendre à ſix gentilshommes, preſque tous mineurs, leur bien paternel que les jéſuites venaient d'acheter à vil prix. Il fut reprendre la choſe de plus haut. L'affaire eſt d'autant plus intéreſſante que ſon commencement avait précédé la fameuſe banqueroute du jéſuite *la Vallette* et conſors, et qu'elle fut en quelque façon le premier ſignal de l'abolition des jéſuites en France.

Meſſieurs *Deprez de Craſſi*, d'une ancienne nobleſſe du pays de Gex, ſur la frontière de la Suiſſe, étaient ſix frères, tous au ſervice du roi. L'un d'eux, capitaine au régiment des Deux-ponts, en cauſant avec M. de *Voltaire* ſon voiſin, lui conta le triſte état de la fortune de ſa famille. Une terre de quelque valeur, et qui aurait pu être une reſſource, était engagée depuis long-temps à des genevois.

Les jéſuites avaient acquis tout auprès de ce domaine des poſſeſſions qui compoſaient environ deux mille écus de rente, dans un lieu nommé *Ornex*. Ils voulurent joindre à leur domaine celui de meſſieurs de *Craſſi*. Le ſupérieur de la maiſon des jéſuites, dont le

réritable nom était *Feſſe* qu'il avait changé en
ıi de *Feſſi*, s'arrangea avec les créanciers
ois pour acheter cette terre : il obtint
permiſſion du conſeil, et il était ſur le point
la faire entériner à Dijon. On lui dit qu'il y
ait des mineurs, et que, malgré la permiſſion
conſeil, ils pourraient rentrer dans leurs
Il répondit et même il écrivit que les
tes ne riſquaient rien, et que jamais meſ-
rs de *Craſſi* ne ſeraient en état de payer la
me néceſſaire pour rentrer dans le bien de
rs aïeux.

A peine M. de *Voltaire* fut-il inſtruit de cette étrange manière dont le père *Feſſe* voulait ſervir la compagnie de Jéſus, qu'il alla ſur le champ dépoſer au greffe du bailliage de Gex la ſomme, moyennant laquelle la famille *Craſſi* devait payer les anciens créanciers et reprendre ſes droits. Les jéſuites furent obligés de ſe déſiſter ; et par un arrêt du parlement de Dijon, la famille fut miſe en poſſeſſion et y eſt encore.

Le bon de l'affaire, c'eſt que peu de temps après, lorſqu'on délivra la France des révérends pères jéſuites, ces mêmes gentilshommes, dont les bons pères avaient voulu ravir le bien, rachetèrent celui des jéſuites qui était contigu. M. de *Voltaire*, qui avait toujours combattu les athées et les jéſuites, écrivit qu'il fallait reconnaître une Providence.

Ce n'était aſſurément ni par haine pour le père *Feſſe*, ni par aucune envie de mortifier les jéſuites qu'il avait entrepris cette affaire ;

puisqu'après la dissolution de la société il recueillit un jésuite chez lui, et que plusieurs autres lui ont écrit pour le supplier de les recevoir aussi dans sa maison. Mais il s'est trouvé parmi les ex-jésuites quelques esprits qui n'ont pas été si équitables et si accommodans. Deux d'entr'eux, nommés *Patouillet* et *Nonotte*, ont gagné quelque argent par des libelles contre lui; et ils n'ont pas manqué, selon l'usage, d'appeler la religion catholique à leur secours. Un *Nonotte*, sur-tout, s'est signalé par une demi douzaine de volumes, dans lesquels il a prodigué moins de science que de zèle, et moins de zèle que d'injures. M. *Damilaville*, l'un des meilleurs coopérateurs de l'Encyclopédie, a daigné le confondre; comme autrefois *Pasquier* s'abaissa jusqu'à réprimer l'insolence absurde du jésuite *Garasse*.

Mais voici la plus étrange et la plus fatale aventure qui soit arrivée depuis long-temps, et en même temps la plus glorieuse au roi, à ton conseil et à messieurs les maîtres des requêtes. Qui auroit cru que ce seraient des glaces du Mont-Jura et des frontières de la Suisse, que partiraient les premières lumières et les premiers secours qui ont vengé l'innocence des célèbres *Calas*? Un enfant de quinze ans, *Donat Calas*, le dernier des fils de l'infortuné *Calas*, était apprenti chez un marchand de Nîmes, lorsqu'il apprit par quel horrible sacrifice sept juges de Toulouse, malheureusement prévenus, avaient fait périr son vertueux père.

La

La clameur populaire contre cette famille était violente en Languedoc, que tout le monde attendait à voir rouer tous les enfans de *Calas* t brûler la mère. Telles avaient été même les clusions du procureur-général; tant on pré- i que cette famille innocente s'était mal défen- :, accablée de son malheur, et incapable de appeler ses esprits à la lueur des bûchers et à 'aspect des roues et des tortures.

On fit craindre au jeune *Donat Calas* d'être ité comme le reste de sa famille; on lui con- de s'enfuir en Suisse: il vint trouver M. de *ltaire*, qui ne put d'abord que le plaindre et : secourir, sans oser porter un jugement sur son ère, sa mère et ses frères.

Bientôt après, un de ses frères n'ayant été con- lamné qu'au bannissement, vint aussi se jeter ntre les bras de M. de *Voltaire*. J'ai été témoin u'il prit pendant plus d'un mois toutes les pré- autions imaginables pour s'assurer de l'innocence le la famille. Dès qu'il fut parvenu à s'en con- ncre, il se crut obligé en conscience d'employer amis, sa bourse, sa plume, son crédit, pour eparer la mépriſe funeste des sept juges de Tou- ouse, et pour faire revoir le procès au conseil lu roi. L'affaire dura trois années. On sait quelle loire messieurs de *Croſne* et de *Bacquancourt* quirent en rapportant cette cause mémorable. inquante maîtres des requêtes déclarèrent, d'une roix unanime, toute la famille *Calas* innocente, t la recommandèrent à l'équité bienfesante du oi. M. le duc de *Choiseul*, qui n'a jamais perdu

une occaſion de ſignaler la magnanimité de ſ caractère, non-ſeulement ſecourut de ſon argent cette famille malheureuſe, mais obtint de majeſté trente-ſix mille francs pour elle.

Ce fut le 9 mars 1765 que fut rendu authentique qui juſtifia les *Calas*, et qui c leur deſtinée : ce neuvième de mars était pr ment le même jour où ce vertueux père avait été ſupplicié. Tout Paris courut voir ſortir de priſon, et battit des mains ſant des larmes. (3) La famille entière a to été depuis ce temps attachée tendrement à M. de *Voltaire*, qui s'eſt fait un grand honneur de demeurer leur ami.

On remarqua en ce temps, qu'il n'y eut dans toute la France que le nommé *Fréron*, auteur de je ne ſais quelle brochure périodique, intitulée, *Lettres à la comteſſe*, et enſuite *Année littéraire*, qui oſa jeter des doutes, dans ſes ridicules feuilles, ſur l'innocence de ceux que le roi, tout ſon conſeil et tout le public avaient juſtifiés ſi pleinement.

Pluſieurs gens de bien engagèrent alors M. de *Voltaire* à écrire ſon *Traité de la tolérance*, qui fut regardé comme un de ſes meilleurs ouvrages en proſe, et qui eſt devenu le catéchiſme de quiconque a du bon ſens et de l'équité.

(3) On ſait que M. de *Voltaire* treize ans après revint à Paris. Lorſqu'il ſortait à pied, il était toujours entouré par une foule d'hommes de tout état et de tout âge. On demandait un jour à une femme du peuple quel était cet homme que l'on ſuivait avec tant d'empreſſement? C'eſt le ſauveur des *Calas*, répondit-elle.

Dans ce temps-là même l'impératrice *Cathérine II*, dont le nom ſera immortel, donnait des lois à ſon empire qui contient la cinquième partie du globe : et la première de ſes lois eſt l'établiſſement d'une tolérance univerſelle.

C'était la deſtinée de notre ſolitaire des frontières helvétiques, de venger l'innocence accuſée et condamnée en France. La poſition de ſa retraite entre la France, la Suiſſe, Genève et la Savoye, lui attirait plus d'un infortuné. Toute la famille *Sirven* condamnée à la mort dans un bourg auprès de Caſtres, par les juges les plus ignorans et les plus cruels, ſe réfugia auprès de ſes terres. Il fut occupé huit années entières à leur faire rendre juſtice ; et ne ſe rebuta jamais. Il en vint enfin à bout.

Nous croyons très-utile de remarquer ici qu'un magiſtrat de village nommé *Trinquet*, procureur du roi dans la juriſdiction qui condamna la famille *Sirven* à la mort, donna ainſi ſes concluſions : *Je requiers pour le roi que N. Sirven et N. ſa femme, duement atteints et convaincus d'avoir étranglé et noyé leur fille, ſoient bannis de la paroiſſe.*

Rien ne fait mieux voir l'effet que peut avoir dans un royaume la vénalité des charges de judicature.

Son bonheur qui voulait, à ce qu'il dit, qu'il fût l'avocat des cauſes perdues, voulut encore qu'il arrachât des flammes une citoyenne de St Omer, nommée *Montbailly*, condamnée à être brûlée vive par le tribunal d'Arras. On n'attendait que l'accouchement de cette femme pour

la tranſporter au lieu de ſon ſupplice. Son mari avait déjà expiré ſur la roue. Qui étaient ces deux victimes ? deux exemples de l'amour conjugal et de l'amour maternel, deux ames les plus vertueuſes dans la pauvreté. Ces innocentes et reſpectables créatures avaient été accuſées de parricide, et jugées ſur des allégations qui auraient paru ridicules aux condamnateurs mêmes des *Calas*. M. de *Voltaire* fut aſſez heureux pour obtenir de M. le chancelier de *Maupeou*, qu'il fit revoir le procès. La dame *Montbailly* fut déclarée innocente ; la mémoire de ſon mari réhabilitée; miſérable réhabilitation ſans vengeance et ſans dédommagemens. Quelle a donc été la juriſprudence criminelle parmi nous! quelle ſuite infernale d'horribles aſſaſſinats, depuis la boucherie des templiers juſqu'à la mort du chevalier de *la Barre!* on croit lire l'hiſtoire des ſauvages ; on frémit un moment, et on va à l'opéra.

La ville de Genève était plongée alors dans des troubles qui augmentèrent toujours depuis 1763. Cette importunité détermina M. de *Voltaire* à laiſſer à meſſieurs *Tronchin* ſa maiſon des Délices, et à ne plus quitter le château de Ferney, qu'il avait fait bâtir de fond en comble, et orné de jardins d'une agréable ſimplicité.

La diſcorde fut enfin ſi vive à Genève, qu'un des partis fit feu ſur l'autre le 15 février 1770. Il y eut du monde tué : pluſieurs familles d'artiſtes cherchèrent un aſile chez lui et le trouvèrent.

Il en logea quelques-unes dans son château; et en peu d'années il fit bâtir cinquante maisons de pierre de taille pour les autres. De sorte que le village de Ferney qui n'était, lorsqu'il acquit cette terre, qu'un misérable hameau où croupissaient quarante-neuf malheureux payſans, dévorés par la pauvreté, par les écrouelles, et par les commis des fermes, devint bientôt un lieu de plaisance, peuplé de douze cents personnes, toutes à leur aise, et travaillant avec succès pour elles et pour l'Etat. M. le duc de *Choiseul* protégea de tout son pouvoir cette colonie naissante, qui établit un très-grand commerce.

Une chose qui mérite, je crois, de l'attention, c'est que cette colonie se trouvant composée de catholiques et de protestans, il aurait été impossible de deviner qu'il y eût dans Ferney deux religions différentes. J'ai vu les femmes des colons genevois et suisses, préparer de leurs mains trois reposoirs pour la procession de la fête du St Sacrement. Elles assistèrent à cette procession avec un profond respect; et M. *Hugonet*, nouveau curé de Ferney, homme aussi tolérant que généreux, les en remercia publiquement dans son prône. Quand une catholique était malade, les protestantes allaient la garder, et en recevaient à leur tour la même assistance.

C'était le fruit des principes d'humanité que M. de *Voltaire* a répandus dans tous ses ouvrages, et sur-tout dans le livre de la tolérance

dont nous avons parlé. Il avait toujours dit que les hommes sont frères, et il le prouva par les faits. Les *Guyons*, les *Nonottes*, les *Patouillets*, les *Paulians* et autres zélés, le lui ont bien reproché; c'est qu'ils n'étaient pas ses frères.

Voyez-vous, disait-il aux voyageurs qui venaient le voir, cette inscription au-dessus de l'église que j'ai fait bâtir: DEO EREXIT VOLTAIRE. C'est au DIEU père commun de tous les hommes. En effet, c'était peut-être parmi nous la seule église dédiée à DIEU seul.

Pendant qu'il jouissait dans la retraite de la vie la plus douce qu'on puisse imaginer, il eut le petit plaisir philosophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuse tranquillité, et de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands monarques.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neiges, en 1756, dans le même temps que l'impératrice-reine de Hongrie parut avoir quelque envie de reprendre, si elle pouvait, sa chère Silésie, que le roi de Prusse lui avait arrachée. Elle négociait, dans ce dessein, avec l'impératrice de Russie et avec le roi de Pologne, seulement en qualité d'électeur de Saxe, car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de France, de son côté, voulait se venger sur les Etats d'Hanovre, du mal que l'électeur d'Hanovre, roi d'Angleterre, lui faisait sur mer. *Frédéric* qui était alors

llié avec la France, et qui avait un profond épris pour notre gouvernement, préféra l'alce de l'Angleterre à celle de France, et s'unit vec la maiſon d'Hanovre.

Le roi de France voulant le retenir dans ſon lliance, lui avait envoyé le duc de *Nivernois*, omme d'eſprit et qui feſait de très-jolis vers. 'ambaſſade d'un duc et pair et d'un poëte ſemlait devoir flatter la vanité et le goût de *Fréderic*. Il ſe moqua du roi de France, et ſigna ſon traité ec l'Angleterre, le même jour que l'ambaſeur arriva à Berlin, joua très-poliment le uc et pair, et fit une épigramme contre le oëte. (4)

C'était alors le privilége de la poéſie de gouerner les Etats. Il y avait un autre poëte à aris, homme de condition, fort pauvre, mais rès-aimable; en un mot l'abbé de *Bernis*, lepuis cardinal.

Il avait débuté par faire des vers contre M. le *Voltaire*, et enſuite était devenu ſon ami, e qui ne lui ſervait à rien; mais il était devenu elui de madame de *Pompadour* et cela lui fut lus utile. On l'avait envoyé du Parnaſſe en ambaſſade à Veniſe; il était alors à Paris avec n très-grand crédit.

Le roi de Pruſſe, dans ce beau livre de poéſie,

(4) M. de *Voltaire* ſe conforme ici à l'opinion commune: mais nous avons entendu dire à des perſonnes qui doivent tre inſtruites, que le roi de Pruſſe propoſa à M. de *Nivernois* de ne pas prendre d'engagemens avec l'Angleterre, i la France voulait lui garantir la Siléſie, et qu'il fut etuſé par le miniſtère de France.

que ce M. *Freitag* redemandait à Francfort avec tant d'inſtance, avait gliſſé un vers contre l'abbé de *Bernis*.

Evitez de Bernis la ſtérile abondance.

M. de *Voltaire* ne croyait pas que ce livre et ce vers fuſſent parvenus juſqu'à l'abbé; mais comme DIEU eſt juſte, DIEU ſe ſervit de lui pour venger la France du roi de Pruſſe. L'abbé conclut un traité offenſif et défenſif avec M. de *Staremberg* ambaſſadeur d'Autriche, en dépit de *Rouillé* alors miniſtre des affaires étrangères. Madame de *Pompadour* préſida à cette négociation. *Rouillé* fut obligé de ſigner le traité conjointement avec l'abbé de *Bernis*, ce qui était ſans exemple. Ce miniſtre *Rouillé*, il faut l'avouer, était le plus inepte ſecrétaire d'Etat que jamais roi de France ait eu, et le pédant le plus ignorant qui fût dans la robe; il avait demandé un jour ſi la Vétéravie était en Italie? Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuſes à traiter on le ſouffrit: mais dès qu'on eut de grands objets, on ſentit ſon inſuffiſance, on le renvoya et l'abbé de *Bernis* eut ſa place.

Mademoiſelle *Poiſſon* dame *le Normand*, marquiſe de *Pompadour*, était réellement premier miniſtre d'Etat. Certains termes outrageans lâchés contr'elle par *Fréderic*, qui n'épargnait ni les femmes ni les poëtes, avaient bleſſé le cœur de la marquiſe, et ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit dans un moment les maiſons de France et d'Autriche, après plus de deux cents ans une haine réputée

immortelle. La cour de France, qui avait prétendu en 1741 écraſer l'Autriche, la ſoutint en 1756. Et enfin, on vit la France, la Ruſſie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, et le fiſcal de l'Empire, déclarés contre le ſeul marquis de Brandebourg.

Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entenir vingt mille hommes, avait une armée cent mille fantaſſins et de quarante mille avaliers, bien compoſée, encore mieux exercée, ourvue de tout; mais enfin, il y avait plus de uatre cents mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva dans cette guerre, que chaque parti rit d'abord tout ce qu'il était à portée de rendre. *Frédéric* prit la Saxe; la France prit es Etats de *Frédéric*, depuis la ville de Guelres juſqu'à Minden ſur le Véſer, et s'empara our un temps de tout l'électorat d'Hanovre et le la Heſſe alliée de *Frédéric*; l'impératrice de Ruſſie prit toute la Pruſſe. Le roi, battu d'abord ar les Ruſſes, battit les Autrichiens, et enſuite n fut battu dans la Bohême, le 18 juin 1757.

La perte d'une bataille ſemblait devoir écraſer ce monarque; preſſé de tous côtés par les Ruſſes, par les Autrichiens et par la France, lui-même ſe crut perdu. Le maréchal de *Richelieu* venait de conclure, près de Stade, un traité avec les Hanovriens et les Heſſois, qui reſſemblait à celui des fourches Caudines; leur armée ne devait plus ſervir. Le maréchal était prêt d'entrer dans la Saxe avec ſoixante

mille hommes. Le prince de *Soubise* allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille, et était secondé de l'armée des cercles de l'Empire; de-là on marchait à Berlin. Les autrichiens avaient gagné un second combat, et étaient déjà dans Breslaw. Un de leurs généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin, et l'avait mis à contribution. Le trésor du roi de Prusse était presqu'épuisé, et bientôt il ne devait plus lui rester un village.

M. de *Voltaire* avait renoué sa correspondance avec lui; et ne l'avait jamais interrompue avec madame la margrave de *Bareith*.

Le temps qui s'écoula entre la bataille de Kollin, le 18 juin 1757, que le roi de Prusse perdit, et la journée de Rosbac, du 5 novembre, qu'il fut vainqueur, est le temps le plus intéressant de cette correspondance rare, entre une maison royale de héros et un simple homme de lettres. En voici une grande preuve dans cette lettre mémorable.

Lettre de son altesse royale madame la princesse de Bareith, du 12 septembre 1757.

" VOTRE lettre m'a sensiblement touchée, „ celle que vous m'avez adressée pour le roi a „ fait le même effet sur lui. J'espère que vous „ serez satisfait de sa réponse pour ce qui vous „ concerne. Mais vous le ferez aussi peu que „ moi de ses résolutions. Je m'étais flattée que „ vos réflexions feraient quelque impression sur „ son esprit. Vous verrez le contraire dans le

» billet ci-joint. Il ne me reſte qu'à ſuivre ſa
» deſtinée ſi elle eſt malheureuſe. Je ne me
» ſuis jamais piquée d'être philoſophe, j'ai fait
mes efforts pour le devenir. Le peu de progrès
que j'ai fait m'a appris à mépriſer les gran-
deurs et les richeſſes; mais je n'ai rien trouvé
dans la philoſophie qui puiſſe guérir les plaies
» cœur, que le moyen de s'affranchir de ces
» maux en ceſſant de vivre. L'état où je ſuis eſt
» pire que la mort. Je vois le plus grand homme
du ſiècle, mon frère, mon ami, réduit à la
plus affreuſe extrémité. Je vois ma famille
» entière expoſée aux dangers et aux périls;
» ma patrie déchirée par des impitoyables enne-
» mis; le pays où je ſuis peut-être menacé de
pareils malheurs. Plût au ciel que je fuſſe
» chargée toute ſeule des maux que je viens de
» vous décrire, je les ſouffrirais, et avec fermeté.
» Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez
par la part que vous prenez à ce qui me re-
garde, de vous ouvrir mon cœur. Hélas!
» l'eſpoir en eſt preſque banni. La fortune,
lorſqu'elle change, eſt auſſi conſtante dans ſes
perſécutions que dans ſes faveurs. L'hiſtoire eſt
pleine de ces exemples; mais je n'y en ai point
» trouvé de pareil à celui que nous voyons, ni
» une guerre auſſi inhumaine et cruelle parmi
» des peuples policés. Vous gémiriez ſi vous
ſaviez la triſte ſituation de l'Allemagne et de
la Pruſſe. Les cruautés que les Ruſſes com-
mettent dans cette dernière font frémir la
nature. Que vous êtes heureux dans votre

Chaque fois d'un bouquet de myrtes et de roſes
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Nous avons cette pièce, qui eſt un monumen ſans exemple, écrite toute entière de ſa main.

Nous avons un monument encore plus héro que de ce prince philoſophe; c'eſt une lettre M. de *Voltaire* du 9 octobre 1757, vingt-cin jours avant ſa victoire de Rosbac:

Je ſuis homme, il ſuffit, et né pour la ſouffrance
Aux rigueurs du deſtin j'oppoſe ma conſtance.

„ Mais avec ces ſentimens, je ſuis bien loin d
„ condamner *Caton* et *Othon*. Le dernier n'a e
„ de beau moment en ſa vie que celui de ſa mor

Croyez que ſi j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du néceſſaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en mocquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des grandeurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs;
Ces miſères de toute eſpèce,
Et ces détails de petiteſſe
Dont il faut s'occuper dans le ſein des grandeurs
Je mépriſe la vaine gloire,
Quoique poëte et ſouverain.
Quand du ciſeau fatal retranchant mon deſtin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de Mémoire?
Un inſtant de bonheur vaut mille ans dans l'hiſtoi
Nos deſtins ſont-ils donc ſi beaux?

Le

Le doux plaiſir et la molleſſe,
La vive et naïve allégreſſe,
Et toujours fui des grands la pompe et les travaux.
Ainſi la fortune volage
N'a jamais cauſé mes ennuis;
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refuſant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi;
Il nous oblige, il nous engage
A meſurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans ſon ermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Eſt ſon antique bonne-foi,
Peut s'adonner en paix à la vertu du ſage
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penſer, vivre et mourir en roi.

Rien n'eſt plus beau que ces derniers vers; rien n'eſt plus grand. *Corneille* dans ſon bon temps ne les eût pas mieux faits. Et quand, après de tels vers on gagne une bataille, le ſublime ne peut aller plus loin.

En marchant aux Français et aux Impériaux, il écrivit à madame la margrave de *Bareith* ſa ſœur, qu'il ſe ferait tuer; mais il fut plus heureux qu'il ne le diſait et qu'il ne le croyait. Il attendit, le 5 novembre 1757, l'armée françaiſe et impériale dans un poſte aſſez avantageux, à Rosbac ſur la frontière de la Saxe. Le prince *Henri*, chargé

de soutenir le premier effort des armées c
binées, à la tête de cinq bataillons, fut légère
blessé à la gorge d'un coup de fusil, et ce tu
crois le seul prussien blessé à cette journ
Français et les Autrichiens s'enfuire la pe-
mière décharge. Ce fut la déroute la plus
et la plus complette dont l'histoire ait
Cette bataille de Rosbac sera long-t célé-
bre. On vit trente mille Français et vi
Impériaux prendre une fuite honteuse et pr
pitée devant cinq bataillons et quelques escad
les défaites d'Azincourt, de Crécy, de Poi
ne furent pas si humiliantes.

La discipline et l'exercice militaire que son père avait établies, et que le fils avait fortifiées, furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice prussien s'était perfectionné pendant cinquante ans ; on avait voulu l'imiter en France, comme dans tous les autres Etats ; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans, avec des Français peu disciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Prussiens.

On avait même changé les manœuvres en France presqu'à chaque revue ; de sorte que les officiers et les soldats ayant mal appris des exercices nouveaux, et tout différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, et n'avaient réellement aucune discipline, ni aucun exercice. En un mot, à la seule vue du Prussien tout fut en déroute ; et la fortune fit passer *Frédéric*, en un quart d'heure, du comble du désespoir à celui du bonheur et de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût
s-passager; il craignait d'avoir à porter tout le
ds de la puissance de la France, de la Russie
et de l'Autriche, et il aurait bien voulu détacher
l *Louis XV* de *Marie-Thérèse.*

La funeste journée de Rosbac faisait murmurer
e la France contre le traité de l'abbé de *Bernis*
avec la cour de Vienne. Le cardinal de *Tencin*,
archevêque de Lyon, avait toujours conservé son
ng de ministre d'Etat, et une correspondance
rticulière avec le roi de France; il était plus
opposé que personne à l'alliance avec la cour autri-
chienne. Il avait fait à Lyon à M. de *Voltaire* une
réception dont il pouvait croire que M. de *Voltaire*
était peu satisfait. Cependant l'envie de se mêler
d'intrigues, qui le suivait dans sa retraite, et qui,
à ce qu'on prétend, n'abandonne jamais les hom-
mes en place, le porta à se lier avec M. de *Voltaire*
pour engager madame la margrave de *Bareith* à
s'en remettre à lui, et à lui confier les intérêts
du roi son frère. Il voulait réconcilier le roi de
Prusse avec le roi de France, et croyait procurer
la paix. Il n'était pas bien difficile de porter
madame de *Bareith* et le roi son frère à cette
négociation.

Madame la margrave de *Bareith* écrivit de la
part du roi son frère; c'était par M. de *Voltaire*
que passaient les lettres de cette princesse et du
cardinal. M. de *Voltaire* avait en secret la satis-
faction d'être l'entremetteur de cette grande
affaire, et peut-être encore un autre plaisir, celui
de sentir que le cardinal se préparait un grand

dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi en lui envoyant celle de la margrave; mais il fut tout étonné que le roi lui répondit assez sèchement, que le secrétaire d'Etat des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions.

En effet, l'abbé de *Bernis* dicta au cardinal la réponse qu'il devait faire; cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modèle de la lettre que lui envoyait l'abbé de *Bernis*; il envoya à M. de *Voltaire* cette triste lettre qui finissait tout: et il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu, disait M. de *Voltaire*, *comment on meurt de chagrin*, *et comment des ministres et de vieux cardinaux*, *qui ont l'ame si dure*, *ont pourtant assez de sensibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût; mon dessein avait été de me moquer de lui*, *de le mortifier*, *et non pas de le faire mourir.*

Il y avait une espèce de grandeur dans le ministère de France, à refuser la paix au roi de Prusse, après avoir été battu et humilié par lui; il y avait de la fidélité et bien de la bonté de se sacrifier encore pour la maison d'Autriche. Ces vertus furent long-temps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens, les Brunsvickois, les Hessois, furent moins fidelles à leurs traités et s'en trouvèrent mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de *Richelieu*, qu'ils ne serviraient plus contre nous; qu'ils repasseraient l'Elbe au-délà duquel

les avait envoyés ; ils rompirent leur marché fourches Caudines ; dès qu'ils furent que ous avions été battus à Rosbac.

L'indiscipline, la désertion, les maladies détruient nôtre armée ; et le résultat de toutes nos érations fut, au printemps de 1758, d'avoir rdu trois cents millions et cinquante mille hom es en Allemagne pour *Marie-Thérèse*, comme ous avions fait dans la guerre de 1741 en com ttant contre elle.

Le roi de Prusse qui avait battu notre armée s la Turinge, à Rosbac, s'en alla combattre née autrichienne à soixante lieues de-là. Les ançais pouvaient encore entrer en Saxe ; les inqueurs marchaient ailleurs, rien n'aurait ar té les Francais ; mais ils avaient jeté leurs mes, perdu leur canon, leurs munitions, leurs res, et sur-tout la tête. Ils s'éparpillèrent. n rassembla leurs débris difficilement. *Frédéric*, bout d'un mois, remporte à pareil jour une toire plus signalée et plus disputé, sur l'armée Autriche auprès de Breslaw ; il reprend Bres w ; il y fait quinze mille prisonniers ; le reste la Silésie rentre sous ses lois. *Gustave-Adolphe* n'avait pas fait de si grandes choses, fallut bien alors qu'on lui pardonnât ses antaries, ses petites malices. Tous les dé uts de l'homme disparurent devant la gloire héros.

Au milieu de ces grandes querelles, M. de *oltaire* voyait de ses fenêtres la ville où régnait *an Chauvin* le picard, dit *Calvin*, et la place

où il fit brûler *Servet* pour le bien de ſon ame. Preſque tous les prêtres genevois penſent aujourd'hui comme *Servet* et vont même plus loin que lui ; ils ne croient point du tout JESUS-CHRIST DIEU ; et ces meſſieurs qui ont fait autrefois main baſſe ſur le purgatoire, ſe ſont humaniſés juſqu'à faire grâce aux ames qui ſont en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne ſeront point éternelles, que *Théjée* ne ſera pas toujours aſſis dans ſon fauteuil, que *Sizyphe* ne roulera pas toujours ſon rocher. Ainſi de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils ont fait réellement le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'eſt une aſſez jolie révolution dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. Il y avait là de quoi ſe couper la gorge, allumer des bûchers, faire des St Barthelemi. Cependant on ne s'eſt pas même dit d'injures ; tant les mœurs ſont changées. Il n'y a que M. de *Voltaire* à qui un de ces prédicans en ait dites, parce qu'il avait oſé avancer que leur picard *Calvin* était un eſprit dur, qui avait fait brûler *Servet* fort mal à propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui ſont preſque ouvertement ſectateurs de *Servet*, et qui injurient M. de *Voltaire*, pour avoir trouvé mauvais que *Calvin* l'ait fait brûler à petit feu, avec des fagots verds.

Ils ont voulu lui prouver en forme que *Calvin* était un bon-homme. Ils ont prié le conſeil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de *Servet*. Le conſeil, plus ſage

qu'eux, les a refusés. Il ne leur a pas été permis d'écrire contre M. de *Voltaire* dans Genève; et M. de *Voltaire* regarda ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur ses ennemis à Lausanne. Quelques ministres s'étaient avisés dans ce pays-là de compiler je ne sais quel mauvais livre contre M. de *Voltaire*, pour l'honneur, disent-ils, de la religion chrétienne. Il trouva sans peine le moyen de faire saisir les exemplaires, et de les supprimer par autorité du magistrat. C'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire, et à respecter un philosophe. (5) *Jugez si je ne dois pas aimer passionnément ce pays-ci,*

(5) Cela était cependant arrivé une fois en France, et sous le regne de *François I.* Voici un extrait d'une lettre qu'il écrivit au parlement de Paris, en date du 9 avril 1526. *Et parce que nous sommes duement acertenés qu'indifféremment ladite faculté, (la sorbonne) et ses suppôts écrivent contre un chacun en dénigrant leur honneur, état et renommée, comme ont fait contre Erasme, et pourraient s'efforcer à faire le semblable contre autres, nous vous commandons qu'ils n'aient en général rien particulier à écrire, ni composer et imprimer choses quelconques qu'elles n'aient été premièrement revues et approuvées par vous ou vos commis, et en pleine chambre délivrées. François I* ne conserva pas long-temps cette sage politique, et son intolérance prépara les malheurs qui désolèrent la France sous le règne de ses petits-fils, et causèrent la ruine et la destruction de sa famille. Cet ordre donné au parlement ne renfermait rien de contraire à la liberté naturelle, la sorbonne jouissant en France d'un privilège exclusif pour le commerce de theologie, le gouvernement était en droit de soumettre ce privilège à toutes les restrictions qu'il jugeait convenables.

écrivait-il alors. *Etres penſans, je vous qu'il eſt très-agréable de vivre dans une ré aux chefs de laquelle on peut dire : V dîner chez moi.* Cependant il ne ſe trou encore aſſez libre. Et ce qui eſt à ſon gré quelque attention, c'eſt que pour l'être ment il a acheté des terres en France. Enfin il tellement arrangé ſa deſtinée qu'il ſe tro indépendant à la fois en Suiſſe, ſur le t it Genève et en France. *J'entends parler b de liberté*, diſait-il encore ; *mais je ne cr pas qu'il y ait eu en Europe un particulier q s'en fait une comme la mienne. Suivra-mon qui voudra ou qui pourra.*

Il ne pouvait certainement mieux pre temps pour chercher cette liberté et ce de Paris. On y était alors auſſi fou et auſſi dans des querelles puériles que du tem de fronde ; il n'y manquait que la guerre civile comme Paris n'avait ni un roi des hal que le duc de *Beaufort*, ni un coadjuteur do nant la bénédiction avec un poignard, il n'y eut des tracaſſeries civiles. Elles avaient c par des billets de banque pour l'autre e, inventés par l'archevêque de Paris, *Beau* homme opiniâtre, feſant le mal de tout ſon par excès de zèle, un fou ſérieux, un vrai dans le goût de *Thomas* de Cantorbéri. La q s'échauffa pour une place à l'hôpital, à laquell parlement de Paris prétendait nommer, et l'archevêque réputait place ſacrée, dépen uniquement de l'Egliſe.

Tout

Tout Paris prit parti. Les petites factions jan-
énistes et moliniſtes ne s'épargnèrent pas : le roi
voulut traiter comme on fait quelquefois les
ns qui ſe battent dans la rue ; on leur jette
es ſeaux d'eau pour les ſéparer. Il donna le
aux deux partis, comme de raiſon ; mais
n'en furent que plus envenimés : il exila
rchevêque ; il exila le parlement ; mais un
ître ne doit chaſſer ſes domeſtiques que quand
l eſt ſûr d'en trouver d'autres pour les remplacer.
a cour fut enfin obligée de faire revenir le parle-
nt, parce qu'une chambre nommée royale,
ompoſée de conſeillers d'Etat et de maîtres des
equêtes, érigée pour juger les procès, n'avait
trouver pratique. Les Pariſiens s'étaient mis
ns la tête de ne plaider que devant cette cour
juſtice qu'on appelle parlement. Tous ſes
mbres furent donc rappelés, et crurent avoir
emporté une victoire ſignalée ſur le roi. Ils
'avertirent paternellement, dans une de leurs
emontrances, qu'il ne fallait pas qu'il exilât
ne autrefois ſon parlement, attendu, diſaient-
que cela était de mauvais exemple. Enfin,
en firent tant que le roi réſolut au moins de
er une de leurs chambres, et de réformer
autres. Alors ces MM. donnèrent tous leur
iſſion, excepté la grand'chambre. Les mur-
s éclatèrent; on déclamait publiquement au
us contre le roi. Le feu qui ſortait de toutes
bouches prit malheureuſement à la cervelle
'un laquais, nommé *Damiens*, qui allait ſou-
rent dans la grand'ſalle. Il eſt prouvé par le

procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais seulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne passe par la tête des hommes. Ce misérable avait été cuistre au collége des jésuites, collége où M. de *Voltaire* a vu quelquefois les écoliers donner des coups de canif, et les cuistres leur en rendre. *Damiens* alla donc à Versailles dans cette résolution, et blessa le roi au milieu de ses gardes et de ses courtisans, avec un de ces petits canifs dont on taille les plumes.

On ne manqua pas dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jésuites, qui étaient, disait-on, en possession par un ancien usage. M. de *Voltaire* a lu une lettre d'un père *Griffet*, dans laquelle il disait : *Cette fois-ci, ce n'est pas nous ; c'est à présent le tour de Messieurs.* C'était naturellement au grand prévôt de la cour à juger l'assassin, puisque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Ce malheureux commença par accuser sept membres des enquêtes. On croit que M. d'*Argenson* porta le roi à donner à son parlement la permission de juger de l'affaire. Il en fut bien récompensé, car huit jours après il fut dépossédé et exilé.

Le roi eut la faiblesse de donner de grosses pensions aux conseillers qui instruisirent le procès de *Damiens*, comme s'ils avaient rendu quelques services signalés et difficiles. Cette conduite acheva d'inspirer à MM. des enquêtes une confiance nouvelle. Ils se crurent des personnages

importans, et leurs chimères de représenter la nation, et d'être les tuteurs des rois, se réveillèrent. Cette scène passée, et n'ayant plus rien à faire, ils s'amusèrent à persécuter les philosophes.

Omer Joli de Fleuri, avocat-général du parlement de Paris, étala dans les chambres le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaise foi et l'hypocrisie aient jamais remporté. Plusieurs gens de lettres, très-estimables par leur science et par leur conduite, s'étaient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain. C'était un très-grand objet de commerce pour la librairie de France. Le chancelier, les ministres encourageaient une si belle entreprise : déjà sept volumes avaient paru ; on les traduisait en italien, en anglais, en allemand, en hollandais ; et ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous faisait alors le plus d'honneur, tant les excellens articles du Dictionnaire encyclopédique rachetaient les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre : on ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage, que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour grossir l'ouvrage. Mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà *Omer Joli de Fleuri* qui, le 23 février 1759, accuse ces pauvres gens d'être athées, déistes, corrupteurs de la jeunesse, rebelles au roi, etc.

Omer, pour prouver ces accusations, cite *St Paul*, le procès de *Théophile*, et *Abraham Chaumeix* : (*n*) il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parlait. Il demande justice à la cour contre l'article *ame*, qui, selon lui, est le matérialisme tout pur. Vous remarquerez que cet article *ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre docteur de sorbonne, qui se tue à déclamer à tort et à travers contre le matérialisme. Tout le discours d'*Omer Joli de Fleuri* fut un tissu de bévues pareilles. Il défère donc à la justice le livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu. Et tout le parlement, sur la réquisition d'*Omer*, condamne l'ouvrage, non-seulement sans aucun examen, mais sans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice est fort au-dessous de celle de *Bridoye*; car au moins *Bridoye* pouvait rencontrer juste.

Les éditeurs avaient un privilége du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les priviléges accordés par sa majesté. Il ne lui appartient pas de juger ni d'un arrêt du conseil, ni de rien de ce qui est scellé à la chancellerie. Cependant il se donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé. Il nomma des conseillers pour décider des objets de géométrie et de métaphysique contenus

(*n*) *Abraham Chaumeix*, ci-devant vinaigrier, s'étant fait janséniste et convulsionnaire, était alors l'oracle du parlement de Paris. *Omer Fleuri* le cita comme un père de l'Eglise. *Chaumeix* a été depuis maître d'école à Moscou.

dans l'Encyclopédie. Un chancelier un peu ferme aurait cassé l'arrêt du parlement, comme très-incompétent. Le chancelier de *Lamoignon* se contenta de révoquer le privilége afin de n'avoir pas la honte de voir juger et condamner ce qu'il avait revêtu du sceau de l'autorité suprême. On croirait que cette aventure est du temps du père *Garasse* et des arrêts contre l'émétique; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'ait eu la France. Tant il est vrai qu'il suffit d'un sot pour déshonorer une nation.

On avouera sans peine que dans de telles circonstances Paris ne devait pas être le séjour d'un philosophe, et qu'*Aristote* fut très-sage de se retirer à Chalcis lorsque le fanatisme dominait dans Athènes. D'ailleurs, l'état d'homme de lettres à Paris est immédiatement au-dessus de celui d'un bateleur. L'état de gentilhomme ordinaire de sa majesté, que le roi avait conservé à M. de *Voltaire*, n'est pas grand'chose; les hommes sont bien sots; et je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château comme a fait M. de *Voltaire*, y jouer la comédie et y faire bonne chère, que d'être levraudé à Paris comme *Helvétius*, par les gens tenant la cour de parlement, et par les gens tenant l'écurie de la sorbonne. Comme il ne pouvait assurément, ni rendre les hommes plus raisonnables, ni le parlement moins pédant, ni les théologiens moins ridicules, il continua à être heureux loin d'eux.

Il était quasi honteux de l'être en c
du port tous les orages. Il voyait l'A ıagı

inondée de sang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos ministres renvoyés l'un après l'autre, sans que nos affaires en allassent mieux; le roi de Portugal assassiné, non pas par un laquais, mais par les grands du pays; et cette fois, les jésuites ne pouvaient pas dire: *Ce n'est pas nous.* Ils avaient conservé leur droit, et il a été bien prouvé depuis que ces bons pères avaient saintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils disent pour leurs raisons qu'ils sont souverains au Paraguai, et qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Cependant M. de *Voltaire* était parvenu à renouer une négociation secrète entre M. de *Choiseul* et le roi de Prusse. (6) Le grand ouvrage de la paix entamé par ce ministre, fut accompli par M. de *Praslin*, service signalé qu'ils rendirent à la France appauvrie et désolée.

Elle était dans un état si déplorable que pendant douze années de paix qui suivirent cette guerre funeste, de tous les ministres des finances qui se succédèrent rapidement, il n'y en eut pas un qui, avec la meilleure volonté et les travaux les plus assidus, pût parvenir à pallier seulement les plaies de l'Etat. La disette d'argent était au point, qu'un contrôleur-général fut obligé, dans

(6) Il s'en était formé une autre à Paris par l'entremise du bailli de *Froulai*, autrefois ambassadeur de France à Berlin, et on avait consenti à recevoir un envoyé secret du roi de Prusse; mais sur les plaintes de la cour de Vienne, cet envoyé fut arrêté, mis à la bastille et ses papiers saisis. On prétend que ces choses-là sont permises en politique.

e nécessité pressante, de saisir chez M. *Magon*, nquier du roi, tout l'argent que des citoyens y aient mis en dépôt. On prit à notre solitaire ux cents mille francs. C'était une perte énor- ; il s'en consola à la manière française, par madrigal qu'il fit sur le champ en apprenant tte nouvelle.

Au temps de la grandeur romaine
Horace disait à Mécène:
Quand cesserez-vous de donner?
Chez le Welche on n'est pas si tendre.
Je dois dire, mais sans douleur,
A monseigneur le contrôleur:
Quand cesserez-vous de me prendre?

On ne cessa point. M. le duc de *Choiseul*, qui ait construire alors un port magnifique à Ver- sur le lac Leman, qu'on appelle le lac de nève, y ayant fait bâtir une petite frégate, te frégate fut saisie par des savoyards créan- rs des entrepreneurs, dans un port de Savoye s du fameux Ripaille; M. de *Voltaire* racheta ontinent ce bâtiment royal de ses propres de- rs, et ne put en être remboursé par le gouver- ment: car M. le duc de *Choiseul* perdit en ce aps-là même tous ses emplois, et se retira à sa re de Chanteloup, regretté non-seulement de s ses amis, mais de toute la France qui admi- son caractère bienfesant, la noblesse de son e, et qui rendait justice à son esprit supérieur. Notre solitaire lui était tendrement attaché par liens de la reconnaissance. Il n'y a sorte de

grâce que M. le duc de *Choiſeul* n'eût accordée à ſa recommandation. Il avait fait un neveu de M. de *Voltaire*, nommé M. de *la Houlière*, brigadier des armées du roi. Penſions, gratifications, brevets, croix de St Louis, avaient été données dès qu'elles avaient été demandées.

Rien ne fut plus douloureux pour un homme qui lui avait tant de grandes obligations, et qui venait d'établir une colonie d'artiſtes et de manufacturiers ſous ſes auſpices. Déjà ſa colonie travaillait avec ſuccès pour l'Eſpagne, pour l'Allemagne, pour la Hollande, l'Italie. Il la crut ruinée; mais elle ſe ſoutint. La ſeule impératrice de Ruſſie acheta bientôt après, dans le fort de ſa guerre contre les Turcs, pour cinquante mille francs de montres de Ferney. On ne ceſſe de s'étonner, quand on voit dans le même temps cette ſouveraine acheter pour un million de tableaux, tant en Hollande qu'en France, et pour quelques millions de pierreries.

Elle avait fait un préſent de cinquante mille livres à M. *Diderot* avec une grâce et une circonſpection qui relevaient bien le prix de ſon préſent. Elle avait offert à M. d'*Alembert* de le mettre à la tête de l'éducation de ſon fils avec ſoixante mille livres de rente. Mais ni la ſanté, ni la philoſophie de M. d'*Alembert* ne lui avaient permis d'accepter à Pétersbourg un emploi égal à celui du duc de *Montauſier* à Verſailles. Elle envoya M. le prince de *Koslousky*, préſenter de ſa part à M. de *Voltaire* les plus magnifiques peliſſes, et une boëte tournée de ſa main même, ornée de

ſon portrait et de vingt diamants. On croirait que c'eſt l'hiſtoire d'*Aboulcaſſem* dans les mille et une nuits.

M. de *Voltaire* lui mandait qu'il fallait qu'elle eût pris tout le tréſor de *Mouſtapha* dans une de ſes victoires; et elle lui répondit *qu'avec de l'ordre on était toujours riche, et qu'elle ne manquerait dans cette grande guerre, ni d'argent, ni de ſoldats.* Elle a tenu parole.

Cependant, le fameux ſculpteur M. *Pigal*, travaillait dans Paris à la ſtatue du ſolitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui propoſa un jour, en 1770, à quelques véritables gens de lettres de lui faire cette galanterie, pour le venger de tous les plats libelles et des calomnies ridicules que le fanatiſme et la baſſe littérature ne ceſſaient d'accumuler contre lui. Madame *Necker*, femme du réſident de Genève, conçut ce projet la première. C'était une dame d'un eſprit très-cultivé et d'un caractère ſupérieur, s'il ſe peut, à ſon eſprit. Cette idée fut ſaiſie avidement par tous ceux qui venaient chez elle, à condition qu'il n'y aurait que des gens de lettres qui ſouſcriraient pour cette entrepriſe. (7)

Le roi de Pruſſe, en qualité d'homme de lettres, et ayant aſſurément plus que perſonne droit à ce titre et à celui d'homme de génie, écrivit au célèbre M. d'*Alembert*, et voulut être des premiers à ſouſcrire. Sa lettre, du 28 juillet 1770, eſt conſignée dans les archives de l'académie.

(7) M. de *Voltaire* était mal informé. Il faut reſtituer aux gens de lettres français l'honneur d'avoir rendu cet hommage à M. de *Voltaire*.

„ Le plus beau monument de *Voltaire* eſt „ celui qu'il s'eſt érigé lui-même, ſes ouvrages; „ ils ſubſiſteront plus long-temps que la baſi- „ lique de St Pierre, le louvre, et tous ces „ bâtimens que la vanité conſacre à l'éternité. „ On ne parlera plus français, que *Voltaire* ſera „ encore traduit dans la langue qui lui aura ſuc- „ cédé. Cependant, rempli du plaiſir que m'ont „ fait ſes productions ſi variées, et chacune ſi „ parfaite en ſon genre, je ne pourrais ſans in- „ gratitude me refuſer à la propoſition que vous „ me faites de contribuer au monument que lui „ élève la reconnaiſſance publique. Vous n'avez „ qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part, „ je ne refuſerai rien pour cette ſtatue, plus glo- „ rieuſe pour les gens de lettres qui la lui con- „ facrent, que pour *Voltaire* même. On dira que „ dans ce dix-huitième ſiècle, où tant de gens de „ lettres ſe déchiraient par envie, il s'en eſt „ trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux pour „ rendre juſtice à un homme doué de génie et „ de talens ſupérieurs à tous les ſiècles; que nous „ avons mérité de poſſéder *Voltaire*; et la poſté- „ rité la plus reculée nous enviera encore cet „ avantage. Diſtinguer les hommes célèbres, „ rendre juſtice au mérite, c'eſt encourager les „ talens et la vertu; c'eſt la ſeule récompenſe „ des belles ames; elle eſt bien due à tous ceux „ qui cultivent ſupérieurement les lettres; elles „ nous procurent les plaiſirs de l'eſprit, plus „ durables que ceux du corps; elles adou- „ ciſſent les mœurs les plus féroces; elles

„ répandent leur charme ſur tout le cours de „ la vie ; elles rendent notre exiſtence ſup- „ portable et la mort moins affreuſe. Continuez „ donc, Meſſieurs, de protéger et de célébrer „ ceux qui s'y appliquent, et qui ont le bonheur „ en France d'y réuſſir ; ce ſera ce que vous „ pourrez faire de plus glorieux pour votre „ nation, et qui obtiendra grâce du ſiècle fu- „ tur pour quelques autres welches et hérules „ qui pourraient flétrir votre patrie.

„ Adieu, mon cher d'*Alembert*; portez-vous „ bien, juſqu'à ce qu'à votre tour votre ſtatue „ vous ſoit élevée. Sur ce, je prie DIEU qu'il „ vous ait en ſa ſainte et digne garde. (7).

FRÉDERIC.

A Sans-Souci, le 28 juillet 1770.

(7) On a cru devoir placer ici les deux lettres ſuivantes de M. d'*Alembert*.

Lettre de M. d'Alembert au roi de Pruſſe.

SIRE,

JE ſupplie très-humblement V. M. de pardonner la liberté que je vais prendre, à la reſpectueuſe confiance que ſes bontés m'ont inſpirée, et qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une ſociété conſidérable de philoſophes et de gens de lettres a réſolu, Sire, d'ériger une ſtatue à M. de *Voltaire*, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philoſophie et les lettres ſont le plus redevables. Les philoſophes et les gens de lettres de toutes les nations, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef et leur modèle. Qu'il ſerait flatteur et honorable pour nous, qu'en cette occaſion V. M. voulût bien permettre que ſon auguſte et reſpectable nom fût à la tête des nôtres! Elle donnerait à M. de *Voltaire*, dont elle aime tant les ouvrages, une marque éclatante d'eſtime dont il ſerait infiniment touché, et qui lui

Le roi de Pruſſe fit plus. Il fit exécu
ſtatue de ſon ancien ſerviteur dans

rendrait cher ce qui lui reſte de jours à vivre ; c
terait beaucoup, et à la gloire de cet illuſtre écr
à celle de la littérature françaiſe, qui en conſerv
reconnaiſſance éternelle. Permettez-moi, Sire,
que dans l'état de faibleſſe et de maladie où m'a
ce moment l'excès du travail, et qui ne me perm
vœux pour les lettres, la nouvelle marque de d
que j'oſe vous demander en leur faveur, ſerait pe
plus douce conſolation. Elle augmenterait encor
poſſible, l'admiration dont je ſuis pénétré pour
ſonne, le ſentiment profond que je conſerverai
vie de vos bienfaits, et la tendre vénération ave
je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir,

SIRE,

De votre majeſté,

Le très-humble et très
ſerviteur, d'ALEMI

A Paris, le 15 juillet 1770.

*Réponſe de M. d'Alembert à la lettre préc
du roi de Pruſſe.*

SIRE,

JE n'ai pas perdu un moment pour apprendre
Voltaire l'honneur ſignalé que V. M. veut bien lu
celui qu'elle fait en ſa perſonne à la littérature
tion françaiſe. Je ne doute point qu'il ne témoign
ſa vive et éternelle reconnaiſſance. Mais comme
pourrais-je vous exprimer toute la mienne ? C
pourrais-je vous dire à quel point je ſuis touché
de l'éloge ſi grand et ſi noble que V. M. fait de l
phie et de ceux qui la cultivent ? Je prends li
Sire, et j'oſe eſpérer que V. M. ne m'en déſavouer
faire part de ſa lettre à tous ceux qui ſont digne
tendre, et je ne puis aſſez dire à V. M. avec qu
ration, et j'oſe le dire, avec quelle tendreſſe ref
ils voient tant de juſtice et de bonté unies à tant
Vous étiez, Sire, le chef et le modèle de tous

manufacture de porcelaine, et la lui envoya avec ce mot gravé sur la base: *Immortali.* M. de *Voltaire* écrivit au-dessous.

Vous êtes généreux. Vos bontés souveraines
Me font de trop nobles présens.
Vous me donnez sur mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

M. *Pigal* se chargea d'exécuter la statue en

crivent et qui pensent; vous êtes à présent pour eux (je rends à V. M. leurs propres expressions) l'être rémunérateur et vengeur; car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrais que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la statue; elle serait bien plus flatteuse que la statue même pour M. de *Voltaire* et pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler aussi de statue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument; je ne demande qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots: *Le grand Fréderic l'honora de ses bienfaits et de ses bontés.*

V. M. demande ce que nous désirons d'elle pour ce monument? Un écu, Sire, et votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière si digne et si généreuse. Les souscriptions ne nous manquent pas; mais elles ne seraient rien sans la vôtre, et nous recevrons avec reconnaissance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

L'académie française, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre de V. M. serait insérée dans ses régistres, comme un monument également honorable pour un de ses plus illustres membres, et pour la littérature française. Elle me charge de mettre aux pieds de V. M. son profond respect et sa très-humble reconnaissance.

C'est avec les mêmes sentimens et avec la plus vive admiration que je serai toute ma vie,

SIRE, etc.

A Paris, le 13 août 1770.

France avec le zèle d'un artiſte qui en immortaliſait un autre. Cette aventure alors unique deviendra bientôt commune. On érigera des ſtatues ou du moins des buſtes aux artiſtes comme la mode eſt venue de crier *l'auteur*, *l'auteur*, dans le parterre. Mais celui à qui l'on feſait cet honneur prévoyait bien que ſes ennemis n'en feraient que plus acharnés. Voici ce qu'il en écrivit à M. *Pigal*, d'un ſtyle peut-être un peu trop burleſque.

Monſieur Pigal, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur.
Jean-Jacque a dit avec candeur
Que c'eſt à lui qu'elle était due. (*o*)
Quand votre ciſeau s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous agacez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis ſi long-temps me hue.
L'ami Fréron, le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera votre labeur.
Attendez que le deſtructeur,
Qui nous conſume et qui nous tue,

(*o*) *Jean-Jacques Rouſſeau* de Genève, dans une lettre à M. l'Archevêque de Paris, qu'il intitule : *Jean-Jacques à Chriſtophe*, dit modeſtement qu'il eſt devenu homme de lettres par ſon mépris pour cet état. Et après avoir prié *Chriſtophe* de lire ſon roman de la ſuiſſeſſe *Héloiſe*, qui étant Elle accouche d'un faux-germe, il conclut, page 127, que tous les gouvernemens bien policés lui doivent élever des ſtatues.

N. B. *Jean-Jacques Rouſſeau* ſouſcrivit pour la ſtatue de M. de *Voltaire*.

Le temps, aidé de mon paſteur,
Ait un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que feriez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille et le cou de grue,
Et la mine très-peu jouflue
Feront rire le connaiſſeur.
Sculptez-nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche et dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur,
Et qui dans nos ſens inſinue
Ces doux déſirs et cette ardeur
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Votre digne prédéceſſeur,
Brûla, ſi la fable en eſt crue.
Son marbre eut un eſprit, un cœur;
Il eut mieux, dit un grave auteur,
Car ſoudain fille devenue
Cette fille reſta pourvue
Des doux appas que ſa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue
Que ſon père et ſon créateur.
C'eſt un exemple très-flatteur,
Il faut bien qu'on le perpétue.

Il avait bien raiſon de dire que cet honneur ſpéré qu'on lui feſait, déchaînerait contre les écrivains du pont-neuf et du fanatiſm écrivit à M. *Thiriot: Tous ces meſſieurs mé nt bien mieux des ſtatues que moi; et j'avoue il en eſt quelques-uns très-dignes d'être en ie dans la place publique.*

Les *Nonottes*, les *Frérons*, les *Sabatiers* et consorts jetèrent les hauts cris. Celui qui le persécutait avec le plus de cruauté et d'absurdité, était un montagnard étranger, (*) plus propre à ramoner des cheminées qu'à diriger des consciences. Cet homme qui était très-familier, écrivit cordialement au roi de France, de couronne à couronne; il le pria de lui faire le plaisir de chasser un vieillard de soixante et quinze ans, et très-malade, de la propre maison qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il avait fait défricher, et de l'arracher à cent familles qui ne subsistaient que par lui. Le roi trouva la proposition très-malhonnête et peu chrétienne, et le fit dire au capelan.

Le solitaire de Ferney étant malade, et n'ayant rien à faire, ne voulut se venger de cette petite manœuvre que par le plaisir de se faire donner l'extrême-onction par exploit, selon l'usage qui se pratiquait alors. Il se comporta comme ceux qu'on appelait jansénistes à Paris; il fit signifier par un huissier à son curé, nommé *Gros* (bon ivrogne, qui s'est tué depuis à force de boire,) que ledit curé eût à le venir oindre dans sa chambre au premier avril sans faute. Le curé vint, et lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, et qu'ensuite il lui donnerait tant de saintes huiles qu'il voudrait. Le malade accepta la proposition; il se fit apporter la communion dans sa chambre, le premier avril, et là en présence de témoins, il déclara

(*) *Biord*, évêque d'Annecy.

par

par devant notaire, *qu'il pardonnait à ſon calomniateur, qui avait tenté de le perdre, et qui n'avait pu y réuſſir.* Le procès verbal en fut dreſſé.

Il dit après cette cérémonie : J'ai eu la ſatisfaction de mourir comme *Guſman* dans Alzire, et je m'en porte mieux. Les plaiſans de Paris croiront que c'eſt un poiſſon d'avril.

L'ennemi, un peu étonné de cette aventure, ne ſe piqua pas de l'imiter ; il ne pardonna point, et n'y fut autre choſe que faire ſuppoſer une déclaration du malade, toute différente de celle qui était authentique, faite par devant notaire, ſignée du teſtateur et des témoins, dûment légaliſée et contrôlée. Deux fauſſaires rédigèrent donc quinze jours après une contre-profeſſion de foi en patois ſavoyard ; mais on n'oſa pas ſuppoſer le ſeing de celui auquel on avait eu la bêtiſe de l'attribuer : voici la lettre de M. de *Voltaire* écrivit ſur ce ſujet.

" Je ne ſais point mauvais gré à ceux qui
, m'ont fait parler ſaintement dans un ſtyle ſi
, barbare et ſi impertinent. Ils ont pu mal
, exprimer mes ſentimens véritables ; ils ont pu
, redire dans leur jargon ce que j'ai publié ſi
, ſouvent en français, ils n'en ont pas moins
, exprimé la ſubſtance de mes opinions. Je ſuis
, d'acord avec eux ; je m'unis à leur foi ; mon
, zèle éclairé ſeconde leur zèle ignorant : je
, me recommande à leurs prières ſavoyardes.
, Je ſupplie humblement les pieux fauſſaires,
, qui ont fait rédiger l'acte du 15 avril, de

„ vouloir bien considérer qu'il ne faut j
„ faire d'actes faux en faveur de la vérité. I
„ la religion catholique est vraie, (comme t
„ le monde le sait) moins on doit mentir p
„ elle. Ces petites libertés trop communes
„ toriseraient d'autres impostures plus funes
„ bientôt on se croirait permis de fabriquer
„ faux testamens, de fausses donations, de fau
„ accusations pour la gloire de DIEU. De pl
„ ribles falsifications ont été employées

„ Quelques-uns de ces prétendus
„ ont avoué qu'ils avaient été subornés, n
„ qu'ils avaient cru bien faire. Ils ont
„ qu'ils n'avaient menti qu'à bonne intent

„ Tout cela s'est opéré charitablement, s
„ doute à l'exemple des rétractations impo
„ à MM. de *Montesquieu*, de la *Cha*
„ *Montclar* et de tant d'autres. Ces fr
„ pieuses sont à la mode depuis environ
„ cents ans. Mais quand cette bonne œuvre
„ jusqu'au crime de faux, on risque b c
„ dans ce monde en attendant le roy
„ des cieux. "

Notre solitaire continua donc gaiement à un peu de bien quand il le pouvait, en se quant de ceux qui faisaient tristement du m et en fortifiant souvent par des plaisanteries vérités les plus sérieuses.

Il avoua qu'il avait poussé trop loin cette lerie contre quelques-uns de ses ennemis. tort, dit-il dans une de ses lettres ; mais messieurs m'ayant attaqué pendant quarante la patience m'a échappé dix ans de suite.

La révolution faite dans tous les parlemens du royaume en 1771, devait l'embarraſſer. Il avait deux neveux, dont l'un entrait au parlement de Paris, tandis que l'autre en ſortait; tous deux d'un mérite diſtingué, et d'une probité incorruptible, mais engagés l'un et l'autre dans des partis oppoſés. Il ne ceſſa de les aimer également tous deux, et d'avoir pour eux les mêmes attentions. Mais il ſe déclara hautement pour l'aboliſſement de la vénalité, contre laquelle nous avons déjà cité les paroles énergiques du marquis d'*Argenſon*. Le projet de rendre la juſtice gratuitement comme *St Louis*, lui paraiſſait admirable. Il écrivit ſur-tout en faveur des malheureux plaideurs qui étaient depuis quatre ſiècles obligés de courir à cent cinquante lieues de leurs chaumières pour achever de ſe ruiner dans la capitale, ſoit en perdant leur procès, ſoit même en le gagnant. Il avait toujours manifeſté ces ſentimens dans pluſieurs de ſes écrits; et il fut fidelle à ſes principes ſans faire ſa cour à perſonne.

Il avait alors ſoixante et dix-huit ans; et cependant en une année il refit la Sophonisbe de *Mairet* toute entière, et compoſa la tragédie des Lois de Minos. Il ne regardait pas ces ouvrages faits à la hâte pour le théâtre de ſon château, comme de bonnes pièces. Les connaiſſeurs ne diront pas beaucoup de mal des Lois de Minos. Mais il faut avouer que les ouvrages dramatiques qui n'ont pas paru ſur la ſcène, et ceux qui n'en ſont pas reſtés long-temps en poſ-

feſſion, ne ſervent qu'à groſſir inutilement la foule des brochures dont l'Europe eſt ſurchargée, de même que les tableaux et les eſtampes qui n'entrent point dans les cabinets des amateurs, reſtent comme s'ils n'étaient pas.

L'an 1774, il eut une occaſion ſingulière d'employer le même empreſſement qu'il avait eu le bonheur de ſignaler dans les funeſtes aventures des *Calas* et des *Sirven*.

Il apprit qu'il y avait à Veſel dans les troupes du roi de Pruſſe un jeune gentilhomme français d'un mérite modeſte, et d'une ſageſſe rare. Ce jeune homme n'était que ſimple volontaire. C'était le même qui avait été condamné dans Abbeville au ſupplice des parricides avec le chevalier de *la Barre*, pour ne s'être pas mis à genoux pendant la pluie devant une proceſſion de capucins, laquelle avait paſſé à cinquante ou ſoixante pas d'eux.

On avait ajouté à cette charge celle d'avoir chanté une chanſon grivoiſe de corps-de-garde, faite depuis environ cent ans, et d'avoir récité l'ode à Priape de *Piron*. Cette ode de *Piron* était une débauche d'eſprit et de jeuneſſe, dont l'emportement fut jugé ſi pardonnable par le roi de France *Louis XV*, qu'ayant ſu que l'auteur était très-pauvre, il le gratifia d'une penſion ſur ſa caſſette. Ainſi celui qui avait fait la pièce fut récompenſé par un bon roi, et ceux qui l'avaient récitée furent condamnés par des barbares de village au plus épouvantable ſupplice.

Trois juges d'Abbeville avaient conduit la procédure ; leur ſentence portait que le chevalier de *la Barre*, et ſon jeune ami dont je parle, ſeraient appliqués à la torture ordinaire et extraordinaire, qu'on leur couperait le poing, qu'on leur arracherait la langue avec des tenailles, et qu'on les jetterait vivans dans les flammes.

Des trois juges qui rendirent cette ſentence, deux étaient abſolument incompétens; l'un, parce qu'il était l'ennemi déclaré des parens de ces jeunes gens ; l'autre, parce que s'étant fait autrefois recevoir avocat, il avait depuis acheté et exercé un emploi de procureur dans Abbeville; que ſon principal métier était celui de marchand de bœufs et de cochons ; qu'il y avait contre lui des ſentences des conſuls de la ville d'Abbeville, et que depuis il fut déclaré par la cour des aides incapable d'exercer aucune charge municipale dans le royaume.

Le troiſième juge, intimidé par les deux autres, eut la faibleſſe de ſigner, et en eut enſuite des remords auſſi cuiſans qu'inutiles.

Le chevalier de *la Barre* fut exécuté à l'étonnement de toute l'Europe, qui en friſſonne encore d'horreur. Son ami fut condamné par contumace, ant toujours été dans le pays étranger avant le ommencement du procès.

Ce jugement ſi exécrable et en même temps ſi bſurde, qui a fait un tort éternel à la nation rançaiſe, était bien plus condamnable que celui ui fit rouer l'innocent *Calas*. Car les juges de *Calas* ne firent d'autre faute que celle de ſe

tromper ; et le crime des juges d'Abbeville fut d'être barbares en ne se trompant pas. Ils condamnèrent deux enfans innocens à une mort aussi cruelle que celle de *Ravaillac* et de *Damiens*, pour une légèreté qui ne méritait pas huit jours de prison. L'on peut dire que depuis de St Barthelemi il ne s'était rien passé de plus affreux. Il est triste de rapporter cet exemple d'une férocité brutale, qu'on ne trouverait pas chez les peuples les plus sauvages ; mais la vérité nous y oblige. On doit sur-tout remarquer que c'est dans les temps du plus grand luxe, sous l'empire de la mollesse et de la dissipation la plus effrénée, que ces horreurs ont été commises par piété.

M. de *Voltaire* ayant donc su qu'un de ces jeunes gens, victime du plus détestable fanatisme qui ait jamais souillé la terre, était dans un régiment du roi de Prusse, en donna avis à ce monarque, qui sur le champ eut la générosité de le faire officier. Le roi de Prusse s'informa, très particulièrement de la conduite du jeune gentilhomme ; il fut qu'il avait appris sans maître l'art du génie et du dessin ; il fut combien il était sage, reservé, vertueux ; combien sa conduite condamnait ses prétendus juges d'Abbeville. Il daigna l'appeler auprès de sa personne, lui donna une compagnie, le créa son ingenieur, l'honora d'une pension, et répara ainsi par la bienfaisance le crime de la barbarie et de la fortune. Il écrivit à M. de *Voltaire* dans les termes les plus touchans, tout ce qu'il daignait faire pour ce militaire aussi estimable

qu'infortuné. Nous avons été tous témoins de cette aventure si horriblement déshonorante pour la France, et si glorieuse pour un roi philosophe. Ce grand exemple instruira les hommes, mais les corrigera-t-il?

Immédiatement après, notre vieillard réchauffa les glaces de son âge pour profiter des vues patriotiques d'un nouveau ministre, qui le premier en France débuta par être le père du peuple. La patrie que M. de *Voltaire* s'était choisie dans le pays de Gex, est une langue de terre de cinq à six lieues sur deux, entre le mont Jura, le lac de Genève, les Alpes et la Suisse. Ce pays était infesté par environ quatre-vingts sbires des aides et gabelles, qui abusaient de la dignité de leur bandoulière pour vexer horriblement le peuple à l'insu de leurs maîtres. Le pays était dans la plus effroyable misère. Il fut assez heureux pour obtenir du bienfesant ministre un traité par lequel cette solitude (je n'ose pas dire province) fut delivrée de toute vexation; elle devint libre et heureuse. Je devrais mourir après cela, dit-il, car je ne puis monter plus haut.

Il ne mourut pourtant pas cette fois-là; mais son noble émule, son illustre adversaire *Catherin Fréron* mourut. Une chose assez plaisante à mon gré, c'est que M de *Voltaire* reçut de Paris une invitation de se trouver à l'enterrement de ce pauvre diable. Une femme, qui était apparemment de la famille, lui écrivit une lettre anonyme que j'ai entre les mains; elle lui proposait très-sérieusement de marier la fille de *Fréron*,

puisqu'il avait marié la descendante de *Corneille*. Elle l'en conjurait avec beaucoup d'instance, et elle lui indiquait le curé de la Magdelène à Paris, auquel il devait s'adresser pour cette affaire. M. de *Voltaire* me dit, si *Fréron* a fait le Cid, Cinna et Polyeucte, je marierai sa fille sans difficulté.

Il ne recevait pas toujours des lettres anonymes. Un M. *Clément* lui en adressait plusieurs au bas desquelles il mettait son nom. Ce *Clément*, maître de quartier dans un collège de Dijon, et qui se donnait pour maître dans l'art de raisonner et dans l'art d'écrire, était venu à Paris vivre d'un métier qu'on peut faire sans apprentissage. Il se fit folliculaire. M. l'abbé de *Voisenon* écrivit: *Zoïle genuit Mevium*, *Mevius genuit Guyot Desfontaines*, *Guyot autem genuit Freron*, *Freron autem genuit Clement*, et voilà comme on dégénère dans les grandes maisons. Ce M. *Clément* avait attaqué le marquis de *St Lambert*, M. *Delille* et plusieurs autres membres de l'académie, avec une véhémence que n'ont pas les oiselets les plus acharnés quand il s'agit de toute leur fortune. De quoi s'agissait-il? De quelques vers. Cela ressemble au docteur de *Molière*, qui écume de colère de ce qu'on a dit forme de chapeau, et non pas figure de chapeau. Voici ce que M. de *Voltaire* en écrivit à M. l'abbé de *Voisenon*.

. . . . . .

" Il est bien vrai que l'on m'annonce

" Les

„ Les lettres de maître Clément.
„ Il a beau m'écrire ſouvent,
„ Il n'obtiendra point de réponſe.
„ Je ne ſerai pas aſſez ſot
„ Pour m'embarquer dans ces querelles.
„ Si ç'eut été Clément Marot
„ Il aurait eu de mes nouvelles.

„ Mais pour M. *Clément* tout court, qui dans un volume beaucoup plus gros que la Henriade, me prouve que la Henriade ne vaut pas grande-choſe, hélas! il y a ſoixante ans que je le ſavais comme lui. J'avais débuté à vingt et un an par le ſecond chant de la Henriade. J'étais alors tel qu'eſt aujourd'hui M. *Clément*, je ne ſavais de quoi il était queſtion. Au lieu de faire un gros livre contre moi, que ne fait-il une Henriade meilleure? cela eſt ſi aiſé!"

Il y a de ſortes d'eſprits qui ayant contracté habitude d'écrire, ne peuvent y renoncer dans la lus extrême vieilleſſe: tels furent *Huet* et *Fonnelle*. Notre auteur, quoiqu'accab'é d'années et e maladies, travailla toujours gaiement. L'épître *Boileau*, l'épître à *Horace*, la Tactique, le ialogue de Pégaſe et du Vieillard, *Jean* qui leure et qui rit, et pluſieurs petites pièces dans e goût, furent écrites à quatre-vingt-deux ans. i fit auſſi les Queſtions ſur l'Encyclopédie. On eſait pluſieurs éditions à la fois de chaque volume . meſure qu'il en paraiſſait un. Ils ſont tous mprimés aſſez incorrectement.

Il y a ſur l'article *Meſſie* un fait aſſez étrange, :t qui montre que les yeux de l'envie ne ſont pas

toujours clair-voyans. (
primé dans la grande Enc
de M. *Poiier de Botte* , pr
l'Egliſe de Lauſanne, b
par ſa vertu que par ſi e
ſage, profond, inſtruc N
l'original écrit de la propre
On crut qu'il était de M. de V
trouva cent erreurs. Dès qu'
d'un prêtre, l'ouvrage fut très-chreti

Parmi ceux qui tombèrent
daigner compter l'ex-jéſuite N
même homme qui s'aviſa de nier
Dauphiné une petite ville de Li
l'ordre de *Henri III*; qui ne ſavait
de la première race avaient eu pluſi
fois; qui ignorait qu'*Eucherius*
teur de la fable de la légion thébai
écrivit deux volumes contre l'*Eſſai ſur les l'eſprit des nations*, et qui ſe mé
de ces deux volumes. Son livre fe
qu'il attaquait un homme connu.

Le fanatiſme de ce *Nonotte* était ſi parfait, dans je ne ſais quel *Dictionnaire philoſophi religieux ou anti-philoſophique*, il aſſur l'article *Miracle*, qu'une hoſtie percée à de canif, dans la ville de Dijon, répandit palettes de ſang; et qu'une autre hoſtie a été jetée au feu dans Dole, s'en alla volti ſur l'autel. Frère *Nonotte*, pour démont vérité de ces deux faits, cite deux vers d'un préſident *Boiſvin*, franc-comtois.

Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri?
Se probat esse hominem sanguine et igne Deum.

Ce qui signifie, en réduisant ces deux vers imanens à un sens clair :

" Impie, pourquoi hésites-tu à confesser un homme-DIEU ? Il prouve qu'il est homme par le sang, et DIEU par les flammes. "

On ne peut mieux prouver : et c'est sur cette preuve que *Nonotte* s'extasie en disant : *Telle est une règle dont on doit procéder pour régler sa créance sur les miracles.*

Mais ce bon *Nonotte*, en réglant sa créance des injures de théologien, et sur des raisonnemens de *petites-maisons*, ne savait pas qu'il y a plus de soixante villes en Europe, où le peuple prétend qu'autrefois les Juifs donnèrent des coups de couteau à des hosties qui répandirent du sang : il ne sait pas qu'on fait encore aujourd'hui commémoration à Bruxelles d'une pareille aventure ; et j'y ai entendu, il y a quarante ans, cette belle chanson :

„ Gaudissons-nous, bons chrétiens, au supplice
„ Du vilain juif appelé Jonathan,
„ Qui fut l'autel a., par grande malice,
„ Assassiné le très-saint Sacrement. "

Il ne connaît pas le miracle de la rue aux Ours à Paris, où le peuple brûle tous les ans la figure d'un suisse ou d'un franc-comtois, qui assassina la Ste Vierge et l'enfant JESUS au bout de la rue ; et le miracle des carmes nommés billettes, et cent autres miracles dans ce goût, célébrés par la lie du peuple, et mis en évidence par la lie

des écrivains, qui veulent qu'on croie à ces fadaises, comme au miracle des nôces de Cana et à celui des cinq pains.

Tous ces pères de l'Eglise, les uns en sortant de bicêtre, les autres en sortant du cabaret, quelques-uns en lui demandant l'aumône, lui envoyaient continuellement des libelles et des lettres anonymes : il les jetait au feu sans les lire. C'est en réfléchissant sur l'infame et déplorable métier de ses malheureux, soi-disant gens de lettres, qu'il avait composé la petite pièce de vers intitulée *le pauvre diable*, dans laquelle il fait voir évidemment qu'il vaut mille fois mieux être laquais ou portier dans une bonne maison que de traîner dans les rues, dans un café et dans un galetas, une vie indigente qu'on soutient à peine, en vendant à des libraires des libelles où l'on juge les rois, où l'on outrage les femmes, où l'on gouverne les Etats, et où l'on dit à son prochain des injures sans esprit.

Dans les derniers temps, il avait une profonde indifférence pour ses propres ouvrages dont il ne toujours peu de cas, et dont il ne parlait jamais On les réimprimait continuellement sans même l'en instruire. Une édition de la Henriade, des tragédies, ou de l'histoire, ou de ses pièces fugitives, était-elle sur le point d'être épuisée une autre édition lui succédait sur le champ. écrivait souvent aux libraires : *N'imprimez plus tant de volumes de moi ; on ne va point à la postérité avec un si gros bagage.* On ne l'écoutait pas ; on le réimprimait à la hâte ; on ne le co

fultait point; et ce qui eſt preſqu'incroyable et très-vrai, c'eſt qu'on fit à Genève une magnifique édition *in*-4°, dont il ne vit jamais une ſeule feuille, et dans laquelle on inféra pluſieurs ouvrages qui ne ſont pas de lui, et dont les auteurs ſont connus. C'eſt à propos de toutes ces éditions, qu'il diſait et qu'il écrivait à ſes amis: *Je me le comme un homme mort dont on vend les ubles.*

Le premier magiſtrat et le premier paſteur évangélique de Lauſanne ayant établi une imprimerie dans cette ville, on y fit, ſous le nom de Londres, une édition appelée complette. Les éditeurs y ont inſéré plus de cent petites pièces en proſe et en vers, qui ne peuvent être ni de lui, ni d'un homme de goût, ni d'un homme du monde, telles que celle-ci qui ſe trouve dans les opuſcules de l'abbé de *Grécourt*.

Belle maman, ſoyez l'arbitre,
Si la fièvre n'eſt pas un titre
Suffiſant pour me diſculper.
Je ſuis au lit comme un bélître,
Et c'eſt à force de lamper;
Mais j'eſpère d'en réchapper,
Puiſqu'en recevant cette épître,
L'amour me dreſſe mon pupitre.

Telle eſt une apothéoſe de mademoiſelle *le Couvreur*, faite par un précepteur nommé *Bonneval*:

Quel contraſte frappe mes yeux,
Melpomène ici déſolée,
Elève avec l'aveu des Dieux
Un magnifique mauſolée.

Telle eſt cette pièce miſérable.

Adieu ma pauvre tabatière,
Adieu doux fruit de mes écus.

Telle eſt cette autre intitulée le *loup moraliſte*.

Telle eſt, je ne ſais quelle ode, qui ſemble être d'un cocher de *Vertamon* devenu capucin, intitulée le *vrai Dieu*.

Ces bétiſes étaient ſoigneuſement recueillies dans l'édition complette, d'après les livres nouveaux de madame *Oudot*, les Almanachs des muſes, le Portefeuille retrouvé et les autres ouvrages de génie qui bordent à Paris, le pont-neuf et le quai des théatins. Elles ſe trouvent en très-grand nombre dans le vingt-troiſième tome de cette édition de Lauſanne. Tout ce fatras eſt fait pour les halles. Les éditeurs ont eu encore la bonté d'imprimer à la tête de ces platitudes dégoûtantes, *le tout revu et corrigé par l'auteur même*, qui aſſurément n'en avait rien vu. Ce n'eſt pas ainſi que *Robert Etienne* imprimait. L'antique diſette de livres était bien préférable à cette multitude accablante d'écrits, qui inondent aujourd'hui Paris et Londres, et aux ſonnets qui pleuvent dans l'Italie.

Quand on falſifia quelques-unes de ſes lettres qu'on imprima en Hollande, ſous le titre de Lettres ſecrètes, il parodia cette ancienne épigramme :

„ Voilà donc mes lettres ſecrètes,
„ Si ſecrètes que pour lecteur
„ Elles n'ont que leur imprimeur,
„ Et ces meſſieurs qui les ont faites. "

Nous voulons bien ne pas dire quel eſt le galant homme qui fit imprimer en 1766 à Amſterdam, ſous le titre de Genève, les *Lettres de M de Voltaire à ſes amis du Parnaſſe, avec des notes hiſtoriques et critiques.* Cet éditeur compte parmi ſes amis du parnaſſe, la reine de Suède, l'électeur Palatin, le roi de Pologne, le roi de Pruſſe. Voilà de bons amis intimes et un beau Parnaſſe. L'éditeur, non-content de cette extrême impertinence, y ajoute, pour vendre ſon livre, la friponnerie dont *la Beaumelle* avait donné le premier exemple. Il falſifia quelques lettres qui avaient en effet couru, et entr'autres une lettre ſur la langue françaiſe et l'italienne, écrite en 1761 à M. *Tovazi Deodati*, dans laquelle ce fauſſaire déchire avec la plus platte groſſiéreté les plus grands ſeigneurs de France. Heureuſement il prêtait ſon ſtyle à l'auteur, ſous le nom duquel il écrivait pour le perdre. Il fait dire à M. de *Voltaire*, *que les dames de Verſailles ſont d'agréables commères, et que Jean-Jacques Rouſſeau eſt leur toutou.* C'eſt ainſi qu'en France nous avons eu de puiſſans génies à deux ſous la feuille, qui ont fait les lettres de *Ninon*, de *Maintenon*, du cardinal *Albéroni*, de la reine *Chriſtine*, de *Mandrin* etc. Le plus naturel de ces beaux eſprits, (*) était celui qui diſait : Je m'occupe à préſent à faire des penſées de *la Rochefoucauld.*

(*) *Carron*, dentiſte très-connu dans ſon temps.

Fin du tome ſecond.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE VII *Sur les Français.* 1
De Bonaventure Desperière. 3
De Théophile. 6
De Des-Barreaux. 9
De la Mothe-le-Vayer. 10
De Saint-Evremont. 11
De Fontenelle. 12
De l'abbé de Saint-Pierre. 14
De Bayle. ibid
De mademoiselle Huber. 16
De Barbeirac. 19
De Freret. 20
De Boulanger. 26
De Montesquieu. 27
De la Métrie. 28
Du curé Meslier. Ibid.
LETTRE VIII. *sur l'Encyclopédie.* 31
LETTRE IX. *sur les juifs.* 35
D'Orobio. 42
D'Uriel Acosta. 46
LETTRE X. *sur Spinosa.* 47

CONSEILS A UN JOURNALISTE, *sur la philoſophie, l'hiſtoire, le théâtre. les pièces de poéſie, les mélanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues et le ſtyle.* 54

Sur la philoſophie. 55

Sur l'hiſtoire. 58

Sur la Comédie. 62

De la Tragédie 65

Des pièces de poéſie. 69

Des mélanges de littérature et des anecdotes littéraires. 74

Sur les langues. 83

Du ſtyle d'un journaliſte. 86

CONSEILS A M. RACINE, *ſur ſon poëme de la religion, par un amateur des belles-lettres.* 91

UTILE EXAMEN DES TROIS DERNIERS EPITRES DU SIEUR ROUSSEAU. 105

SUR L'ANTI-MACHIAVEL. 115

MEMOIRE SUR LA SATIRE, *à l'occaſion d'un libelle de l'abbé Desfontaines contre l'auteur.* 122

De la critique permiſe. 123

De Deſpréaux. 128

De la ſatire après le temps de Deſpréaux. 131

Des ſatires nommées calottes. 135

Des calomnies contre les écrivains de réputation. 136

Examen d'un libelle calomnieux intitulé: La Voltairomanie, *ou* Mémoire d'un jeune avocat. 139

LE PRESERVATIF. 146

COURTE REPONSE AUX LONGS DISCOURS D'UN DOCTEUR ALLEMAND. 168

PETIT COMMENTAIRE SUR L'ELOGE DU DAU-PHIN DE FRANCE, *composé par M. Thomas.* 173

QUELQUES PETITES HARDIESSES DE M. CLAIR, *à l'occasion d'un panégyrique de saint Louis.* 175

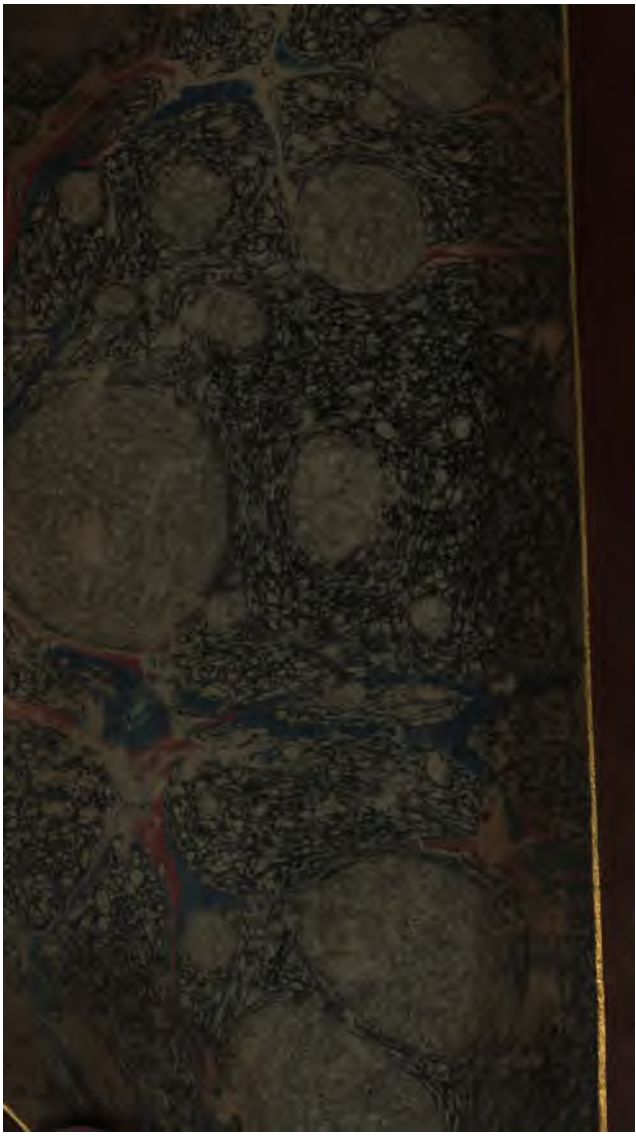
REFUTATION D'UN ECRIT ANONYME, *contre mémoire de feu M. Joseph Saurin, de l'académie des sciences, examinateur des livres, et prépost au Journal des savans.* 190

LES HONNETETÉS LITTERAIRES. 196

LETTRE *à l'auteur des Honnêtetés littéraires, sur les mémoires de madame de Maintenon, publiés par la Beaumelle.* 269

COMMENTAIRE HISTORIQUE SUR LES OEUVRES DE L'AUTEUR DE LA HENRIADE. 280

Fin de la Table du Tome second.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03450 8534

A 952,280